



SUITE DU TRAITÉ

DES

GRANDES OPÉRATIONS MILITAIRES.

PREMIÈRE ET SECONDE PARTIES.

TOME III.



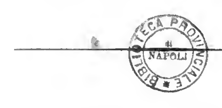
HISTOIRE
CRITIQUE ET MILITAIRE
DES
CAMPAGNES DE LA RÉVOLUTION,
COMPARÉES AU SYSTÈME
DE L'EMPEREUR NAPOLÉON,
FAISANT SUITE
AU TRAITÉ DES GRANDES OPÉRATIONS MILITAIRES,

PAR LE GÉNÉRAL BARON DE JOMINI.

DEUXIÈME ÉDITION,
ACCOMPAGNÉE D'UN ATLAS MILITAIRE.

PREMIÈRE ET SECONDE PARTIES
CONTENANT LES CAMPAGNES DE 1792 A 1796.





A PARIS,
CHEZ MAGIMEL, LIBRAIRE POUR L'ART MILITAIRE,
RUE DE THIONVILLE, N° 9.

1811.

HISTOIRE
CRITIQUE ET MILITAIRE
DES
PREMIÈRES CAMPAGNES
DE LA RÉVOLUTION.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Coup-d'œil sur la situation politique de l'Europe, et sur la constitution des différentes armées à l'époque de la déclaration de guerre en 1792.

Depuis la mort de Frédéric II, l'Europe était sourdement agitée.

La Russie, gouvernée par l'illustre Catherine, était dans un état de repos semblable au sommeil du lion; le partage de la Pologne faisait justement présumer que le nord de l'Europe ne tarderait pas à faire une irruption, et que l'indépendance des états méridionaux allait être menacée. Les démêlés avec la Suède et l'invasion de la Turquie, dévoilaient de vastes projets; la trève qu'on avait accordée à cette dernière puissance ne pouvait être attribuée qu'au besoin d'encourager, par la

paix, les progrès de la civilisation, de l'agriculture et de la population. Catherine était assez habile pour sentir que des expéditions militaires lointaines, n'étaient pas le moyen le plus sûr d'accroître la puissance de son empire, et qu'il fallait auparavant lier ses provinces immenses, en peuplant les déserts qui les séparent et qui en rendent les communications presque impossibles. Elle savait que la force d'une nation provient de sa richesse en productions et en hommes, plutôt que de l'étendue de ses frontières, et son système ne menaçait que la postérité. La conduite qu'elle a tenue dans le commencement de la dernière guerre semble au moins justifier cette assertion.

La Prusse, gouvernée par l'ombre d'un héros, avait un ministère tout diplomatique; mais si les vues de Frédéric le guidaient encore, il n'avait pas hérité du génie et du talent qui sait se conduire d'après les circonstances plutôt que d'après les règles bannales de l'habitude. Le but de sa politique devait être de ménager la France, de se défier de l'Autriche, de saisir toutes les occasions d'abaisser la Russie; enfin de conserver son influence sur le corps germanique.

L'Autriche regrettait la Silésie, et semblait attendre un moment favorable pour rétablir la gloire de ses armes, un peu obscurcie dans la guerre de sept ans. Occupée de ses projets sur la Turquie, et de ses querelles domestiques, elle trouvait sans doute que ce moment n'était pas encore venu. Sa politique était embrouillée; entourée d'un grand nombre d'états puissans, elle était naturellement ennemie de tous; son ministère aurait voulu en même temps abaisser la France, reprendre l'Alsace et la Lorraine, dominer en Italie, asservir l'Empire germanique, remettre la Prusse dans ses premières limites, et partager la Turquie européenne comme il avait partagé la Pologne.

L'Angleterre sortait d'une guerre qui lui avait arraché le sceptre de l'Amérique; elle préparait son or et ses intrigues pour se venger; son ministère avait les desseins les plus vastes et ne tendait à rien moins qu'à bouleverser toute l'Europe.

La France était gouvernée par un roi faible; elle avait perdu une grande partie de sa considération, depuis que ses armées, commandées par l'ineptie ou l'intrigue, avaient essuyé des revers multipliés depuis 1758 jusqu'en 1762.

Une cour corrompue, un ministère sans force, et un chef incapable

de prendre un parti par lui-même, avaient achevé de ruiner l'influence du cabinet de Versailles. Ce cabinet, qui, depuis le cardinal de Richelieu, avait tenu pour ainsi dire la balance de l'Europe, paraissait devoir subir les lois de la puissance qui voudrait lui en dicter.

Un mécontement, suscité par des abus ou par la faiblesse du gouvernement, amena les états-généraux. Le résultat de cette assemblée fut une révolution dont l'histoire dévoilera un jour les mystères, et où l'on reconnaît à chaque pas l'influence étrangère. Ce peuple, tourné en ridicule dans toute l'Europe pour ses goûts frivoles et efféminés, sortit de sa léthargie avec fracas; et, par un contraste inexplicable, la France produisit une réunion d'hommes enthousiastes jusqu'à la fureur, énergiques jusqu'à la barbarie. Dès 1789 les prisons d'état étaient forcées, des scènes menaçantes se passaient au château des rois. Le chef de l'état, fugitif, était arrêté, ses gardes attaqués et massacrés; tout semblait annoncer la destruction de l'ordre social dans cet empire florissant.

Soit que l'Angleterre eût provoqué ces troubles, soit qu'elle les eût encouragés, il est certain, si l'on peut honorer du nom d'intérêt national le mal que l'on fait à ses rivaux, qu'il était de l'intérêt du cabinet de Saint-James de profiter de la situation de la France pour achever de détruire sa marine et pour restreindre son influence continentale. Il paraît incontestable que la négociation d'une coalition suivit de près l'origine de ces troubles; telle était néanmoins l'influence exercée sur le cabinet de Versailles, qu'à l'instant même où l'existence de la France était menacée, on lui donna en apparence les torts de l'agression, dont il était facile de faire retomber tout l'odieux sur ceux qui l'avaient provoquée. La guerre fut déclarée à l'empereur d'Allemagne le 20 avril 1792.

Toute l'Europe prenait une attitude menaçante; la Prusse, par une politique inconcevable, s'armait en faveur de sa rivale la plus dangereuse, pour accabler une puissance à l'existence de laquelle son indépendance était étroitement liée. L'Espagne, méconnaissant également ses intérêts, donnait ses flottes et ses troupes, pour exécuter les projets de l'Angleterre; la Hollande suivait la même impulsion. Une telle subversion pouvait avoir pour prétexte le rétablissement des Bourbons, mais il est permis de douter de sa sincérité. Il est bien plus vraisemblable que la politique suivait ses trames ordinaires; les différens cabinets jugeant

des autres par leur propre système, n'étaient pas dupes de belles protestations, ils n'exposaient pas leurs ressources et leurs armées pour donner à la France une stabilité qui eût augmenté sa force extérieure, et ils voulaient tous profiter d'un démembrement qui semblait inévitable.

Le cabinet anglais croyait avoir atteint son but; jamais un plan ne fut plus vastement conçu, jamais bouleversement ne fut plus complet. Dans le désordre affreux où la France se trouvait plongée, il paraissait impossible qu'elle résistât à une ligue, qui l'eût anéantie sous un gouvernement bien organisé et tranquille. Mais telle est la faiblesse des calculs humains, que les moyens qui semblaient le plus propres à l'exécution des projets de l'Angleterre, eurent un résultat absolument contraire. Ces désordres, ces déchiremens affreux, dont la France fut tourmentée, firent succéder à un gouvernement faible un gouvernement terrible à la vérité, mais qui, dans l'exaltation de ses principes, précipita la moitié de la nation vers les frontières, et l'accoutuma, par des scènes tumultueuses, au fracas des armes et à tous les résultats de la guerre.

L'état militaire ne fut plus une condition mercenaire, il devint un devoir patriotique; et, ce que le plus puissant des rois n'aurait pu faire, fut exécuté par un gouvernement anarchique, à une époque où les deux tiers de ses administrés étaient insurgés contre lui: le comité de salut public leva et entretint deux fois plus de soldats que Louis XIV n'en avait levé dans le plus beau temps de son règne. Mais il est temps de quitter cet aperçu, pour parler de la constitution des différentes armées. Je laisse à l'histoire le soin de nous tracer un tableau complet des scènes politiques de ces temps presque fabuleux.

Après la paix de 1762, le ministère français fit tous ses efforts pour pénétrer les causes de ses défaites; on alla chercher, dans les plus minutieux détails de la discipline et de l'instruction des bataillons, ce qui n'était que l'effet du mauvais choix des généraux et de la direction fautive des grandes opérations. La France fut remplie de controverses sur la tactique, on se disputa sur des ploiemens et des déploiemens en tiroirs, sur des tranches et des plesions, et sur un ordre prussien et un ordre français qu'on ne connaissait pas; on forma des camps pour y éprouver tous les systèmes, et l'on crut trouver le sublime art de la guerre dans le mécanisme bannal d'un instructeur de peloton. Tandis que les états-majors et l'armée se partageaient entre les différens partis, le gouverne-

ment n'en embrassait aucun; personne n'était plus éloigné de connaître les vrais principes de l'art militaire que le roi et ses ministres; jamais on n'avait autant écrit sur cet art, et jamais on ne l'avait plus méconnu.

Le seul monument qui ait honoré cette période est les Œuvres de Guibert. L'éloquent Guibert entra dans les détails de l'instruction; il indiqua les bases d'un grand système de marches et d'un système de bataille. On peut lui reprocher, il est vrai, d'avoir quitté la matière importante *des mouvemens d'armée considérés comme opérations militaires*, pour se jeter dans les détails de formation des colonnes; mais, s'il nous a donné une ordonnance de manœuvres au lieu d'un Traité de grande tactique qu'il avait annoncé, il faut néanmoins convenir que son chapitre des marches, celui des ordres de batailles et son éloge du roi de Prusse, sont des chefs-d'œuvre qui ont peut-être beaucoup contribué à former les généraux qui dirigèrent les premières campagnes.

C'est aux déclamations que cet auteur estimable n'a cessé de faire contre l'ordonnance du jour et contre les défauts de l'instruction, que l'on est aussi redevable des recherches qui ont produit l'ordonnance de 1791. Cet ouvrage, aussi admirable par sa clarté que par sa précision, fera de l'armée française l'armée la plus manœuvrière de l'Europe, lorsqu'on y aura ajouté les mouvemens par les flancs des pelotons, et lorsque les officiers généraux seront plus familiarisés avec l'art de mouvoir les grandes masses ou les colonnes multipliées. L'ordonnance fut commencée à peu près avec la révolution; les gardes-françaises et suisses servirent à exécuter les mouvemens projetés, à vérifier leur précision et leurs avantages; mais ce code important ne fut publié qu'au moment de la déclaration de guerre : si les armées, même à l'heure qu'il est, n'en ont pas tiré tout le fruit qu'on a droit d'en attendre, il n'est pas moins vrai qu'il a servi à instruire les régimens de ligne et les bataillons de volontaires aux premiers principes de la marche, des feux et des mouvemens les plus nécessaires pour les jours d'action; il a contribué ainsi à rendre cette masse de nouvelles levées beaucoup plus propre aux opérations de guerre qu'on ne l'avait imaginé.

La constitution de l'armée avait éprouvé plusieurs secousses par les divers changemens du ministère et par l'instabilité des systèmes, mais l'état militaire de la France était resté à peu près le même.

L'infanterie consistait, en 1792, en

111 régimens d'infanterie, à 2 bataillons, ci	222 bat.
107 bataillons nationaux décrétés, mais dont on n'avait levé qu'environ	70
	292 bat.

Il faut en déduire les régimens suisses qui furent licenciés, et 23 bataillons employés dans les colonies.

La cavalerie était composée de

2 régimens de carabiniers, 3 escadrons, ci	6
24 ——— de cavalerie, *dito*	72
18 ——— de dragons, *dito*.	54
12 ——— de chasseurs, 4 *dito*	48
7 ——— de hussards, 4 *dito*	28
Escadrons	208

sans compter les troupes de la maison du roi.

L'infanterie était belle; mais les corps étaient très-incomplets. Les colonels en avaient fait de bons ou de mauvais régimens, suivant le zèle et les lumières qu'ils possédaient eux-mêmes; car il n'y avait pas un point central bien éclairé, ni un génie capable de donner la même impulsion à toute une armée. L'état-major-général n'avait ni l'expérience ni l'instruction qu'on aurait pu désirer: les corps de l'artillerie et du génie étaient au contraire une pépinière d'officiers aussi distingués par leurs lumières que par leur zèle.

La cavalerie était belle et bien montée; elle ne le cédait en bravoure à aucune de l'Europe; mais ses régimens étaient beaucoup trop faibles et son ordonnance défectueuse; ses officiers généraux n'étaient point instruits à la mouvoir par grandes masses sur toutes sortes de terrains. A l'heure où j'écris, les défauts de cette arme sont encore les mêmes, et la campagne de 1805, en prouvant ce que peut faire une bonne cavalerie, a prouvé aussi combien la constitution de la nôtre avait besoin de réformes.

Dès le commencement de la révolution un germe de discorde s'était manifesté dans l'armée; la plupart des cadres n'étaient pas remplis à moitié;

la fureur démagogique enleva en outre onze régimens d'infanterie suisse au moment où la guerre avait éclaté, et où l'on était embarrassé de faire face aux ennemis extérieurs. L'émigration semblait devoir mettre le comble à ces maux et à ce désordre affligeant; elle privait l'armée des anciens officiers sur lesquels on comptait le plus; mais ici les calculs les plus naturels furent encore en défaut. Cette émigration des princes, des généraux et des officiers de marque, au lieu d'entrainer des déroutes, ouvrit un vaste champ à l'émulation; tels hommes qui n'auraient pas pu prétendre à commander un régiment, étudièrent l'art de diriger des armées. Les citoyens étant appelés à la défense de l'état, on vit sortir de toutes les classes de la société des hommes de génie qui, dégagés des entraves de l'habitude et des préjugés, s'adonnèrent à l'étude d'un art qui pouvait les conduire aux faîtes des dignités, et leur faire une réputation dans la postérité.

Le besoin de soldats et l'enthousiasme firent un devoir de l'état militaire; et l'indépendance de la nation furent confiée à ses enfans, toujours plus intéressés que des mercenaires à se bien conduire et à se distinguer. L'enrôlement volontaire donnait à l'armée des hommes paresseux et les efféminés des villes; la loi lui donna les robustes habitans des campagnes, déjà endurcis aux fatigues et aux privations; toutes les parties de sa constitution furent ainsi améliorées par les événemens mêmes qui semblaient devoir la renverser.

Lorsque l'assemblée nationale eut déclaré la guerre au roi de Bohême et de Hongrie, il paraît constant que le nombre des troupes de ligne françaises ne s'élevait pas à plus de 100,000 hommes; le nombre des volontaires nationaux était à peu près de 70,000; mais tels étaient les préjugés du temps qu'à peine les Coalisés les mettaient-ils en ligne de compte.

L'armée prussienne s'était perfectionnée jusqu'aux dernières années de Frédéric. Elle était à sa mort la première armée de l'Europe. Orgueilleuse d'une lutte sans exemple dans les annales modernes, et de la supériorité de génie de son roi, elle ajoutait à cette force d'opinion une instruction aux grandes manœuvres dont les troupes d'aucune puissance n'approchèrent jamais. Sous la direction du grand homme qui en était l'ame, on voyait une foule d'officiers rivaliser dans l'étude et la perfection de leur métier. Les états-majors étaient encore remplis d'officiers du plus haut mérite qui avaient brillé dans la guerre de sept ans.

Le roi avait entretenu l'émulation et le souvenir de ses combats glorieux par de fréquens simulacres de guerre. C'était dans ces grandes manœuvres, où les deux partis étaient représentés, qu'il exerçait les officiers généraux à manier des grosses masses dans toute espèce de terrain, en réglant leurs mouvemens sur la position du moment, sur les sinuosités de ce terrain et sur les maximes consacrées par l'art. Dans ces nobles jeux de Mars l'étranger étonné voyait des corps énormes de cavalerie rompre en colonnes à un signal, changer de direction, dérober leur mouvement à l'ennemi, paraître subitement sur une extrémité de sa ligne, et s'y former avec la rapidité de l'éclair sans déploiement par une simple conversion des divisions (1). C'était là que, par un mouvement opposé, on voyait la même cavalerie rompre en colonnes, exécuter par lignes un changement de front perpendiculaire en arrière, et se reformer à droite ou à gauche en bataille sans déploiement; manœuvre employée à la bataille de Rosbach, et sans contredit la seule capable de rétablir le combat sur une extrémité menacée ou déjà surprise.

Ces manœuvres étaient ainsi plutôt consacrées à l'instruction des officiers généraux qu'à celle des troupes; elles apprenaient aux généraux à calculer les distances et les intervalles du temps souvent si décisives à la guerre; elles leur montraient tous les systèmes d'attaque et de défense les plus avantageux aux différentes armes, et la combinaison des grands mouvemens par lesquels on peut parvenir à accabler une partie de la ligne ennemie, en masquant ses projets; enfin elles leur enseignaient à choisir des positions, et à y placer leurs troupes de manière à être à l'abri de semblables entreprises de la part de l'ennemi; en un mot, Frédéric faisait faire à ses généraux des campagnes en pleine paix.

Je dépasserais les bornes d'un simple aperçu, si je voulais citer tous les moyens que ce grand roi prenait pour porter son armée au plus haut degré de perfection.

J'ai dit que les officiers rivalisaient d'émulation pour l'étude de leur métier; on avait en effet établi à Berlin un cercle militaire auquel les officiers les plus instruits étaient abonnés (2). On trouvait dans cet éta-

(1) On peut voir l'explication de cette manœuvre dans le chapitre XIV du tome premier.

(2) L'existence de cette institution m'a été certifiée par des hommes dignes de

blissement les ouvrages militaires écrits dans toutes les langues; les membres de la société commentaient ces ouvrages, discutaient les différentes branches de la tactique, et des prix étaient décernés à ceux qui avaient présenté des principes importans, ou résolu, par les maximes les plus reconnues, des questions d'un intérêt majeur pour l'art. Une semblable institution pouvait former de grands généraux; mais la nature même du gouvernement, et surtout le mode irrévocable fixé pour l'avancement, mettaient nécessairement un obstacle invincible au développement de leurs talens, et devaient faire languir, dans les grades subalternes, ceux-là mêmes qui étaient peut-être les plus propres au commandement des armées.

Les officiers prussiens avaient sur les Français l'avantage de posséder l'excellent ouvrage de Tempelhof, le seul qui renfermât les principes de Frédéric, le véritable système des guerres précédentes, et les résultats de l'expérience de plusieurs siècles. Cet ouvrage pouvait à lui seul former des généraux. L'infanterie prussienne, parfaitement instruite, était cependant loin d'atteindre le degré de perfection auquel Seidlitz avait porté la cavalerie. Cette arme était incontestablement la première de l'Europe.

L'infanterie consistait en 55 régimens, qui subirent plusieurs formations différentes. A l'époque de la guerre, ils étaient composés de 3 bataillons,

dont un de grenadiers et 2 de mousquetaires.	165 bat.
Bataillons de fusiliers ou infanterie légère	21
TOTAL	186 bat.

Les bataillons étaient à quatre compagnies de 160 hommes, officiers non compris.

La cavalerie constait en

12 régimens de cuirassiers à 5 escadrons. . . .	60	63
1 régiment de gardes du corps à 3 escadrons .	3	
2 de dragons à	10	70
10 ——— à	5	
10 de hussards à 10 escadrons		100
Escadrons.		233

foi. Si elle n'était pas réelle, on ne pourrait que former des vœux pour qu'elle se réalisât; elle ferait honneur au gouvernement qui la protégerait.

Les escadrons étaient de 140 à 160 hommes.

L'artillerie avait fait des progrès étonnans; elle était nombreuse, bien organisée, et Tempelhof y jouait un grand rôle. Le génie commençait à fournir des hommes d'un mérite reconnu.

Dans les dernières années de Frédéric, l'armée prussienne rétrograda; la vieillesse ou la mort lui ravirent ses meilleurs officiers. Les anciens soldats de Leuthen et de Torgau n'étaient plus. Après la mort du roi, on s'aperçut que cette armée n'était plus conduite par un génie, et l'expérience prouva que les meilleures troupes, sans un grand général, ne peuvent faire que de petites choses (1).

L'armée autrichienne se modelait autant que possible sur celle de Frédéric, au moins pour son instruction; les dernières campagnes faites en Bohême et en Turquie, sous la direction du célèbre Laudon, avaient relevé le moral de cette armée, et inspiré une grande confiance aux officiers comme aux soldats. Sa composition est indiquée par le tableau ci-contre.

L'infanterie était assez bien instruite, et la cavalerie, supérieurement composée en hommes et en chevaux, était celle qui approchait le plus de la cavalerie prussienne. L'artillerie se perfectionnait en même temps que le génie.

Les états-majors n'étaient pas à proportion aussi avancés. Lascy, compagnon de Daun et de Laudon, avait laissé un système connu sous la dénomination de *Guerre de cordon.* Ce système, contraire aux règles de l'art les plus incontestables, a été funeste à la maison d'Autriche: nous aurons occasion d'en parler plus au long. Le prince de Ligne, dans des mémoires trop verbeux, écrits sans méthode et sans ensemble, mais d'ailleurs estimés, avait sondé les défauts de l'armée; il s'efforça de prouver à ses contemporains qu'ils étaient trop compassés et voulaient faire de la science de la guerre une machine à rouages déterminés. Il paraît qu'on avait poussé le ridicule jusqu'à fixer, par un règlement, ce qu'un officier aurait à faire dans toutes les circonstances qui pourraient se présenter; ce qu'il y a de certain, c'est que le règlement pour les états-

(1) La fameuse campagne de 1806 n'a que trop justifié cette vérité. La qualité des troupes manœuvrières du duc de Brunswick ne fut pas de grand poids dans les batailles de Jéna et d'Auerstedt.

TABLEAU *de la composition de l'armée au* 1792.

INFANTERIE.	INFANTERIE.	CAVALER[IE].	ESCADRONS.
RÉGIMENS ALLEMANDS.	RÉGIMENS WALLONS.	5 — Albert, carab...	12
Numéro.	Numéro.	13 — Roi François,	
1 — Botta.	9 — Clairfayt.	4 — Hohenzollern.	
3 — Cherles Toscane.	30 — De Ligne.	8 — Zeschwitz.	
4 — Teutschmeister.	38 — Ferdinand de Wurtemberg.	10 — Kavanagh.	
5 — Régimens de garnisou.	55 — Murray.		

RÉGIMENS HONGROIS.

2 — Archiduc Ferdinand.
19 — Alvinzy.
31 — Orock.
32 — Giulay (Samuel).
33 — Staray.
34 — Antoine Esterhazy.
37 — Devius.
39 — Nadesty.
51 — Spleny.
52 — Archiduc Antoiue.
53 — Palfy.

RÉCAPITU[LATION].

39 régimens d'infanterie allemande..	117 bataillons.
2 — *dito* de garnisou............	6 *dito.*
11 — *dito* Hongrois, à 2 et 3 bataill.	27 *dito.*
5 — *dito* Wallons..............	15 *dito.*
2 — *dito* Italiens...............	6 *dito.*
22 — *dito* des frontières..........	61 *dito.*
81 régimens.	232 bataillons.
18 régimens cuirasiers et dragons....	108 escadrons.
16 — *dito* huss. chevau-légers, etc.	118 *dito.*
5 — *dito* d'artillerie.............	
TOTAL, envirou..	

N. B. Les cadres étaient presque complets sur ce pied ;[..]00 jusqu'à 4,200 hommes eu moyen des réserves.

page 10.





majors autrichiens, rédigé en 1769, approchait déjà de cette régularité outrée et impraticable.

Le système de Daun avait de nombreux partisans dans l'état-major, celui de Lascy y avait mis le complément; Tempelhof en avait démontré les inconvéniens d'une manière bien frappante, sans parvenir à détruire les préjugés. Ces deux systèmes, qui annoncent déjà l'absence d'un génie transcendant, exigent néanmoins, dans le général qui les emploie, des talens particuliers à ce genre de guerre; ils devaient faire présager que l'armée autrichienne éprouverait de grands désastres, pour peu que ses ennemis adoptassent un système d'invasion, et l'exécutassent avec audace et activité.

Je terminerai ce coup-d'œil rapide par quelques observations sur les principes généraux qui faisaient la base du système de guerre à l'époque de la révolution.

Les relations de la guerre de sept ans, que j'ai présentées dans les volumes précédens, sont plus propres qu'aucun autre ouvrage à nous en donner une idée exacte. On trouve, dans ces relations, les principes de la castramétation et de la stratégie; on y voit que les lignes d'opérations étaient encore dans l'enfance. Les armées campaient, marchaient et combattaient en lignes contiguës; de petits corps seulement en étaient momentanément détachés pour des opérations de détail, ou pour couvrir des communications importantes. Frédéric surtout cherchait à réunir ses masses; il évitait les grands détachemens, contre lesquels il avait écrit, et qui lui furent funestes à Maxen et à Landshut. Il aurait considéré comme une faute grave d'isoler ses divisions, tandis que, dans les premières campagnes de la révolution, nous avons vu les armées françaises et coalisées embrasser des lignes de frontières immenses, par une chaîne de divisions séparées, et qui étaient ordinairement hors d'état de se soutenir.

Entre ces deux systèmes, il est un juste milieu. Celui de Frédéric présentait plus d'unité d'action et plus de force; mais il exigeait des magasins et ses mouvemens en étaient plus lourds. Celui des généraux qui isolèrent leurs corps d'armée, portait l'incohérence dans les opérations; il exposait ces corps à être accablés en détail, et cela leur est arrivé fort souvent.

Il était réservé au héros de la France de parvenir à la réunion de ces

deux extrêmes; il a prouvé qu'une armée peut se diviser et embrasser une grande étendue de terrain, lorsqu'elle est hors de portée de l'ennemi, et lorsqu'elle prend l'initiative d'un mouvement. Ce système, loin d'être funeste, concourt à donner le change à l'ennemi, à diviser sa surveillance et ses moyens de défense; il facilite la rapidité des opérations et la subsistance des troupes. Mais, toutes les fois que la présence de son adversaire annonçait l'approche d'une action, on a vu l'Empereur Napoléon donner à ses corps une direction concentrique, les faire combattre en masse, et combiner ses détachemens de manière à ne pas les exposer dans des actions partielles.

Je franchis trop rapidement un espace immense, et j'anticipe sur des réflexions qui ne peuvent être appréciées qu'à la suite des relations de la dernière guerre. Il est donc temps de passer à celles de la première campagne.

CHAPITRE II.

Premières opérations en Flandres. Invasion de la Champagne.

Nous avons vu dans le chapitre précédent que, de toutes les puissances continentales, l'Autriche était la plus intéressée à la guerre qui allait éclater; elle était même la seule à qui cette guerre pût être réellement profitable. La reine, dont on menaçait l'autorité et les jours, était fille de l'illustre Marie-Thérèse et sœur de l'empereur. La propagation des principes que l'on redoutait, menaçait la Flandre et les états autrichiens plus qu'aucun autre. Cette maison avait des droits sur la Lorraine et sur l'Alsace; enfin il lui convenait d'acquérir la prépondérance sur la France.

Le cabinet de Vienne était en effet le principal agent de cette guerre continentale, et, par un système inconcevable, il ne s'y préparait que lentement. Lorsque la guerre fut déclarée, les Autrichiens n'étaient point en mesure d'entreprendre quelques opérations importantes, et ils commirent ensuite une imprudence qui leur coûta bien cher, en ne soutenant pas leurs alliés dans le moment décisif.

Au moment où les hostilités commencèrent, les Français avaient trois armées sur leurs frontières. La première sous le maréchal Luekner, en Alsace; la deuxième, sous M. de Lafayette, sur la Mozelle, près de Metz; la troisième, sous le maréchal Rochambeau, en Flandres.

Les Autrichiens n'avaient, à cette époque, en Flandres, que le corps de Saxe-Teschen, fort de 25,000 hommes. Les Prussiens accéléraient leur rassemblement et leurs préparatifs d'entrée en campagne, mais ils ne pouvaient agir avant quatre mois.

Le plan de campagne donné par un général (1) était de faire envahir

(1) Quelques historiens l'attribuent à Rochambeau; d'autres pensent, avec plus de raison, qu'il fut donné par Dumouriez, et que Rochambeau s'y était opposé.

la Belgique par M. de Lafayette, avec 40,000 hommes; on ne peut affirmer qu'il ait été réellement adopté, car l'on se borna à la misérable expédition sur Furnes, Mons et Tournay, pour la réussite de laquelle on calcula, à heure fixe, sur l'arivée d'un corps d'armée *qui avait 60 lieues à faire*, et dont tous les services étaient dans un grand délabrement. Malgré ces fausses mesures, la déroute qui termina cette expédition fut plutôt le résultat des machinations politiques, que celui de la résistance des Autrichiens. Les soldats massacraient leurs généraux, et tous les moyens de dissolution semblaient se réunir pour l'anéantissement de cette malheureuse armée.

Le corps de Lafayette arriva néanmoins, le 30 avril, à Bouvines, sur le chemin de Namur; mais il y apprit le mauvais résultat de l'attaque du 29, et il vint prendre position au camp de Valenciennes avec 11,000 hommes environ. Les forces alors réunies au nord, auraient permis de recommencer sur-le-champ l'entreprise; mais à cette époque on s'occupait plutôt des séances de l'assemblée nationale, que de profiter de la position de l'ennemi pour lui enlever les Pays-Bas, avant que les Prussiens ne fussent en action, et que les Autrichiens ne pussent soutenir le corps trop faible qui couvrait ces provinces.

Un pareil début n'était pas propre à arrêter la désorganisation de l'armée, l'émigration continuait et des régimens entiers passaient à l'ennemi (*Royal-Allemand* et les hussards *de Saxe*). Rochambeau se retira et laissa le commandement de son corps à Luckner, qui campait, le 12 juin, à Famars, avec environ 30,000 hommes.

Lafayette était avec 18,000 hommes sous le canon de Maubeuge; son avant-garde, placée à Grisvel, hors de portée d'être soutenue, fut attaquée et forcée le 13: le général Gouvion, qui la commandait, fut tué. Luckner occupa, le 15, le camp de la Madelaine près de Lille, et marcha, le 17, sur Menin et Courtray, dont il s'empara presque sans résistance. Cette opération, qui fit beaucoup de bruit, eut le résultat qu'on devait attendre du génie qui la dirigeait: l'armée se retira quelques jours après au camp de Famars, sous Valenciennes.

Lafayette restait à Bavai; Dumouriez commandait 8,000 hommes au camp de Maulde. Custine et Kellermann étaient sur la Sarre avec deux petits corps d'armée.

Montesquiou en commandait un autre près de Genève, et Anselme

en rassemblait un septième, pour envahir le comté de Nice, lorsqu'il en serait temps.

Le bon moment pour l'invasion de la Belgique était passé; après la retraite de Luckner, on ne pouvait plus songer à des opérations offensives; l'orage grossissait et l'approche des armées alliées faisait présumer qu'on serait bientôt embarrassé de garder ses propres frontières.

Les armées furent réparties comme suit:

1.° Celle de Lafayette à gauche, couvrant depuis Dunkerque jusqu'à Montmédi et à la Mozelle; Dumouriez, sous ses ordres à Maulde;

2.° Celle de Luckner, à droite, tenait depuis Montmédi jusqu'à Huningue; il avait sous ses ordres les généraux Kellermann, Custine et Lamarlière.

Les troupes restèrent dans ces positions jusqu'à l'invasion; elles eurent quelques affaires de postes, dont la plus remarquable fut la surprise d'un bataillon de la Somme à Orchies. Dumouriez disciplinait ses troupes et les aguerrissait par de fréquentes escarmouches.

Tandis que ces mouvemens s'exécutaient, la France fut sauvée par un incident qui paraissait devoir achever la dissolution de l'armée. Lafayette, prévoyant les malheurs auxquels son pays allait être livré, se prononça généreusement contre les agitateurs; la mésintelligence et la méfiance qui régnaient entre les généraux, l'empêchèrent de communiquer ses vues à Dumouriez : Luckner était trop faible pour rien entreprendre. La fameuse journée du 10 août força Lafayette à lever le masque trop tôt ou trop tard; il fit arrêter les députés qui venaient faire prêter le serment contre la royauté; mais, abandonné de son armée, il fut contraint à chercher un asile parmi ses ennemis.

Luckner et Dillon, qui avaient hésité, furent disgraciés; Kellermann remplaça le premier, et Dumouriez fut nommé, le 19 août, au commandement général qu'il ambitionnait depuis long-temps. Ce général sut s'attirer la confiance de l'armée, et la réorganisa avec activité; les opérations acquirent ainsi plus d'unité et plus de force; la France fut tirée de l'abîme.

Invasion des Prussiens.

En suite de la convention conclue à Pilnitz, entre la Prusse et l'Autriche, la première de ces puissances avait dirigé, dès le mois d'avril, un grand nombre de troupes sur Coblentz. Elles y furent réunies, le 28 juillet, sous les ordres du duc de Brunswick. Avant de rapporter leurs mouvemens, il importe de donner un aperçu des lignes d'opérations territoriales et des lignes manœuvres qui furent adoptées.

Les frontières qui séparaient alors le nord de la France des états voisins, peuvent être divisées en trois lignes principales. La première comprend depuis les frontières de Suisse jusqu'à Landau; la deuxième comprend depuis Landau jusqu'à la Meuse à Givet; la troisième part de ce point jusqu'à Dunkerque.

La neutralité de la Suisse et les places de Befort et de Besançon, flanquent l'extrême droite de cette première ligne, dont le front redoutable est couvert par le Rhin et par une double barrière de places fortes, (Huningue, Brisach, Fort-Vauban, Strasbourg, Landau, en première ligne, Phalsbourg, Schélestat et Befort en deuxième). La chaine des Vosges, assez aride, et presque partout impraticable, forme une troisième barrière non moins avantageuse; l'espace entre le Rhin et cette chaine est communément d'environ douze lieues. Ce fleuve n'offre que quatre points de passage, savoir: à Leimersheim, Lauffenbourg, Strasbourg, le dernier entre Brisach et Huningue. Une armée qui voudrait pénétrer en France sur ce point, ne pourrait le faire sans être maîtresse de quelques-unes de ces places; elle s'exposerait sans cela à une ruine totale, si les Français occupaient les Vosges en force, et prenaient en outre, perpendiculairement au Rhin, une bonne position sur l'extrémité de la ligne d'opérations de l'ennemi.

La seconde division des frontières quitte le Rhin à Landau; elle est coupée par la Sarre et la Mosellè qui coulent perpendiculairement à sa direction; les places qui la couvrent sont: Bitsch, Sarrelouis, Thionville, Longwy, Montmédi, Bouillon et Givet en première ligne; un peu en arrière se trouvent Metz, Verdun, Sedan et Mézières. Cette ligne offre de très-bons camps appuyés à la Sarre et à la Moselle; elle est coupée

par la chaîne boisée des Ardennes qui couvre un espace de quinze lieues entre Verdun et Sedan; cette partie de la frontière était ouverte à l'ennemi, car la forêt, bien différente de l'antique Hercinie, est aujourd'hui praticable sur plusieurs points.

La troisième ligne comprend depuis Givet jusqu'à Dunkerque. C'est ici que Vauban avait multiplié les défenses contre les invasions de la maison d'Autriche, qui venaient ordinairement de la Flandre; on trouvait en première ligne, Philippeville, Maubeuge, Valenciennes, Condé, Lille, Armentières et Dunkerque; en seconde ligne, Rocroy, Avesnes, le Quesnoy, Landrecies, Bouchain, Douai, Saint-Omer, etc.

Toutes ces places procuraient de grands avantages pour un système offensif; elles favorisaient bien plus encore des opérations défensives, en couvrant des communications importantes, et en offrant des camps avantageux sur tout le développement des frontières. Si l'on s'était exagéré l'importance des forteresses au point de ne pas risquer d'en laisser derrière soi; si un système fondé sur l'habitude avait consacré de grossières erreurs, il n'en est pas moins vrai que ces places fournissaient des dépôts précieux pour une guerre offensive; qu'elles devaient suspendre les progrès rapides de l'ennemi, et affaiblir les corps agissans, en les obligeant à fournir des divisions de blocus ou de siége.

Pour juger si le duc de Brunswick fit un bon choix de lignes d'opérations, et si les manœuvres répondirent à ce choix, il faut analiser la nature de la guerre qu'il allait entreprendre.

Soit que les Prussiens fussent réellement assez généreux pour employer leurs armées au rétablissement de l'ordre en France, soit qu'ils eussent envie de démembrer ce royaume, il est certain qu'ils comptaient autant sur la désorganisation des armées ennemies que sur leurs propres moyens. Cette désorganisation était portée au plus haut degré à l'époque où les alliés voulaient pénétrer en France : dès lors, il n'était pas de leur intérêt de faire une guerre méthodique, compassée sur des erremens connus, et qui eût donné aux généraux français le temps d'aguerrir leurs armées, d'y établir l'ordre et de recevoir des renforts. La lenteur des opérations d'une telle guerre et des siéges qu'elle nécessitait, aurait en effet donné à l'ennemi la mesure de sa force, en ranimant cette vigueur morale, source de toutes les grandes actions, et si décisive à la guerre.

Tout le succès que les Coalisés pouvaient se promettre dans leur en-

treprise, était donc attaché au succès des premières opérations. Si elles n'avaient pas été décisives, dans un moment où les troupes françaises se méfiaient autant d'elles-mêmes que de leurs généraux, on ne devait rien espérer lorsque ces troupes auraient remporté des avantages, et dissipé le prestige de supériorité que les armées allemandes possédaient depuis près d'un siècle.

A ces puissantes considérations se réunissaient les avantages militaires. La position des corps d'armée chargés de couvrir les frontières était trop disséminée; ces corps isolés, répandus sur une ligne de cent lieues, étant percés dans leur centre, se seraient trouvés dans la nécessité de prendre une direction concentrique fort en arrière, afin de couvrir la capitale. L'armée prussienne pouvait alors arriver sur ce point plus promptement que ses ennemis, et s'emparer, dans tous les cas, d'une étendue de terrain immense qui aurait fourni à son entretien, et qui, sous le titre imposant de conquêtes, aurait maintenu la supériorité d'opinion qu'elle avait acquise.

En un mot, une guerre active et d'invasion était commandée,

1.° Par la situation politique de la France;

2.° Par la position relative de l'armée française;

3.° Par le but que les puissances belligérantes s'étaient proposé.

La ligne d'opérations du centre était la plus avantageuse par ses rapports avec la situation politique, parce qu'elle offrait moins de défense, et qu'elle menait directement au point principal de l'entreprise; en la choisissant, on manœuvrait sur le centre d'une ligne longue et affaiblie, dont les extrémités auraient été ainsi isolées et menacées d'être détruites successivement, si les mouvemens subséquens eussent été exécutés avec vivacité. Enfin, les alliés possédaient sur cette partie faible des frontières l'importante forteresse de Luxembourg, dont la position avantageuse donnait une excellente base d'opérations et la meilleure place d'armes que l'on pût désirer.

Il parait que le duc de Brunswick avait saisi tous ces avantages. La guerre d'invasion fut résolue, et l'on choisit la ligne d'opérations du centre. Nous allons voir que l'exécution ne répondit pas à l'éclat de ces premières combinaisons.

Le roi de Prusse arriva, le 25 juillet, à l'armée qui était campée près Rubenach. Le duc de Brunswick fit paraître le même jour son fameux

Ordre de bataille de l'armée prussienne en 1792.

AVANT-GARDE.

Lieutenant-général. PRINCE DE HOHENLOHE.

Généraux-majors.

Kleist.

- 1 — fusiliers René
- 1 — *dito* Forcade
- 1 comp. chasseurs à
- 1 batterie artill. à ch
- 1 — pièces de 6 l
- 5 esc. Schmettau, d
- 10 — Wolfradt, b
- — Tschirsky, dragons.
- — Lottum, *dito.*
- — llow, cuirassiers.

Herzberg.

- 3 — Kleist.
- — Bareith, dragons.
- — Normann, *dito.*

Wolfradt.

- 3 bat. Prince de Hsc. Weymar, cuirass. lohé.

CORPS DÉTACHÉS.

Généraux-majors.

Kohler.

- 10 esc. hussards de Kohler.
- 1 bat. fusiliers Muffling.
- 1 — *dito* d'Ernst.
- ½ batterie à cheval.

Eben.

- 10 esc. hussards d'Ebeu.
- 1 bat. fusiliers de Schenk.
- 1 — *dito* de Legat.
- ½ batterie d'artillerie à cheval.

1 bataillon de fusiliers de Thadden à Coblentz.

Total, 46 bat. et 70 escad, Les bataillons environ de 800 hommes, les escadrons de 140 à 150 chevaux.

manifeste : cette pièce impolitique est trop connue pour que je la rapporte ici; au lieu de répandre la terreur en France, elle rappela à tous les individus que leur honneur tenait de trop près à l'honneur national, pour ne pas s'indigner des menaces qui lui portaient atteinte; ce manifeste rallia tous les Français pour la défense commune.

Le 28 juillet, les derniers corps arrivèrent au camp, et l'armée fut répartie dans l'ordre de bataille ci-contre. Elle marcha, le 30 juillet, *par lignes* sur trois colonnes, et campa à Pollich, l'avant-garde à Kaiserseit. Le 31 à Kaiserseit, l'avant-garde à Honsheim. Le 1.er août, l'armée marcha par division pour franchir plus facilement les défilés de Martinsthal et d'Isbach.

Le 5, l'avant-garde passa la Moselle à Schweig, et la Sarre à Kons, pour camper à Taverne et Fellerich. Le corps de Kohler à la gauche de la Sarre près d'Eutel, celui d'Eben sur la droite à Grevenmachern. L'armée passa la Moselle et campa à Heyerath.

Le 6, le général Romberg occupa les hauteurs de Kons avec 9 bataillons de grenadiers. L'armée y vint camper, la droite à la Chartreuse, la gauche à Konsarbruck, le front couvert par la Sarre et la Moselle : elle resta dans cette position jusqu'au 12; la chaleur était excessive.

Le corps des émigrés, fort de 8,000 hommes, arriva le 8 à Trèves.

Le 12 août, l'avant-garde passa le pont de bateaux de Remich, et campa à Neunkirchen, sur les hauteurs à gauche de la chaussée de Luxembourg. L'armée se porta au camp de Kierf sur deux colonnes; la première, composée de toute la cavalerie, et de l'aile droite de l'infanterie des deux lignes, passa la Sarre sur le pont de pierre de Kons, et marcha par Taverne, laissant Soest à droite; la seconde colonne était composée de l'aile gauche de l'infanterie des deux lignes et de tous les bataillons de grenadiers, elle passa sur le pont de pontons, marcha jusques près de Taverne, laissa ce village à droite, prit la route supérieure jusqu'à Martinskirch, laissa alors la route à gauche, et côtoya la première colonne jusqu'au camp.

Le 13, l'armée marcha *par lignes* au camp de Montfort, où elle resta jusqu'au 18; la première ligne passa le pont de Remich; la seconde passa à Stadtbredimus sur un pont de pontons : l'avant-garde, après avoir couvert le passage, se porta entre Frisange et Fullange. Le camp était placé sur les hauteurs qui se trouvent sur la rive gauche de la Sure;

la droite, sur le Wintersberg, avait son flanc couvert par un crochet appuyé au vallon de Sire-Thal; la gauche à un ravin et au bois de Granach: le front était presque inattaquable et flanqué par le Wintersberg qui formait un angle saillant. Le général Kohler vint en même temps prendre poste à Taverne; l'armée des princes vint occuper celui de Ko is.

Le 15 août, on reconnut un poste de 400 fantassins à Ottange et Volmerange; le prince héréditaire de Hohenlohe fut chargé de les déloger avec 2 bataillons de fusiliers, 300 chevaux et une demi-batterie légère.

Le 18, l'armée marcha par la droite sur trois colonnes, et campa sur la rive droite de l'Alzette, près de Battenbourg; la droite à Norzingen, la gauche à Battenbourg: les deux lignes étaient masquées par des hauteurs d'une pente douce, sur le revers desquelles elles étaient établies. L'avant-garde prit poste sur les hauteurs de Kayl. Le corps de Clairfayt, que le duc de Saxe-Teschen avait détaché du camp de Nivelle, joignit l'armée, et se porta jusqu'à Meiner; il était composé de 17 bataillons et 12 escadrons, présentant une force effective de 15,178 hommes.

Le landgrave de Hesse-Cassel, qui avait accédé à la coalition, joignit aussi l'armée avec un corps de 7,000 hommes; il était, le 18, à Taverne, le général Kohler à Bredimus, les princes à Niederdouven.

Le 19, les Prussiens entrèrent sur le territoire français, et campèrent à Tiercellet, l'avant-garde à Crune; les deux lignes étaient séparées par la chaussée qui conduit de Thionville à Longwy. Une division de l'armée de Kellermann, forte de 4,000 hommes, aux ordres du général Crusi, avait occupé le poste de Fontoi; l'avant-garde aux ordres du prince de Hohenlohe donna sur les avant-postes, et les fit replier. Le général Clairfayt marcha, le même jour, à Romain, les princes à Bredimus, les Hessois à Niederdouven, le général Kohler à Remich.

Le 20, le roi et le duc conduisirent l'avant-garde à Villers-la-Montagne; l'armée suivit par lignes. La première ligne campa, la droite derrière la ferme de Procourt, la gauche à Chenière; elle avait la place de Longwy à dos, et couvrait ainsi l'investissement de la forteresse comme corps d'observation. La seconde ligne campa sur les hauteurs, faisant face à la ville. Les dragons de Bareith et de Tschirsky étaient entre les deux lignes du côté de Chenière; les dragons de Lothum, Normann et cuirassiers de Weymar à l'autre extrémité. La brigade du prince de Baden

et les cuirassiers d'Ilow campèrent entre Mexi et Larimont, à trois mille pas de Longwy. Le général Clairfayt prit poste à Piermont, sur la droite de la Chiers; son aile gauche à Cosne, la droite au ravin qui s'étend depuis la place jusqu'à Granville.

La forteresse de Longwy est un hexagone qui n'a que cinq demi-lunes; la sixième est remplacée par l'ouvrage à cornes de Saint-Marc. La demi-lune du côté de la Colombe et celle de la porte de France, sont couvertes par des lunettes; les casemates y étaient dans le meilleur état. Le mont du Chat, qui est à deux mille pas du centre de la place, la domine. Si cette hauteur était retranchée, Longwy aurait une défense de la plus haute importance.

Le gouverneur ayant répondu négativement à la sommation qui lui fut faite, le colonel d'artillerie Tempelhof (l'auteur de l'histoire de la guerre de sept ans) fut chargé de bombarder la ville. Le 21, à l'entrée de la nuit, il fit établir une batterie de deux obusiers et quatre mortiers dans le ravin à gauche de Colombe; le bombardement dura depuis dix heures jusqu'à trois heures du matin, et fut presque sans effet à cause de la grande obscurité qui empêchait de calculer les distances; les pluies qui duraient déjà depuis quelque temps commencèrent à redoubler; le temps était affreux. Le 22 à cinq heures, le bombardement recommença, et à huit heures, on avait déjà jeté plus de 300 bombes dans la place, qui répondit vivement. Le commandant fut de nouveau sommé, et capitula; quoiqu'il ne lui manquât point de provisions; la garnison sortit le 24, et fut prisonnière.

La facilité de cette conquête contribua beaucoup à donner du poids aux espérances et aux promesses des émigrés; elle détermina la marche directe sur l'Argonne, à qui l'opinion publique attribua assez injustement tous les malheurs de cette campagne.

D'après un historien, qui paraît avoir été bien informé, le duc de Brunswick resta au camp de Longwy jusqu'au 29 août, afin d'attendre des nouvelles du général autrichien de Hohenlohe (1), qui devait marcher sur Thionville afin d'en former le siége. Quoi qu'il en soit, l'armée prus-

(1) Il ne faut pas confondre ce général autrichien avec celui de même nom qui commandait l'avant-garde prussienne. Le premier se nommera prince Hohenlohe-Kirchberg.

sienne ne marcha que le 29 à Pillon, et le 30, sur les hauteurs de Côte-Saint-Michel, à deux mille pas de Verdun. Les deux lignes campèrent entre Fleury et Grandebras; le corps d'avant-garde sous le prince de Hohenlohe était à Bellevue, Clairfayt à Marville, reconnaissant Montmédi et Juvigny.

Verdun fut sommé; cette place a dix bastions liés par des courtines mal couvertes; les fossés sont profonds, et l'on a élevé des ouvrages à cornes et à couronne sur les deux rives de la Meuse. La citadelle est un pentagone irrégulier, entouré d'une fausse braie; les courtines en sont couvertes par des tenailles et des demi-lunes. Tous ces ouvrages étaient en mauvais état.

Le 31 août, on jeta un pont sur la Meuse, que le général Kalkreuth passa avec la brigade Wittinghof, les 2 bataillons de fusiliers Schenk et Legat, 10 escadrons dragons de Bareith et 5 escadrons hussards d'Eben. La position de ce corps complétait l'investissement.

A six heures du soir, on dressa trois batteries, une sur la hauteur de Saint-Michel, la seconde au camp du prince de Hohenlohe, la troisième au camp du général Kalkreuth; le bombardement dura jusqu'à une heure du matin, et reprit ensuite le 1.er septembre, depuis trois heures jusqu'à sept. Le commandant fut sommé, et demanda vingt-quatre heures qui lui furent accordées.

Le 2 septembre, on mit à l'ordre les préparatifs pour une attaque de nuit; mais une partie de la bourgeoisie et de la garnison força le commandant à capituler. Ce brave, ne voulant pas survivre à un semblable événement, se brûla la cervelle; son nom mérite une place dans toutes les relations de cette campagne, il s'appelait Beaurepaire. La garnison, qui n'était pas prisonnière, sortit le 3, et se réunit à Clermont avec le général Galbaud.

Avant d'aller plus loin, il faut jeter un coup-d'œil sur les positions respectives des deux armées, le 1.er septembre, à partir de la droite.

1.° Le duc de Saxe-Teschen couvrait les Pays-Bas;

2.° Clairfayt était à Juvigny, et occupait Stenay;

3.° La grande armée était à Verdun;

4.° Les Hessois à Longwy;

5.° Le corps autrichien, commandé par le prince de Hohenlohe-Kirchberg, fort de 14 bataillons et 20 escadrons, était parti de Schwet-

zingen, le 10 août, et avait pris d'abord la direction de Landau : le duc de Brunswick lui ordonna ensuite de marcher par Lautern, Hombourg et Remich; il fut joint par un corps d'émigrés, et arriva, le 30 août, devant Thionville qui fut investi;

6.° Le général Erbach était à Spire, avec 6 bataillons et 6 escadrons, pour couvrir le grand magasin autrichien;

7.° Le général Esterhazy et le prince de Condé restaient toujours dans le Brisgaw.

Les armées françaises étaient disposées de la manière suivante:

1.° Beurnonville, Moreton et Duval, à Maulde, Maubeuge et Lille;

2.° Dumouriez, à Sedan, avec 23,000 hommes;

3.° Kellermann, à Metz, avec 20,000;

4.° Custine, à Landau, avec 18,000;

5.° Le général Biron, dans l'Alsace.

Lorsque Dumouriez arriva à Sedan pour y prendre le commandement de l'armée de Lafayette, il apprit la capitulation de Longwy, et détacha le général Galbaud pour se jeter dans Verdun avec 2 bataillons, afin de gagner au moins quelques jours. Il assembla ensuite un conseil de guerre, auquel assistèrent les généraux Dillon, Chazot, Vouillet, Miazinsky, Money, le commissaire Petiet et l'aide-de-camp Touvenot.

Dumouriez, après avoir fait un tableau exact de la situation des affaires, donnait à entendre que l'immense cavalerie des alliés, leur nombreuse artillerie et surtout la suite des émigrés, devaient embarrasser leur marche dans un pays aussi difficile par un temps et des chemins affreux. Il termina ce tableau, en déclarant qu'on ne pouvait pas rester inactif au camp de Sedan; mais qu'il fallait prendre un parti décisif, et sauver la France.

Cette démarche avait pour but de sonder les généraux; les uns furent d'avis de se retirer derrière la Marne, pour y attendre les renforts; ces renforts, qui avaient été retenus dans l'intérieur de peur qu'ils arrivassent sous le commandement de Lafayette, étaient en marche de tous côtés pour joindre l'armée, depuis que ce général l'avait quittée. D'autres opinions inclinaient pour une diversion dans la Flandre.

Dumouriez jugea mieux, il saisit tous les résultats funestes que pourraient entraîner une retraite aussi longue, dans l'état de découragement

et de méfiance où se trouvait l'armée. Il ne voulait pas non plus céder aux Prussiens, sans combat, les évêchés, une partie de la Lorraine et les bonnes plaines de la Champagne jusqu'à Châlons. Il résolut au contraire de prévenir les ennemis aux défilés de l'Argonne, afin de gagner ainsi le temps nécessaire pour renforcer son armée, et pour la mettre en état de combattre avec avantage.

La forêt de l'Argonne s'étend depuis Passavant, à une lieue au-delà de Ste.-Menehould, jusqu'auprès de Sedan, ce qui forme un développement de treize lieues. Cette forêt se lie ensuite à d'autres parties de bois moins considérables qui se prolongent dans la direction de Bar-le-Duc. Elle sépare les belles contrées nommées les Trois-Evêchés d'avec la Champagne pouilleuse, pays aride, dont le sol crayeux n'offre ni prairies, ni arbres, ni eaux, et où l'on ne rencontre que de loin en loin quelques chétifs villages. Les bords de la forêt sont riches en pâturages et assez peuplés; elle est coupée par des montagnes, des ruisseaux, des étangs et des marais qui la rendent impraticable partout ailleurs que dans cinq passages.

Le premier débouché (Chêne-Populeux) est le plus ouvert; il y passe un chemin qui mène de Sedan à Rethel.

Le deuxième est celui de la Croix-aux-Bois; il est à deux lieues du premier, et forme un chemin de charrettes qui communique de Buquenay à Vouziers.

Le troisième est Grand-Pré, par où passe la route de Stenay à Rheims.

Le quatrième, à deux lieues et demie de là, se nomme la Chalade; il conduit de Varennes à Ste.-Menehould.

Le cinquième, à une lieue et demie, forme un long défilé, et se nomme les Islettes; il est traversé par la grande route qui conduit de Verdun à Paris.

Dumouriez était persuadé que le salut de la France dépendait de cette position, et que, s'il pouvait gagner du temps, s'y renforcer, et la défendre jusqu'à la fin d'octobre, il forcerait les Prussiens à prendre leurs quartiers-d'hiver hors du territoire français.

La marche sur Grand-Pré étant résolue, il ne restait plus qu'à chercher les moyens de gagner ce point avant l'ennemi. La chose ne paraissait pas facile; Clairfayt n'était qu'à six lieues de Grand-Pré, et Dumou-

riez en avait douze à faire, en passant par Busancy; Dillon était à Mouzon, à dix lieues de la Chalade et des Islettes, tandis que l'armée ennemie n'en était éloignée que de six lieues.

Deux routes conduisent de Sedan à Grand-Pré; la première passe par Chêne-Populeux, et longe la forêt à l'est; elle est la plus sûre; mais, comme elle est plus longue, elle aurait donné le temps à l'ennemi de prévenir Dumouriez dans les positions qu'il voulait occuper. La seconde est la plus courte, mais elle passe entre la forêt et la Meuse, non loin de Stenay et de la position de Clairfayt, qui aurait eu le temps d'arriver le premier à Grand-Pré.

Le général français résolut de prendre la dernière, et de manœuvrer de manière à éloigner Clairfayt. A cet effet, il fit partir le général Dillon avec une forte division, pour attaquer vigoureusement l'avant-garde des Autrichiens, et l'obliger à repasser la Meuse. Ce mouvement ayant été exécuté le 31 août, le général Dillon revint à Mouzon, et se dirigea sur la Chalade et les Islettes; il arriva, le 4, à Vienne-le-Château. Le général Galbaud, qui avait dû se jeter dans Verdun, ayant appris la capitulation de la place, s'était replié sur les Islettes, et occupait, le 3, la côte de Biesme, où il fut joint par la garnison.

Le 1.er septembre, Dumouriez fit marcher le général Chazot avec 5,000 hommes, pour conduire l'artillerie et les équipages par Tannai et les Armoises; il suivit lui-même, avec 15,000 hommes, la route que le général Dillon avait prise, et occupa le camp de Grand-Pré, le 4. Ce camp était placé sur des hauteurs qui s'élèvent en amphithéâtre entre l'Aisne et l'Aire; la gauche appuyait à Grand-Pré, la droite à Marcque. L'Aire, formant un grand coude, couvrait en même temps le front et les deux flancs. Un corps d'avant-garde sous les ordres de Miranda et de Stengel, était placé en demi-cercle en avant de l'Aire, la droite à St.-Juvin, le centre vers Verpelle, la gauche vers Bessu et Mortame.

Dumouriez attendait, dans cette position, les renforts qui lui venaient de l'intérieur, de l'armée du centre et de l'armée du Nord.

Les troupes françaises étaient distribuées de la manière suivante, à l'époque du 5 septembre:

1.° Les postes de la côte de Biesme et la Chalade, étaient gardés par les généraux Dillon et Galbaud, avec environ 7,000 hommes;

2.° Le camp de Grand-Pré était de 20,000 hommes;

3.° La Croix-aux-Bois était gardé par un régiment de dragons et deux bataillons;

4.° Le Chêne-Populeux, qui d'abord n'avait pas été gardé, fut ensuite occupé par le général Dubouquet;

5.° Les généraux Beurnonville, Duval et Lanoue étaient en marche, venant de l'armée du Nord, avec 16,000 hommes; le premier devait être à Rethel le 13, le second à Chêne-Populeux le 7.

6.° Kellermann était parti, le 4, de Frescaty, avec 24 bataillons et 35 escadrons, distribués dans l'ordre du tableau ci-contre. Il fut renforcé à Pont-à-Mousson par 4,000 volontaires nationaux de l'armée de Custine, et avait alors près de 22,000 hommes.

Ordre de bataille de l'armée du centre, le 5 septembre 1792.

DIVISIONS.	GÉNÉRAUX commandans.	RÉGIMENS.	Batail.	Escad.	Comp. d'artil.
1.er corps d'avant-garde.	Salomon.	Légion Kellermann.	1	0	0
2.e corps d'avant-garde.	Després-Grassier.	1.er bataillon d'infanterie légère	1	0	0
		1.er — de grenadiers	1	0	0
		3.e régiment de hussards	0	3	0
		4.e — de dragons	0	2	0
		1.er — de chasseurs	0	3	0
3.e corps d'avant-garde.	Labarolière	1.er bataillon de grenadiers	1	0	0
		8.e régiment de chasseurs	0	2	0
		9.e — *dito*	0	3	0
		10.e — *dito*	0	2	0
1.re ligne	Linch. 1.re brig.	1.er régiment de ligne	1	0	
		24.e — *dito*	1	0	0
		81.e — *dito*	1	0	0
		22.e — *dito*	1	0	0
	Linch. 2.e brig.	5.e — *dito*	1	0	0
		90.e — *dito*	1	0	0
		102.e — *dito*	1	0	0
		44.e — *dito*	1	0	0
	Pully.	8.e régiment de cavalerie	0	2	0
		10.e — *dito*	0	2	0
	Duc de Chartres.	14.e régiment de dragons	0	2	0
		17.e — *dito*	0	2	0
2.e ligne	Meratel.	30.e régiment de ligne	1	0	0
		1.er bataillon de Saône-et-Loire	1	0	0
		62.e — de ligne	1	0	0
		2.e bataillon de la Moselle	1	0	0
		96.e — de ligne	1	0	0
		4.e régiment de cavalerie	0	2	0
		17.e — *dito*	0	2	0
		1.er — de dragons	0	2	0
Réserve	Valence.	1.er de grenadiers de ligne	1	0	0
		5.e de ligne	1	0	0
		3.e de gardes nationales	1	0	0
		6.e de grenadiers nationaux	1	0	0
		4.e bataillon de grenadiers et du Rhin	1	0	0
		2.e — de grenadiers	1	0	0
		1.er régiment de carabiniers	0	3	0
		2.e — *dito*	0	3	0
Artillerie	d'Aboville	1.er bataillon de l'Yonne	1	0	8
		TOTAL	24	35	8

Nous allons reprendre les mouvemens de l'armée alliée.

L'intention du duc de Brunswick, après la prise de Verdun, n'était pas de continuer son mouvement direct; il voulait masquer l'Argonne, en faisant retrancher un corps prussien à Landres et un corps autrichien

4 *

à Clermont. La grande armée devait se prolonger à droite, et marcher sur Sedan et Mézières, tandis que le duc de Saxe-Teschen aurait dissipé le faible corps de Maulde, et aurait pris une direction concentrique sur Givet, pour couvrir la droite de la grande armée, et pour opérer de concert avec elle. On a prétendu que ce projet pouvait amener la reddition de la plus grande partie des places de Flandres, parce qu'elles étaient mal gardées, mal approvisionnées, et hors d'état d'être secourues; mais je pense que cette assertion est un peu hasardée.

Le roi, séduit par la prompte réduction de Longwy et de Verdun, ainsi que par les promesses des émigrés, crut qu'il allait acquérir une grande réputation militaire, et le titre de restaurateur de la monarchie française; il résolut d'abandonner le projet de suivre la Meuse, et se décida à passer cette riviere, pour marcher directement sur Paris. Le duc témoigna au camp de la côte St-Michel, en présence des princes de Hohenlohe, de Baden, de Nassau et des généraux émigrés Lambert et Pouilly, ce qu'il pensait sur les opérations futures et sur les dangers auxquels l'armée serait exposée par une marche directe; il leur rappela la position où se trouvait Louis XVI, et déclara qu'après la scène du 10 août, il ne fallait pas penser à une contre-révolution. Cette conversation dura depuis trois heures jusqu'à huit, mais elle n'eut aucun résultat.

Le 5 septembre, l'armée alliée passa la Meuse sur trois colonnes, et vint camper sur les hauteurs de Fromerville, à une demi-lieue seulement de Verdun. *Elle séjourna dans cette position jusqu'au* 11. Le roi avait son quartier-général à Regret, le duc à Glorieux. Le prince de Hohenlohe campa avec l'avant-garde à Sivry-la-Perche, observant la route de Clermont. Le général Kalkreuth occupait les hauteurs de Montfaucon, et poussa un parti de 300 chevaux sur Varennes qui était évacué. Le général Clairfayt était à Romange, les Hessois à Longwy. On a prétendu que les alliés avait fait ce long séjour à Verdun, afin d'attendre l'arrivée des différens corps qui devaient couvrir leurs flancs et leurs derrières dans l'expédition hasardeuse qu'ils allaient tenter; les Hessois n'arrivèrent que le 10; et le prince de Hohenlohe-Kirchberg qui, après plusieurs tentatives infructueuses, avait levé le siége de Thionville, arriva le 12. Il fallait aussi préparer des magasins pour la nombreuse cavalerie, et fabriquer du pain pour neuf jours.

Pendant ce temps, le duc avait résolu de tourner la position des Français par leur gauche; afin de leur donner le change, il fit venir le général Clairfayt de Nouart à Romange, le 8. Ce corps reprit sa position de Nouart le lendemain, et se porta, le 12, à Briquenay, où il fut joint par le général Kalkreuth avec 7 bataillons et 15 escadrons.

Le prince de Hohenlohe-Kirchberg campa à Varennes, et les Hessois à Clermont, afin de fixer l'attention des Français sur leur front, et de couvrir en même temps les communications de Verdun à Longwy.

L'armée se porta, le 11, entre Malencourt et Montfaucon; elle en repartit le lendemain *par lignes et par la droite*, pour camper à Landres; la deuxième ligne n'arriva qu'à minuit, à cause des retards qu'elle éprouva par l'état affreux des chemins (1). Le prince de Hohenlohe-Kirchberg et l'archiduc Charles, campèrent, le 13, à Marne, sur la rive gauche de la Meuse. La cavalerie du comte d'Artois cantonna sur la même rive. Les Hessois étaient à Clermont.

Dumouriez, induit en erreur sur l'état du poste de la Croix-aux-Bois, avait retiré les troupes qui s'y trouvaient, à l'exception de 100 hommes. Cette faute, que le général s'est reprochée lui-même, pensa être funeste à l'armée française, et fit changer entièrement la face des affaires. Clairfayt attaqua le poste, le 12 septembre, et s'y établit; la ligne des Français était alors menacée d'être prise à revers.

Dumouriez s'aperçut de la faute qu'il avait commise, et ordonna sur-le-champ au général Chazot de se porter sur la Croix-aux-Bois avec 2 brigades, 6 escadrons et 4 pièces de 8, afin d'en chasser l'ennemi sans délai. Cette division fut retardée et reçut encore 2 bataillons de renfort; elle arriva enfin le 14, et attaqua vivement, mais Clairfayt ayant fait soutenir les troupes qui occupaient le poste, et tourné le flanc droit des Français, Chazot fut obligé de se retirer et de passer l'Aisne à Vouziers, ce qui coupait ses communications avec Dumouriez. Le général Dubouquet, qui était à Chêne-Populeux, se trouva aussi séparé de Grand-Pré, et se retira par Attigny sur Châlons.

La position de l'armée française était critique; les détachemens de Chazot et Dubouquet avaient réduit le camp de Grand-Pré à 16,000

(1) Il faut se rappeler la nature du sol où l'armée se trouvait, et la grande quantité de pluie qui tombait depuis plusieurs semaines.

hommes. Dumouriez avait devant lui la grande armée campée à Landres, tandis que Clairfayt et Kalkreuth occupaient un poste qui prenait à revers la fameuse ligne de défense sur laquelle il comptait tant : si ces deux corps avaient marché vivement à Brecy, en se dirigeant ensuite d'après les mouvemens de l'ennemi, il ne serait resté à Dumouriez d'autre parti que celui de mettre bas les armes; car il lui eût été impossible de se faire jour en forçant le passage de l'Aisne, puisque le duc l'aurait attaqué simultanément sur son front.

Les alliés ne surent point tirer parti de leurs avantages; et Dumouriez, au contraire, conservant toute son assurance et sa présence d'esprit, sut profiter du temps qu'on lui laissa pour sortir promptement de la position où il se trouvait. Le parc d'artillerie marcha sur-le-champ sur les hauteurs d'Autry; Beurnonville, qui était arrivé à Rethel, reçut ordre de marcher à Sainte-Menehould en remontant l'Aisne. Les généraux Chazot et Dubouquet suivirent le même mouvement; Kellermann devait forcer sa marche de manière à se réunir là avec le reste de l'armée. Dillon reçut l'ordre de défendre, jusqu'à la dernière extrémité, les postes de Chalade et des Islettes, et d'inquiéter l'aile gauche de l'ennemi par Passavant. Le général Harville, qui organisait les renforts à Rheims, dut marcher avec un petit corps, à Pont-Favargue, sur la Suippe. Enfin, Sparre fit camper quelques troupes à une lieue en avant de Châlons : ces deux derniers corps s'augmentèrent jusqu'au nombre de 10,000 hommes, par l'arrivée successive des gardes nationales.

Dans cette position embarrassante, le prince de Hohenlohe demanda une entrevue; Dumouriez ne voulant donner lieu à aucun soupçon, ordonna au général Duval de le recevoir : le prince fut étonné du bon ordre et de la tenue des troupes; il ne remarqua aucun signe de retraite. A l'entrée de la nuit, les corps placés en avant du camp se retirèrent en silence et rompirent tous les ponts de l'Aisne. Le général en chef porta 6 bataillons, 6 escadrons et de l'artillerie sur les hauteurs d'Olizy, Termes et Beaurepaire, faisant face à la Croix-aux-Bois, afin d'empêcher l'ennemi de se porter à Senuque; heureusement qu'il faisait un temps affreux et qu'on ne pouvait distinguer ce qui se passait, car sans cela il eût été difficile de passer l'Aisne sans être engagé dans une affaire sérieuse. L'avant-garde, continuant son mouvement, passa cette rivière et se rangea en bataille pour protéger la marche de l'armée dont

elle forma alors l'arrière-garde; le camp fut levé à minuit, les troupes passèrent l'Aisne à Senuque et Grandhans, et se trouvèrent en bataille sur les hauteurs d'Autry, à huit heures du matin.

Dumouriez croyait avoir terminé heureusement ce mouvement, si dangereux avec une armée telle que la sienne: un événement inattendu faillit tout perdre.

Le général Chazot, qui devait partir de Vouziers, à minuit, ne s'était mis en marche qu'à la pointe du jour; en arrivant à Vaux, il rencontra la cavalerie légère prussienne qui s'était mise à la poursuite de l'arrière-garde de Dumouriez. L'apparition subite de 1,200 hussards ennemis sema l'épouvante dans cette division, qui se crut coupée et perdue; elle se jeta, dans la plus grande confusion, sur les colonnes de l'armée auxquelles elle communiqua ce désordre: plus de 2,000 hommes se répandirent dans l'intérieur jusqu'à Rheims, criant que tout était perdu. Le général, qui s'était porté à Dommartin-sur-Hans, afin d'y reconnaître un camp, voyant arriver les fuyards, accourut avec son aide-de-camp Thouvenot; il trouva, à sa grande satisfaction, que le général Duval faisait bonne contenance avec l'arrière-garde, et qu'on en serait quitte pour des bagages: les hussards prussiens n'étant pas soutenus se retirèrent; l'armée se rallia et passa la nuit sous les armes à Dommartin-sur-Hans, l'avant-garde à Virginy.

Dumouriez, en rendant compte de cet événement à la Convention, disait: « Dix mille hommes ont fui devant 1,200 hussards prussiens; la » perte ne monte qu'à 50 hommes: *tout est réparé et je réponds de* » *tout* ».

Le 17, l'armée française occupait le camp de Sainte-Menehould; la droite de cette position appuyait à l'Aisne presque vis-à-vis la Neuville-au-Pont; la ligne s'étendait sur les hauteurs en arrière des villages de Manfrécourt, Breaux-Saint-Cohière, Valmy et Dampierre; la gauche appuyait près de l'Auve, aux étangs qui couvrent tous les environs entre cette rivière et l'Aisne.

Pendant que le général en chef se tirait ainsi d'un pas difficile, des événemens malheureux semblaient le précipiter sans cesse dans une position plus critique: Beurnonville et Kellermann, instruits de la déroute de Vaux, avec des détails qui en grossissaient les résultats, crurent l'armée détruite et n'osèrent pas continuer leur marche: le premier revint

à Châlons et le second à Vitry. Le moment si désiré de la réunion paraissait perdu pour jamais, et il ne serait en effet pas revenu, si les alliés avaient mieux manœuvré; mais ils laissèrent à Dumouriez le temps de rappeler ces deux généraux, et cette réunion eut enfin lieu le 19 septembre.

Kellermann devait camper à la gauche de l'armée entre Dampierre et Elize, pour se porter, en cas d'attaque, sur les hauteurs du Moulin et sur celles de Gizancourt : il crut préférable de prendre position sur les hauteurs de Valmy; les motifs de ce changement ont été présentés sous des rapports contradictoires, il nous suffit de savoir qu'il eut lieu.

Nous avons laissé l'armée alliée au camp de Landres, le 12 septembre. Dès qu'on y apprit, le 15 au matin, que les Français avaient quitté Grand-Pré, le prince de Hohenlohe se mit à la poursuite de l'arrière-garde avec 2 régimens de hussards et 4 bataillons de fusiliers; il fit une centaine de prisonniers dans la déroute de la division Chazot dont nous avons parlé, et occupa les positions au-delà de l'Aisne. Clairfayt ne marcha ce jour-là que jusqu'à Vouziers; Kalkreuth se porta à Termes et fit rétablir les ponts sur l'Aisne.

Le 18, l'armée quitta Landres, passa l'Aisne et vint camper à Vaux-les-Mourons; Kalkreuth occupa les hauteurs de Marvaux; Clairfayt marcha à Sémide; le prince de Hohenlohe avec l'avant-garde à Servan; les émigrés à Saint-Marcy; le prince de Hohenlohe-Kirchberg à Varennes; les Hessois à Clermont; le duc de Brunswick à Servan, avec l'avant-garde.

Le 19, le roi conduisit l'armée au camp de Massiges; Clairfayt se rapprocha, et vint prendre position à Maure; le général Kalkreuth revint en arrière pour camper en intermédiaire à Ripont; les émigrés à Suippe. Le duc de Brunswick se porta à la pointe du jour sur les hauteurs de Montremoi, près de Ville-sur-Tourbe; il reconnut un corps de 7 à 8,000 hommes près de Vienne-la-Ville; mais on ne pouvait rien découvrir de la grande armée. S'il faut en croire la relation d'un officier qui paraît avoir eu de bons renseignemens, le duc forma alors le projet de faire manœuvrer l'avant-garde sur la rive droite de l'Aisne, en la soutenant par l'armée en échelons. Cette avant-garde, placée à Servan, devait se porter par Vienne-le-Château à Placardelle, et s'emparer du poste de la Chalade. Une autre colonne devait marcher par l'ancien

chemin des Romains à Pierre-Croisée, afin d'opérer la réunion avec les Autrichiens qui étaient à Varennes sous les ordres du prince de Hohenlohe-Kirchberg.

Par ce mouvement, les Prussiens auraient gagné le passage des Islettes et les communications directes avec leur ligne d'opérations. Les corps postés à Clermont et à Varennes, devenant alors disponibles, se seraient dirigés sur Bar-le-Duc et Ligny, tandis que Clairfayt aurait marché à Châlons et les émigrés à Rheims. — Ces mouvemens combinés auraient coupé les généraux Dumouriez et Kellermann de tous leurs dépôts, et les auraient forcés à quitter leur position de Sainte-Menehould. La grande armée devait prendre alors une position imposante entre la Suippe et la Bionne, afin de pouvoir les prévenir sur tous les points, et les attaquer pendant leur marche.

Le prince de Hohenlohe avait déjà reçu les instructions nécessaires, et s'était emparé de Vienne-le-Château lorsqu'il reçut l'ordre de revenir sur ses pas, de passer à Ville-sur-Tourbe, et de prendre position aux environs de Somme Bionne. — L'armée, qui venait d'arriver à midi au camp de Massiges, dut même en repartir à trois heures *par lignes;* elle marcha jusqu'à Somme-Tourbe, où elle passa la nuit sous les armes; tous les équipages restèrent à Maison-de-Champagne. — L'auteur de la relation attribue ce changement subit à la grande vivacité du roi. Ce prince ayant appris, par le général Kohler, que tout était en mouvement dans l'armée française, crut que Dumouriez et Kellermann, sentant les dangers de leur position, voulaient en sortir et gagner Châlons; son projet était de compléter sur-le-champ le mouvement qu'il avait fait pour les tourner, de peur qu'ils ne lui échappassent. Lorsque le général Kohler fut instruit de l'ordre de marche que l'on venait de donner à l'armée, il craignit les suites d'une opération précipitée, et se rendit en hâte au quartier-général pour informer le roi que l'ennemi ne songeait pas à se retirer, et même qu'il venait de recevoir du renfort (c'était sans doute l'arrivée des corps de Kellermann et Beurnonville). Malgré cela l'ordre fut maintenu, quoiqu'il eût été encore temps de reprendre l'exécution du projet du duc.

Le 20, à six heures du matin, l'avant-garde marcha par la droite sur Somme-Bionne. Le brouillard était si fort qu'on ne distinguait pas les

objets à vingt-cinq pas. — Le duc dirigea cette avant-garde pour tourner les sources de la Bionne et le ravin où elle coule. A peine eut-il fait une demi-lieue que l'on rencontra de la cavalerie française soutenue par de l'artillerie; ces troupes, après une légère escarmouche, se retirèrent. L'avant-garde arriva enfin à la route qui conduit de Sainte-Menehould à Châlons.

L'armée la suivait *par lignes et par la droite;* la deuxième ligne renforcée du régiment de Bareith. Le brouillard étant tombé, on découvrit des troupes sur la hauteur de Gizancourt, et l'on croyait encore que l'ennemi était en marche pour se retirer sur Châlons : le roi fit alors former l'armée en bataille.

Sur ces entrefaites, Dumouriez avait prévu qu'il ne serait plus temps de faire prendre à Kellermann la position de Gizancourt, qu'il lui avait d'abord assignée, et il y fit marcher sur-le-champ le général Chazot, avec 9 bataillons et 8 escadrons; mais ce renfort arriva trop tard.

Kellermann, instruit que son avant-garde était aux prises, l'avait fait soutenir par sa réserve aux ordres du général Valence, composée des carabiniers, de quelques escadrons de dragons et de 4 bataillons de grenadiers. Valence se déploya en avant de Gizancourt sur une seule ligne, masquant ainsi tout l'intervalle que Kellermann avait laissé et que le général Chazot devait venir occuper.

Cette manœuvre en imposa à l'ennemi, qui supposa que cette ligne était soutenue et qui n'entreprit point de tourner la gauche de Kellermann, comme il aurait pu le faire. Celui-ci forma ses lignes sur les hauteurs, la droite au village de Valmy, la gauche se prolongeant vers l'Auve. Stengel fut détaché sur la hauteur de l'Yron pour couvrir la droite.

A onze heures, l'armée prussienne découvrit enfin la position des Français; on vit la cavalerie se porter en arrière de Gizancourt, et quelques bataillons en arrière du moulin de Valmy, avec une artillerie formidable. Lorsque les deux lignes de l'armée furent arrivées à la hauteur de Garenne-Mesnien, l'avant-garde avait déjà disposé ses attaques. La première fut composée des 2 bataillons de fusiliers Ernest et Muffling; la seconde, de 9 bataillons des brigades Kleist, Hertzberg et Prince de Baden. Derrière ceux-ci se trouvaient en échelons 2 bataillons de

Konitz à droite, et 2 bataillons de Borch à gauche : ces 2 régimens formaient la troisième attaque. Les dragons de Schmettau couvrirent le flanc droit, et les dragons de Bareith le flanc gauche.

L'armée se forma sur deux lignes par sections; les cuirassiers de Weimar, les dragons de Lothum et Normann étaient à l'aile droite; les cuirassiers d'Ilow et dragons de Tschirsky à la gauche.

Trois batteries de pièces de six marchèrent avec l'avant-garde pour s'emparer des hauteurs de Gizancourt et de la Lune, et la canonnade s'engagea des deux côtés avec une grande vivacité. Deux obus ayant fait sauter des caissons près du poste de Valmy, causèrent un grand désordre dans l'armée de Kellermann; un mouvement rétrograde de la première ligne augmenta encore la confusion, et rendit le moment critique. Il était dix heures, la réserve d'artillerie à cheval rétablit le feu, et la première ligne reprit sa position. A onze heures, les colonnes prussiennes se dirigèrent vers les hauteurs de Valmy. L'attaque de gauche se dirigea sur le village; celle du centre sur le moulin; la droite était en échelons plus en arrière, suivant le mouvement progressif des premières. Les troupes y marchèrent avec cet aplomb qui caractérise des troupes manœuvrières.

Kellermann ordonna à son armée de se former en colonne par bataillons; d'attendre que l'ennemi commençât à gravir la hauteur, et de le charger alors à la baïonnette : on lui répondit sur toute la ligne, par les cris de *vive la nation!* On a attribué à cet élan d'enthousiasme la retraite des colonnes prussiennes, mais cela n'est pas vraisemblable : le duc de Brunswick paraît n'avoir eu d'autre but que celui d'éprouver la solidité de l'armée française. Il connaissait trop bien la valeur des canonnades pour avoir perdu un temps précieux en échange de boulets, s'il avait eu l'intention de livrer bataille. Un fait qui paraît incontestable, c'est que le duc, voyant la bonne contenance de l'armée, et la position avantageuse qu'elle occupait, se rendit auprès du roi et lui dit: *Il ne faut pas combattre ici.*

En effet, le duc était persuadé qu'ayant gagné la route de Châlons et les hauteurs de Gizancourt et de la Lune, il forcerait l'ennemi à quitter sa position. Il ordonna donc aux colonnes de cesser l'attaque et de revenir: ce mouvement s'exécuta avec le plus grand ordre. On a beaucoup exagéré les résultats de cette canonnade, qu'on a mal à propos appelée

une bataille; la perte des deux partis n'a pas surpassé 800 hommes. Le seul avantage réel qu'on puisse attribuer à cette affaire, c'est celui d'avoir relevé la confiance de l'armée française, et appris aux généraux ennemis qu'ils avaient négligé le moment où les troupes désorganisées et découragées, n'auraient opposé qu'une faible résistance à une attaque de vigueur. La retraite des colonnes prussiennes fut présentée à l'armée comme une défaite. Dumouriez sut en profiter pour rehausser le courage de tous les individus, et dès-lors toutes les chances se tournèrent en sa faveur.

Cependant, la position de Kellermann était toujours hasardée; l'ennemi pouvait le tourner par sa gauche et couper ses communications. Il sentit l'importance de rétablir celle de Châlons qu'il avait déjà perdue, et résolut de le faire sans délai. Dès que la nuit fut venue, il marcha par la gauche dans le plus grand silence, passa l'Auve, et vint prendre position entre Dampierre et Voilmont; son front couvert par l'Auve, la gauche par le ruisseau de Levers, sa droite liée avec l'armée de Dumouriez: il pouvait ainsi prévenir l'ennemi sur la route de Châlons, et communiquait sûrement par celle de Vitry. Ce mouvement, qui est sans doute un des mieux conçus de la campagne, fut exécuté à 9 heures du soir; le général Valence flanquait la marche avec la réserve; le général Després-Crassier faisait l'arrière-garde. Le général Stengel resta sur les hauteurs de Valmy avec la cavalerie légère, et se replia ensuite sur Dommartin, laissant ses postes avancés dans la plaine.

Le 22 septembre, l'armée prussienne prit position sur la côte de l'Yron. Clairfayt sur les hauteurs de Valmy; le prince de Hohenlohe-Kirchberg, avec l'avant-garde, sur les hauteurs de Gizancourt et de la Lune, gardant la route de Châlons, et formant un crochet pour couvrir la droite: il poussait ses postes sur la Chapelle et Felincourt. Une partie de la cavalerie campait en arrière dans la plaine de Hans; les villages de Courtemont et Dommartin sur Hans, furent occupés par les hussards d'Eben. Cette position, déjà forte par la nature, fut encore retranchée.

La situation de l'armée alliée était des plus critiques. Depuis son départ de Longwy, les pluies n'avaient pas discontinué; les routes, pratiquées sur une glaise tenace, étaient dans un état affreux. Les vivres venaient de Verdun, en faisant le long détour par Grand-Pré, et les distributions manquaient souvent; les troupes vivaient d'eau de craie et d'une mau-

vaise décoction de blé : cette nourriture avait contribué à étendre les ravages de la dissenterie qui régnait déjà depuis le camp de Verdun. Il y avait des régimens qui avaient perdu 400 hommes par cette maladie, et la moitié de ceux qui restaient aux drapeaux, étaient affaiblis d'une manière effrayante. D'un autre côté, la Prusse avait commencé cette guerre contre son intérêt national, et les pertes que son armée essuyait pour un intérêt secondaire, devaient lui paraître d'autant plus sensibles, que la constitution de cette armée rendait son recrutement difficile, et que l'Autriche, qui était partie principale, n'avait mis en action que deux faibles divisions.

On a pu reprocher au duc de Brunswick de n'avoir pas saisi le véritable esprit de la guerre qu'il faisait, et n'avoir pas profité des avantages qu'il avait au commencement de la campagne. On a dit aussi, avec quelque justice, qu'il avait manœuvré lentement et sans combiner ses mouvemens, au lieu de faire une guerre d'invasion vigoureuse, et de profiter de la dissémination des forces ennemies, pour frapper des coups d'éclat et les détruire successivement; mais il faut lui rendre la justice de convenir qu'il sauva l'armée prussienne d'un pas bien difficile. On conseilla au roi de livrer une bataille; le duc s'y opposa fortement; il calcula justement les suites que pourrait avoir une défaite, lorsque l'armée affaiblie, ne pouvant faire des marches forcées, serait obligée de repasser l'Argonne, dont l'ennemi victorieux pourrait occuper tous les passages. Il sentit que la renommée, grossissant les objets, doublerait la confiance des gardes nationales qui accouraient déjà de tous les points de la France, et qu'il n'était plus question d'une parade politique; il aima mieux sacrifier sa réputation militaire, que de livrer une bataille où il avait peu à gagner et tout à perdre; et, dans cette occasion, il fut réellement grand.

On ne doit pas calculer seulement sous le rapport de l'art militaire; la position de l'armée, sous ce rapport, n'était pas désavantageuse; il faut aussi considérer les ravages de la maladie, et surtout les rapports politiques. La population de la Prusse n'est pas suffisante pour fondre ainsi, dans des expéditions lointaines, des armées qu'elle ne peut pas remplacer : de tels efforts ne peuvent se faire que pour une guerre nationale et sur ses propres frontières; dans tout autre cas, la Prusse doit

être simplement auxiliaire, et éviter tous les rôles principaux qui compromettent ses ressources, sans espoir d'une chance de succès égale.

Les conseils du duc, appuyés, dit-on, par ceux de M. de Luchesini, prévalurent dans l'esprit du roi; la retraite fut décidée, et il paraît certain qu'on l'assura par une négociation. L'auteur allemand, qui a écrit cette campagne et pris la défense du duc de Brunswick, soutient le contraire; mais il semble qu'il a été mal informé, ou qu'il n'a pas voulu en convenir, afin de pouvoir présenter cette retraite comme un chef-d'œuvre. Les pièces publiées par Toulongeon ne laissent aucun doute à ce sujet.

Des hommes exagérés ont reproché ces négociations à Dumouriez; elles ont été même le sujet de suppositions injurieuses à sa réputation, et c'est sans contredit le plus grand service qu'il ait rendu à la France. Les hommes qui l'ont blâmé, n'ont considéré que la position de son armée, maitresse des défilés de l'Argonne; ils n'ont pas considéré que, dans cette position même, il était entouré par l'armée ennemie; que cette armée se retirait, non par suite de défaites, mais parce qu'il ne lui convenait plus de s'exposer à des combats, pour remplir un but qu'on avait voulu atteindre par de simples manœuvres.

Si les Prussiens, revenus à leurs véritables intérêts, devaient désirer de s'en aller, le gouvernement et la nation française devaient désirer aussi vivement de voir évacuer les départemens envahis, et consolider la gloire nationale aux yeux de toutes les puissances de l'Europe: le moindre obstacle à ces négociations aurait remis en problême ce que les Français pouvaient avoir en réalité, *leur indépendance*.

Loin de blâmer Dumouriez d'avoir acquiescé à cette négociation, on doit donc lui rendre des actions de grâces de ce qu'il l'a peut-être provoquée ou du moins déterminée par le Mémoire remarquable qu'il fit remettre au roi de Prusse; mémoire dans lequel il peignit avec les couleurs les plus vives, la faute que le cabinet de Berlin avait commise en s'alliant à celui de Vienne.

L'armée prussienne partit, le 30 septembre, de son camp de Hans. La retraite n'offrant aucun détail remarquable, je crois pouvoir la passer sous silence; elle dura jusqu'au 24 octobre, époque à laquelle le territoire français fut évacué. Il paraît que là, on fit même des ouvertures d'une paix définitive, et que si on y avait répondu, la Prusse n'aurait pas fait la campagne suivante.

Dumouriez laissa aux généraux Kellermann et Valence le soin de suivre l'armée prussienne pour la forme, et de couvrir ensuite cette partie du territoire français qui formait la ligne du centre. Il fit marcher le général Beurnônville à l'armée du Nord, avec 20,000 hommes, afin de faire lever le siége de Lille; lui-même se rendit à Paris pour y concerter les moyens d'exécuter son projet favori (l'invasion de la Belgique).

Pour donner plus de suite à la relation des opérations principales, nous avons dû perdre un instant de vue ce qui se passait aux corps d'armée de droite et de gauche. Il faut maintenant donner un aperçu de la diversion de Custine sur Mayence, et de celle du duc de Saxe-Teschen sur Lille.

CHAPITRE III.

Diversion du duc de Saxe-Teschen en Flandres, et de Custine sur le Rhin; opérations en Piémont.

On a vu, dans le chapitre précédent, que Dumouriez avait fait marcher en Champagne, une grande partie de l'armée du Nord, sous les ordres des généraux Beurnonville, Duval et Lanoue; il n'avait laissé à cette armée qu'environ 9,000 hommes, sous le général Moreton, avec ordre de faire évacuer le camp de Maulde, s'il était inquiété, et d'en prendre un plus assuré à Bruille, entre Condé et Saint-Amand, en se bornant à défendre les rives de l'Escaut et de la Scarpe. Il lui recommanda aussi de faire retrancher Saint-Amand, afin de couvrir au moins les communications de Valenciennes à Douay de ce côté là, si on les perdait du côté d'Orchies; en conséquence, le général Moreton résolut de quitter Maulde, et ordonna au général Berneron, qui y commandait, de se porter à Bruille. A l'instant où celui-ci se préparait à faire lever le camp (le 8 septembre), il y fut attaqué par le duc de Saxe-Teschen, qui avait été instruit à temps. Une autre colonne autrichienne passa l'Escaut entre Condé et Mortagne, sur de grands bateaux chargés de fourrages, qu'elle rencontra sur ce point, et qui furent rangés de manière à servir de pont : cette colonne attaqua le camp à revers. La position n'étant plus tenable, cette faible division fut forcée de se retirer en partie sur Valenciennes, en partie sur Condé et Bouchain.

Le général Latour marcha ensuite sur Saint-Amand, qui fut évacué, et Beaulieu fit raser les retranchemens du camp de Maulde.

Le duc Albert vint prendre son quartier-général à Tournay, le 17 septembre. Il jugea alors que le moment était favorable pour faire une diversion en faveur de l'armée prussienne, et il résolut de bombarder Lille. Ce projet, qui ne serait excusable sous aucun rapport militaire, était fondé sur l'opinion que les alliés trouveraient des partisans partout où ils se présenteraient. Le duc crut que la bourgeoisie, redoutant les

suites du bombardement, forcerait la faible garnison à capituler; mais ses menaces produisirent un effet contraire.

Lille est une des plus jolies villes de France, située dans une plaine, et coupée par la Deule, qui remplit les fossés de la place. Les ouvrages, qui sont irréguliers, ont été réparés et rétablis sous la direction de Vauban. La citadelle passe pour le chef-d'œuvre de ce grand homme; elle a cinq bastions réguliers, dont les courtines sont couvertes par des tenailles en terre; elle est entourée par un fossé profond, en avant duquel se trouvent le chemin couvert et un glacis, qui ont aussi un fossé couvert par un second glacis: les angles rentrans de cet avant-fossé, du côté de la campagne, sont garnis de sept demi-lunes en terre.

La place ayant été sommée, le général Ruault répondit avec fermeté, et le bombardement commença, le 29 septembre. La perspective d'une destruction complète, loin d'intimider les citoyens de Lille, les irrita; ils prirent les armes et secondèrent la garnison. Leur courage aurait dû prouver au duc qu'il s'était trompé, et que rien ne pouvait l'excuser de brûler une ville florissante, qu'il lui était impossible d'assiéger faute de moyens nécessaires pour suivre une telle entreprise. Il fit néanmoins continuer le bombardement avec une barbarie sans exemple; deux cens maisons ou édifices furent détruits, et la plus grande partie des autres fut endommagée. Enfin, lorsque le duc eut épuisé tous ses moyens, il leva le siége, le 8 octobre, et il ordonna au général Clairfayt de quitter l'armée prussienne, pour venir le renforcer. Ainsi finit une diversion inutile et mal conçue, dont les forces auraient pu être employées beaucoup plus avantageusement sur la Meuse.

L'invasion des Français, dans le Palatinat, fut plus heureuse. Depuis la levée du siége de Thionville, et à l'époque du 10 septembre, les forces respectives des deux armées sur le Rhin, étaient à peu près réparties de la manière suivante:

Les Autrichiens, fidèles à leur système de cordon, avaient placé le général Esterhazy dans le Brisgaw avec 12,000 hommes. Le corps d'émigrés du prince de Condé, fort de 4,000 hommes, était dans le margraviat de Baden. Ces deux divisions, disséminées sur tout le cours du Rhin,

depuis Rhinfeld jusqu'à Philisbourg, *devaient le défendre*. Le comte d'Erbach campait à Spire avec 7,000 hommes, pour couvrir le magasin des Autrichiens; environ 3,000 hommes de troupes de Mayence se trouvaient dans le Palatinat, et la garnison de cette ville était de 2,800 hommes.

Ce fameux cordon occupait ainsi une force effective d'environ 30,000 hommes, répandus sur un espace de quatre-vingt lieues, et il n'était, sur aucun point, en état de résister à une invasion bien combinée et rapidement exécutée.

L'armée française qui se trouvait en Alsace, était forte d'environ 45,000 hommes, y compris les garnisons. Le général Biron commandait sur le Rhin, et Custine au camp de Landau.

Lorsque le prince de Hohenlohe-Kirchberg eut levé le siége de Thionville pour aller joindre l'armée alliée en Champagne, il fut remplacé sur la Moselle par le comte d'Erbach, qui laissa la garde du magasin de Spire aux 3,000 hommes de troupes mayençaises et autrichiennes, commandées par le colonel Winkelmann.

Custine, qui s'était ménagé des intelligences parmi les habitans de Mayence, partisans de la révolution, jugea le moment favorable pour se faire une réputation; il demanda et obtint la permission d'entrer dans le Palatinat et de tenter un coup de main. Il partit en conséquence de Landau, le 29 septembre, avec 18,000 hommes sur trois colonnes. La première, à droite, marcha par Lengenfeld, sur les hauteurs de Heiligenstein, laissant la grande route à gauche. La seconde marcha directement par Weingarten et Schweingenheim sur Spire. La troisième, commandée par Custine, s'y porta par Gommersheim : les Autrichiens, qui avaient commis la faute capitale d'établir leurs grands magasins aux portes de Landau, tandis que leurs troupes opéraient sur une autre ligne, en commirent une plus grande encore, ce fut de les y laisser après le départ du comte d'Erbach. Le colonel Winkelmann, au lieu d'évacuer ces magasins et de se retirer à temps, voulut les couvrir et tenir ferme en avant de Spire; il donna ainsi le temps à Custine de l'envelopper, et comme il n'avait pas eu la précaution de se ménager les moyens de passer le Rhin, il fut obligé de se rendre prisonnier avec 2,700 hommes. Custine, qui n'était rien moins qu'un grand général, satisfait de son expédition, ne pensait pas à Mayence; il fut sollicité par les patriotes mayençais et ne se décida à y marcher que le 16 octobre.

Les Autrichiens, qui avaient 50,000 hommes dans des positions où ils étaient inutiles, et 50 régimens d'infanterie qui ne faisaient rien dans l'intérieur de leurs états, avaient laissé la défense de la forteresse la plus importante pour eux, à 2,000 Mayençais et à un général incapable. Après deux ou trois jours de démonstrations convenues, la place capitula le 21 octobre, et la garnison s'engagea à ne pas servir d'un an.

Il est vrai que cette forteresse était en mauvais état et la garnison insuffisante; mais l'armée de Custine n'avait rien de ce qu'il faut pour faire un siége, et si le gouverneur avait seulement gardé les cinq forts des ouvrages extérieurs, depuis le bastion de Charles jusqu'à Hauptstein, il aurait facilement repoussé toutes les attaques que les Français étaient en état de faire pour l'instant. On a de si nombreux exemples de la résistance que l'on peut opposer dans une place, qu'il est inconcevable de trouver des généraux assez faibles pour capituler aussi légèrement.

Encouragé par la facilité de cette conquête, Custine, au lieu de marcher sur Coblentz, où il aurait pu détruire ou enlever les dépôts des Prussiens, crut devoir se porter sur Francfort : le fort de Konigstein, dont la garnison était composée d'invalides, se rendit aux Français. Pendant ce temps, les généraux Doyré et Meusnier déployaient la plus grande activité pour mettre Mayence en état de défense, et pour fortifier Cassel : on ne tarda pas à sentir l'importance du service que ces deux braves officiers rendirent par-là à l'armée française.

Cette expédition, qu'on a beaucoup trop vantée, n'était certainement pas combinée sur des principes solides. Lorsque les destinées de la France allaient se décider dans l'Argonne, ce n'était pas à 60 lieues sur les derrières qu'on devait chercher une diversion.

Une marche sur les derrières de l'ennemi ne peut avoir de grands résultats que quand elle est dirigée immédiatement au revers de sa ligne et combinée de manière à produire un effet simultané avec les corps principaux. Toutes les manœuvres faites *au loin* sur les flancs et sur les derrières, sont des sottises qui acquièrent une apparence de solidité, par les grands mots de *flancs* et de *diversion* dont elles sont couvertes; mais on en serait puni, si l'on avait toujours affaire à un ennemi qui sût en profiter et qui ne s'inquiétât pas des succès éphémères qu'elles procurent.

Si Custine avait pris 12,000 hommes de plus en Alsace, et qu'avec

30,000 combattans il eût descendu la Moselle et la Meuse, il aurait donné à Dumouriez les moyens de ne pas traiter avec les Prussiens et c'en était fait des alliés, car il leur eût été impossible de se retirer sans passer sur le corps d'une armée que la division de Custine aurait portée à 100,000 hommes.

Si l'expédition procura un grand avantage secondaire par la prise de Mayence, c'est une affaire de circonstance due aux intelligences qu'on eut dans la place : si elle avait été défendue comme elle aurait pu et dû l'être, la fameuse diversion n'aurait été qu'une promenade inutile.

Conquête de la Savoie et du comté de Nice par les Français.

Tandis que la réunion imposante des forces de la Prusse et de l'Autriche semblait menacer l'indépendance de la nation française, la cour de Turin, entraînée par l'influence de l'Autriche et par ses relations avec la famille des Bourbons, faisait des démarches qui annonçaient des dispositions hostiles.

Le gouvernement français, qui avait déjà toute la fierté du sénat de Rome, loin de chercher à diminuer le nombre de ses ennemis par des négociations, semblait s'irriter à mesure que les obstacles et les dangers se multipliaient; il résolut de prévenir le roi de Sardaigne et d'envahir la Savoie et le comté de Nice.

Le général Montesquiou fut chargé de la première de ces expéditions avec 7 régimens de ligne et un certain nombre de bataillons nationaux. Le général Anselme dirigea la seconde.

Les opérations qui en résultèrent n'offrent aucun intérêt pour l'art : nous dirons donc seulement, comme objet de rapprochement, que le général Montesquiou pénétra en Savoie avec célérité, et que les troupes sardes prirent la fuite : la conquête commencée le 22 septembre fut terminée le 25.

Le général Anselme entra de son côté, le 26 septembre, dans le comté de Nice, s'empara de Sospello, Montalban, Villefranche, et de presque tout le pays.

CHAPITRE IV.

Observations et maximes.

Avant de passer à la relation des événemens qui signalèrent la seconde période de cette campagne, on me permettra de soumettre quelques réflexions sur les opérations générales que nous venons de lire.

On a porté plusieurs jugemens contradictoires sur la conduite militaire du duc de Brunswick et sur celle de Dumouriez; les uns et les autres se ressentaient de l'esprit de parti. Il serait bien difficile de vouloir considérer la conduite du duc sous les rapports militaires seulement; elle était subordonnée à tant de considérations politiques, que telle opération qui eût été une faute grave contre les règles de l'art, était parfaitement combinée dans un autre sens : en jugeant les opérations de guerre, il serait donc injuste d'apprécier le mérite du général prussien d'après celui *de sa Tactique.*

Quel qu'ait été le but de la Prusse en entreprenant la guerre, il paraît qu'elle comptait réussir par le seul étalage de ses forces et de ses manœuvres. — Si elle avait cru trouver de la résistance, elle ne serait pas entrée en action sans être soutenue au moins par 100,000 Autrichiens, qui avaient plus d'intérêt qu'elle à cette guerre. — Il est vraisemblable que le cabinet de Berlin, espérant rétablir la royauté en France sans en venir à des batailles, ne se souciait point que celui de Vienne eût un intérêt principal dans l'entreprise, et qu'une grande armée autrichienne appuyât cet intérêt en prenant une influence décisive. Frédéric Guillaume, en jouant le rôle d'arbitre de la France, voulait faire un pendant à la médiation de Frédéric-le-Grand dans la succession de la Bavière, et il croyait pouvoir le faire au même prix, c'est-à-dire, par des marches et des contre-marches (1).

(1) Tout le monde sait que Frédéric, en montrant 150,000 hommes, et en leur faisant faire des marches et des contre-marches, avait maintenu l'indépendance de l'empire germanique, et empêché l'Autriche d'acquérir la Bavière.



Cette réflexion me paraît bien puissante pour justifier la conduite des Prussiens, et il a sans doute fallu toute l'anarchie de 1793 pour engager leur roi à figurer dans la seconde campagne.

Je préviens donc mes lecteurs que, pour remplir mon but relativement à l'art, je ferai abstraction des considérations politiques, et supposerai dans mes jugemens que toutes les armées aient eu un intérêt réel à se faire la guerre.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, que sous les rapports de circonstances, le système d'invasion était le plus avantageux, et que la ligne d'opérations du centre convenait seule à ce genre de guerre. Le duc, en la choisissant, donna déjà une preuve de talent; mais la manière dont on embrassa son développement, et la direction qui fut donnée à l'ensemble des opérations, me paraissent également vicieuses.

Les Autrichiens avaient tiré un cordon depuis Rhinfeld jusqu'à Philipsbourg dans la persuasion que cette longue chaîne de postes était suffisante pour arrêter une armée ennemie. Ils avaient, par la même raison, laissé une vingtaine de mille hommes en Flandres. — Les ministres qui depuis un siècle ont présidé aux opérations de cette puissance n'ont jamais pu comprendre *que pour tout conserver il est inutile de tout couvrir*, et qu'il faut quelquefois découvrir une partie de ses frontières, et laisser des succès secondaires à l'ennemi pour frapper les grands coups au point principal.

Le cordon du Rhin était trop faible et trop disséminé pour défendre tout le cours de ce fleuve. L'armée de Flandres ne pouvait rien entreprendre contre les frontières redoutables de la France sur ce point; elle était trop nombreuse pour observer simplement un corps de 8 ou 10,000 Français. — Il me paraît que 5,000 hommes de troupes légères sur l'un et l'autre points auraient été suffisans pour donner des nouvelles de l'ennemi, et c'est tout ce qu'il fallait. Les garnisons d'Ypres et de Tournai devaient être mises sur un pied respectable, et il valait mieux avoir à Mayence une bonne garnison de 8,000 hommes bien commandée que 30,000 combattans disséminés, et 7,000 hommes pour garder à Spire un magasin qui aurait été mieux placé dans Mayence même.

Tout le reste des forces aurait dû se porter immédiatement sur les flancs de l'armée d'invasion, non-seulement pour les couvrir, mais surtout pour manœuvrer sur les deux extrémités de la ligne de défense des Fran-

çais, et les attaquer au même instant où l'armée principale aurait frappé un coup décisif.

En conséquence, il me paraît que la ligne d'opérations du centre aurait dû être embrassée de la manière suivante :

30,000 Autrichiens, duc Albert et Clairfayt.	1.er corps de droite, remontant la Meuse, de Bouillon sur Sedan.
20,000 Prussiens, 5,000 émigrés.	2.e corps, marchant simultanément sur le même point par Carignan.
15,000 Prussiens, 6,000 Hessois.	3.e corps, ou réserve, dirigé sur Stenay et Dun.
5,000 Prussiens, 10,000 émigrés.	4.e corps, garde les Islettes, Longwy et Verdun.
15,000 Autrichiens, prince de Hohenlohe, 10,000 Prussiens.	5.e corps, ou corps de gauche, marchant sur Bar et Vitry.

7,000, du comte d'Erbach, sur la Meuse, liant leurs mouvemens avec le corps de gauche.

6,000 Autrichiens du général Esterhazy dans Mayence, avec 3,000 Mayençais.

Par cette direction concentrique de la grande masse sur Sedan, l'armée de Lafayette pouvait être enveloppée, et, dans tous les cas, elle aurait été forcée à se retirer avec une précipitation qui l'eût entièrement désorganisée; il lui eût été impossible d'effectuer cette retraite de manière à joindre Kellermann, et le premier corps de droite l'aurait empêché de se retirer sur le flanc de la ligne d'opérations. Le grand nombre de cavalerie que les alliés avaient, fait présumer qu'il se serait échappé peu de cette armée, puisqu'on aurait pu la poursuivre vivement, et la prévenir sur tous les points avec des forces supérieures. En manœuvrant ainsi, les Prussiens pouvaient être dans quelques marches à Rheims, et bientôt maître de la capitale, où tendait le but de toutes leurs opérations.

Si l'on avait préféré d'opérer par la gauche contre le corps de Kellermann, la chose était également facile en dirigeant les trois corps de gauche, concentriquement sur son camp, tandis que le premier de droite aurait contenu Dumouriez à Sedan, et que le second eût servi à bloquer les places et à occuper les passages importans.

Un des corps de gauche aurait passé sur la rive droite de la Moselle à Saint-Julien, un autre se serait porté, par Gorze, au passage de Jony, tandis que la réserve eût été établie vis-à-vis de Metz. L'armée du centre aurait été forcée d'attendre une attaque simultanée dans son camp de Frescaty, ou de se jeter dans la place, dont les approvisionnemens eussent été bientôt consommés.

La nature de la guerre d'invasion exige des mouvemens rapides, hardis et décisifs. Quel que fût le motif des alliés, il est constant que leur but était de marcher sur Paris, et le seul moyen d'y parvenir était la célérité. En entrant en campagne, ils avaient sans doute déterminé la route qu'ils suivraient. Celle de l'Argonne était la plus naturelle. La topographie de ces défilés et du pays aride qui les avoisine, était aussi bien connue des généraux ennemis que des Français (1). Le premier de tous les soins devait être de gagner rapidement les Islettes et Grand-Pré, de couper dans son centre la ligne faible et disséminée des Français, et d'empêcher la réunion des parties ainsi isolées à 60 lieues de distance. Pourquoi donc les Prussiens marchèrent-ils si lentement, et perdirent-ils les momens les plus précieux, en restant sept à huit jours dans chacun des camps de Kons, Verdun et Landres?

Le duc partit le 30 juillet du camp de Rubenach, il avait environ 65 lieues à faire pour arriver à l'Argone; en comptant douze marches, trois séjours et trois jours de dispositions secondaires, il pouvait être au plus tard le 16 août à Sainte-Menehould, en laissant 12 à 15,000 hommes pour prendre Longwy, Verdun, et couvrir ses communications. On se rappelle qu'à cette époque Lafayette quitta son armée, que tous les autres corps étaient également désorganisés, et que les alliés n'avaient à craindre aucune entreprise importante de leur part. Ils auraient pu même marcher directement sur Stenay et Sedan, et se trouver déjà le 14 août sur toutes les communications de Lafayette.

C'est dans cette occasion que l'on peut faire l'application, des avantages inappréciables du système de guerre dont l'Empereur Napoléon est le créateur.

La marche d'une armée en lignes contiguës, exécutée *par lignes et*

---

(1) La carte de Cassini est dans les mains de tous les généraux.

par pelotons à distances entières, dont nous avons parlé dans le chapitre V de la première partie du *Traité des grandes opérations militaires*, et que Frédéric a recommandée comme la plus avantageuse, est sans doute une de celles qui conviennent le mieux lorsqu'une armée est en position de marcher à l'ennemi pour le combattre; alors elle est considérée comme manœuvre; mais elle est très-inutile et embarrassante lorsqu'on est à soixante lieues de l'ennemi, qu'il n'a aucune grande armée réunie, et que plusieurs routes se dirigent concentriquement vers le point que l'on veut occuper. On conviendra en effet, que cinq corps de 20,000 hommes, se porteront bien plus rapidement sur un point quelconque, en suivant cinq routes différentes, que ne le ferait une armée de 100,000 hommes marchant sur une seule route, ne pouvant se mouvoir qu'avec la lenteur inséparable des grandes masses, et forcée de traîner tout l'attirail de ses subsistances avec elle. La célérité des mouvemens qui multiplie les forces d'une armée en portant sa masse *alternativement sur tous les points de sa ligne*, est un avantage inappréciable à la guerre. Mais il n'est pas le seul qu'offre le système de l'Empereur Napoléon, il y en a encore deux autres que nous avons indiqués dans le chapitre premier, c'est-à-dire celui de faciliter les subsistances, et celui de diviser l'attention de l'ennemi.

Des corps d'armée de 20,000 hommes peuvent trouver des subsistances dans tout le cours de leur marche, en y faisant contribuer les environs à quelques lieues à la ronde. Il suffira donc qu'ils conduisent avec eux du biscuit pour huit ou neuf jours, c'est-à-dire pour tout le temps où ces corps seraient en position et manœuvreraient devant l'ennemi, sur un espace de terrain resserré, et simultanément avec les autres divisions. Ainsi, les opérations militaires ne seront plus subordonnées aux établissemens de grands magasins et à la marche régulière de la boulangerie (1).

Quant au second point, il est certain qu'une armée qui prend l'offensive et tente une invasion, *a l'initiative de tous les mouvemens*, et que ceux de l'ennemi doivent être rapportés aux siens. Si elle occupe donc, par un de ses corps, chacune des grandes communications qui mènent

(1) On sent bien que ce système ne peut être suivi que dans un pays peuplé et cultivé. Il serait, par exemple, impraticable dans la Russie et dans la Suède.

à lui, il sera inquiété à la fois sur tout le développement de sa ligne d'opérations, et il sera embarrassé de décider sur quel point il doit porter les efforts principaux de sa défense.

Pour s'assurer de la justesse de ces assertions, on n'a qu'à méditer un instant sur les mouvemens presque miraculeux que la grande armée a effectués, en 1805, depuis le Rhin jusqu'à Donawerth, Zumershausen, Gunzbourg et Memmingen, et ensuite depuis le Danube jusqu'en Moravie.

Il me paraît que ce système d'opérations peut être consacré par les maximes suivantes :

1.° *Lorsqu'une armée se décide à effectuer une invasion, ou qu'elle prend l'offensive, elle a l'initiative des mouvemens.*

2.° *Cet avantage la dispense de marcher en masse aussi longtemps qu'elle n'a pas atteint le point où elle doit rencontrer l'ennemi et le combattre. Elle devra, au contraire, former, suivant sa force, plusieurs gros corps d'armée, et les diriger sur les communications qui conduisent concentriquement vers ce point important.*

3.° *La direction générale ne peut être donnée que sur le centre, sur une des extrémités, ou sur les derrières de la ligne ennemie* (1); *mais, en thèse générale, il convient mieux de se diriger sur une extrémité; de là, on peut, au besoin, arriver sur les derrières. La direction sur le centre ne convient que dans le cas où la ligne de son adversaire serait disséminée, et ses corps séparés par de grands intervalles.*

4.° *Dans ce cas, il faut diriger le plus grand nombre de ses corps sur l'une de ces parties isolées, et chercher à l'envelopper; pendant ce temps, les autres corps gardent le point central, et tiennent en respect l'autre partie de l'armée.*

5.° *Lorsqu'on dirige la plus grande masse de ses corps sur les derrières d'une armée, en passant par une des extrémités de la ligne ennemie, il faut laisser un corps sur cette extrémité : par ce moyen, on conserve les communications avec sa ligne d'opérations, tandis que l'adversaire est coupé de la sienne; ce corps sert en*

---

(1) Voyez *Traité des grandes opérations militaires*, part. 2, chap. XIV, *des lignes d'opérations.*

même temps à attaquer en flanc, et à empêcher l'ennemi de sortir de sa mauvaise position par un mouvement dérobé.

6.° Ces opérations sont surtout avantageuses lorsque l'ennemi est à une grande distance de la base d'où elles partent. On peut néanmoins appliquer les mêmes principes à des positions plus rapprochées (deux marches); dans ce cas, il faut que les différens corps n'aient pas plus de chemin à parcourir pour se réunir au point principal, qu'il n'y a de distance entre ces corps et les postes avancés qui sont en face de l'ennemi (1).

7.° Par le moyen de ce système, l'armée embrassant une plus grande étendue de terrain et marchant plus rapidement, pourra trouver sa subsistance dans le pays même; il sera seulement indispensable de faire suivre chaque corps par la quantité de biscuit qui lui sera nécessaire lorsqu'il aura atteint l'ennemi, et qu'il sera forcé de rester quelques jours en position dans un espace resserré, conjointement avec les autres corps. Cet approvisionnement sera suffisant s'il peut fournir à la subsistance pendant le même espace de temps qui serait nécessaire pour le renouveler.

En appliquant ces maximes et les preuves de l'expérience à la manière dont l'invasion s'est effectuée, on saisira, sous leur vrai point de vue, les progrès que l'art de la guerre a faits vers sa perfection, et l'on saura distinguer en même temps le système de l'Empereur Napoléon d'avec celui des divisions isolées sur un grand front. Mais si le duc de Brunswick n'était pas le génie qui devait opérer cette révolution, si l'ancien système avait trop bien réussi aux Prussiens pour qu'il pût s'en départir, il est néanmoins incontestable que les alliés, même en opérant en masse, pou-

---

(1) Il ne faut pas confondre ce système avec celui des divisions isolées *sur un front trop étendu*, auquel j'ai préféré le système de Frédéric, qui était d'opérer avec son armée réunie en lignes contiguës. J'ai compris sous cette dénomination les opérations entreprises sur un front de trente ou de quarante lieues, par des divisions isolées, hors d'état de se réunir en moins de deux ou trois marches, et dont les mouvemens ne peuvent pas être simultanés sur le point décisif. Il est facile de juger la différence qui existe entre ces opérations et celles de plusieurs corps d'armée qui auraient une position concentrée, dont la profondeur égalerait le front, et qui pourraient ainsi être mises en action simultanément, avant que l'ennemi pût rien tenter sur leur ligne.

vaient être dans l'Argonne avant le 20 août, et avant qu'il fût possible aux Français de les y prévenir.

Dumouriez a reproché, avec raison, cette faute à son adversaire, et on doit être étonné qu'un écrivain, d'ailleurs judicieux, ait osé combattre ce reproche, en disant : *que le projet du duc, loin d'empêcher les armées françaises de se réunir, était d'attendre cette réunion, pour les détruire d'un seul coup.* Voilà, en vérité, de singulières maximes! On a peine à croire qu'un tel sophisme ait pu sortir de la plume d'un militaire éclairé. S'il faut attendre, pour attaquer, que l'ennemi ait triplé ses forces, l'Empereur Napoléon aurait dû laisser réunir les deux colonnes de Wurmser devant Mantoue, afin de ne pas avoir la peine de livrer deux batailles. L'Empereur aurait sans doute dû attendre que Mack eût été joint par les Russes, afin de ne pas être obligé de courir jusqu'au fond de la Moravie pour les battre. S'il fallait enfin admettre le système de l'auteur, l'archiduc Charles aurait été un sot, dans la campagne de 1796, de ne pas attendre que Jourdan et Moreau se fussent réunis, afin de les détruire du même coup. On n'a pas besoin de chercher d'autres exemples que celui de la réunion des deux armées de Kellermann et de Dumouriez; elle a sauvé la France, et ce n'était sans doute pas dans ce but que les alliés ont marché avec tant de lenteur. Nous rendons trop de justice au duc, pour croire qu'un tel motif ait jamais pu entrer dans sa tête; en voulant l'excuser d'une petite faute, on lui prête les erreurs les plus grossières.

Le même écrivain a blâmé Dumouriez d'avoir concentré ses forces dans l'Argonne, et d'avoir considéré la défense de ce point comme le meilleur moyen de s'opposer aux progrès du duc. Il prétend *que le général français aurait mieux fait d'opérer une diversion en Flandre!!!* Tandis que les alliés pouvaient réunir plus de 100,000 hommes et marcher directement à Paris, *les deux tiers* de la faible armée, qui seule pouvait retarder la marche et sauver la France, *devaient aller se promener à Bruxelles!!* Il n'est pas difficile de prononcer quelle diversion aurait été plus puissante, celle de 100,000 hommes en Champagne, ou celle de 30,000 Français dans la Belgique.

Ces jugemens erronés proviennent d'une fausse application des grands mots techniques qu'on emploie à chaque instant. Ces termes scientifiques ne sont propres qu'à induire en erreur ceux qui ne savent pas en

raisonner le sens et en juger la valeur par les causes. On a voulu faire marcher Dumouriez dans la Belgique, sans doute parce que la Belgique est à droite de la ligne d'opérations du duc de Brunswick, et qu'on aurait ainsi *manœuvré sur son flanc!* Eh! qu'importe à une puissante armée qui marche à des opérations décisives, qu'un corps de 25 à 30,000 hommes se trouve sur son flanc droit, à cent lieues du point principal! Je ne pense pas que 25,000 hommes, en faisant diversion dans le Hanovre, même en France, eussent beaucoup influé sur le sort de l'Autriche, tandis qu'on allait le décider aux champs d'Albeck, d'Elchingen, d'Ulm et d'Austerlitz. Mais j'en ai assez dit sur cet article en parlant de l'expédition de Custine; revenons aux alliés.

On leur a reproché d'avoir fait une *pointe* en France, avant d'avoir pris les places qui étaient à droite et à gauche de leur ligne. Quelle que puisse être la justesse de ce reproche dans un état de chose ordinaire, on peut affirmer qu'il était mal fondé, relativement à la position politique du moment. Ce n'est pas en faisant cette pointe qu'ils ont mal opéré, c'est en la faisant trop tard ou trop lentement. S'ils avaient prévenu les Français dans la position centrale si importante pour eux, ils auraient formé une ligne d'opérations simple et concentrée, ou deux lignes intérieures contre les deux lignes extérieures de l'ennemi. (Cette manœuvre est indiquée dans la 2.e part. du *Traité des grandes opérations militaires*, chap. XIV).

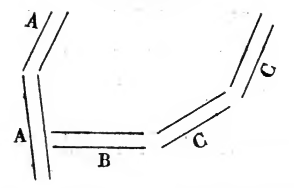
Ainsi Kellermann et Dumouriez, pour ne pas s'exposer à une destruction partielle ou pour opérer un effort réuni, auraient été obligés de prendre un point concentrique fort en arrière de l'Argonne. Châlons ou Rheims étant beaucoup plus près de cette forêt que de Sedan et de Frescaty, il est vraisemblable que la réunion aurait dû être indiquée encore plus en arrière. Dumouriez le sentait bien lorsqu'il écrivait à la Convention : *Si j'avais affaire au grand Frédéric, je serais déjà bien loin derrière Châlons.* Le général, qui pensait de la sorte, ne blâmait certainement pas une pointe, il la craignait, et savait que le véritable moyen de l'arrêter était d'occuper les défilés, afin d'avoir le temps de se reconnaître, de s'organiser, et de recevoir les renforts qui devaient sauver la chose publique. Ces positions n'étaient pas dans la Belgique, mais bien dans l'Argonne. Dumouriez n'avait pas de choix; aussi n'y eut-il dans le parti qu'il prit que le mérite de ne pas faire une

faute; et ce mérite est toujours grand, lorsqu'on se trouve dans une situation pareille à la sienne.

La faute la plus surprenante de toute cette campagne est, sans contredit, l'affaire de la Croix-aux-Bois et la retraite de Grand-Pré. Clairfayt était, depuis plusieurs jours, devant le premier de ces postes; il en connaissait la faiblesse, et en rendit compte. Lorsqu'il fut résolu qu'il s'y porterait, comment le duc put-il rester paisiblement au camp de Landres? et pourquoi Clairfayt demeura-t-il plusieurs jours tranquillement à la Croix-aux-Bois? On ne peut concevoir un semblable défaut d'harmonie dans les mouvemens d'une armée. Si le duc avait porté Clairfayt le même jour sur Brecy et Sennque, et qu'il l'eût fait soutenir en échelons par 10,000 Prussiens, Dumouriez aurait été attaqué, *dans un défilé*, par 30,000 hommes sur ses derrières, et par 25,000 sur son front. Il ne lui serait resté aucun moyen de se faire jour, puisque l'ennemi aurait tenu en forces tous les passages de l'Aisne que ce général avait à dos. Sa ruine était inévitable; et les alliés, au contraire, ne couraient aucun risque à cette entreprise.

Enfin, je terminerai ce chapitre par quelques réflexions sur la canonnade de Valmy. Dumouriez, en s'obstinant à tenir la position de Sainte-Menehould, avait pour but de conserver les Islettes, et d'empêcher la communication directe de l'ennemi avec la base de ses opérations, tandis que lui communiquait avec Châlons et Vitry; mais cette position l'exposait à être tourné lui-même, et à être forcé de combattre, ayant à dos l'Argonne et la rivière d'Aisne.

Le duc, en se portant sur les derrières de l'ennemi par Somme-Tourbe, et en gagnant la route de Châlons, ne pouvait avoir que deux buts, celui de combattre les Français dans une situation qui leur était si désavantageuse, ou celui de gagner les Islettes, en forçant Dumouriez à quitter son camp. Si le duc avait formé le premier de ces projets, sa position sur les hauteurs de la Lune était des plus favorables pour le favoriser. *Il avait établi la masse de ses forces sur une extrémité de la ligne ennemie*, comme le prouve la figure suivante:



L'armée prussienne était dans la position AA, celle de Kellermann en B, et Dumouriez CC. Si le duc avait fait une attaque générale et vigoureuse, il est certain que les divisions de droite de Kellermann, seules exposées à l'effort de toute l'armée alliée, auraient été complètement battues avant que Dumouriez eût pu les soutenir. Il suffit de se rappeler que l'armée française était coupée de ses communications, et que les Prussiens étaient sur la route de Châlons et de Paris, pour juger quel aurait été son sort.

Si le duc, au contraire, n'avait d'autre projet que celui de gagner les Islettes, en forçant l'ennemi à quitter sa position, il eut grand tort de faire une parade inutile, et d'engager une de ces canonnades qui n'en imposent jamais lorsqu'on en connait les effets. Il n'avait qu'à garder fortement la route de Châlons, passer l'Auve avec le gros de l'armée, pour prendre une position intermédiaire qui le rendît maître des deux routes, et faire menacer la ville de Vitry, qui était la dernière ressource de Dumouriez. Il est certain que celui-ci aurait été forcé de faire un mouvement pour combattre, et les Prussiens auraient pu occuper les Islettes lorsque le camp de Sainte-Menehould aurait été levé.

Sans doute le duc fit fort bien de ne pas risquer une bataille après la journée de Valmy et à l'époque où elle fut proposée; mais c'est dans cette journée même, où il avait tous les avantages que l'on peut espérer pour engager une action, qu'il aurait dû la livrer.

CAMPAGNE DE 1792.

SECONDE PÉRIODE,

Depuis la retraite de Champagne jusqu'à la fin de l'invasion de la Belgique.

CHAPITRE V.

Invasion de la Belgique; bataille de Jemmappes.

DUMOURIEZ ayant laissé à Kellermann le soin de suivre la retraite des Prussiens, s'était rendu à Paris, comme on l'a déjà dit, afin d'y concerter un nouveau plan de campagne avec le conseil exécutif. Il résolut d'envahir la Belgique avec 90,000 hommes, en distribuant ses forces de la manière suivante:

Le général Valence formait la droite avec l'armée des Ardennes, forte de 10 bataillons de ligne, 15 bataillons de volontaires et 12 escadrons. Sa première destination était de se porter de Givet sur Namur, afin d'empêcher la réunion de Clairfayt, qui revenait de la Champagne; mais des retards dans le service des fournitures firent manquer l'opération. Le deuxième corps, aux ordres du général Harville, fort de 12,000 hommes, était en avant de Maubeuge; il devait se porter sur Charleroi, afin de tourner *de plus près* la gauche des Autrichiens, et de contenir les renforts qui pouvaient arriver de Luxembourg. Ces deux corps devaient se réunir ensuite pour empêcher la retraite des Autrichiens sur Liége.

Le troisième corps était celui du centre, sous les ordres de Dumouriez

lui-même; il avait environ 40,000 hommes; il devait attaquer l'armée ennemie sous Mons, et marcher droit à Bruxelles.

Le quatrième corps, commandé par Labourdonnaye, formait la gauche, et comptait environ 18,000 combattans; il devait menacer Tournai, afin de forcer l'ennemi à étendre sa défensive.

Tel fut le premier plan, dont les détails subirent quelques changemens par des événemens ultérieurs, mais dont les dispositions principales furent exécutées, et produisirent l'invasion des possessions de l'Autriche.

L'armée impériale occupait les positions suivantes : le général Latour à droite au camp de la Trinité, couvrant Tournai avec 8,000 hommes; le duc de Saxe-Teschen sous Mons avec 20,000 hommes. Une division masquait Condé dans la position de l'Hermitage; on avait placé un corps à Bury pour communiquer avec elle. Un détachement moins fort était à Varneton, au confluent de la Lys et de la Marque; de petits corps placés à Turcoin, Lannoix et Roubaix, devaient inquiéter Lille.

Dumouriez arriva à l'armée le 24, et la rassembla le 28 entre Quarouble et Quiévrain; le général Berneron dut marcher le même jour avec 8,000 hommes par Condé sur le bois de Bremistart, afin de menacer Ath et Leuze au centre de la ligne de défense de l'ennemi, et d'affaiblir ainsi les deux points principaux de Mons et de Tournai. L'avant-garde, commandée par Beurnonville, occupa le village de Quiévrain, et couvrait ainsi les communications du général Berneron avec l'armée. Labourdonnaye s'approchait en même temps de Tournai, et tenait en échec le corps de Latour; il occupa les hauteurs de Sanguin, garda devant lui le pont de Bouvine, et détacha le général Duval à Pont-à-Tressin avec le tiers de la division. Ce mouvement obligea les Autrichiens à replier sur Tournai les postes qu'ils avaient à Lannoix, Roubaix, etc. Le général Harville vint camper, le premier septembre, à Hons, près du bois de Sars, à la droite de l'armée.

Le duc Albert de Saxe-Teschen campait toujours avec 20,000 hommes en avant de Mons; sa position appuyait la droite vers Jemmappes, la gauche vers Cuesmes : la ligne, en suivant les hauteurs, formait deux crochets, celui de la droite en arrière, celui de la gauche en avant. Cette position, déjà très-forte, était encore couverte par des retranchemens et par plusieurs rangs de redoutes qui s'élevaient en amphithéâtre : ces redoutes étaient garnies d'abatis pratiqués dans le talus boisé des

hauteurs; le crochet de la droite avait son flanc couvert par le village de Jemmappes; mais celui de la gauche était en l'air.

Les Autrichiens occupaient encore, le 3 novembre, plusieurs points en avant de leur front, entr'autres le village de Bossut qu'ils avaient retranché, et qui couvrait le bois entre Frameries et Vasme. Ce poste fut attaqué par 3 bataillons belges en désordre et sans artillerie : le village fut d'abord occupé; mais le colonel Keim, du régiment de Bender, se mit à la tête d'une division de hussards, et chargea cette infanterie qui s'était trop aventurée dans la plaine; l'action fut vive, et les hussards de Chamboran arrivèrent heureusement pour sauver une partie de ces 3 bataillons.

Beurnonville, qui commandait l'avant-garde, crut devoir retirer ses postes jusqu'à Quiévrain. Dumouriez, informé de l'événement, et sentant toute l'importance d'un tel début, fit rattaquer Thullin et Bossut, qui furent emportés; les Autrichiens retirèrent ensuite tous leurs postes avancés. L'avant-garde française occupa Vasme, Frameries, et la plaine de Jemmappes à la lisière du bois; l'armée était en deuxième ligne entre Elonge et Hesnin; le général Harville resta en colonne près de Genly et Noirchain.

Le 5 novembre, Dumouriez acheva ses dispositions; il fit inquiéter le village de Quareignon par 3 bataillons belges et 3 bataillons de chasseurs, soutenus par les 12 bataillons de l'aile gauche (*aa*, pl. XXVI), qui devaient attaquer Jemmappes à revers. L'avant-garde, aux ordres de Beurnonville, alla renforcer l'aile droite, et prit poste entre Frameries et Paturage (*bb*); sa droite à Frameries était couverte par les hussards de Berchigny, de Chamboran et les chasseurs de Normandie. Le centre, composé d'infanterie de ligne, du premier bataillon de la Nièvre et du sixième de chasseur à cheval, était aux ordres du duc de Chartres, et Dumouriez s'y trouvait en personne; ce centre formait un angle rentrant, dont un côté était en avant de Paturage, et l'autre appuyait sa droite à ce village (*cc*); une réserve de cavalerie était en avant de Vasme, soutenue et flanquée par 4 bataillons; la réserve d'infanterie était placée en échelons à gauche de celle de cavalerie; elle était formée sur trois lignes (*dd*).

Le général Harville prit position à gauche de Siply, la droite près de la route qui conduit de Mons à Maubeuge (*ee*).

L'armée passa la nuit sous les armes en colonnes le long de la lisière du bois, mais de manière à pouvoir se former à gauche en bataille sans

déployer. Les généraux autrichiens, informés de ce mouvement, tinrent un conseil de guerre, où Beaulieu proposa d'attaquer les Français; on préféra d'attendre l'ennemi dans les retranchemens.

Le 6, au point du jour, Dumouriez donna les dispositions suivantes :

Le général Harville devait suivre les mouvemens de l'aile droite, se tenir toujours à la même hauteur, déborder la gauche des Autrichiens par les hauteurs de Berthaumont et la canonner. Lorsque l'ennemi aurait commencé sa retraite, le corps de ce général devait le prévenir sur les hauteurs de Mont-Palisel, qui sont au-delà de Mons, et dominent cette ville : il pouvait, de ce point, gagner les hauteurs de Némy, afin de couper aussi la retraite sur Bruxelles.

Le général Beurnonville devait engager la bataille en attaquant la gauche des Autrichiens sur les plateaux en avant de Cuesmes, et en faisant canonner les redoutes avec 10 pièces de 16 et 5 pièces de 12.

Le général Ferrand avait ordre d'emporter le village de Quareignon avec l'aile gauche et de tourner la droite de l'ennemi. Lorsque les deux ailes de l'armée autrichienne auraient été battues, le duc de Chartres devait marcher sur Jemmappes avec le centre.

La canonnade commença, à huit heures, par la droite : Dumouriez s'était rendu à la gauche où était l'attaque décisive : le général Ferrand emporta Quareignon et devait ensuite marcher sur Jemmappes de front, tandis que le général Rozières l'attaquait par le flanc avec 4 bataillons. Les troupes devaient exécuter ce mouvement en colonnes par bataillons (1), passer le village dans le même ordre et se déployer lorsque Ferrand aurait sa droite avec la division du centre.

Le général en chef se transporta ensuite au centre et y attendit jusqu'à onze heures le résultat de ces différens mouvemens; mais aucun de ses ordres ne fut exécuté : le général Beurnonville n'avait pas réussi à faire cesser le feu des redoutes; le général Ferrand se contentant de la prise de Quareignon, n'avait pas attaqué Jemmappes et s'était borné à canon-

(1) Je ne sais pas si cela est bien exact. Toulongeon l'a rapporté ainsi dans sa relation et dans son plan de bataille; d'autres relations affirment qu'il n'y eut que trois colonnes d'attaque. Il serait bien à désirer que, dans les rapports, on s'occupât davantage de faire connaître de quelle manière les mouvemens ont été exécutés.

ner l'ennemi; Rozières n'exécutait pas le mouvement qui lui avait été prescrit.

Dumouriez envoya alors son aide-de-camp, Thouvenot, à l'aile gauche. Cet officier rétablit les affaires par son intelligence et son sang froid; il fit avancer les colonnes, qui s'emparèrent des retranchemens et du village de Jemmappes. Le général en chef fit également avancer le centre sur ce village, en traversant la plaine; une colonne qui devait passer le vallon y rencontra subitement quelques escadrons ennemis; cette apparition inopinée causa du désordre et de l'irrésolution; c'est-là que le jeune Baptiste Renard se distingua, en ralliant les troupes et en faisant avancer 7 escadrons qui rétablirent les affaires. Cependant le désordre s'était communiqué aux corps les plus voisins, 3 colonnes de bataillons s'étaient arrêtées sous le feu meurtrier des redoutes et commençaient à se pelotonner : le duc de Chartres se porta rapidement sur ce point, rallia les troupes déjà ébranlées, en forma une masse en colonne, qu'il appela le bataillon de Jemmappes : tout le centre marcha alors en avant et les redoutes furent escaladées.

Thouvenot, avançant en même temps avec la gauche, les Autrichiens se trouvèrent pris entre deux feux et furent forcés à se retirer en désordre.

Il n'en était pas de même à la droite de l'armée française, où Beurnonville n'avait fait aucun progrès. Dumouriez s'y était transporté après avoir ordonné l'attaque au centre; il trouva 6 bataillons qui, étant postés sur les hauteurs de Cuesmes, débordaient les 5 redoutes garnies de grenadiers hongrois : 10 escadrons se trouvaient exposés au feu des batteries autrichiennes et même de celles du général Harville qui les canonnait par erreur.

Les Autrichiens avaient fait avancer de la cavalerie et une colonne d'infanterie à 500 pas de leur gauche, afin de couvrir les redoutes; Dumouriez envoya un de ses aides-de-camp à Beurnonville pour lui ordonner de le suivre vivement. La cavalerie était en désordre, le général en chef la rallia, se mit à sa tête et poursuivit la cavalerie ennemie qui avait voulu charger quelques bataillons, mais qui avait été repoussée par une décharge exécutée à propos. Les hussards de Berchigny repoussèrent également les tentatives de l'ennemi sur le flanc droit de l'armée.

Cependant, les grenadiers hongrois qui occupaient les 5 redoutes se

défendaient avec acharnement : Beurnonville étant arrivé avec l'avant-garde, les bataillons et les escadrons que Dumouriez venait de faire charger se portèrent alors sur les redoutes, sous la direction des deux frères Fregeville, des colonels Nordmann et Fournier; le général en chef se mit à leur tête, fit entonner l'hymne des Marseillois et tourner les redoutes par la gorge : la résistance fut vive, mais inutile; tous les retranchemens furent emportés.

Dumouriez, qui s'était porté à la droite sans connaître le résultat des attaques du centre et de la gauche, se rendait sur ces derniers points, au galop avec 6 escadrons de chasseurs, lorsque le duc de Montpensier vint lui annoncer la prise de Jemmappes et l'heureuse issue du combat sur toute la ligne : alors il ordonna au général Harville, qui canonnait toujours près des hauteurs de Cuesmes, de se porter sur le Mont-Palisel; mais ce général, mal informé de l'état de ces hauteurs qu'on lui annonçait être fortifiées, n'y marcha pas assez vivement, et les Autrichiens purent faire leur retraite sous la protection de la place de Mons; ils laissèrent leur arrière-garde dans la ville, et l'armée campa entre Braine-le-Comte et Tubise, où elle fut jointe par les corps détachés de Latour et de Beaulieu.

Telle fut l'issue de la trop fameuse bataille de Jemmappes, où les Autrichiens perdirent 4,000 tués, blessés et prisonniers. La perte des Français dut être au moins égale : les suites importantes que cette bataille eut, furent plutôt le résultat de la faiblesse de l'armée autrichienne que celui des combinaisons du général français.

Dumouriez entra, le 7 novembre, à Mons, où il prit toutes les mesures possibles pour assurer les subsistances de l'armée, ce qui le retarda jusqu'au 11. Le 12, son armée marcha à Enghien, l'avant-garde à Hall. Il crut que le duc de Saxe-Teschen prendrait poste derrière le canal de Vilvorde et y attendrait une nouvelle attaque; en conséquence, il ordonna au général Valence d'être rendu à Nivelles le 13 ou le 14, afin de tourner la forêt de Soignes et de disputer à l'ennemi le passage de la Dyle. Le général Berneron dut camper le 11 à Hermes et le général Harville à Braine-le-Comte, afin d'entretenir les communications avec Valence. Labourdonnaye devait aussi marcher de Tournai à Gand et se trouver le 13 à Dendermonde; mais ce général, ennemi de Dumouriez, n'exécuta jamais avec exactitude les ordres qui lui furent donnés, il n'arriva que le 16.

Le général en chef ayant fait reconnaître les Autrichiens le 13, il trouva leurs derniers postes à Peterslève : l'armée était déjà en arrière de Bruxelles et l'arrière-garde avait pris poste à Anderlecht. Lorsque Dumouriez arriva à Anderlecht avec son avant-garde, il rencontra l'ennemi plus en force qu'il ne s'y attendait; afin de lui donner le change, ce général forma sa troupe sur une seule ligne étendue et fit avancer quelques pièces pour engager de suite une vive canonnade; les Autrichiens eurent la complaisance de se borner à y répondre, ce qui dura jusqu'à trois heures après midi. Il eut ainsi le temps d'attendre l'arrivée des renforts avec lesquels il attaqua et emporta le village : les Autrichiens perdirent environ 400 hommes.

Le 14, les Français entrèrent à Bruxelles, où ils furent reçus aux acclamations des habitans : l'armée campa sur les hauteurs d'Anderlecht.

Valence se porta sur Namur pour l'investir et en former le siége. Labourdonnaye se dirigea sur Anvers dans le même but : l'armée campa à Cortenbergue; Stengel, avec l'avant-garde, à Malines.

Le 20, l'armée se porta par Louvain au camp de Pellenberg; le général Harville passa la Dyle à Korbeck et prit position près du bois de Merendaël; l'avant-garde à Pautersem.

Les Autrichiens, dont le général Clairfayt prit le commandement, avaient occupé un camp entre les deux Gettes, près de Tirlemont : une forte avant-garde occupait les hauteurs de Cumptich.

Le 21 novembre, Dumouriez prit position à Pautersem; ce général, ne croyant pas que les ennemis voulussent tenir dans celles qu'ils occupaient à Tirlemont, se borna à détacher la division Harville sur leur flanc droit, par Meldert et Hougarde, et un autre petit corps à Oplinter; mais, comme les Autrichiens restaient, le général en chef les attaqua, le 22, avec l'avant-garde, et les repoussa après une action très-vive, dans laquelle ils perdirent 300 hommes et une quantité de déserteurs. Quoique leur armée fût réduite à 15,000 hommes, Clairfayt la fit retirer en très-bon ordre par Liége, au-delà de la Meuse, où elle campa dans la position de la Chartreuse. Liége fut occupé, le 28, par les Français; Clairfayt se retira ensuite jusqu'à Henri-la-Chapelle.

Labourdonnaye fut remplacé devant Anvers, par Miranda, qui pressa le siége, et fit capituler la citadelle, le 26 novembre. Namur se rendit à Valence, le 2 décembre.

Le plan de Dumouriez était alors de rassembler toutes ses forces, qui montaient environ à 60,000 hommes, d'en employer la moitié à assiéger vivement Maëstricht, et de poursuivre, avec l'autre moitié, la faible armée autrichienne jusqu'au-delà du Rhin. L'exécution de ce projet fut contrariée par la neutralité de l'électeur palatin, qui était maître des duchés de Berg et de Juliers, et par celle de la Hollande, à qui appartenait Maëstricht; le ministre Lebrun écrivit à Dumouriez qu'il fallait respecter strictement le territoire de ces deux puissances; le général se borna alors à assurer des cantonnemens derrière la Meuse. Il fit attaquer l'ennemi, le 6 décembre, à Herve et à Aix-la-Chapelle, par une division qui fut repoussée. L'attaque renouvelée le lendemain eut plus de succès, et les Autrichiens se retirèrent derrière l'Erft.

Les Français entrèrent à Aix-la-Chapelle, le 8, et l'armée fut répartie, le 12, dans ses quartiers-d'hiver. 1.° Dampierre, avec 12 bataillons qui ne formaient pas 4,000 hommes, à Aix-la-Chapelle; 2.° Stengel dans les villages le long de la Roër jusqu'à Aldenhoven; 3.° Miazinsky dans le comté de Dalem et sur les rives de la Foron; 4.° Fregeville à Eupen et Cornelis-Munster; 5.° L'avant-garde de Valence à Verviers, Limbourg, Malmédi, Stavelot et Spa; 6.° le corps d'armée de Dumouriez à Liége, Robertmont et Herve; le rassemblement général était à Aix-la-Chapelle.

Le général Miranda détacha le général Lamorlière dans la principauté de Clèves et dans la Gueldre.

Le général Clairfayt, qui s'était retiré à Bergheim, dans le duché de Juliers, fit rompre les ponts établis sur la Roër, à Duren, Linnich et Juliers; ses troupes cantonnèrent entre la Roër et l'Erft.

On a fait un pompeux éloge des combinaisons de Dumouriez pour cette invasion de la Belgique; on a été jusqu'à lui attribuer le développement d'un nouveau système de guerre, et il n'est pas difficile de démontrer que l'on s'est trompé. On a parlé de ce nouveau système comme d'une merveille, sans se donner la peine d'analiser ses principes, et d'en faire connoître les combinaisons d'une manière exacte.

Sans doute l'art de la guerre a subi de grands changemens, mais ces changemens étaient-ils, en 1793, les mêmes qu'en 1800 et 1805? Je ne

le pense pas, et je crois qu'il serait bon de distinguer les époques auxquelles on a réellement perfectionné cet art, d'avec celles où on l'avait dénaturé. Il ne suffit pas que des innovations aient réussi *une fois*, pour qu'elles soient réellement bonnes et conformes aux principes; elles peuvent avoir dérouté l'adversaire, et être considérées comme des fautes, car l'ennemi peut leur avoir opposé des fautes plus graves, au lieu de profiter de celles que l'on avait commises.

Si l'on a voulu parler d'un nouveau système de lignes d'opérations, celles de Dumouriez n'ont rien qui puisse leur mériter ce titre; il forma plusieurs corps d'armée; Daun, Broglie et Soubise en avaient fait autant: la direction qu'il donna à ces corps, n'était pas des meilleures; elle n'était pas neuve, et c'est la combinaison de cette direction qui est la base d'un système nouveau? Dumouriez réussit, parce qu'il avait 90,000 hommes contre 35,000, et que ces derniers commirent encore la faute inconcevable *de se disséminer*.

J'ai présenté, dans le chapitre XVII, partie 2, *du Traité des grandes opérations militaires*, des maximes pour les ordres de bataille d'une armée *supérieure en nombre;* ces maximes tendent à faire agir ses forces sur plusieurs points, afin de pouvoir les mettre en action simultanément, ce qui ne pourrait pas avoir lieu, si on les tenait réunies en masse; la même règle est commune aux lignes d'opérations, mais l'application en est plus dangereuse, lorsqu'elle n'est pas dirigée par des hommes qui savent la rattacher à ses principes primitifs. En effet, les lignes d'opérations étant moins resserrées que l'espace d'un champ de bataille, on se laisse aller à des mouvemens trop étendus, on embrasse des fronts immenses où les corps n'ont point d'unité d'action, où les divisions non-seulement ne peuvent pas opérer un grand effort combiné, mais où elles seraient encore hors d'état de se soutenir, si elles étaient attaquées; tels furent les mouvemens généraux de Dumouriez.

Valence avait une armée qui devait opérer sur le flanc gauche des Autrichiens, mais il était trop éloigné pour entrer en action au moment décisif. Il est vrai que le général Harville avait pris une position *pour tourner de plus près* la ligne de l'ennemi; mais à quoi sert-il donc de *tourner de plus loin?* L'ensemble dans les opérations, qui seul peut procurer les grands résultats, n'exigeait-il pas que Valence pût aussi *tourner simultanément*, et ne rendait-il pas mauvaise la position

de ce général *au loin sur les flancs?* Je ne pense pas qu'il fût bien nécessaire d'avoir 24,000 hommes sous Labourdonnaye et Berneron, occupés devant un corps de 8,000 Autrichiens. Il était certainement plus convenable de laisser à ce petit corps des succès momentanés qui eussent rendu sa perte d'autant plus certaine, et de faire marcher 18,000 hommes de ces deux divisions, immédiatement sur l'extrême droite et les derrières du duc de Saxe-Teschen, afin de combiner leur mouvement avec l'attaque de Jemmappes, et avec celui de Valence exécuté aussi immédiatement sur la ligne ennemie. Que serait devenu le corps principal des Autrichiens fort de 20,000 hommes, et entouré par 60,000 *qui l'eussent attaqué au même instant?*

Si Dumouriez avait opéré de cette manière, il aurait manœuvré comme l'Empereur Napoléon, en 1800 et 1805, sur l'extrême droite et ensuite sur les derrières de l'ennemi qui eût été forcé de combattre dans une position désespérée, dont la plus belle alternative était une retraite ruineuse.

Le motif de ce détachement sous Labourdonnaye était, dit-on, *de forcer l'ennemi à étendre sa défensive;* mais si, au lieu d'avoir cette complaisance, les Autrichiens avaient *resserré leur offensive*, quel aurait été le résultat probable de ce beau système? L'armée principale aurait été défaite, et Dumouriez se serait vu forcé de se réunir à Labourdonnaye. Il résulte de cette vérité frappante une application exacte du principe fondamental que nous avons indiqué: *Toutes les fois que les ennemis feront des mouvemens étendus pour engager un général à diviser ses forces, au lieu d'opérer dans le même sens, il devra réunir promptement ses divisions, et faire une vive attaque sur les corps principaux qui se seraient affaiblis dans l'espoir de lui faire commettre la même faute.*

Les dispositions de la bataille de Jemmappes n'ont certes rien de bien admirable. Dumouriez fit une attaque de front, en se bornant à manœuvrer sur la droite de l'ennemi, qui était sa position la plus redoutable, et où l'on ne pouvait jamais lui faire un grand mal. S'il avait, au contraire, mis quelques bataillons en observation entre Paturage et Quareignon, et qu'avec le reste de l'armée il eût fait un mouvement par lignes et par la droite; s'il eût longé Frameries, et qu'il se fût formé sur l'extrême gauche des Autrichiens, l'avant-garde vers Cuesmes, la gauche vers

Frameries, il aurait balayé toute cette ligne, tourné les redoutes, et coupé toute retraite aux ennemis (1). Cette manœuvre était d'autant plus naturelle, que le même plateau se prolonge presque sans sinuosité depuis Frameries jusqu'à Cuesmes, et que l'on eût ainsi évité l'attaque des hauteurs et des redoutes qui coûta si cher : ce mouvement n'exigeait aucun déploiement, et la ligne pouvait se reformer *par un à-gauche en bataille*; c'était, en un mot, les manœuvres de Rosbach et de Leuthen, appliquées à une position bien plus avantageuse. Napoléon et Frédéric eussent détruit l'armée autrichienne; le nouveau système de guerre attribué à Dumouriez, et celui des colonnes de bataillons, ne surent produire qu'un petit résultat avec d'immenses moyens.

Un auteur a reproché au général français d'avoir livré la bataille de Jemmappes, parce qu'il pouvait obtenir les mêmes résultats par des manœuvres sur les flancs; ce reproche est incontestablement ridicule. Dumouriez avait la plus belle occasion du monde pour profiter de sa supériorité; toutes les actions de détail avaient été à l'avantage des ennemis jusqu'à l'affaire de Valmy, et il fallait profiter de l'avantage du nombre pour frapper un coup d'éclat et pour établir la confiance. Un reproche plus fondé serait celui de n'avoir pas su tirer parti de ses forces pour contraindre l'ennemi à une seconde bataille, qui eût assuré sa perte.

Quant aux Autrichiens, ils suivirent leur fameux système de cordon. Il est inconcevable qu'une armée aussi faible ait pu détacher encore la moitié de ses forces. Croyait-elle donc tout couvrir? Il faudrait autant de corps d'armée qu'il y a de chemins et même de sentiers sur le développement d'une frontière, si l'on devait garder toutes les communications. Frédéric, après que le duc de Bevern eut perdu la bataille de Breslau, n'avait que 30,000 hommes, et l'ennemi en avait 90,000. Si le roi avait voulu faire un cordon pour couvrir toutes ses frontières, que serait-il devenu? Il fit mieux; *au lieu d'étendre sa défensive*, il réunit ses forces, manœuvra pour accabler l'ennemi sur une de ses extrémités, et anéantit l'armée autrichienne à Leuthen : avait-il un seul détachement?

La résolution du duc de Saxe-Teschen, d'attendre l'ennemi dans ses retranchemens avec des forces aussi inférieures, était une sottise jugée

(1) J'ai indiqué sur la pl. XXVI, par la ligne WW, la position que l'armée française aurait dû prendre pour appliquer les principes et frapper un coup décisif.

depuis un siècle, et il aurait dû être enveloppé et pris, si Dumouriez avait su profiter de sa supériorité. Au lieu de prendre cette résolution, le duc devait, par un mouvement dérobé, réunir toutes ses forces et attaquer les Français avec 30,000 hommes, par Frameries, sur leur extrême droite; tandis que 4 à 5,000 hommes, observant l'ennemi et faisant feu des redoutes, eussent contenu tout le front : il aurait vraisemblablement gagné la bataille. En supposant le contraire, il n'aurait jamais couru autant de risques qu'en restant dans sa position, et il eût au moins manœuvré de manière à mettre toutes les chances en sa faveur.

CHAPITRE VI.

Opérations sur le Rhin et au centre.

Nous avons laissé, dans le chapitre II, l'armée prussienne au camp de Luxembourg. Le roi y apprit, le 24 octobre, la prise de Mayence par Custine, et les dangers que couraient les dépôts de Coblentz; il résolut en conséquence d'envoyer son aide-de-camp Ruchel pour mettre le poste de la Chartreuse en état de défense, et d'y faire marcher sur-le-champ les Hessois, qui avaient moins souffert des fatigues que le reste de l'armée. La rapidité de cette marche égala l'urgence des secours: les hussards de Schreiber arrivèrent déjà le 25 à Coblentz, après avoir marché vingt-quatre heures consécutivement; les grenadiers de Hesse-Philipstadt les suivirent de très-près sur des chariots; le reste du corps arriva le 28. Les 8 bataillons occupèrent Coblentz, la cavalerie cantonna dans les villages voisins; Ehrenbreitstein fut approvisionné de munitions, et sa garnison portée à 1,200 hommes.

Le roi résolut alors d'opérer sur la rive droite du Rhin pour en chasser l'ennemi. Les Hessois furent immédiatement suivis par le général Kalkreuth avec 20 escadrons, 8 bataillons et 2 batteries. Cette division marcha, le 27, à Grevenmacker, et le 28 à Trèves. Les 2 bataillons de fusiliers se réunirent au corps de Kohler, qui consista alors en 4 bataillons légers, 2 compagnies de carabiniers, 10 escadrons hussards de Kohler et une demi-batterie légère. Il devait passer la Moselle à Lieser, occuper les hauteurs de Stumpfenthurm, couvrir ainsi le mouvement de l'armée, et attirer l'attention des Français sur Simern.

Le général Hohler marcha en quatre jours d'Espérange sur Obsen; mais le pont n'ayant pas pu être jeté, faute de bateaux, il passa la Moselle sur un pont volant à Bernkastel, et sur quelques bateaux à Lieser; il occupa ensuite Pilmensroth, Monzfeld et Ginzenrod, où il cantonna.

Le point essentiel pour couvrir l'armée dans son mouvement, était néanmoins celui de Trèves; le général autrichien de Brentano y était

resté, depuis la levée du siége de Thionville, avec 4 bataillons et 4 escadrons; un bataillon de Gemmingen occupait la hauteur de Taverne; l'autre bataillon gardait, sur la route de Sarrelouis, le poste de Pellingen qu'on avait retranché; le régiment de Klebeck gardait Grevenmacker, et fournissait 4 compagnies au pont de la Sarre, près de Kerrich. Comme l'armée de Kellermann avait cessé de suivre les Prussiens, et s'était portée sur Sarrelouis, le duc de Brunswick crut devoir renforcer le poste de Trèves, et il fit marcher le prince de Hohenlohe avec l'avant-garde à Grevenmacker, afin de couvrir la position entre la Sarre et la Moselle, et de donner les moyens au général Brentano de concentrer ses forces à Pellingen.

Le prince partit, le 29 octobre, du camp de Berlange, près de Luxembourg, détacha le général Kleist avec 6 bataillons et 5 escadrons à Wasserbilich; le général Wolfradt, avec 5 escadrons de son régiment, à Remich. Il poursuivit sa marche avec le reste de sa division, passa la Moselle, le 30, sur un pont de bateaux, plaça 3 batteries dans les retranchemens de Fellerich et de Taverne, et fit cantonner le reste de ses troupes dans les environs. Un détachement, qui se relevait tous les jours, fut posté sur les hauteurs de Taverne pour la garde des retranchemens.

Le duc de Brunswick divisa l'armée en six colonnes, dont la première partit du camp de Merle, le 28 octobre; les autres marchèrent successivement.

La cavalerie du général Kalkreuth, qui avait suivi les Hessois, arriva à Coblentz, le 1.er novembre: son infanterie arriva le 4. Les Hessois se mirent aussitôt en mouvement, passèrent le Rhin, et vinrent se poster à Marbourg, pour arrêter les incursions de Custine; ils se réunirent là à la brigade du général Cochenhausen.

Lorsque l'armée fut arrivée à Coblentz, Kalkreuth en repartit aussitôt pour prendre position sur la Lahn; il dut garder les quatre points principaux de Lahnstein, Dietz, Nassau et Limbourg. Ce dernier fut confié au général Wittinghof, avec un bataillon de grenadiers de Kenitz et le premier bataillon de Borck. Le général Houchard l'attaqua, le 9 novembre, avec environ 4,000 hommes.

La ville de Limbourg est dans un fond, dominée par les hauteurs de Kappellenberg qui sont sur la gauche de la Lahn; cette position n'est tenable que contre un ennemi venant de Coblentz. — Le général Wit-

tinghof avait indiqué la place d'alarme sur ces hauteurs, afin de pouvoir disputer au besoin le passage de la Lahn; mais il ne s'était pas fait éclairer avec assez de soin, et avait renvoyé sa troupe après le rapport des premières patrouilles du matin. Les Français se présentèrent assez vivement, pour faire de cette action une véritable surprise. Le général Wittinghof leur opposa une résistance vigoureuse, plaça deux pièces et quelques compagnies sur la droite de la Lahn, pour protéger sa retraite, qu'il effectua sans autre perte que celle de 174 hommes. Les Français occupèrent Limbourg, qu'ils évacuèrent bientôt après.

Lorsque le duc de Brunswick fut instruit de cette affaire, le 10 au matin, il marcha sur-le-champ à Montabaur, avec 12 bataillons et 15 escadrons; ce mouvement avait pour but d'occuper le poste de Neutershausen, afin de couvrir le passage successif des colonnes de l'armée, qui, se faisant sur un pont volant, ne fut terminé que le 14; mais on apprit que Houchard s'était retiré à Weilbourg pour se réunir à Custine.

Le 11 novembre, l'armée prussienne reçut une nouvelle organisation. L'aile droite, commandée par le lieutenant-général Courbières, fut composée de 7 bataillons et 17 escadrons. Sa destination était de couvrir Coblentz, la Chartreuse et la communication avec Trèves. Les 6 bataillons d'infanterie étaient à Coblentz même.

Le régiment de Romberg occupait le poste de Nieder-Lahnstein, sur la rive droite de la Lahn.

Les grenadiers de Borck gardaient le ravin formé par cette rivière, près du même village.

La seconde division ou le centre de l'armée était aux ordres du lieutenant-général Kalckstein, et composée de 16 bataillons et 10 escadrons. Elle gardait Neutershausen, Montabaur et le passage de Nassau.

La gauche était aux ordres du comte de Kalkreuth, composée de 6 bataillons, 18 escadrons. Elle devait garder la route de Limbourg à Cologne, et avait sa place d'alarme sur le Molsberg.

L'avant-garde, qui était restée au camp de Taverne, en partit, lorsque l'armée eut entièrement passé le Rhin; elle vint relever la gauche, le 19 novembre, et le général Kalkreuth marcha alors à Herborn, pour se lier avec les Hessois qui étaient à Marbourg. Le général de Hohenlohe-Kirchberg, qui était resté à Luxembourg avec le corps autrichien qu'il commandait, vint remplacer l'avant-garde prussienne à Trèves, et se

réunir avec le général Brentano pour la défense de cette position importante.

Pendant que ces mouvemens s'exécutaient, Custine avait toujours son quartier-général à Hœcht; ses troupes cantonnaient la droite vers Hombourg, la gauche au Rhin vers Mayence; la brigade Vanhelden à Francfort; la force de l'armée ne montait pas à plus de 30,000 hommes, y compris les garnisons.

Telle était la position des affaires, lorsque le roi de Prusse résolut de prendre Francfort, et de chasser l'ennemi de la rive droite du Rhin, afin de pouvoir procurer à son armée des quartiers-d'hiver, dont elle avait le plus grand besoin pour se refaire des pertes que les maladies et les fatigues de la Champagne lui avaient occasionées. — Ce projet pouvait s'exécuter par deux mouvemens; le premier était de marcher vivement par Wisbaden sur l'extrême gauche des cantonnemens français, qui eussent été ainsi coupés du Rhin et de Mayence; on aurait fait marcher en même temps un petit corps de Hessois vers Hombourg, pour attirer l'attention de l'ennemi sur sa droite. Le second mouvement était de marcher sur Francfort de front; il fut préféré, sans que l'on puisse en deviner le motif; car, sous tous les rapports, il était le moins favorable.

L'armée fut donc divisée en huit corps. Le premier, composé de 12 bataillons de Hesse-Cassel, 2 compagnies de chasseurs et 9 escadrons, était près de Marbourg. Le deuxième, sous le général Kalkreuth, était composé de 5 bataillons et 15 escadrons prussiens, avec trois batteries: il cantonnait à Herborn. Le troisième, composé de 7 bataillons et 5 escadrons de Hesse-Darmstadt, était à Giessen. Le quatrième, avant-garde prussienne, sous le prince de Hohenlohe, composée de 9 bataillons, 3 compagnies de chasseurs, 18 escadrons et deux batteries, se trouvait entre Limbourg et Malsberg. Le cinquième formant le corps d'armée, sous le duc de Brunswick, composé de 16 bataillons et 15 escadrons, cantonnait près de Montabaur. Le sixième, réserve, sous le prince royal de Prusse, composée de 4 bataillons. Le septième, sous le colonel Hiller, composé de 5 bataillons, 2 escadrons, gardait le poste de Lahnstein. Le huitième était celui du général Romberg, fort de 4 bataillons et 2 escadrons. Il devait marcher sur Simern, et inquiéter la rive gauche du Rhin jusqu'à la Nahe.

Le 25 novembre, tous ces corps durent se rassembler sur le centre de leurs cantonnemens; celui du prince de Hohenlohe occupa Limbourg; le prince royal occupa Molsberg avec la réserve.

Le 26, l'avant-garde passa la Lahn, et cantonna près de Lindenholzhausen; l'armée la remplaça à Limbourg. Le corps de Kalkreuth s'était porté, le 24, par Weilbourg sur Weilzlar, et le 26 sur Steinberg, près de Giessen, où il fut joint par les Hessois; il marcha ensuite par la droite sur Munzenberg. Le 27, ces deux corps réunis marchèrent par la gauche, et passèrent la Nidda à Assenheim.

Custine ne fut point instruit de ce mouvement contre son flanc droit; car son armée fit des réquisitions de fourrage dans tous les environs, et les détachemens qu'on envoya le lendemain pour les lever furent presque tous surpris.

Le prince de Hohenlohe se porta, le 27, à Kumberg, et fit chasser les Français d'Esch, où ils avaient un poste avancé de cavalerie; le prince Guillaume de Brunswick, fils et aide-de-camp du duc, fut blessé dangereusement dans cette escarmouche. Le corps d'armée passa la Lahn à Limbourg, et marcha jusqu'à Obersekers.

Pendant que ce mouvement s'exécutait, le colonel Hiller se portait de Lahnstein sur la direction de Baubach, afin de fixer aussi l'attention des Français sur leur gauche; il marcha jusqu'à Dachsenhausen sans rien apercevoir de l'ennemi qui restait à Wisbaden.

Le comte de Kalkreuth, qui avait tourné les montagnes, partit d'Assenheim le 28 sur trois colonnes, et se dirigea sur Bergen, pour s'emparer des hauteurs avantageuses qui dominent le vallon dans lequel la ville de Francfort est située, et pour couper Houchard, qui se trouvait à Hombourg. La colonne de droite, commandée par le général Eben, composée de 12 escadrons, des chasseurs hessois et d'une demi-brigade légère, se porta sur Oberursel; mais Houchard se retira avec précipitation, et sans perte, derrière les retranchemens, entre la Nidda et Oberursel. Le général Eben passa alors la Nidda à Wilbel sur la grande route de Francfort.

La colonne du centre, composée de 12 bataillons hessois, des 4 bataillons prussiens de la brigade Wittinghof, de plusieurs détachemens, de 10 escadrons et des batteries de ces divisions, passa la Nidda à Ilmstadt, et marcha à Rendel. Le corps de Schreiber s'empara de Bergen après une escarmouche, où les Français se défendirent avec acharnement.

La troisième colonne était composée des bagages, sous l'escorte d'un escadron de dragons et d'un bataillon prince Charles de Hesse; elle resta à Kriechem, derrière la Nidda.

Le général Kalkreuth se porta avec l'avant garde jusqu'à Bockenhain sur la chaussée de Francfort; il fit sommer le commandant de la ville, qui répondit suivant l'usage. Le comte fit alors cantonner son corps d'armée par brigades, et le couvrit par une forte chaîne de postes bien disposés.

Le 29, à cinq heures, le corps se rassembla à sa place d'alarme, la droite au bois de Wilbel, la gauche vers Bergen. Le général Kalkreuth marcha avec les bataillons prussiens sur Hombourg, où il se réunit avec l'armée du roi; les Hessois restèrent à la garde du poste de Bergen, en resserrant leur position sur deux lignes sur le talus des hauteurs, la gauche aux vignobles de Seckbach.

L'avant-garde, sous le prince de Hohenlohe, marcha, le 28, de Warges par Steinbach jusqu'aux environs de Mersenhausen, d'où elle suivit le mauvais chemin qui conduit par les bois, et par Aspach à Hombourg; le corps d'armée la suivit, et cantonna aux environs d'Aspach. Le 29, les deux corps marchèrent par les montagnes de Taun, directement sur Hombourg, qui fut évacué; les Français se retirèrent sur le bois d'Oberursel, où le colonel Houchard avait occupé les retranchemens qui couvraient le flanc droit de Custine. Il ne paraissait pas prudent d'attaquer les Français dans cette position avantageuse, dont la droite appuyait à Oberursel, le front couvert par un marais et un ravin, la gauche par les redoutes. L'avant-garde prussienne dut prendre position au débouché des montagnes, le long de la chaussée, la droite vers Steden, la gauche à Hombourg; une partie passa la nuit sous les armes, l'autre cantonna.

Quoique Houchard eût appuyé sa gauche aux montagnes, il avait commis la faute de ne pas faire garder un chemin qui conduisait sur ce flanc par les crêtes des hauteurs. Le prince de Hohenlohe résolut en conséquence de le tourner; il gravit les montagnes avec beaucup de peine le 30 novembre, et ne put attaquer les Français à cause d'un vallon très-coupé qui séparait les positions; il se porta alors à Reifenberg, sur les derrières de l'ennemi.

Pendant que ce mouvement s'exécutait, l'armée avait suivi l'avant-garde, en laissant 15 escadrons de dragons à Steden, sur le front de l'ar-



mée française pour masquer la marche; mais, comme on vit l'impossibilité d'attaquer sur ce point, l'armée revint à Hombourg et aux environs.

Le roi résolut alors d'emporter Francfort d'assaut, parce que la garnison n'était que de 2,500 hommes, et que la place n'était pas entièrement à l'abri d'un coup de main; elle était revêtue d'une enceinte avec un fossé, où il n'y avait pas plus de six pieds d'eau; les portes étaient couvertes de ravelins en mauvais état; les glacis étaient parsemés de jardins et de pavillons.

Le duc de Brunswick donna en conséquence un ordre très-détaillé sur toutes les dispositions à prendre pour l'attaque.

Cette pièce, aussi longue que précise, renferme de ces détails inutiles à rapporter.

La division hessoise fut formée sur quatre colonnes. La première devait passer le Mein, et attaquer le faubourg de Sachsenhausen.

Un bataillon devait descendre le Mein sur des barques couvertes, et débarquer sur les quais, pour prendre les fortifications à revers. Les deux autres colonnes, fortes de 10 bataillons, devaient attaquer la Porte-Neuve et celle de Tous-les-Saints: elles furent soutenues par quelques escadrons, destinés à pénétrer dans la ville, et à parcourir vivement les rues, pour empêcher le rassemblement des troupes ennemies, et pour sabrer ce qui se présenterait.

L'armée prussienne devait rester en observation depuis Oberursel jusqu'à Wilbel.

Ces dispositions furent en grande partie suivies et exécutées; les troisième et quatrième colonnes de Hessois étaient, avant le point du jour, à trois mille pas de la ville, sur les deux routes de Hanau et de Friedberg, préparées à l'attaque; elles furent forcées d'attendre, pendant une heure, la colonne prussienne qui avait été retardée près de Wilbel; heureusement que l'ennemi ne les aperçut pas.

Lorsque la tête du corps d'armée arriva à la hauteur de Friedbergwarte, les colonnes hessoises se portèrent vivement sur les jardins et sur la contrescarpe; les chasseurs se répandirent dans les jardins, et inquiétèrent tout le front, tandis que les attaques formées en colonnes serrées s'avançaient rapidement. Après un combat d'une heure, les portes furent ouvertes, les ponts-levis baissés, et les deux colonnes principales étaient dans la ville: celle qui devait attaquer Sachsenhausen, arriva un peu trop

tard, et celle qui devait faire la fameuse expédition en bateaux couverts, arriva après que tout était fini. Les Français perdirent, dans cette action, 1,000 prisonniers, 100 tués et 200 blessés. Les Hessois perdirent 170 hommes et 12 officiers. Le prince de Hesse-Philipstadt fut blessé à mort.

Pendant l'attaque, l'armée s'était formée en bataille, la gauche à la tour de Warte, la droite à Breunclsheim, ayant la chaussée devant le front.

Custine était, avec son corps, derrière le ruisseau qui vient de Kronenbourg, la droite vers Hœchst; il voulut faire soutenir Francfort par le général Neuvinger, mais il était trop tard; ce général rencontra les débris de la garnison.

Le roi et le duc traversèrent la ville, afin de poursuivre l'ennemi, et de s'assurer des passages de la Nidda. Le général Kalkreuth marcha avec 10 escadrons, pour chasser la cavalerie française qui était en avant de Bockenheim; mais elle se retira, et l'artillerie du village fit un feu nourri sur les escadrons prussiens. Alors, on fit avancer la brigade Cochenhausen avec une demi-batterie légère, et le village fut évacué; les Français passèrent la Nidda à Bockenheim, se retirèrent à Hœchst, et en détruisirent le pont.

Le lieutenant-général Kalckstein fit aussi attaquer les villages de Eckenheim et Edderheim que l'ennemi avait fortement gardés; les Prussiens furent ainsi maîtres de tout le cours de la Nidda.

Pendant que Francfort était emporté, l'avant-garde prussienne, sous les ordres du prince de Hohenlohe, était parvenue à faire sortir Houchard de sa bonne position d'Oberursel. Le prince partit à cinq heures du matin de Reiffenberg sur deux colonnes; la première marcha par le chemin des montagnes dont nous avons déjà parlé; l'autre se dirigea par Aspach et Oberhain. A neuf heures, le corps déboucha des bois, et se trouva sur les flancs et sur les derrières des Français, au même instant où le duc de Weimar faisait ses démonstrations contre leur front, et s'emparait d'Oberursel. L'ennemi chercha à gagner le flanc droit du prince; mais les chasseurs l'ayant prévenu sur le Hunerberg, ce poste fut ensuite occupé par un bataillon de fusiliers et un de grenadiers. Houchard résolut alors d'abandonner ses retranchemens, et de se retirer sur Kronenbourg et Eschborn.

Le duc de Brunswick de son côté fit réparer la place de Francfort pour la mettre à l'abri d'un coup de main; il reconnut le petit fort de Konigstein, et le fit investir, le 6, par le corps du prince de Hohenlohe.

Custine passa le Rhin avec la majeure partie de ses troupes, qui cantonnèrent entre Bingen et Frankendal. Il laissa 10,000 hommes dans Mayence et une avant-garde à Hocheim, dont les postes avancés tenaient Wickert et les environs de Wisbaden.

Le roi résolut alors de resserrer les Français dans Cassel, afin d'assurer le repos de ses quartiers-d'hiver. Il marcha avec le duc de Brunswick dans la nuit du 13 au 14 décembre à la tête du corps de Kalkreuth et de la brigade hessoise de Hanstein. Ce corps se dirigea sur une colonne, par la chaussée de Haddersheim et de Weilbach, directement sur Wickert; il traversa ce village, et se forma dans la plaine en avant. Pendant ce temps le prince de Hohenlohe s'était porté avec une deuxième colonne par Massenheim et Telkenheim sur Hocheim. Les Français, qui avaient 3 bataillons dans cette petite ville, ne jugèrent pas à propos d'attendre l'ennemi, et se retirèrent dans la place.

L'armée prit alors ses quartiers-d'hiver aux environs de Hœchst, Francfort, Darmstadt, etc. Ces quartiers étaient couverts par le corps du prince de Hohenlohe, qui avait tiré une chaîne de postes d'hiver depuis Biberick par Wisbaden, Bergstadt, Klopenheim, Erbenheim, Telckenheim, Modeback, Bockenheim, Wallau, Hoffheim, etc. Ces postes formaient un demi-cercle, dont le centre était vis-à-vis de Cassel, la droite au Rhin, vers Biberick, la gauche au Mein: toutes les mesures furent prises pour leur rassemblement partiel et pour leur soutien réciproque en cas d'événement.

L'hiver se passa assez tranquillement, à l'exception de l'affaire de Hocheim. Custine fit occuper cette petite ville par 8 bataillons. Le duc, qui craignait que l'ennemi n'en fît un poste extérieur de la plus grande importance, en ordonna l'attaque pour le 6 janvier. La colonne de droite, composée du corps du prince de Hohenlohe, devait opérer sur l'extrême gauche et sur les derrières de l'ennemi. La colonne de gauche devait attaquer Hocheim en échelons par bataillons, la droite en avant; elle était composée d'une partie du corps d'armée.

Ainsi que cela a lieu trop souvent, la première colonne fut long-temps

retardée, et n'arriva qu'au point du jour, sans cela les Français, qui avaient commis l'imprudence de ne pas même envoyer des patrouilles au dehors, auraient été tous pris; les retards de l'attaque leur donnèrent le temps de se retirer sur Cassel avec perte de 13 pièces de canon et d'environ 300 hommes, dont 160 prisonniers.

Telle fut la clôture de la campagne sur la ligne du Rhin. Avant de faire quelques observations sur ces opérations, il faut rendre compte de celles qui ont eu lieu sur la ligne du centre.

Nous avons vu dans le chapitre II, que Dumouriez avait laissé à Kellermann et Valence, le soin de suivre la retraite des Prussiens. Lorsque Longwy fut remis aux troupes françaises, et que l'armée prussienne campait près de Luxembourg, Valence se porta dans la Belgique, et Kellermann mit, le premier novembre, son armée en cantonnemens aux environs de Sarrelouis. Beurnonville y vint prendre le commandement le 15, et Kellermann passa à celui de l'armée des Alpes.

Aussitôt après son arrivée, Beurnonville détacha le général Lignevill avec une forte division, afin de joindre Custine par le Hundsruck; mais il revint peu de jours après à l'armée. On ne peut pas bien définir le but de ce mouvement, ni la cause qui le fit changer; on l'a attribuée aux ordres donnés par le conseil exécutif de tenter absolument une expédition sur Trèves en continuant de longer le cours de la Moselle, qui était couverte, ainsi que nous l'avons dit plus haut, par le corps autrichien du prince de Hohenlohe-Kirchberg et par celui de Beaulieu posté à Luxembourg.

L'armée se trouva réunie à Tholey, le 27 novembre, au nombre d'environ 25,000 hommes. Les jours suivans elle campa successivement à Meternick, Nouveiler et Sierf. Nous avons déjà dit que les Autrichiens occupaient les postes retranchés de Pellingen, de la Chartreuse et de la montagne Verte.

Le général Beurnonville résolut d'attaquer les trois points en même temps (1); les dispositions furent retardées à cause d'un froid excessif.

---

(1) L'auteur de l'Histoire de France a dit qu'*il ne s'agissait de rien moins que*

Le 6 décembre l'attaque s'effectua; le corps de Sarre et Moselle s'empara de Sarrebourg; celui du centre marcha sur Pellingen, et fut repoussé; l'avant-garde devait s'emparer de la montagne Verte (la Chartreuse); cette dernière attaque fut assez vive; le château situé au pied de la montagne était emporté, et les colonnes allaient se déployer lorsque des renforts, arrivés de Luxembourg aux Autrichiens, décidèrent la retraite, devenue d'ailleurs indispensable par le défaut d'harmonie dans les mouvemens.

Le général Beurnonville renouvela ses efforts le 12, contre le poste de Pellingen, tandis que le général Delaage devait marcher sur trois colonnes pour s'emparer de Konsarbruck; mais ces deux tentatives échouèrent par les mêmes raisons que la précédente; elles auraient pu même avoir des suites beaucoup plus graves sans l'énergie du quatrième bataillon des volontaires de la Meurthe, commandé par Poincarré, officier septuagénaire, qui arrêta avec 300 hommes une colonne de 1600 Autrichiens, et donna le temps au général Pully d'arriver avec des renforts.

Le 13, Pellingen fut attaqué et emporté; mais on put s'y maintenir; le général Delaage se reporta sur Konsarbruck avec ses trois colonnes. La première, composée de grenadiers sans artillerie, commandée par Desperières, emporta les hauteurs de Wawren à l'arme blanche; la deuxième, conduite par les généraux Pully et Landremont, repoussa la cavalerie jusques sous ses batteries; mais la troisième attaque manqua totalement par l'incertitude des mouvemens et le défaut d'harmonie entre les chefs. Le désordre y fut complet, et les autres attaques durent reprendre leurs anciennes positions le 14.

On ne peut comparer l'inutilité et les mauvaises combinaisons de cette

---

d'attaquer à la fois ces trois points. On en est donc venu jusqu'à admirer, dans la dernière guerre, ce qui a été considéré comme une fausse combinaison dans tous les temps. Si Beurnonville, au lieu d'attaquer sur tous les points à la fois, avait fait attaquer ces positions successivement, en y employant la masse de ses forces, il aurait déployé une supériorité numérique qui lui eût assuré le succès de son expédition; et il aurait vraisemblablement anéanti le corps d'armée autrichien, en accablant ses détachemens les uns après les autres.

Les opérations de ce général offrirent au contraire un exemple frappant de l'incohérence des attaques multipliées.

entreprise qu'à l'acharnement que l'on y mettait. Le général en chef renforça ce point d'attaque pendant la nuit, et le 15 on rattaqua les hauteurs de Ham *sur quatre points différens*. Les résultats ne pouvaient manquer d'être les mêmes; malgré la constance des troupes et le courage du général Pully, on ne put réussir sur aucun point. Les Autrichiens déployèrent dans ces attaques une fermeté qui fait honneur aux chefs qui les commandaient. Les représentans envoyés à l'armée de la Moselle jugèrent par eux-mêmes que toutes tentatives ultérieures devenaient inutiles, et la retraite fut ordonnée. Elle s'exécuta sur Sarrelouis aussi bien qu'une telle opération peut se faire, et le général Labarolière eut la sagesse de la couvrir par plusieurs attaques réitérées, sans lesquelles elle eût vraisemblablement dégénérée en déroute.

Ainsi finit une expédition mal conçue dont plusieurs écrivains ont parlé avec emphase. Les troupes, qui auraient pu être d'une grande utilité sur la Meuse ou sur le Rhin, furent fatiguées inutilement par cette campagne pénible, faite dans un pays difficile et dans une saison extraordinairement rigoureuse : on fut forcé de les mettre en quartiers-d'hiver sur les rives de la Sarre.

Observations et Maximes.

Les auteurs français et allemands qui ont écrit l'histoire de cette campagne aimaient à trouver du merveilleux partout, puisqu'ils ont témoigné leur grande admiration pour les opérations que nous venons de rapporter. Il ne sera pas difficile en effet de démontr r qu'elles n'avaient rien d'admirable.

Les détails que nous avons donnés sur celles des Prussiens, prouvent sans doute combien ils ont d'exactitude dans le service d'exécution; mais un coup-d'œil sur la position respective des armées, démontrera encore mieux combien la direction des opérations décisives était défectueuse. On ne voit en effet rien de mieux ordonné que la disposition pour l'assaut de Francfort; on ne peut qu'applaudir à l'attaque du poste de Hocheim en échelons par bataillons, et à la précision avec laquelle chaque mouvement est rapporté dans la relation. Mais quelle distance

n'y a-t-il pas de ces petits détails d'exécution, aux grandes combinaisons de l'art? Qu'importe de marcher un peu plus ou un peu moins méthodiquement, de manœuvrer avec une régularité théâtrale, lorsque les troupes sont dirigées sur des points opposés à ceux où elles devraient se trouver pour produire un grand résultat?

Il est difficile de concevoir pourquoi l'armée prussienne marcha de Luxembourg pour venir se placer gravement sur la Lahn, en face de Custine, et pourquoi on laissa à Trèves le corps nombreux du prince de Hohenlohe-Kirchberg Si ce dernier ne fut pas pris ou forcé à chercher son salut dans Luxembourg, il ne faut l'attribuer qu'à l'incohérence qui exista dans les mouvemens des généraux français; car rien ne leur eût été plus facile après la bataille de Jemmappes et après la marche des Prussiens sur la Lahn. Cette position de Trèves, à laquelle on attachait tant d'importance, était inutile, et Luxembourg suffisait pour rendre les alliés maîtres de la ligne du centre.

Le roi pouvait réunir 60,000 combattans, en comptant les Hessois et le corps du prince de Hohenlohe-Kirchberg; son armée se trouvait sur la ligne d'opérations de Custine, qui n'avait pas plus de 30,000 hommes disponibles, et qui était forcé à fournir deux garnisons. Si le roi avait détaché 5,000 hommes sur Coblentz pour garder ce poste de concert avec les forces des deux princes de Hesse, et qu'il se fût dirigé sur Bingen avec 55,000 hommes, il aurait forcé Custine à se jeter dans Mayence, où l'on n'était pas en mesure d'entretenir une armée jointe à une population nombreuse. Si le général français avait voulu recevoir une bataille sur l'une des deux rives du Rhin dans une position aussi critique, on pouvait, au moyen de la supériorité du nombre, le couper de la place et le forcer à se faire jour ou à mettre bas les armes; alternative toujours désastreuse.

L'auteur de la relation allemande a cru répondre à ce reproche, en disant que l'armée de Kellermann *pouvait* suivre le roi à pied et le prendre entre deux feux. En faisant un semblable raisonnement, l'auteur a oublié que Kellermann avait mis son armée en cantonnemens; on serait aussi tenté de croire qu'il ignore la manière dont s'exécutent les mouvemens des armées, et comment on peut les cacher à l'ennemi pendant plusieurs marches; il paraît enfin qu'il n'a jamais réfléchi sur l'avantage qu'offrent les positions centrales, lorsqu'on les occupe avec une masse supérieure aux parties isolées qui les environnent.

Pour se convaincre de cette vérité; il suffit de se rappeler la conduite savante de Frédéric à la bataille de Lignitz. Ce prince se laissa presque entourer par trois corps d'armée, jusqu'au moment où il vit qu'il pourrait en écraser un en gagnant l'avance de quelques heures; il masqua alors son mouvement à Daun, et accabla Laudon; il avait déjà remporté une victoire complète lorsque le premier se mit en marche pour soutenir celui qui était attaqué. Mais Frédéric n'était pas homme à craindre, comme l'auteur, d'être pris entre deux feux par deux petits corps d'armée *éloignés de quinze marches*, s'il avait occupé, avec des forces supérieures, une position qui les eût séparés.

Il me paraît que beaucoup d'écrivains militaires ont ainsi porté de faux jugemens, en admettant cette exactitude compassée qui fait manœuvrer deux armées comme on le ferait avec des pions sur un damier. Ils ont en effet presque tous supposé qu'un général connaît les desseins de son adversaire, à l'instant même où celui-ci les médite; tandis qu'il est prouvé qu'une opération est toujours en pleine exécution, et souvent achevée, avant que l'on ne puisse prendre des mesures pour s'y opposer. Ce système, ridicule parce qu'il repose sur une supposition impossible à réaliser, a causé la perte de plus d'un général comme la ruine de plus d'une armée, principalement dans les guerres de la révolution; il ne peut être, à mon avis, que le résultat d'un esprit faux et la marque d'une absence totale du génie : enfin il ne peut produire que lenteur, timidité et incapacité dans la direction des opérations militaires. On se convaincra de cette vérité, en jetant un coup-d'œil sur les actions des plus grands capitaines.

Napoléon et Frédéric doivent une partie de leur gloire au système opposé. Ils ont apprécié tous les avantages que procure l'*initiative d'un mouvement;* ils ont jugé qu'en prenant cette initiative on peut toujours combiner l'emploi de ses plus grandes forces au point décisif, et paralyser la majeure partie de celles de l'ennemi, tandis qu'on frappe les grands coups. L'Empereur des Français n'aurait pas levé le siége de Mantoue pour attaquer la droite des Autrichiens à Brescia et Lonato, s'il avait calculé que Wurmser *pouvait* le suivre pied à pied et le prendre entre deux feux. Il n'aurait pas non plus exécuté sa belle marche sur Trente et par les gorges de la Brenta, s'il avait supposé que Wurmser quitterait Vicence pour le suivre à Roveredo au même instant où lui-même se

mettait en marche, tandis qu'il était bien plus probable que le général autrichien ne connaîtrait ce mouvement que quand il ne serait plus temps d'éviter ses résultats.

Je n'aurai pas besoin de multiplier les citations, car il faudrait présenter les plus belles opérations militaires, si l'on voulait faire connaître toutes celles qui prouvent la justesse de mon assertion.

L'auteur de l'histoire de France paraît avoir commis quelquefois les mêmes erreurs dans les jugemens qu'il a portés sur les plans des généraux de sa nation ; il s'est enthousiasmé pour les profondes combinaisons de l'expédition sur Trèves, et pense qu'elle ne tendait à rien moins qu'à mettre *le pays entre la Meuse et la Moselle sous le feu de deux grandes armées*, et qu'à renfermer les alliés entre trois grandes rivières. Je ne me fais pas une idée bien exacte des moyens que l'on emploierait pour mettre un pays sous le feu de deux armées qui seraient à cinquante lieues l'une de l'autre, lorsque Frédéric qui, à Lignitz, ne se trouvait éloigné que de quatre lieues des corps de Daun, de Lascy et de Laudon, nous a prouvé qu'il n'était pas *sous leur feu*. Je me rappelle aussi qu'à la bataille de Stockach, Jourdan voulut mettre l'archiduc Charles *sous le feu de deux corps d'armée*, en détachant celui de Saint-Cyr *à cinq lieues du champ de bataille*. Je ne crois pas que l'archiduc ait été beaucoup incommodé de ce dernier feu, et la relation que nous en donnerons prouve que Saint-Cyr fut trop heureux de pouvoir rejoindre l'armée (1).

Il me paraît enfin que deux armées qui peuvent réunir 80,000 hommes dans leur position centrale, ne craindront pas beaucoup d'être enfermées par des corps de 25 à 30,000 hommes, qui observeraient des rivières à cinquante lieues, et sur chacun desquels elles pourraient gagner plusieurs marches, afin de les combattre successivement.

Les alliés devaient d'autant moins craindre de se trouver dans cette position, qu'au moyen des places de Coblentz, d'Ehrenbreitstein, Wesel, Nimègue, etc., ils étaient maîtres du Bas-Rhin et d'une retraite assurée. Les réflexions précédentes m'engagent à présenter quelques maximes qui me paraissent en être le résultat nécessaire.

(1) Le général Jourdan a eu la noble modestie de convenir lui-même de cette vérité.

1.° *Il est incontestable qu'une armée, en prenant l'initiative d'un mouvement, peut le cacher jusqu'à l'instant où il est en pleine exécution; ainsi, lorsque les opérations ont lieu dans l'intérieur de sa ligne, un général peut gagner plusieurs marches sur l'ennemi.*

2.° *Il est donc de la plus haute importance, pour se faire une juste idée de l'art et pour juger sainement les opérations militaires, de bannir de toutes les combinaisons ces calculs compassés qui supposent qu'un général peut être informé d'un mouvement, et s'y opposer par la meilleure manœuvre, à l'instant même où il est commencé.*

3.° *Lorsque deux corps d'armée voudront combiner leurs opérations de manière à mettre l'ennemi* entre deux feux *à la distance de plusieurs marches, ils formeront une double ligne d'opérations contre une simple, s'exposeront à être battus séparément, si l'ennemi sait profiter de sa position centrale. Il en est de cette manœuvre comme d'un mouvement fait au loin sur les flancs, et l'on doit les mettre dans la classe* des mouvemens trop étendus, *ainsi que tous ceux qui ne peuvent pas produire un effet* simultané *à l'instant* où *ils s'exécutent* (1).

4.° *Il est prouvé par les maximes précédentes, par celles que j'ai présentées dans le chapitre IX, première partie du* Traité des grandes opérations militaires, *et par l'expérience de plusieurs siècles, que dans quelques circonstances où un général puisse se trouver, il se procurera de grands avantages, et mettra toutes les chances en sa faveur, lorsqu'il prendra l'initiative des mouvemens, soit dans ses opérations stratégiques, soit dans ses dispositions de combat.*

Je suppose, en effet, qu'une armée de 40,000 hommes soit chargée de défendre un pays contre une autre armée de 60,000 combattans; si elle prévient l'ennemi, elle pourra, par ses mouvemens stratégiques, mettre en action la grande masse de ses forces sur un seul point de la ligne d'opérations où l'ennemi n'aurait pas une quantité de forces égales; elle l'obligera ainsi à combattre avec désavantage, ou à faire des contre-ma-

(1) Si les généraux autrichiens avaient suivi cette maxime publiée en 1806, ils n'auraient pas essuyé les désastres d'Abensberg, Eckmühl et Ratisbonne, en 1809.

nœuvres qui retarderaient ses progrès : enfin elle pourra s'opposer à ces contre-manœuvres en prenant une seconde fois l'initiative.

Par l'application de ce système, un général, quoique inférieur, peut mettre en action un plus grand nombre de divisions dans une position décisive; il ajouterait encore à cet avantage en appliquant aux dispositions de combat, ce que nous venons de dire pour la stratégie; car il pourrait manœuvrer pour n'avoir à combattre qu'une partie du corps ennemi qui se trouverait sur le point désigné pour les efforts généraux. Ainsi, au lieu d'avoir affaire à toute l'armée ennemie, ce général peut, par la stratégie, n'avoir à combattre qu'un de ses corps, dont il paralysera encore une grande partie en dirigeant ses attaques sur une extrémité de sa ligne.

Il me reste encore à faire quelques observations sur l'attaque de Francfort. Nous avons déjà observé que les attaques de front sont ordinairement une absence total de grandes combinaisons militaires. Celles des Prussiens sur le front de Custine appartiennent sans contredit à cette classe.

La ligne des Français était perpendiculaire au Rhin, c'est-à-dire qu'elle y avait sa gauche appuyée; en manœuvrant donc contre cette gauche, on l'aurait forcée à se jeter sur Mayence : le centre et la droite, privés alors de leur point d'appui, coupés de la place et de leur ligne d'opération, auraient couru les risques d'être totalement détruits. Les alliés étaient protégés dans une telle entreprise par le grand coude que forme le Rhin, et s'ils s'étaient avancés avec la masse de leurs forces jusqu'à Wisbaden, en refusant leur gauche; ils auraient néanmoins conservé leurs communications avec la Lahn, Ehrenbreitstein et Coblentz, tandis qu'ils coupaient les Français de toutes leurs lignes secondaires. Une supériorité numérique très-décidée, jointe à la supériorité d'opinion et au mérite des officiers généraux, étaient de grands motifs pour frapper un coup décisif sur ce point. Loin de déloger Houchard à la droite, il aurait été convenable de l'attirer, autant que possible, sur la Haute-Lahn, du côté de Wetzlar et de Giessen; la perte de Custine n'en aurait été que plus certaine. En effet, la masse des forces prussiennes pouvait être réunie à Wisbaden et sur l'extrême gauche de ce général, avant même qu'il eût eu avis de leurs projets. Il n'aurait pas eu le temps de s'y soustraire, et il lui eût été impossible de vouloir s'y opposer successivement, avec

son aile gauche reléguée dans Mayence, son centre isolé sur la Nidda, et son aile droite engagée dans un mouvement trop étendu.

Enfin, je terminerai mes observations sur la seconde période de la campagne de 1792, en disant un mot sur la ligne générale d'opérations qui fut adoptée pour cette période. L'auteur de l'Histoire de France présente ces combinaisons comme des chefs-d'œuvre et comme le résultat d'un sytème nouveau. J'ai déjà dit, en parlant des opérations de la Belgique, ce que je pensais de cette dernière assertion. Il me paraît également que les opérations sur la Sarre et la Moselle auraient pu être mieux combinées, relativement au grand ensemble.

La ligne d'opérations entre la Meuse et le Rhin était certainement la plus importante pour les Français, parce qu'elle prenait en flanc et à revers celle de la Belgique; mais il fallait l'embrasser d'une manière différente. Si, au lieu d'envoyer 90,000 hommes dans les Pays-Bas pour les attaquer de front, Dumouriez avait réuni 60,000 hommes aux armées de Kellermann et de Custine, il aurait pu descendre le Rhin avec 115,000 hommes, et manœuvrer par sa droite, qui était maîtresse de Mayence, de manière à couper l'armée prussienne de la base de ses opérations. La position de l'électorat de Trèves et de Mayence était, relativement à la ligne générale des opérations, ce que la Suisse est relativement à la Haute-Italie et à la Souabe; c'est-à-dire qu'elle la flanquait et la prenait à revers. En calculant sous le rapport de l'art militaire, il est donc incontestable que Dumouriez aurait opéré bien plus en grand, s'il avait suivi cette ligne: il aurait fait ainsi sur l'extrême gauche des alliés, le même mouvement que l'Empereur Napoléon fit sur l'extrême droite de Mack par Donawerth; et Dumouriez aurait eu plus de chances en sa faveur, à raison de la plus grande étendue de la ligne des ennemis. La Belgique aurait été évacuée sans coup férir, et vraisemblablement l'armée alliée eût été forcée à mettre bas les armes, ou à se faire jour avec des pertes énormes, car elle était disséminée en plusieurs corps, depuis Luxembourg jusqu'à Gand. En supposant même que les Prussiens eussent réussi à repasser le Rhin, l'armée de Saxe-Teschen aurait toujours é é perdue.

Si des raisons majeures ont pu faire déterminer l'expédition de la Belgique, au moins paraît-il que le corps de Beurnonville aurait été beaucoup mieux employé, s'il eût été réuni à celui de Custine. On pouvait

laisser 2 ou 3,000 hommes de troupes légères devant le prince de Hohenlohe-Kirchberg, et porter environ 60,000 hommes aux environs de Mayence, pour manœuvrer au besoin sur l'une ou l'autre des rives du Rhin; au moyen de la réunion de ces forces, un succès contre l'armée prussienne aurait assuré la destruction des corps de Hohenlohe-Kirchberg et de Saxe-Teschen. Les efforts isolés et décousus de Custine et de Beurnonville, ne pouvaient avoir de succès plus brillant que celui d'amener leur réunion; pourquoi donc les exposer à être battus séparément, puisque cette réunion pouvait se faire sans obstacle, en dirigeant l'armée de la Moselle par le Hunsdruck sur Bingen? Cette expédition est un exemple de plus à citer contre les lignes doubles sur une même frontière, et contre ces belles réunions combinées à cinquante lieues en avant de la base des opérations; système trop vanté, parce qu'il a réussi quelquefois, et qui n'eût jamais réussi sans les fautes grossières des généraux ennemis.

CAMPAGNE DE 1793.

PREMIÈRE PÉRIODE.

CHAPITRE VII.

Ouverture de la campagne; opérations en Hollande; bataille de Nerwinden; retraite de la Belgique.

L'ÉVACUATION de la Champagne, par les armées coalisées, avait raffermi l'énergie du gouvernement français; les succès de Dumouriez en Belgique le rendirent fier et audacieux. D'un autre côté, tous les gouvernemens de l'Europe étaient convaincus que les revers des alliés provenaient de la faiblesse et de l'incohérence de leurs efforts, plutôt que de la supériorité des armes françaises; et ils paraissaient disposés à embrasser la cause commune des nations contre celle qui menaçait leur repos, et qui semblait vouloir rompre cette égalité d'influence que les diplomates appelaient balance politique.

Il ne paraissait pas difficile de bouleverser l'Europe entière avec de tels élémens de discorde, auxquels le jugement de Louis XVI vint bientôt mettre le comble. Le cabinet anglais était bien résolu de ne pas laisser échapper une aussi belle occasion, et ses négociations furent une des principales causes de la guerre générale. Ce ministère habile s'était emparé de toutes les passions, les armait en sa faveur, et se croyait assuré de la destruction de la France.

La mort du roi fut le signal d'une ligue générale. L'ambassadeur français eut ordre de quitter Londres, et la Convention déclara, le 1.er février, la guerre à l'Angleterre et à la Hollande. Le roi d'Espagne, dont la

conduite avait été noble et généreuse, pour chercher à sauver Louis XVI, s'arma pour venger un événement qu'il n'avait pu empêcher.

Tandis que ces guerres diplomatiques se poussaient avec vigueur, les armées alliées se renforçaient. Les Prussiens avaient recruté leur armée du Rhin, et assemblé, à la fin de janvier, sous les ordres du prince de Brunswick-Oels, un corps qui cantonnait aux environs de Wesel, et qui devait agir de concert avec l'armée des Pays-Bas. L'Autriche, qui aurait dû être guérie du système des demi-mesures, ne faisait pas des efforts proportionnés à ses moyens; malgré cela, elle renforça considérablement l'armée de Clairfayt qui était sur l'Erft, et dont le trop fameux prince de Cobourg prit le commandement. Les troupes hollandaises, hanovriennes et anglaises allaient bientôt grossir le nombre des ennemis au Nord.

Il s'en fallait de beaucoup que les armées françaises suivissent la même progression; leur position était beaucoup plus critique, après toutes leurs victoires, qu'elle ne l'avait été dans l'invasion des Prussiens. Les ressources de la levée des volontaires paraissaient être épuisées, et les bataillons étaient dans le plus grand délabrement. Les maladies et la désertion avaient considérablement réduit les cadres des corps; leur dissolution semblait plus vraisemblable que la réussite d'aucune mesure tendante à les compléter. Il est vrai que Sieyes avait sondé la plaie, et présenté un de ces grands rapports dans lesquels on remplace trop souvent la solidité du fond par l'arrangement des phrases. On décréta de porter l'armée au complet de 420,000 hommes d'infanterie, et 55,000 de cavalerie; mais on ne prit aucune des mesures qui pouvaient opérer cette levée.

Au lieu de ce brillant état militaire, les armées françaises n'offraient pas, à l'entrée de la campagne, une force effective de plus de 165,000 hommes divisés en sept armées, comme suit:

70,000 au Nord et sur la Meuse,
20,000 sur la Moselle,
30,000 à Mayence et sur le Rhin,
15,000 en Alsace,
15,000 aux Alpes,
15,000 en Italie.

Ces forces, qui auraient pu faire quelque chose de grand, si la masse

en eût été employée au point principal, et si elle avait été dirigée par un génie supérieur, furent divisées pour de misérables accessoires, et paralysées par leur dispersion.

Dumouriez dirigeait les opérations générales au Nord; ses succès l'avaient rendu suspect à des hommes qui affectaient de ne vouloir que des égaux, et qui en effet ne voulaient pas en avoir. Cette lutte entre le pouvoir et les généraux, privait les armées des choses les plus urgentes, et l'ineptie de l'administration augmenta ces privations au point de causer les plus grands désastres.

Dumouriez, ainsi contrarié, forma des plans gigantesques, et les fit reposer sur des calculs politiques qui pouvaient lui faire secouer le joug d'un gouvernement odieux, dont les égaremens menaçaient d'anéantir sa patrie. Le général oublia les règles de l'art, pour se faire chef de parti; et, sans blâmer ses opérations, nous analiserons leurs rapports avec les principes de toutes les bonnes combinaisons.

Depuis la déclaration de guerre à la Hollande, le front de la ligne générale des opérations au Nord s'étendait de la mer à la Suisse; le centre de cette ligne était coupé par la position des alliés sur la Moselle, à Coblentz, Trèves et Luxembourg. L'extrémité gauche était menacée par les places hollandaises, d'où l'on pouvait même inquiéter ses derrières. Par cette position des armées alliées, elles avaient tous les avantages pour porter leur masse sur la ligne centrale, et pour former deux lignes intérieures, en isolant ainsi les armées françaises.

Il était donc de la plus haute importance pour les deux partis, de prendre l'initiative des mouvemens, et cela intéressait surtout les Français.

Les 70,000 hommes qui se trouvaient sur la Meuse et au Nord, auraient dû manœuvrer par leur droite, et l'appuyer au Rhin perpendiculairement à son cours, tandis que les armées de Mayence et de la Moselle réunies eussent manœuvré par leur gauche dans la même direction, afin de gagner Coblentz, et de se lier avec l'armée de Dumouriez; les trois armées auraient ainsi formé une masse intérieure qui eût isolé tous les corps séparés des alliés, et qui, en les attaquant vigoureusement, aurait pu en avoir bon marché. En supposant que Dumouriez eût détaché 30,000 hommes pour des petits corps d'observation, il lui serait resté 90,000 hommes disponibles; on sait tout ce qu'un général peut

faire avec de tels moyens, lorsqu'il est aussi actif et entreprenant que ses ennemis le sont peu.

Au lieu de combiner ainsi l'emploi de 110,000 hommes que l'on avait sur le Rhin, Dumouriez, emporté par son imagination, enleva, pour conquérir la Hollande, 15,000 hommes à une armée qu'il aurait été plus convenable de renforcer (1); il laissa ainsi cette armée en face d'ennemis supérieurs, dans une chaine de cantonnemens disséminés, devant laquelle il suffisait de se présenter pour y semer le désordre et l'épouvante.

Les autres parties de la ligne d'opérations furent embrassées également par des corps d'armée, isolés sans but raisonnable sur la Moselle et sur le Rhin : partout les mouvemens présentèrent le même défaut d'accord, la même incohérence.

Aussitôt que la guerre eut été déclarée à la Hollande, Dumouriez résolut de l'envahir. Son projet, plus politique que militaire, était de réunir ce pays à la Belgique, d'y établir un gouvernement indépendant, d'y faire des levées d'hommes, de porter son armée à 120,000 combattans, de faire un armistice avec les Autrichiens, et de marcher sur Paris pour mettre un terme aux fureurs d'un gouvernement anarchique. Il rassembla à cet effet, aux environs d'Anvers, un corps de 15,000 hommes destiné à l'invasion.

Le général Miranda commandait l'armée du Nord; il devait d'abord bombarder vivement Maëstricht, chercher à s'emparer de Venlo, et marcher, dans tous les cas, par Nimègue, pour se lier avec le corps de Dumouriez, dès que celui-ci aurait passé le Moerdick. Les armées des Ardennes et de la Belgique devaient couvrir ce siége comme corps d'observation; elles étaient commandées par les généraux Valence et Lanoue, et cantonnaient depuis Venlo jusqu'à Stavelot, *sur un front de plus de trente lieues, en présence d'une armée ennemie, qui était plus concentrée et supérieure en nombre.* Valence devait prendre le commandement général, et venir remplacer Miranda au siége de Maëstricht, si celui-ci partait pour Nimègue avant que la place eût capitulé. La di-

(1) Je sais fort bien que Dumouriez n'était pas maître de disposer des armées du Rhin et de la Moselle; je ne prétends donc pas blâmer le plan de ce général, mais bien celui de la direction générale des opérations.

vision Harville était à Namur pour couvrir la droite par la Haute-Meuse.

Ce projet présentait plusieurs inconvéniens majeurs, entre autres celui de laisser une grande armée ennemie sur l'extrême droite, et presque sur les derrières de la ligne d'opérations. Heureusement qu'il ne fut pas suivi dans tous ses points; car, si Miranda avait été engagé en Hollande lorsque le prince de Cobourg commença ses opérations, et que les Autrichiens eussent su profiter de leurs avantages, Valence aurait été accablé, et toutes les troupes qui se trouvaient en Hollande, exposées à une ruine certaine, puisqu'elles auraient été forcées de se faire un jour pour regagner les frontières.

Les forces que les alliés devaient opposer à celles des Français étaient distribuées de la manière suivante:

Les Hollandais, sous le prince d'Orange, se rassemblaient à Gorcum et Heusden, où ils furent joints par 5 ou 6,000 Anglais. Le prince de Brunswick-Oels, informé de la déclaration de guerre à la Hollande et des projets sur Venlo, jeta 3,000 hommes dans la place, et se mit en devoir d'agir avec le prince d'Orange ou avec l'armée de Cobourg.

La grande armée autrichienne occupait la même position derrière l'Erft; sa ligne s'étendait depuis Greverboich jusqu'à Enskirchen; l'avant-garde cantonnait le long de la Roër, depuis Loevening jusqu'à Niddeghem: Juliers se trouvait devant le centre de cette première ligne.

Le prince de Hohenlohe et Beaulieu tenaient toujours Luxembourg et la ligne de la Moselle.

L'armée du roi de Prusse était en cantonnement sur la rive droite du Rhin, devant Mayence. Un cordon de troupes s'étendait de là jusque dans le Brisgaw.

Dumouriez savait que le seul moyen de rendre son expédition possible était de profiter, avec la rapidité de l'éclair, de la dissémination des troupes hollandaises, et de l'achever avant même qu'on en eût avis. Il prit toutes les mesures nécessaires pour donner le change sur son séjour à Anvers, et sur le petit rassemblement qu'il y préparait; il ne négligea rien pour cacher ensuite la faiblesse de ses moyens lorsqu'il eut commencé les hostilités.

Son corps fut organisé en quatre petites divisions; l'avant-garde, sous Berneron, était de 4 bataillons, 2 corps francs, et environ 400 chevaux. La division de droite, sous le général d'Arçon, était de 11 bataillons et

150 hussards. La division de gauche, sous le colonel Leclerc, avait 9 bataillons et 150 chevaux. L'arrière-garde, sous le colonel Tilly, était de 2 bataillons, quelques troupes légères, et 200 chevaux. .

Cette petite armée entra le 17 février sur le territoire hollandais, et prit des cantonnemens très-serrés depuis Berg-op-Zoom jusqu'à une lieue de Breda. Dumouriez la joignit, le 22, avec l'artillerie et les derniers corps.

L'avant-garde avait eu ordre de se mettre en marche le 16, et de pousser un détachement de 800 hommes jusqu'au Moerdyck pour s'emparer de tous les bateaux. Lorsque le général arriva à l'armée, il trouva que cet ordre avait été négligé, et que les ennemis avaient retiré toutes les embarcations. Il porta sur-le-champ le général Berneron en avant, pour assiéger Klundert et Willhemstadt; ordonna à la division de droite d'attaquer Breda, tandis que celle de gauche bloquerait Berg-op-Zoom et Steenberg. Le général en chef prit une position intermédiaire avec son arrière-garde, afin de soutenir au besoin les deux divisions. Le projet de Dumouriez ne pouvait guère s'accorder avec des siéges; mais il savait qu'il n'existait aucun système général de défense chez ses ennemis; que les commandans étaient sans expérience et les places mal tenues; il comptait donc d'en prendre une pour en faire sa place d'arme, de se glisser entre les autres jusqu'au Moerdyck, et de passer ce bras de mer pour pénétrer au cœur de la Hollande.

Une semblable entreprise ne peut être excusée que par l'opinion où Dumouriez était, que tous les Bataves se lèveraient pour se joindre à lui. Ici toutes les combinaisons de l'art doivent cesser; car il eût été ridicule de vouloir passer successivement un bras de mer de deux lieues, avec vingt-trois bateaux qui ne pouvaient passer que 1200 hommes; tandis qu'en opérant par Nimègue sur l'extrême gauche de la ligne de défense des Hollandais, on aurait eu les mêmes avantages de combinaisons, une rivière ordinaire à passer, et l'on se serait lié ainsi de plus près aux opérations sur la Meuse, avec lesquelles on aurait formé *ligne intérieure.*

Quoi qu'il en soit, Dumouriez réussit d'abord au-delà de ses espérances. Le général d'Arçon, sans ouvrir la tranchée devant Breda, établit deux batteries de mortiers du côté du village de Hage : après un bombardement de trois jours, et au moment où le général d'Arçon aller lever

le siège faute de munitions, la place capitula; cette reddition honteuse pour le comte de Byland, fut accélérée par l'adresse du général, qui envoya son aide-de-camp Devaux pour sommer le gouverneur, en le menaçant de l'arrivée du général en chef et de toute l'armée. On trouva 200 pièces de canon et une forteresse en bon état : la garnison, forte de 2,400 hommes, eut la liberté de se retirer. Le petit fort de Klundert fut pris deux jours après : le gouverneur, qui n'avait qu'une faible garnison de 150 hommes et qui ne pouvait plus tenir dans une bicoque incendiée, encloua ses canons, chercha à se faire jour et se fit tuer honorablement : on trouva sur lui les clefs de la place et le détachement mit bas les armes.

Après ces premiers succès, le général d'Arçon fut chargé d'aller prendre Gertruydenberg, et l'avant-garde dut assiéger Willhemstadt, avec les munitions trouvées à Klundert. Dumouriez se tenait pendant ce temps en intermédiaire et veillait aux préparatifs de l'embarquement : Gertruydenberg, aussi mal défendu que Breda, se rendit le troisième jour. Le général de Flers, qui amena un renfort de 6,000 hommes, releva la division de gauche qui bloquait Berg-op-Zoom et Stenberg. Le colonel Leclerc vint avec cette division prendre position à Steenberghen et Oudenborch.

Pendant que ces choses se passaient, l'armée hollandaise s'était rassemblée au environs de Gorcum et de Heusden; elle tenait des détachemens au Stry et à l'île de Dordt; par cette position centrale, elle pouvait soutenir Grave, Bois-le-Duc et la Hollande, et se lier au besoin avec le corps prussien du prince de Brunswick-Oels.

Dumouriez, qui avait trouvé une marine assez considérable à Gertruydenberg, allait enfin embarquer son avant-garde pour passer le Bisbos et s'emparer de Dordt, dans la nuit du 9 au 10 mars, lorsque les événemens qui s'étaient passés sur la Meuse le rappelèrent à la grande armée.

Il reçut, le 8 au soir, l'ordre positif d'en venir prendre le commandement et d'abandonner son projet sur la Hollande. Au lieu d'emmener son corps d'armée avec lui, il le laissa sous les ordres du général de Flers et partit, le 9, au matin.

Nous allons reprendre les mouvemens réciproques des armées sur la Meuse.

En suite de l'ordre que Miranda en avait reçu, il avait détaché la division de Champmorin sur Venlo, le 11 février : ce général, après s'être emparé du petit fort de Stevenswert, arriva à celui de Saint-Michel dans le même instant où les 3,000 Prussiens venaient d'entrer dans la place. Ce fort, qui est situé sur la rive gauche de la Meuse, se trouvant en mauvais état, avait été évacué; le général Champmorin le fit occuper, et bombarda ensuite la ville; mais lorsqu'il fut informé que le prince l'avait devancé, il abandonna son projet.

Le corps du prince de Brunswick cantonnait sur la Niers, se liant avec l'aile droite des Autrichiens : sa place de rassemblement était sur les hauteurs en avant de Lobrecht et Krickenbeck; il resta dans les environs jusqu'au 3 mars, où il attaqua les postes qui étaient établis sur la Schwalmé. Ce petit corps, qui ne formait pas même une bonne colonne, n'en forma pas moins de cinq; heureusement pour lui qu'il ne trouva pas les Français dont les détachemens s'étaient repliés sur Ruremonde, par suite des mouvemens généraux dont nous allons rendre compte; il n'y eut de part et d'autre que quelques hommes tués.

Miranda, de son côté, avait investi Maëstricht et en commença le siége le 20 février ; le bombardement, poussé avec activité, mit le feu dans plusieurs quartiers de la ville : le prince de Hesse, qui la commandait, y répondit avec vigueur.

Pendant que ces choses se passaient, l'armée autrichienne s'était rassemblée : elle était forte de 60,000 hommes.

Valence, contrarié par les représentans du peuple, avait laissé l'armée française dans sa longue chaîne de cantonnemens; l'avant-garde était composée de trois corps. Dampierre était à Aix-la-Chapelle; Stengel commandait sur la Roër; Miaczinsky à Rolduc.

Le prince de Cobourg et Clairfayt passèrent la Roër le 1.er mars, près de Aldenhoven, où ils établirent leur quartier-général ; l'archiduc Charles, à la tête de l'avant-garde, s'empara du poste important et des redoutes de Hogen; une colonne, sous les ordres du comte de Latour, se porta sur Linnich à droite; tandis que le prince de Wurtemberg se dirigeait par la gauche sur Aix-la-Chapelle, où il entra le lendemain. L'armée se porta le 2 à Rolduc; l'archiduc Charles marcha sur Maëstricht

le 3, avec l'avant-garde, et fit lever le blocus sur la rive droite de la Meuse; le général Leveneur, qui formait l'investissement du faubourg de Wick sur cette rive, eut heureusement le temps de sauver son artillerie et de se retirer.

Cette longue *chaîne* fut percée sans grande résistance, et par un malheur trop fréquent dans les armées françaises, on n'avait pas même déterminé le lieu de rassemblement (1). La déroute fut complète à Aix-la-Chapelle; tous les postes se retirèrent en désordre, en partie sur Liège et en partie sur Maëstricht. Le général Miaczinsky, avec les troupes qui se trouvaient à Linnich et Rolduc, se replia par Aix-la-Chapelle, après qu'une partie de l'armée autrichienne y avait déjà passé; il fut assez heureux pour rejoindre Dampierre à Herve.

Le prince de Brunswick-Oels, soutenu par une colonne autrichienne aux ordres du général Venkheim, avait attaqué, le 3 mars, la gauche des Français, en avant de Ruremonde. Le général Lamorlière fut repoussé, le 4, par la colonne du comte de Latour, qui avait pris la même direction depuis Linnich : les généraux Champmorin et Lamorlière se retirèrent sur Diest.

Miranda avait reçu l'ordre de Dumouriez, de se soutenir aussi longtemps qu'il le pourrait sur la rive gauche de la Meuse, pour continuer le bombardement, s'il y était forcé; il devait ensuite prendre la bonne position entre Maëstricht et Tongres, et y attendre l'ennemi. Au lieu de se conformer à ces dispositions, le général ordonna d'abandonner les rives de la Meuse et de se retirer sur Tongres et Saint-Tron.

Cette opération eut lieu avec tant de précipitation, qu'à l'exception de l'artillerie de siége, on ne sauva rien, pas même les bagages des troupes:

---

(1) On a toujours prétendu que les armées françaises ne pouvaient pas faire des retraites avec autant d'ordre que les Allemands, et l'on a attribué au caractère national la cause de quelques déroutes. Rien n'est plus absurde; la véritable cause de ces désordres provient de la négligence des états-majors à fixer des lieux de rassemblemens concentriques et bien couverts : il est même rare, dans les armées françaises, qu'on prenne la précaution d'en indiquer. J'ai vu bien des faux mouvemens qui n'auraient pas eu lieu si cette précaution avait été prise ; et l'on ne saurait trop la recommander aux généraux qui dirigent les états-majors. La supériorité des Autrichiens dans les retraites n'a donc que cette petite cause.

si l'artillerie fut conservée, on le doit au général du génie Bouchet, qui donna les ordres nécessaires pour l'évacuer.

L'avant-garde des Autrichiens passa la Meuse et fut soutenue par la première ligne de l'armée; elle atteignit l'arrière-garde de Miranda près de Tongres, que l'archiduc Charles emporta. L'infanterie des armées d'observation, qui revenait de Liége pour prendre la même route et se réunir à Miranda, risqua d'être prévenue par l'ennemi; Valence la sauva, en exécutant lui-même une brillante charge de cavalerie dans la plaine de Tongres.

Les généraux Dampierre et Champmorin se réunirent alors à l'armée qui se retira par Tirlemont jusqu'à Louvain, tandis que Stengel et Neuilly avaient pris la direction de Namur avec la division de droite. Les Autrichiens passèrent la Meuse et entrèrent à Liége; la grande armée suivit les Français et occupa tous les villages entre Tongres et Tirlemont.

Dumouriez s'était arrêté quelques jours à Anvers et à Bruxelles, pour réorganiser un peu les affaires administratives et politiques, qui allaient encore plus mal que les affaires militaires. Il arriva enfin à l'armée, le 13 mars, et la trouva dans une mauvaise position; les 3 divisions d'infanterie étaient campées sur les hauteurs en arrière de Louvain, couvertes par le canal de Malines; la réserve et un corps de cavalerie se trouvaient près de Bautersem, à trois lieues en avant; l'avant-garde était à Cumptich, à deux lieues plus loin encore. Si l'ennemi, qui était en face de l'avant-garde avec des forces considérables, l'avait tournée par la droite, ces 2 divisions, hors d'état de se soutenir, auraient été successivement enlevées ou culbutées sur l'armée, dont la position aurait pu devenir très-critique, puisqu'elle n'avait ni champ de bataille reconnu, *ni ordre de rassemblement*, et qu'elle aurait eu la masse de l'ennemi sur une extrémité de sa ligne. Le général en chef fit sur-le-champ de nouvelles dispositions et l'armée fut organisée de la manière suivante:

AVANT-GARDE.

Général Lamarche.
4,500 fantassins.
1,500 chevaux.

AILE GAUCHE.	CENTRE.	AILE DROITE.
Lieutenans-gén. Miranda, Miaczinsky, Champmorin.	Duc de Chartres. Ruault, Dietman.	Valence, Dampierre, Leveneur, Neuilly.
18 bataillons, 2,000 chevaux.	18 bataillons.	18 bataillons. 2,000 chevaux.

RÉSERVE.
Général Chancel.
8 bataillons de grenadiers.

Le général Dampierre fut placé avec les flanqueurs de droite, à Hougaerde, à droite de Cumptich; le général Neuilly marcha de Judoigne à Lummen, pour appuyer cette aile et pour déborder au besoin la gauche des Autrichiens. Le général Miaczinski, avec les flanqueurs de gauche, dut se porter du côté de Halen, entre Diest et Tirlemont, en couvrant son front par la Gette. Le général Champmorin devait occuper Diest, et mettre ce poste fermé en état de défense. Lamorlière laissa un détachement à Arschott, afin de communiquer avec Champmorin, et porta sa division à Lier, *pour éclairer* la Campine et couvrir la retraite de l'armée de Hollande.

Le 15 mars au matin, l'avant-garde autrichienne, toujours conduite par le jeune archiduc Charles, surprit Tirlemont, et fit environ 300 prisonniers. Le général Dampierre ayant entendu la fusillade, prit sur lui d'abandonner Hougaerde pour se retirer sur Louvain, et de mander au général Neuilly d'en faire autant sur Judoigne.

Ce faux mouvement de l'aile droite pouvait avoir les suites les plus funestes si l'ennemi l'avait connu: Dumouriez ordonna que les deux divisions reprissent leurs postes dans la nuit même. Par une circonstance assez remarquable, le général Miaczinski en avait fait autant à la gauche, et s'étoit retiré dans le bois de Louvain, où on ne put le trouver que deux jours après. Le général en chef, pour réparer cet accident, ordonna

à la division Champmorin de se porter vivement sur les hauteurs d'Oplinter, à gauche de Tirlemont, où elle arriva le 16 au soir.

Dumouriez savait combien il importait, dans la position où il se trouvait, de rétablir la confiance de l'armée par un petit mouvement offensif, qui contribuerait également à en imposer à l'ennemi; il se décida en conséquence à faire attaquer de nouveau, le 16 au matin, l'avant-garde autrichienne qui tenait Tirlemont et l'espace entre les Deux-Gettes.

Lorsque Tirlemont eut été emporté, les Autrichiens, qui se trouvaient menacés sur leur droite, par la position de Miranda à Oplinter, se retirèrent derrière la Petite-Gette, sur les hauteurs de Nerlanden et de Winden. Ils négligèrent d'occuper l'important poste de Goizenhoven, qui est situé entre les Deux-Gettes, à une lieue et demie en avant de Tirlemont, qui domine tous les environs, et dont les abords sont défendus par un terrain coupé de haies et de fossés. Le général Lamarche s'y établit avec l'avant-garde et du canon.

L'armée autrichienne s'était mise en marche, le 16 au matin, de sa position près de Saint-Tron, pour aller en prendre une autre à Hougaerde, en arrière de la Grande-Gette; son avant-garde se reporta sur Goizenhoven, attaqua ce poste avec impétuosité, et fit des prodiges de valeur. Les cuirassiers de l'Empereur surtout vinrent charger, à plusieurs reprises, deux lignes d'infanterie postées derrière un double rang de fossés et de haies, et s'emparèrent de la batterie placée sur le mamelon; ils furent chargés et chassés à leur tour par le 5.e régiment de hussards, à la tête duquel combattaient Valence et Lamarche; les Autrichiens, voyant que leurs efforts étaient inutiles, cherchèrent à tourner le village par la droite; mais la division Neuilly, qui avait passé la Gette à Lumen, arriva à Heylissem, et ils se décidèrent à la retraite.

Le combat de Tirlemont, où l'ennemi perdit plus de 800 hommes, rendit toute la confiance à l'armée française, et décida Dumouriez à en profiter pour livrer une bataille qui lui paraissait inévitable; en effet, les Autrichiens pouvaient recevoir tous les jours de nombreux renforts, et les Français n'en avaient presque point à espérer; leur armée n'était ni assez disciplinée ni assez solide pour faire une retraite lente et manœuvrière devant des forces supérieures, et ils auraient eu tout à craindre, si on les avait forcés à recevoir une bataille défensive, dont la perte était inévitable.

Le gain d'une bataille, au contraire, eût donné à Dumouriez le moyen d'achever la levée des bataillons belges, et de repousser le prince de Cobourg au-delà de la Meuse, ou peut-être jusqu'au-delà du Rhin (1).

Le général en chef se décida donc à prendre l'initiative, et à attaquer l'ennemi. Il mit son armée en bataille, le 17 mars; la droite vers Heylissem, la gauche vers Orsmael; des corps de flancs à Goizenhoven sur la droite, et à Oplinter sur la gauche (pl. XXVII, *aa*); il reconnut ensuite la position des Autrichiens.

Le gros de leur infanterie était campé sur deux lignes; la droite sur les hauteurs, en arrière de Oberwinden; la gauche, en avant de Neerlanden (*bb*). Le général Colloredo commandait la première ligne. Le duc de Wirtemberg commandait la seconde ligne, au centre de laquelle se trouvaient les dragons de Cobourg, et qui était soutenue en réserve par quatre autres corps de cavalerie. L'avant-garde, aux ordres de l'archiduc Charles, prit poste à l'extrême droite, sur une ligne, avec une réserve; elle appuyait à la chaussée de Tirlemont; le flanc droit, près du village de Dormal, était couvert par une division de cavalerie qui observait la plaine de Leau avec quelques bataillons. Le général Clairfayt formait l'aile gauche par un crochet, appuyant son flanc gauche à Racourt, et le flanc droit aux deux lignes d'infanterie vers Oberwinden (*cc*). Cette aile était composée de 3 bataillons de grenadiers aux ordres du général Alvinzy, de 6 bataillons Wallons, de 13 escadrons de hussards de Blankenstein et dragons de Latour. Racourt était soutenu par 2 bataillons d'infanterie; le front était couvert par la Petite-Gette et par les trois villages de Winden (Oberwinden, Mittelwinden et Neerwinden), qui étaient garnis d'infanterie; Leau n'était pas occupé.

Dumouriez calculait que le prince de Cobourg devait avoir la masse de ses forces sur la direction de Tongres et Saint-Tron, à cause de la nécessité où il était de tirer ses vivres de Liége; il jugea en conséquence

(1) Dumouriez, dans ses *Mémoires*, ajoute à ces raisons celle de pouvoir reprendre son expédition contre la Hollande. Son imagination trop ardente ne savait subordonner ses rêves à aucune probabilité. Cette expédition était une faute militaire à l'ouverture de la campagne; elle eût été une extravagance, lorsque 45,000 Hollandais, Prussiens, Hanovriens et Anglais, défendaient ce pays, et que la grande armée autrichienne pouvait se renforcer jusqu'à 80,000 hommes sur l'extrême droite, et presque sur les derrières de la ligne d'opérations des Français.

que sa gauche, qui s'étendait du côté de Landen, devait être plus faible et susceptible d'être tournée. En avant de l'aile gauche des ennemis, se trouvait la tombe de Mittelwinden, qui domine les trois villages de Winden, et dont la possession devait contribuer beaucoup au gain de la bataille.

Le général établit ses combinaisons sur ces données, et fit les dispositions suivantes pour le 18:

L'armée française fut formée sur 8 colonnes;

Les trois premières formèrent l'attaque de droite aux ordres de Valence (*dd*); deux autres formaient l'attaque du centre sous le duc de Chartres (*ee*); les trois dernières étaient chargées de l'attaque de gauche sous les ordres de Miranda (*ff*).

La première colonne de droite, composée de l'avant-garde aux ordres du général Lamarche, débouchant par le pont de Neerheylissem, devait se porter dans la plaine entre Landen et Oberwinden, pour déborder la gauche de l'ennemi. La deuxième colonne, composée de l'infanterie de l'armée des Ardennes aux ordres du lieutenant-général Leveneur, et soutenue par un gros corps de cavalerie, devait déboucher aussi par le même point, se porter avec rapidité sur la tombe de Mittelwinden, et attaquer le village d'Oberwinden, qui ne pouvait résister au canon de 12 placé sur la tombe. La troisième colonne aux ordres du général Neuilly, débouchant aussi par le même pont, devait attaquer en même temps le village de Neerwinden par sa droite. Après la réussite de ces attaques, le général Valence, qui les commandait, devait changer de direction obliquement à gauche, en marchant en bataille, pousser les Autrichiens devant lui jusqu'au-delà de Landen, et prendre position faisant face à Saint-Tron.

L'attaque du centre, commandée par le duc de Chartres, était composée des deux colonnes (*ee*). La quatrième colonne, commandée par le lieutenant-général Dietmann, passant la rivière au pont d'Esemael, devait traverser rapidement le village, qui n'était occupé que par quelques tirailleurs impériaux, et se porter directement sur le front du village de Neerwinden. La cinquième colonne, commandée par le général Dampierre, avait ordre de passer au pont d'Heylissem, et de se porter sur la gauche de Neerwinden. Ces deux colonnes devaient ensuite suivre le mouvement de la droite, en formant une ligne diagonale avec leur point de départ.

L'attaque de la gauche, aux ordres du général Miranda, était composée de trois colonnes.

La sixième, aux ordres du général Miaczinsky, passant la rivière à Overhespen, attaqua devant elle, en se dirigeant sur Neerlanden, observant de ne jamais dépasser la tête de la cinquième colonne. La septième colonne, aux ordres du général Ruault, devait passer la rivière au pont d'Orsmael, et attaquer par le grand chemin de Saint-Tron. La huitième colonne (*g*) aux ordres du général Champmorin, avait ordre de passer la rivière au pont de Bingen sous Neerlinter, et d'occuper Leau, qu'elle devait tenir jusqu'à la fin de la bataille.

Par cette disposition, le poste fortifié de Leau devenait le pivot d'un mouvement général de conversion à gauche; si ce mouvement avait réussi, l'armée aurait eu sa droite appuyée à Saint-Tron, et forcé ainsi la retraite de l'ennemi sur Tongres.

Le 18 mars, entre sept et huit heures du matin, toutes les colonnes se mirent en mouvement avec beaucoup d'ordre, et passèrent la rivière sans obstacle. Le général Lamarche se porta d'abord dans la plaine de Landen; cette colonne, n'y trouvant pas d'ennemis, commit la faute de se rabattre par sa gauche sur le village d'Oberwinden, et de se confondre avec la seconde colonne; celle-ci fut retardée par la lenteur de la marche de l'artillerie; cependant elle attaqua, sur les deux heures, le village d'Oberwinden et la tombe de Mittelwinden, avec tant de vigueur, qu'elle les emporta; mais elle n'eut pas la sagesse de garder la position de la tombe, que les Autrichiens reprirent, et qui fut disputée toute la journée. Le général Clairfayt, conversant alors avec sa gauche, reprit Racourt et Oberwinden, et menaça les flancs des autres attaques (*cc*).

La troisième colonne entra dans Neerwinden, où elle ne trouva que les troupes légères des Impériaux. Un bataillon de la Charente se distingua dans cette attaque; mais, par un malentendu entre les généraux Valence et Neuilly, ce dernier abandonna presque aussitôt le village pour s'étendre dans la plaine, en s'approchant de la deuxième colonne. Les Autrichiens firent alors marcher la gauche de leurs deux lignes d'infanterie sur Neerwinden, et y rentrèrent (*hh*); mais ils en furent chassés une seconde fois par les quatrième et cinquième colonnes aux ordres du duc de Chartres.

Le général Desforêts, excellent officier, y fut blessé d'un coup de

feu à la tête; la confusion se mit dans cette attaque; le village se trouva encombré d'infanterie, qui se mêla, se mit en désordre, et l'abandonna encore à l'approche de l'ennemi.

Le général Dumouriez, qui arriva sur ses entrefaites, fit attaquer le village pour la troisième fois par toute sa droite; le régiment de Deux-Ponts y pénétra, malgré la plus vive résistance, et perdit plus de 300 hommes; mais l'ennemi avait eu le temps de faire marcher sur ce point décisif toutes les troupes de son centre et une partie de celle de la droite (*h i*), et les Français évacuèrent Neerwinden, qui resta rempli de morts et de blessés des deux partis. Tout ce que Dumouriez put faire, fut de reformer sa ligne à cent pas du village. Dans ce moment critique, la cavalerie impériale déboucha dans la plaine, et forma deux attaques; la première entre Mittelwinden et Neerwinden; la seconde, à gauche de ce village, était dirigée sur la gauche des deux lignes d'infanterie. Valence, saisissant l'importance de ce mouvement, chargea impétueusement, sur la première attaque, à la tête de la cavalerie française. Le choc fut rude; Valence y reçut plusieurs coups de sabre, et fut obligé de se faire transporter à Tirlemont; mais la cavalerie impériale fut repoussée.

La seconde attaque de cavalerie déboucha au même instant que la première (*l l*), et avec la même fureur, par la gauche de Neerwinden, pour se jeter sur l'infanterie de la quatrième colonne. Le général Thouvenot, qui s'y était porté, fit ouvrir les rangs pour la laisser passer; ensuite il fit faire si à propos une décharge de mousqueterie par le régiment de Deux-Ponts, et une décharge de canon à mitraille, que presque toute cette cavalerie fut détruite.

Dès lors la bataille cessa à la droite et au centre; les Français, pleins de confiance, restèrent en bon ordre sur le champ de bataille, et se disposaient à renouveler l'attaque le lendemain, afin de décider la victoire, qui, quoique incertaine, penchait néanmoins en leur faveur.

Cependant les affaires allaient bien différemment à la gauche. Les sixième et septième colonnes avaient attaqué avec beaucoup de vigueur, et s'étaient emparées d'Orsmael; mais l'archiduc Charles ayant fait reprendre ce poste par ses grenadiers, tandis que le général Beujousky s'avançait par la chaussée (*m m*), la terreur se mit dans les bataillons de volontaires, qui abandonnèrent les troupes de ligne. Les Impériaux augmen-

tèrent le désordre par une charge de cavalerie, qui acheva de mettre ces deux colonnes en déroute. Guiscard, maréchal de camp de l'artillerie, fut tué, ainsi que plusieurs aides-de-camp et officiers d'état-major; les généraux Ruault et Ihler furent légèrement blessés.

Il y avait encore bien de la ressource : il n'était pas plus de deux heures après midi; les Impériaux ne poursuivaient pas ces deux colonnes, qui avaient repassé le pont d'Orsmael; le général Miranda venait de recevoir l'avis que les 8 bataillons du corps des flanqueurs de Miaczinsky étaient arrivés à Tirlemont, tous frais, et qu'il pouvait se renforcer en leur faisant occuper la hauteur de Wommersem en-deçà de la Gette. Mais, soit que ce général eût perdu la tête, soit qu'il se livrât à son ressentiment contre le général Valence, il donna l'ordre de la retraite, et l'exécuta jusque derrière Tirlemont (*nn*), à plus de deux lieues du champ de bataille. Ce qu'il y eut de plus extraordinaire dans sa conduite, c'est qu'il n'envoya au général en chef aucun avis de ce mouvement, qui livrait le centre et la droite de l'armée à tout le poids des efforts de l'ennemi : heureusement que les Autrichiens ne profitèrent pas de cette retraite, ni pour se débarrasser de la gauche qu'ils pouvaient détruire entièrement, en la poursuivant jusqu'à Tirlemont, ni pour recommencer l'attaque contre le centre et la droite, qu'ils pouvaient prendre en flanc.

Le général Champmorin s'était emparé de Leau, où il se maintint jusqu'après la retraite du général Miranda; il abandonna très-tard ce poste, repassa le pont de Bingen, qu'il coupa après lui, et remonta à sa position d'Oplinter (o o).

Dumouriez avait été occupé, pendant toute l'action, à rétablir l'ordre à sa droite et à son centre, où devaient se porter les coups décisifs, puisque cette partie de l'armée était chargée de tout le mouvement, dont la gauche était le pivot. A deux heures après midi, il avait entendu cesser le feu à sa gauche, qui jusqu'alors avait été très-vif; mais il avait d'abord attribué ce silence à un succès. Il avait pu juger par la progression du feu, que les sixième et septième colonnes, après avoir poussé ce qui était devant elles, s'étaient arrêtées à un point fixe pour ne pas dépasser la tête des colonnes de droite; mais rien ne pouvait lui faire conjecturer l'inconcevable retraite du général Miranda, et il est peut-être heureux de l'avoir ignorée dans le moment où il était occupé à réparer le désordre de la droite et du centre.

Sur la fin de la journée, le général en chef remarqua des colonnes ennemies, qui venaient de leur aile droite pour renforcer la gauche, ce qui lui donna quelques soupçons. Il passa ainsi la soirée devant le village de Neerwinden; mais à la fin ces soupçons, qu'il n'avait communiqués qu'au général Thouvenot, s'étant changés en inquiétudes réelles, Dumouriez partit avec le chef de l'état-major pour se porter à sa gauche. En arrivant au village de Laer, à dix heures du soir, il fut étonné de le voir abandonné par ordre du général Dampierre, qui, après s'être conduit avec beaucoup de valeur dans la bataille, avait repassé la Gette sans ordre, à la nuit tombante, et s'était retiré à sa première position d'Esemael. Le général en chef arriva ensuite près du pont d'Orsmael, qu'il croyait occupé par les colonnes de Miranda, et qui l'était par les hullans autrichiens. Il se replia par le grand chemin de Tongres sur Tirlemont, étonné du silence et de la solitude qu'il trouva jusqu'à une demi-lieue de cette ville. Il rencontra là 3 ou 4 bataillons qui bordaient le grand chemin, sans cavalerie et sans ordre, et qui lui apprirent la honteuse retraite de sa gauche.

Dumouriez trouva dans Tirlemont le général Miranda qui écrivait à ses amis. Le général Valence avait fait des efforts inutiles pour l'engager à se porter en avant, en l'assurant que la bataille était gagnée par la droite et le centre, et que ce mouvement achèverait de décider le succès.

Dumouriez lui ordonna très-sévèrement de rassembler son corps d'armée dans la nuit même, et d'aller occuper la hauteur de Wommersem, ainsi que la chaussée et les ponts d'Orsmael et de Neerhelpen, afin d'assurer au moins le passage de la Gette et la retraite de la droite et du centre, qui se trouvaient engagés au milieu de l'armée ennemie, avec une rivière derrière eux.

Telle fut l'issue de la bataille de Neerwinden, dans laquelle on commit de grandes fautes des deux côtés. Les Autrichiens perdirent plus de 2,000 hommes; les Français eurent 2,500 tués et blessés, et environ autant de prisonniers.

Après la perte de la bataille à sa gauche, Dumouriez ne pouvait plus tenter le sort des armes avec une armée telle que la sienne, sans courir les chances de la faire détruire; il ne lui restait d'autre parti à prendre que celui de faire une retraite qu'il pouvait encore exécuter en bon ordre, et prit à cet effet les mesures suivantes.

Comme il importait de garder la route qui conduit d'Orsmael à Tirlemont, afin que l'ennemi ne fît pas des progrès dangereux sur ce point, le général en chef ordonna à la division de Dampierre de faire un changement de front à gauche, et de se placer en potence pour flanquer la chaussée jusqu'à ce que le centre eût passé la Gette; alors il devait reprendre sa ligne lentement. Cette manœuvre, parfaitement exécutée par Dampierre, sauva vraisemblablement l'armée, qui eût été dans le plus grand danger, si l'aile droite des Autrichiens l'avait prévenue à Tirlemont. Dumouriez reporta avec beaucoup de peine sa gauche sur la direction de Wommersem; mais il ne put jamais l'engager à attaquer les Autrichiens, qui avaient couronné le plateau à gauche de la route.

Les troupes qui avaient fui la veille, restèrent sous un feu violent avec un calme étonnant; mais on ne put les décider à un mouvement offensif qui eût été beaucoup moins dangereux.

Sur ces entrefaites, les quatre colonnes de droite repassèrent les ponts de la Gette dans le meilleur ordre; l'armée prit position, la gauche à Hackendoven, la droite se prolongeant en potence sur Goizenhoven. Quelques désordres s'étant manifestés dans les bataillons de volontaires, Dumouriez jugea que cette position était trop rapprochée de l'ennemi, et qu'elle pourrait l'engager dans une affaire dont les suites eussent été incalculables; il se décida en conséquence à repasser la Grande-Gette pendant la nuit, et à se retirer sur les hauteurs de Cumptich, en arrière de Tirlemont. Ce mouvement fut exécuté avec beaucoup d'ordre; les feux furent entretenus, et l'arrière-garde fit assez bonne contenance pour donner le temps d'évacuer les dépôts de Tirlemont.

Avant d'aller plus loin, il convient de reprendre les mouvemens de la division employée à l'expédition de la Hollande.

Lorsque le général Flers fut informé que le prince de Brunswich-Oels avait quitté l'armée sur la Meuse, après la prise de Ruremonde, et s'était mis en marche pour Bois-le-Duc, afin de se lier avec les Hollandais sous les ordres du prince d'Orange, il jugea que cet événement, joint aux progrès de l'armée autrichienne, rendait la retraite nécessaire. Conformément aux instructions de Dumouriez, il se jeta, avec 6 bataillons,

dans Breda, et envoya le colonel Tilly avec 2 bataillons à Gertruydenberg; le reste du corps d'armée partit, le 11 mars, pour Anvers, sous la conduite du colonel Thouvenot. Il fut renforcé là par la division Lamorlière, qui le porta à plus de 20,000 combattans. Le général Ruault vint prendre le commandement.

Les alliés, au lieu de le suivre, crurent devoir s'occuper sur-le-champ de l'investissement de Breda et de Gertruydenberg.

Dumouriez, ne pouvant pas tenir la position de Cumptich, qui n'est qu'un camp de passage, passa la Velpe, le 20 mars, et en prit un autre à Bautersem, sa droite à Neerwelpe, sa gauche sur les hauteurs et dans les bois en avant du Zellenberg. La division de Neuilly, forte de 6,000 hommes, marcha sur Judoigne pour couvrir Bruxelles par la forêt de Soignies. Le général d'Harville devait laisser une garnison à Namur, et se conduire d'après les mouvemens du corps de Beaulieu, qui s'avançait contre lui par Huy, avec 10,000 hommes. Une garnison tenait Diest et communiquait avec Miaczinsky, posté à l'abbaye de Gemps.

Le même jour, l'avant-garde autrichienne attaqua Diest, dont la garnison se sauva en désordre sur Malines. L'ennemi fit également quelques tentatives sur le flanc droit de Dumouriez par Oberwelpe; mais elles furent sans résultat, comme elles étaient sans but.

Le 21, le général en chef, informé de la position de l'ennemi à Diest, craignant de perdre ses communications avec Louvain et avec Malines, se rapprocha de cette première place.

La division Champmorin occupa les hauteurs de Pellenberg, ayant son flanc gauche couvert par Miaczinsky, posté à Pétersroed. L'avant-garde, sous les ordres de Lamarche, borda la grande route sur les hauteurs de Corbeck. Le général Leveneur, avec les 18 bataillons de l'armée des Ardennes, fut placé dans le bois de Masendal. Enfin la division de Dampierre se porta sur Florival pour communiquer avec celle de Neuilly, qui s'était retirée vers Tombecke, à l'entrée de la forêt de Soignies.

Le 22 au matin, les Autrichiens firent une attaque générale sur les divisions de Champmorin, Lamarche et Leveneur. Une colonne de gre-

nadiers hongrois s'empara du village de Blierbeck, qui couvrait le front de ce dernier; mais ils en furent bientôt délogés par le régiment d'Auvergne, qui en fit un grand carnage et se couvrit de gloire. L'attaque contre l'avant-garde fut moins vive; celle du Pellenberg, au contraire, fut plus acharnée; le général Champmorin défendit cette position avec courage et intelligence, reçut quelques bataillons de renfort et s'y maintint.

Le même jour, Dumouriez eut une conférence avec le colonel Mack, chef d'état-major du prince de Cobourg; le général en chef, désirant assurer une retraite tranquille à son armée, promit d'évacuer Bruxelles à condition qu'on ne ferait pas de grandes attaques : on convint verbalement de ces faits. Le 23 au matin, le général Clairfayt, qui ignorait cette convention, attaqua de nouveau le poste de Pellenberg et l'avant-garde du général Lamarche; Champmorin défendit sa position avec la même vigueur que le jour précédent; mais Lamarche se replia sans ordre de l'autre côté de la Dyle, derrière Louvain. Le général Leveneur, se voyant ainsi abandonné, crut aussi devoir passer la Dyle et campa entre Corbeek et Heverle; Dumouriez se vit alors obligé d'ordonner à Champmorin d'abandonner aussi sa position du Pellenberg et de se retirer sur Louvain, que les Autrichiens occupèrent immédiatement après.

D'après les conventions faites, Dumouriez fit les dispositions pour effectuer sa retraite; il était nécessaire d'en imposer à l'ennemi : l'accord entre les généraux n'était pas connu des armées. On forma une arrière-garde de 25 bataillons de ligne, de toute la cavalerie et d'une forte division d'artillerie; ce corps d'environ 12,000 hommes, aux ordres du général Vouillé, était tout ce qui restait organisé; il couvrit la retraite du reste de l'armée qui retournait en France, par bandes et en désordre.

Dumouriez prit son camp sous Bruxelles, le 25 mars, et fit évacuer la ville le lendemain, avec ordre et en règle; il n'y eut, par ses soins, ni pillages ni désordres. Le général Harville abandonna Namur, où il eût été inutile de sacrifier une garnison : sa division comptait environ 15,000 hommes et se retira sur Maubeuge et Givet.

L'armée marcha, le 26, à Enghien, et le 27, à Ath, pendant que la division Neuilly se portait sur Mons : on envoya le général Ruault à l'armée de Hollande, pour l'amener d'Anvers à Courtray.

Ce fut à Ath que Dumouriez eut sa seconde conférence avec le colonel Mack; ici ses vues politiques commencèrent à se développer. Le général sachant que ses revers avaient rendu sa perte inévitable, résolut de lever l'étendard contre un gouvernement que sa patrie abhorrait, et forma le projet de marcher sur Paris. Dumouriez communiqua ce projet à Mack; il convint avec lui que l'armée autrichienne n'agirait que sur sa demande, et resterait jusqu'alors sur les frontières; que, si son armée avait besoin de secours, il règlerait lui-même le nombre et l'espèce de troupes dont il aurait la direction; enfin, il fut décidé que, pour lier les opérations entre les deux armées impériales du prince de Cobourg et du prince de Hohenlohe, on leur remettrait Condé comme place de garantie, mais sous engagement de le rendre à la paix.

Le général Thouvenot, le duc de Chartres et le colonel Montjoye assistèrent à cette conférence.

Dumouriez apprit bientôt à Tournay que le général Neuilly avait été obligé, par la désertion d'une partie de son infanterie, de quitter la position de Mons, et de rentrer à Condé, ce qui découvrait sa droite. Alors il se décida à faire rentrer l'armée sur son territoire; on ne pouvait plus songer qu'à le défendre : le général Leveneur occupa le fameux camp de Maulde, et l'armée resta encore en avant dans le camp de Bruylle sur l'Escaut; trois ponts assurèrent la communication des deux camps. Celle de Lille le fut par le corps aux ordres de Miaczinsky, qui occupa le poste d'Orchies, et Dumouriez établit son quartier-général à Saint-Amand.

Ce mouvement avait été rendu plus urgent par la dispersion du corps d'Anvers, qui laissa à découvert la gauche de Dumouriez; cette partie de l'armée française était tombée dans un désordre encore plus grand que le reste; la terreur s'en était emparée, et les généraux n'en étaient plus maîtres. Le colonel Mylius, que les Autrichiens avaient détaché contre Anvers, avec 2,000 hommes de troupes légères, eut l'audace de sommer la place le 26. Une partie avait déjà passé l'Escaut du côté de la tête de Flandre; mais, au lieu d'attendre le reste, elle se retira précipitamment par Bruges sur Dunkerque. Le général Marassé, qui était resté dans la ville avec 8,000 hommes et beaucoup de magasins, trompé vraisemblablement sur la force de l'ennemi, ne crut pas devoir s'exposer à tout perdre, et fit une capitulation par laquelle il eut la liberté de

rentrer en France avec toutes les troupes et les dépôts Cette résolution, qui paraît d'abord surprenante, peut être justifiée par l'adresse particulière que les Autrichiens ont pour placer leurs avant-gardes et les multiplier à l'œil; mais il est, dans tous les cas, inconcevable que le général Marassé ait compris, dans cette capitulation, la citadelle et sa garnison.

Quoi qu'il en soit, le 28, l'armée française sortit d'Anvers pour se rendre sur les frontières de France; mais aucune de ces troupes ne prit la position de Courtray, qui leur avait été assignée; plus de 20,000 hommes furent ainsi dispersés et rentrèrent les uns après les autres sur le territoire français. Une partie fut rassemblée dans le camp de Cassel et dans celui de Dunkerque; une autre partie vint renforcer le camp de la Madeleine sous Lille.

Ces événemens déterminèrent le général Dumouriez à faire passer, aux commandans de Breda et de Gertruydenberg, l'ordre de capituler, à condition qu'ils obtiendraient la libre rentrée en France.

Les événemens politiques se succédaient avec une rapidité étonnante, et vinrent suspendre entièrement les opérations militaires. Dumouriez, qui s'attendait à tout après la perte de la bataille de Neerwinden, passa le Rubicon, en tenant des conférences avec les généraux ennemis; ses adversaires en firent autant, en lui envoyant quatre députés pour le mander à la barre et le suspendre de ses fonctions. Le général ne pouvait reculer sans porter sa tête sur l'échafaud; pour l'exécution de son projet, il fallait qu'il eût à sa disposition une des grandes places frontières; les mesures qui furent prises pour les lui assurer, ne furent pas dirigées avec le tact qui le caractérisait. Miaczinsky, qui devait occuper Lille, y entra maladroitement tout seul, et y fut arrêté; une tentative sur Valenciennes ne fut ni plus heureuse ni mieux combinée.

Cependant la majorité de l'armée, et surtout les troupes de ligne, restaient attachées à leur chef, qui n'en sut pas profiter, puisqu'au lieu de les rassembler, il les dispersa en plusieurs petits corps. L'arrivée des quatre députés de la convention et du ministre de la guerre, acheva de semer la division dans les troupes; Dumouriez crut nécessaire, pour sa sûreté, de les arrêter et de les remettre en ôtages aux Autrichiens, mais le moment le plus favorable était passé; les bataillons de volontaires avaient été instigués par les agens des Jacobins; trois bataillons, qui rencontrèrent le général sur la route de Condé, voulurent l'arrêter

et tirèrent sur lui; Dumouriez crut devoir chercher un asile dans l'armée impériale. Il retourna bien le lendemain au camp, où il fut parfaitement reçu; mais, comme il tarda beaucoup trop à prendre un parti vigoureux, il fut prévenu par les menées de ses ennemis, et forcé de retourner à Tournay, avec 15 à 1,600 hommes qui le suivirent volontairement.

Ainsi finit la carrière politique d'un homme que son imagination ardente et son génie placent au-dessus des généraux ordinaires, et qui rendit les services les plus signalés à la France, dans des momens difficiles, où il n'y avait peut-être que lui qui fût capable de la sauver. Le désordre que produisit la fuite du général et l'étonnement des troupes, ne fut point mis à profit par les Autrichiens; ils observèrent régulièrement la trève convenue.

Une partie de l'armée française fut distribuée dans les places de Condé, Valenciennes et Lille; on forma, à la hâte, un camp à Famars; le général Dampierre fut nommé, par la Convention, pour remplacer Dumouriez, et pendant quelque temps, l'armée se tint sur une défensive resserrée, se bornant à maintenir la communication entre les places fortes, et à couvrir ses frontières jusqu'à ce que les renforts qu'on levait de tous côtés fussent arrivés.

CHAPITRE VIII.

Opérations défensives des armées françaises sur leurs frontières; Blocus de Condé; Siége de Valenciennes.

Après la retraite de la Belgique, et à l'époque du 20 avril, les armées se trouvaient dans la position suivante:

L'armée française, aux ordres de Dampierre, forte d'environ 24,000 hommes, occupait le camp retranché de Famars. Ce camp, situé entre Valenciennes et Maubeuge, avait son flanc gauche couvert par l'Escaut; la droite s'appuyait à la Ronelle; le front était couvert par des redoutes. On avait établi un camp avancé près d'Ansin, à gauche de Valenciennes; plusieurs positions entre l'armée de Dampierre et le Quesnoy, avaient été retranchées et occupées. Une forte division couvrait Maubeuge et Givet à droite; le camp de la Madeleine et celui de Dunkerque se trouvaient à la gauche: le général Lamorlière commandait sur ce point.

Les troupes alliées étaient divisées en plusieurs corps isolés sur une longue frontière, comme il suit:

1.° Le prince d'Orange avec les Hollandais, devait garder l'espace entre Ostende et Menin, le gros vers Menin;

2.° Le duc d'Yorck avec les Anglais, à Tournay;

3.° Le général Knobelsdorf avec les Prussiens, à Saint-Amand, au camp de Maulde et Lescelles;

4.° Le général Clairfayt, entre Bruay et Fresnes;

Le général Benjouski, 7 bataillons, 6 escadrons, à Saint-Amand,

8 bataillons, 12 escadrons, entre Bruay et l'Escaut;

5.° L'armée principale: l'avant-garde avait sa droite à Honain; l'armée sur deux lignes, à deux mille pas de l'avant garde, appuyant sa gauche à Rombies; la cavalerie et le train en troisième ligne;

6.° Le prince de Wurtemberg bloquait Condé;

7.° Le prince de Hohenlohe à Namur, Beaulieu à Luxembourg.

Les succès des coalisés, loin de ralentir leurs efforts, les engagèrent à les redoubler. L'Empereur envoyait de nombreux renforts et un grand

train de siége à son armée. Les Anglais portaient leurs troupes sur le continent, et les renforçaient par 20,000 Hanovriens et Hessois qu'ils prenaient à leur solde. Ces troupes devaient former une armée particulière sous les ordres du duc d'Yorck.

La totalité de ces forces, qui devaient opérer au Nord, peut être évaluée comme suit:

Anglais et leurs alliés.	35,800 hommes.
Hollandais.	16,000
Autrichiens et Prussiens	70,000
Sur la Moselle et à Luxembourg	20,000
Environ	141,000 hommes.

sans compter l'armée du Rhin et le cordon de la Souabe (1).

Le plan des coalisés étant d'assiéger d'abord Valenciennes et Condé, ils firent en conséquence les dispositions nécessaires pour repousser les corps qui couvraient ces deux places. Ces mouvemens donnèrent lieu à plusieurs combats assez insignifians où les succès furent balancés.

Condé était investi depuis les premiers jours d'avril. Dampierre ayant reçu quelques renforts, tint à Valenciennes un conseil de guerre dans lequel il fut résolu de faire une attaque générale le premier mai, afin de dégager cette place. Une colonne fut dirigée sur la droite par le chemin de Valenciennes à Mons, celle de gauche se porta sur Saint-Amand. D'abord les postes avancés de l'ennemi furent repliés, et son centre repoussé vers Saint-Sauve et Vicogne; mais l'aile droite aux ordres de Clairfayt, déborda la gauche des Français et la prit à revers : l'attaque de droite, dirigée sur Honain, ne fut pas plus heureuse; elle donna sur la première ligne des Impériaux, qui la repoussa avec grande perte jusqu'au camp de Famars.

Cette entreprise manqua, comme cela arrive presque toujours, par le défaut d'harmonie entre deux attaques isolées dont l'effet ne pouvait pas être simultané. Malgré cet échec, les positions restèrent les mêmes; et l'armée conserva sa confiance.

Les généraux, qui craignaient moins l'ennemi que les rapports à faire à la Convention sur un revers, résolurent de faire un second effort pour

(1) Trente mille hommes n'arrivèrent qu'au milieu du siége de Valenciennes.

sauver Condé, et le fixèrent au 8 mai. Deux petits corps partis de Maubeuge et du Quesnoy, devaient former la première attaque à droite. Celle du centre, commandée par Dampierre en personne, était la plus importante : elle partit du camp de Famars, et fut dirigée cette fois sur la rive gauche de l'Escaut et contre l'aile droite de l'armée autrichienne, qui, pour compléter l'investissement, avait occupé, sous les ordres de Clairfayt, les postes de Reismes et Vicogne. Le général Lamorlière, avec la gauche, partit de Lille et se dirigea sur les corps anglais et prussiens à Saint-Amand.

Le combat, qui fut sanglant, dura depuis huit heures du matin jusqu'au soir; il eut le résultat qu'on doit attendre de tous les efforts ainsi morcelés et dirigés sans but sur le front d'une ligne.

La droite, partie de Maubeuge, commença l'action, et fut repoussée avec perte. L'expédition de Bavay, moins importante, n'eut aucun résultat. Dampierre commanda lui-même l'attaque contre Clairfayt, qui était retranché dans les bois. Le général en chef conduisit plusieurs fois ses colonnes à la charge pour enlever les abatis, et il eut la jambe emportée à la dernière attaque. Le général Isler, qui lui succéda, ordonna la retraite, et prouva que les troupes françaises peuvent être facilement ralliées. Trois bataillons de volontaires, qui étaient engagés dans le village de Reismes, se débandèrent en traversant une plaine sous le feu de l'ennemi; le général Isler leur cria : *Soldats, à vos rangs!* la ligne fut reformée à l'instant, et la retraite continuée au pas de marche.

L'expédition de Lamorlière sur Saint-Amand ne fut ni plus heureuse ni moins opiniâtre : quatre charges des troupes françaises, sous le feu des batteries, furent également repoussées, et les Prussiens conservèrent le champ de bataille.

Après la mort de Dampierre, le commandement fut provisoirement conféré au général Lamarche, et on résolut de se borner à maintenir la ligne de défense aussi long-temps que possible, afin de mettre Valenciennes à couvert.

Les alliés, au contraire, qui avaient perdu un temps précieux pour attendre la réunion de leurs renforts, résolurent de profiter de leurs succès pour forcer l'armée française d'abandonner Valenciennes à son propre sort. Les 9 et 10 de mai, les alliés attaquèrent les retranchemens d'Hasnon, s'en emparèrent et y prirent 3 bataillons.

Les Anglais et Hanovriens ayant joint l'armée autrichienne, le prince de Cobourg résolut de tenter, le 23 mai, une attaque générale depuis Ypres jusqu'à Maubenge. Le corps du colonel Mylius dut se porter d'Ypres sur Armentières. Les troupes hollandaises, qui campaient à Orq et Marquain, attaquèrent la chaîne de Werwick et Comines. Les Prussiens marchèrent de Bessieux à Sebours; le comte de Latour, qui observait Maubeuge, quitta son camp et fit une démonstration sur le Quesnoy.

Le prince de Cobourg se mit en mouvement à deux heures du matin avec le corps d'armée principal, et s'empara des hauteurs de Salm, Presceau et Petit-Vargnies. Le lieutenant-général Otto attaqua le poste de Willerspel sur la Ronelle, dont il s'empara après avoir tué et pris grand nombre d'ennemis. Le prince de Hohenlohe, avec un corps de 16,000 hommes, parmi lesquels se trouvait beaucoup de cavalerie anglaise, passa la Ronelle, marcha sur Martre, prit ensuite la direction de Monceaux, et repoussa l'ennemi jusques sur Mainse.

Les plus grands efforts devaient se faire sur le camp de Famars. Le centre de la grande armée, conduit par le général Ferrari, emporta les redoutes en-deçà de la Ronelle, près d'Aunoy. Le général Clairfayt attaqua le poste de Reismes sur la gauche de l'Escaut, s'en empara et poussa l'ennemi jusqu'à Bizy. Les Prussiens, après avoir enlevé le poste d'Hasnon, pénétrèrent jusqu'à Wallers. Les généraux français ne pouvant plus tenir le camp de Famars, se retirèrent sur Bouchain, après avoir jeté 10,000 hommes dans Valenciennes. L'armée alliée campa de Sautain à Marches; le corps de Hohenlohe entre Semeries et Monceaux.

Le camp d'Ansin fut attaqué le 24 par le bois de Reismes; ce camp, tourné par la position que Clairfayt avait prise la veille, fut emporté après un combat très-opiniâtre. Les Français perdirent dans ces différentes affaires près de 3,000 tués, blessés et prisonniers.

A la suite de cette bataille, dans laquelle le prince de Cobourg ne sut point profiter de la supériorité de ses forces, les alliés complétèrent l'investissement de Valenciennes en prenant les positions suivantes: 1.° le corps du prince de Cobourg, fort de 35,000 hommes, Autrichiens, forma l'armée d'observation, passa l'Escaut, et campa près de Herein, faisant face à Bouchain et à Douai; 2.° les Hanovriens qui faisaient partie de l'armée de siége, campèrent près de Famars, sous les ordres du maréchal Freytag; 3.° Un camp anglais était placé entre Aunoy et Sautain,

et se lia avec un corps autrichien destiné au siége, et campé dans le vallon jusqu'à Etreux.

Le quartier-général du duc d'Yorck, qui commandait le corps de siége, était à Etreux; celui du général Ferrari, qui commandait les travaux, était à Honain. On plaça, suivant le terrain, de nombreux postes de cavalerie et d'infanterie depuis l'embouchure de l'Escaut jusqu'au vallon de Quesnoy, et de là à Bavay.

Le duc de Wurtemberg bloquait Condé avec un corps particulier. La communication entre cette place et Valenciennes étant interrompue depuis long-temps, on jugea qu'elle manquerait bientôt de vivres, et l'on réunit tous les efforts pour le siége de Valenciennes.

L'équipage de siége était parti de Vienne dès les premiers jours de mars, sous la conduite des généraux d'artillerie Collowrath et Unterberguer. Il consistait en 82 canons de 12 à 24 liv.,
24 obusiers de 10 liv.,
72 mortiers.

Chaque pièce avait 1,000 coups à tirer, et les mortiers 600.

Les Provinces-Unies accordèrent, sur la demande des généraux autrichiens,

40 pièces de 24 livres,
30 — de 12 livres,
16 obusiers,
21 mortiers,

avec le matériel nécessaire.

Le 30 mai, la place fut reconnue par le général Unterberguer, le colonel du génie Froon, et le major Deveau. Ces officiers trouvèrent d'abord plus d'avantage à former les attaques à côté de la citadelle, parce qu'elles présentaient un front moins étendu, et un plus petit nombre d'ouvrages; mais ils apprirent ensuite que les fossés de la citadelle pouvaient aisément être remplis par le moyen des écluses; que tout le glacis et les ouvrages de la citadelle étant en fort bon état, et munis de mines construites d'après le nouveau système, on serait contraint à des opérations souterraines qui feraient perdre beaucoup de temps. Ils préférèrent donc de fixer l'attaque du côté opposé, depuis le fauxbourg de Marly jusqu'à la porte de Mons et au bastion de la Poterne, quoiqu'elle présentât sur ce point quatre bastions, quatre ca-

valiers, trois demi-lunes, deux contre-gardes, un grand et un petit ouvrage à cornes, avec leurs demi-lunes et quelques lunettes. Plusieurs autres raisons justifiaient cette détermination.

1.° On n'avait rien à craindre des mines de ce côté-là; 2.° les fossés étaient secs; 3.° l'on pouvait battre la maçonnerie de plusieurs ouvrages, parce qu'elle était découverte par leur mauvaise construction; 4.° enfin, tout le parc de siége pouvait être rangé près d'Honain, le long de la chaussée, le laboratoire dans une cense voisine, et le grand dépôt des poudres à un quart de lieue à droite.

Les premiers jours furent employés à déterminer et à préparer la construction des batteries. Le général Unterberguer proposa de battre les ouvrages pendant le jour, et de faire bombarder la ville pendant la nuit, par tous les mortiers et par deux batteries à boulets rouges, de 6 pièces chacune. Ce système fut jugé préférable, parce que la garnison et la bourgeoisie étaient nombreuses, qu'elles manquaient de casemates, et qu'on espérait les fatiguer par des alarmes continuelles.

Dans la nuit du 13 au 14 juin, la première parallèle fut ouverte par des travailleurs d'infanterie, sur une étendue de cent onze toises, à deux cent quatre-vingts toises de la demi-lune, et à deux cents toises de la flèche qui se trouve en avant du petit ouvrage à cornes.

Le 14 juin, la place fut sommée; le général Ferrand, qui la commandait, répondit avec fermeté et dignité.

Le feu commença aussitôt avec une très-grande vivacité du côté d'Ansin, et causa plusieurs incendies dans la ville; la garnison dirigea sur cette batterie un feu si supérieur, qu'on fut obligé de la faire taire.

Le 15 juin, la première parallèle étant assez avancée pour la construction des batteries, le général Unterberguer en assigna l'emplacement aux officiers d'artillerie. Ces batteries, au nombre de quinze, furent construites dans la tranchée, afin que cette opération fût plus prompte et plus sûre. Je crois devoir indiquer leur placement.

N.° 1. Une batterie à ricochet de 4 pièces de 18, sur la gauche des attaques, contre la face gauche du grand ouvrage à cornes.

N.° 2. Deux plates-formes pour 2 pièces de 6, destinées contre les sorties de la garnison sur les tranchées.

N.° 3. Six pièces de 12, pour tirer à boulets rouges.

N.° 4. Batteries de 6 mortiers de 60 livres.

N.° 5. Batteries à ricochet, de 4 pièces de 18, contre la face droite de la demi-lune du grand ouvrage à cornes.

N.° 6. Deux plates-formes de 2 pièces de 6, contre les sorties.

N.° 7. Batterie de 6 mortiers de 60 livres, sur le prolongement de la capitale de la demi-lune, devant le grand ouvrage à cornes.

N.° 8. Batterie à ricochet de 4 pièces de 18, contre la face droite du grand ouvrage à cornes.

N.° 9. Deux plates-formes de 2 pièces de 6, contre les sorties.

N.° 10. Batterie à ricochet de 4 pièces de 18, contre la face gauche de la demi-lune du grand ouvrage à cornes.

N.° 11. Six pièces de 12, pour tirer sur la ville à boulets rouges.

N.° 12. Huit mortiers de 30 livres.

N.° 13. Batterie à ricochet de 4 pièces de 18 livres, contre la gauche du petit ouvrage à cornes, et contre le chemin couvert le long de la flèche, qui est située en avant de cet ouvrage.

N.° 14. Batteries de 4 pièces contre les sorties.

N.° 15. Une batterie pour démonter, composée de 8 pièces de 24, et placée sur une hauteur derrière la parallèle, contre le grand ouvrage à cornes.

Les immenses travaux qu'exigeait cette construction employèrent quelques jours. Neuf batteries étaient achevées le 17 juin; la garnison fit une sortie ce soir-là, mais les pièces contre les sorties étant déjà placées, et la tranchée bien garnie d'infanterie, elle fut bientôt repoussée.

Le 18 juin, au point du jour, tout étant prêt, le n.° 15 donna le signal pour commencer le feu. On tira d'abord lentement pour observer la portée et pour régler la charge. Cet objet étant bientôt en règle, le feu redoubla; toutes les pièces furent dirigées contre les ouvrages, à l'exception des deux batteries qui tiraient à boulets rouges sur la ville.

La garnison répondit même avec supériorité, surtout contre la batterie n.° 15, qui souffrit considérablement; les autres n'ayant point d'embrasure, et ne pouvant pas être distinguées du reste de la tranchée, ne furent pas autant exposées. Pendant la nuit, on dirigea sur la ville les 20 mortiers qui se trouvaient dans les différentes batteries, ainsi que les

12 pièces à boulets rouges; les batteries à ricochet tirèrent aussi sur les ouvrages, après avoir été réglées pour le tir de nuit. Le bombardement fut violent; il causa des incendies dans cinq endroits différens.

Le 19 juin, les ingénieurs partirent sur quatre points de la première parallèle, pour aller en avant; la seconde parallèle fut commencée dans un chemin creux qui se trouvait là.

Le 25 juin, toutes les batteries de la deuxième parallèle étant prêtes, elles commencèrent à faire feu sur les ouvrages seulement; à l'entrée de la nuit, on dirigea les mortiers sur la ville.

Le 27 juin, toutes les batteries des deux parallèles firent un feu violent, dès le point du jour; cette scène présentait le spectacle le plus terrible dont on puisse se faire une idée. La place répondit peu; mais à midi, l'ennemi parut subitement *avec plusieurs batteries ambulantes du calibre de* 16. Ce système de défense était favorisé par le grand front sur lequel la garnison pouvait opérer; les assiégeans furent obligés de suppléer aux premières batteries, qui ne pouvaient pas atteindre ces pièces ambulantes, en leur jetant des bombes.

Le 28 juin, le feu recommença de toutes les batteries, et plusieurs ouvrages furent très-endommagés, notamment la courtine de la porte de Mons, le bastion de la Poterne, trois cavaliers le grand ouvrage à cornes et le bastion des Capucins; les parapets et la maçonnerie en étaient presque détruits. Dans la même nuit, les ingénieurs partirent de la deuxième parallèle pour aller en avant, par le moyen de la sape volante; cette opération fut si bien dirigée, qu'on avança d'environ cent cinquante pas.

Le 2 juillet, les quatre sapes étant assez avancées, on chercha à s'étendre à droite et à gauche, afin de les réunir pour former la troisième parallèle.

Le 7 juillet, on procéda à l'établissement des batteries dans la troisième parallèle.

Le 8, les mineurs commencèrent à pousser trois galeries, afin de faire sauter les mines de l'ennemi par des globes de compression, et de renverser, s'il était possible, le chemin couvert et la contrescarpe dans le fossé.

Le 10 juillet, on apprit que Condé avait capitulé après trois mois de blocus.

Le 17, les mineurs avaient poussé leurs trois grandes galeries jusqu'à vingt-quatre toises, malgré que le terrain fût crayeux et difficile. Sur ces entrefaites, le corps des Hessois joignit l'armée en deux divisions; 8 bataillons et 6 escadrons campèrent à Curgies, pour couvrir l'armée de siége du côté du Quesnoy, et pour lui servir au besoin de réserve. Les 2 bataillons de prince héréditaire et 5 escadrons prince Frédéric, dragons, campèrent à Verspelle à gauche de la division autrichienne, afin de renforcer le cordon d'observation.

Le 19, deux nouvelles batteries furent achevées du côté d'Ansin.

Le 23 juillet au matin, toutes les batteries du siége firent un feu violent, dont les ouvrages souffraient beaucoup, particulièrement la courtine de la porte de Mons.

Le 24, les ingénieurs et sapeurs partirent sur quatre points, et poussèrent la sape en avant, quoiqu'ils fussent fort exposés à cause de la grande proximité de l'ennemi.

Le 25, le feu de tranchée fut vif et meurtrier; on fit les préparatifs pour l'explosion des mines et pour l'assaut du chemin couvert. Cette attaque devait se faire sur trois colonnes; la première, composée d'Anglais, était dirigée à gauche de l'angle saillant de l'ouvrage à cornes; la seconde dirigée à droite de cet angle, était composée de troupes allemandes aux ordres du comte d'Erbach; la troisième colonne, composée de Hongrois et de Wallaques aux ordres du général Wenkheim, marcha contre le petit ouvrage à cornes et la flèche qui le couvre; chacune de ces colonnes avait quelques officiers de génie et les travailleurs nécessaires; elles devaient être secondées par un feu général des batteries.

Vers les neuf heures du soir, le premier globe de compression sauta avec un grand fracas à l'angle saillant du chemin couvert, à droite du grand ouvrage à cornes; dix minutes après, la seconde mine sauta devant la place d'armes du grand ouvrage à cornes, et après un intervalle égal, la troisième fit son explosion devant l'angle du ravelin. Par le plus grand bonheur, ces explosions eurent lieu dans l'instant même où les mineurs français allaient faire jouer leurs mines et détruire tous les ouvrages des assaillans.

Aussitôt après, la colonne des troupes anglaises courut à l'assaut en jetant de grands cris, et arriva aux palissades du chemin couvert en même temps que la seconde colonne, qui avait moins de chemin à

parcourir. Ces palissades furent facilement franchies, parce que les troupes s'en étaient retirées dès la première explosion; mais il s'engagea alors un combat très-vif dans le chemin couvert; les assaillans s'en emparèrent, et poursuivirent même la garnison dans l'ouvrage à cornes, dans sa demi-lune et dans la contre-garde qui se trouvait en arrière, où ils enclouèrent toutes les pièces.

Sur ces entrefaites le général Wenkheim, avec la troisième colonne, arriva après plusieurs détours à droite de la flèche du petit ouvrage à cornes. Dès que l'ennemi l'aperçut, il dirigea sur elle un feu très-vif depuis le chemin couvert, et fit jouer une mine sur le glacis. Cette mine n'ayant fait aucun effet, les Hongrois et Wallaques se jetèrent dans le chemin couvert; les sapeurs coupèrent les fraises de la flèche, qui fut emportée ainsi que les défenses extérieures et le petit ouvrage à cornes; la garnison fut poursuivie très-vivement jusques dans le grand fossé devant la courtine de la porte de Mons. Pendant l'attaque de ces trois colonnes, le général Kray avait attaqué et enlevé les redoutes de Saint-Roch et Noirmouton; il encloua les pièces et se retira, parce qu'il était trop exposé au feu de la place, et que son but n'était que de contenir la garnison de ce côté-là.

Aussitôt que les colonnes eurent emporté les ouvrages extérieurs, les ingénieurs et sapeurs marchèrent en avant, couronnèrent l'entonnoir le plus voisin du grand ouvrage à cornes, pénétrèrent jusques dans cet ouvrage par une petite galerie de communication qui se trouvait au milieu de sa courtine, et y établirent un grand logement dans toute la largeur intérieure.

Cet assaut important ne coûta aux alliés, suivant leur rapport, que 500 tués et blessés, ce qui paraît vraisemblable à cause de la terreur panique qui s'empara des assiégés.

Le 26 juillet, le major d'artillerie Boubena reçut l'ordre de retirer six obusiers de 10 qui se trouvaient dans les crochets des sapes, et de les transporter par l'escalier de la contrescarpe et par celui de la galerie souterraine, dans le logement de l'ouvrage à cornes; cette mesure devait suppléer à l'établissement d'une batterie régulière dans ce logement.

Le duc d'Yorck somma de nouveau la place le même jour, et le général Ferrand, entraîné par quelques désordres qui eurent lieu dans la gar-

nison et dans les habitans de la ville, fut obligé de capituler le 28. La garnison, forte de 9,200 hommes, dont 700 blessés, sortit avec les honneurs de la guerre, déposa les armes, et fut libre de rentrer en France, sous promesse de ne plus servir contre les alliés.

Telles furent les principales opérations de ce fameux siége dans lequel l'artillerie française, commandée par le lieutenant-colonel Lauriston, surpassa, pour ainsi dire, son ancienne réputation, et où l'on déploya de part et d'autre la plus grande vigueur.

La place, battue par plus de 200 pièces, souffrit considérablement; on lui jeta 84,000 boulets, 20,000 obus et 48,000 bombes.

CHAPITRE IX.

Réflexions.

Avant de donner la relation des événemens qui se passaient sur le Rhin entre l'armée prussienne et celle de Custine, nous ferons quelques applications des principes de l'art aux opérations que l'on vient de lire.

Le début de cette campagne a prouvé, mieux que toute autre, les défauts d'une ligne d'opérations divisée sur une même frontière, et dont les parties se trouvent en outre étendues sur un grand front. Nous avons déjà dit que l'entreprise sur la Hollande était contraire à un bon système de guerre; mais il importe actuellement de comparer les positions des armées et les malheurs qu'elles occasionnèrent, avec les résultats que l'on aurait eus si l'on avait manœuvré d'après les maximes que nous avons déjà indiquées.

Dumouriez avait 70,000 hommes sur la Meuse, et pouvait en rassembler 80,000, en comptant quelques garnisons inutiles et le corps du général Flers, qui arriva à l'armée avant les hostilités; il avait devant lui un corps principal de 55,000 hommes et deux divisions accessoires, celle des Prussiens et celle des Hollandais; mais ces deux divisions, destinées à des opérations défensives, étaient paralysées, au moins pour quelque temps, par la nature même de ces opérations. Si le général avait laissé 10,000 hommes pour observer Maëstricht et Venlo sur son flanc gauche, et qu'avec 65 ou 70,000 hommes il eût attaqué l'extrême gauche des Autrichiens, il n'aurait eu affaire qu'à 20,000 hommes au plus, et aurait pu manœuvrer de manière à empêcher leur réunion avec le reste de la ligne, qui était aussi un peu trop étendue. Les parties d'une armée qui se trouvent ainsi isolées par la position de forces ennemies supérieures, n'ont d'autres moyens de se sauver que celui de prendre très-vivement une direction concentrique fort en arrière, et les Autrichiens eussent été très-heureux de pouvoir regagner le Rhin. Cette première impulsion offensive une fois assurée, Dumouriez pouvait facilement destiner la plus

grande partie de ses forces pour l'expédition de la Hollande, et rester en simple observation sur le Rhin.

Si les résultats des opérations furent bien différens, on n'en doit rechercher la cause que dans la différence de l'emploi des forces; le général français occupa 25,000 hommes à faire des tranchées devant Maëstricht, et 20,000 hommes à une expédition ridicule, laissant 55,000 combattans disséminés sur une ligne de vingt-cinq lieues, en opposition à 60,000 ennemis plus concentrés (1). Lorsque la masse de l'armée autrichienne se mit en mouvement, elle ne rencontra ainsi successivement que des régimens isolés; et lorsque ces régimens eurent le bonheur de se réunir pour former des divisions, celles-ci ne se trouvèrent point liées avec les opérations de l'armée, qui n'avaient pas de point central. Il était impossible que le moindre mouvement offensif des ennemis ne forçât pas les Français à une retraite précipitée; si celle qu'ils effectuèrent ne leur coûta pas la moitié de l'armée de Valence, il faut en rendre grâces au caractère peu entreprenant des généraux autrichiens.

En rapprochant ainsi les résultats des différentes manières d'employer ses forces, on se convaincra qu'*il ne suffit pas de conserver la plus grande masse de ses troupes réunie de manière à pouvoir opérer simultanément; mais qu'il importe encore plus de savoir déterminer le point principal où il conviendrait de porter les efforts, pour qu'ils produisissent les résultats les plus grands et les plus sûrs.*

Les militaires qui ont étudié les opérations de l'Empereur Napoléon, conviendront que son système aurait bien changé la face des affaires; au lieu de courir de sa personne, avec un simple détachement, à des entreprises presque inexécutables *et d'un intérêt absolument secondaire*, ce grand homme aurait profité de l'initiative de la déclaration de guerre à la Hollande pour réunir ses 80,000 combattans, et attaquer sur-le-champ la gauche de l'armée de Cobourg, afin de gagner ainsi l'extrémité de la ligne; d'accabler, avec la masse de ses forces, une aile de 20 à 25,000

(1) On trouvera nécessairement dans ces observations quelques répétitions inévitables; on ne peut donner l'historique, sans faire ressortir les désavantages d'une mauvaise position, et ces désavantages se représentent dans les observations que l'on fait sur les combinaisons des généraux.

hommes, et de s'emparer des communications de l'ennemi avec Cologne et avec la base de ses opérations (1).

Un tel événement, combiné avec la vigueur que l'Empereur met à suivre ses succès, aurait eu des suites incalculables, dont la chance la plus modérée eût été de forcer les Autrichiens à se replier avec de grandes pertes, par Wesel, sur la Westphalie, et de les isoler absolument de tout le reste de leurs forces et de l'armée du roi de Prusse. Il est même probable que l'Empereur, suivant toujours ses principes, aurait manœuvré par sa droite pour couper l'ennemi du Rhin; et je doute que les alliés, après la perte d'une bataille, eussent pu regagner les rives de ce fleuve. Le résultat de ces manœuvres aurait été d'autant plus sûr et décisif, si Custine, au lieu de prendre sa direction excentrique, eût opéré concentriquement, en gagnant la basse Moselle par sa gauche, et liant ses mouvemens à ceux de la grande armée par une ligne d'opérations intérieure.

Dumouriez, qui, dans plusieurs occasions, surtout lors de la concentration des armées dans l'Argonne, a déployé des talens militaires, oublia donc à l'ouverture de cette campagne les principes de l'art les plus incontestables. Comment, en effet, des parties disséminées, privées de leur chef, opposées successivement à une masse bien supérieure qui avait pris l'initiative du mouvement, auraient elles pu éviter une défaite?

La faute de ce général devint bien plus grave lorsqu'il fut appelé à venir réparer la déroute de la grande armée. *Les succès que l'ennemi peut remporter, au point décisif, rendent la réunion générale des forces toujours nécessaire, non pas seulement pour sauver les divisions détachées, qui pourraient être compromises, mais encore pour réparer, par cette réunion, les revers que l'on a éprouvés, en livrant une nouvelle bataille qui rétablisse la balance, et où l'on puisse mettre toutes les chances du succès en sa faveur.* Dumouriez, en partant de la Hollande, devait savoir qu'il allait à l'armée pour combattre un ennemi formidable : une nouvelle déroute eût rendu inévitable la perte des divisions détachées; et l'on ne pouvait se mettre à l'abri

(1) Le théâtre de la guerre, borné par la mer du Nord, figurait absolument le même carré indiqué au chapitre XIV, part. 2 du *Traité des grandes opérations militaires* : il aurait fallu prendre la ligne *gg* et rejeter Cobourg sur cette mer. L'Empereur Napoléon l'eût tenté.

d'un tel événement, qu'en rassemblant des forces assez supérieures pour ne pas pouvoir mettre en doute le succès du combat. Si ce général avait jeté 5,000 hommes dans Breda et Gertruydenberg pour occuper pendant quelque temps les divisions prussiennes et hollandaises, et qu'il eût dirigé l'armée de Hollande à marches forcées sur Louvain, ainsi que la division Harville qui était à Namur, il aurait réuni 75,000 combattans, avec lesquels il pouvait fondre sur l'armée autrichienne, et la ramener vivement derrière la Roër ou même derrière le Rhin. Toutes les fautes précédentes pouvaient être ainsi réparées, et les succès de l'ennemi sur quelques points secondaires eussent rendu sa perte d'autant plus certaine.

Si ces vérités n'étaient pas justifiées par le principe même sur lequel elles reposent, on leverait tous les doutes en citant la bataille d'Austerlitz. L'Empereur Napoléon, qui sait toujours combien il faut de marches pour que l'ennemi puisse l'atteindre, avait détaché depuis Vienne un corps d'armée sur la Bohême et un sur la Hongrie, afin d'y semer l'épouvante, et de détruire les ressources que l'ennemi pouvait tirer de ces contrées en hommes et en argent; mais ces corps avaient reçu en même temps l'ordre de le rejoindre. Leur marche concentrique sur l'armée produisit l'événement favorable qui a changé la face de l'Europe. La position relative de Dumouriez était absolument la même; mais Napoléon a des principes aussi justes qu'invariables, et Dumouriez n'en eut jamais de fixes (1).

Ce général, après avoir mis en action 45,000 hommes, au lieu de 75,000 qu'il avait à sa disposition, commit encore la faute d'isoler plus du tiers des forces qui devaient combattre à Neerwinden. Rien ne prouve mieux les dangers des attaques multipliées que le sort de l'aile gauche, commandée par Miranda. Nous avons donné dans les chapitres VII, I.re partie et XII, 2.e partie du *Traité des grandes opérations militaires*, des maximes sur ces doubles attaques principales, dont l'application seule pourrait faire juger des causes qui firent perdre la bataille.

La direction concentrique des attaques de la droite sur Neerwinden avait bien son mérite; elle aurait pu devenir décisive, si Miranda, au

(1) Quatre ans après la publication de ce volume, la mémorable bataille de Wagram justifia mes assertions. L'armée d'Italie alla vaincre à Raab, et revint décider la grande question, en prenant part à la victoire de Wagram.

lieu d'être détaché au loin, avait eu ses trois divisions en réserve vers Laer pour soutenir cette droite, se bornant d'ailleurs à faire inquiéter l'ennemi sur Orsmael et Neerhespen par quelques escadrons de hussards, 2 ou 3 bataillons de chasseurs et de l'artillerie légère. Ces dispositions, qui auraient produit un choc plus rude et mieux soutenu contre la gauche des Autrichiens, auraient décidé la victoire; mais elles n'étaient pas encore les meilleures.

Lorsqu'on veut suppléer à l'infériorité du nombre en mettant toutes ses forces en action sur un seul point de la ligne ennemie, il faut, si cette ligne est contiguë, que ce point soit aussi éloigné du centre que cela pourra se faire. En effet, le centre d'une ligne contiguë peut être immédiatement soutenu par les deux ailes qui donneraient simultanément avec lui, tandis qu'un point choisi sur une des extrémités de la ligne ne peut être soutenu que très-lentement et successivement par les seules divisions de l'aile la plus voisine.

Une attaque sur le centre ne peut convenir que dans le cas où la ligne de l'ennemi serait trop étendue et occupée par des divisions isolées; alors elle doit réussir par le même principe. Les résultats en sont même beaucoup plus brillans, parce que les corps de l'ennemi se trouvent séparés à une grande distance, et souvent hors d'état de se réunir, tandis que le succès d'une attaque sur les extrémités ne peut procurer un avantage aussi grand que dans quelques circonstances très-rares.

Ainsi, le point de Neerwinden étant beaucoup trop près du centre des forces ennemies, il pouvait être facilement soutenu par les deux lignes d'infanterie, par l'aile droite et par l'aile gauche, comme cela est arrivé effectivement. Si Dumouriez avait fait passer quelques troupes légères par Neerhespen et Laer pour inquiéter le front des Autrichiens, et qu'il eût porté la masse de ses forces par Neerheylissem, sur la direction de Racoürt à Landen, il aurait pu se former en deux minutes sans déploiement, la droite vers Landen, la gauche vers Racourt, sur l'extrême gauche de l'ennemi, qui eût été en même temps pris à revers, et accablé successivement dans tout le prolongement de sa ligne.

On ne peut rien dire de la conduite de Dumouriez après cette bataille : le chef de parti ne peut plus être jugé par les principes de l'art;

mais on ne peut dissimuler que ses plans ne fussent de nature à faire honneur à ses talens et à son caractère.

Les Autrichiens n'ont pas aussi bien manœuvré dans cette campagne que les résultats semblent le faire croire. Placés, avec une masse imposante, devant une ligne de cantonnemens semblable (qu'on me passe cette comparaison) à une toile d'araignée, ils la percèrent dans son centre presque sans combats; mais ils ne surent tirer aucun parti de leurs grands avantages, et, au lieu de manœuvrer pour prendre une partie de ces corps morcelés, ils ne prirent pas même ceux qui étaient restés et qui erraient sur les derrières de leur ligne; ils auraient détruit l'armée de Valence en faisant deux ou trois mouvemens rapides et vigoureux, et ils ne prirent pas 1,000 hommes dans toute la déroute de l'armée.

Leur grand but devait être d'isoler les deux corps de Valence et de Miranda; ils savaient que le premier était forcé de se retirer par Liége, et que le second était devant Maëstricht; en conséquence, ils devaient marcher rapidement à Viset, y passer la Meuse, tenir cette position centrale par une division d'observation, et accabler avec toutes les autres celui des deux corps qui était le plus désorganisé.

Nous retrouverons de nombreux exemples d'une lenteur semblable chez les généraux autrichiens; ils ne surent jamais profiter d'un succès, et opérèrent toujours avec une circonspection qui annonçait un défaut absolu d'énergie et de bons principes militaires. Le courage ne leur a jamais manqué, mais bien ce caractère prononcé, qui, après avoir calculé toutes les chances en sa faveur, prend des résolutions vigoureuses et invariables, en se mettant au-dessus de la censure, et en bravant tout ce qui pourrait résulter d'une entreprise malheureuse.

Leur conduite à Neerwinden paraît assez extraordinaire. Placés, avec 55,000 hommes victorieux, devant une armée inférieure et déjà battue, ils reçurent l'attaque dans leur position, et se bornèrent à la repousser. S'ils avaient eux-mêmes combiné l'offensive, en portant leur masse par la gauche sur l'extrême droite des Français, de manière à pouvoir gagner Tirlemont avant eux lorsque le combat aurait été décidé, ils auraient,

suivant toutes les probabilités, entièrement défait l'armée de Dumouriez, dont la retraite eût été même impossible.

La plus savante combinaison qu'un général puisse faire est, sans contredit, celle qui le place dans la chance de frapper de grands coups, et de ruiner l'armée ennemie, sans exposer la sienne à de grands revers. C'est ce que le prince de Cobourg négligea dans le principe, et ce qu'il ne sut pas même faire après la bataille, lorsque les succès de son aile l'eurent mis à même d'exécuter dans la soirée un mouvement général pour venir se placer, la droite à Tirlemont, et la gauche à la Gette vers Heylissem, afin de déborder entièrement l'armée française, et de lui ôter tout moyen de se retirer par Tirlemont.

Il est peut-être plus étonnant encore que les Autrichiens soient restés maîtres de Racourt, sans chercher à s'emparer du pont de Neerheylissem, dont ils étaient plus rapprochés que l'armée française, et dont la destruction aurait mis un obstacle insurmontable à la retraite de Dumouriez. C'était le point décisif, le seul qui offrît de grands résultats, et dont il était le plus facile de s'emparer. Si les Impériaux avaient fait un changement de front à mesure que l'action se décidait pour eux, et qu'ils eussent amené leur masse, la gauche vers Neerheylissem occupant le pont, le centre sur les hauteurs en avant de Racourt, la droite à la tombe de Mittelwinden (1); jamais Dumouriez n'aurait pu réussir à gagner Bruxelles. *En effet, il se serait vu gagné par des forces supérieures et victorieuses sur celle de ses extrémités qui conduisait seule vers ses communications.*

Je ne m'étendrai pas sur la conduite du prince de Cobourg à la suite de la bataille; aucun mouvement de vigueur ne fut tenté pour achever la dissolution d'une arrière-garde qui faisait seule la force de l'armée française (car tout le reste s'en allait par bandes). Rien cependant n'eût été plus facile que de gagner l'avance par une marche forcée de nuit, et d'accabler cette arrière-garde, qui ne pouvait plus être soutenue.

Les combinaisons des généraux ennemis, après la rentrée des Français sur leur territoire, ne paraissent pas sous un meilleur jour (2). L'ar-

(1) Voyez la ligne supposée et marquée WW sur la *pl.* XXVII.

(2) Les généraux autrichiens n'étaient peut-être pas maîtres de faire mieux; mais,

mée alliée avait été portée à 85 ou 90,000 combattans par la jonction des Hessois, Prussiens, Hollandais, Anglais, et par l'arrivée de quelques renforts autrichiens. Les Français avaient une longue chaîne de défense, gardée par 50,000 hommes découragés, désorganisés, et privés d'un général en chef capable : le seul point de Famars était tenu par 30,000 hommes; tout le reste était disséminé dans les camps, depuis Dunkerque jusqu'à Maubeuge.

Il est inconcevable que les alliés aient formé un long cordon de divisions également isolées; la concentration de leurs forces les aurait mis à même de détruire le corps placé à Famars, ou de l'enfermer dans Valenciennes. Avaient-ils quelque chose à craindre des incursions momentanées que quelques faibles divisions auraient pu faire au loin dans la Flandre, et pour la répression desquelles on aurait pu placer au centre de la ligne générale un petit corps d'observation qui, même au besoin, aurait servi de réserve à l'armée principale?

L'inaction absolue du prince de Cobourg, depuis le 5 avril, jour du départ de Dumouriez, jusqu'au 23 mai, où il attaqua le camp de Famars, est une de ces fautes dont on ne peut se rendre compte, lorsqu'on a médité une seule des campagnes de l'Empereur Napoléon. Il n'est pas plus facile de découvrir ce qui empêcha les Autrichiens de poursuivre l'armée battue à Famars, et d'achever sa dissolution, en la forçant à une retraite excentrique, en partie sur Bouchain, et en partie sur le Quesnoy et Landrecies.

Le résultat des opérations lentes et mal combinées du prince de Cobourg justifie, d'une manière bien frappante, les maximes que nous avons présentées dans le chapitre III de la 1.re partie du *Traité des grandes opérations militaires*, sur les siéges et sur les armées d'observation. Si, au lieu de garder inutilement 45 à 50,000 hommes pour écouter la canonnade du siége de Valenciennes, on avait employé l'armée d'observation à suivre les débris de l'armée de Dampierre partout où ils se seraient retirés, on n'aurait pas laissé ce noyau

---

pour juger les opérations, on ne peut séparer la pensée d'avec l'exécution. Plaignons donc les hommes qui consentent à sacrifier leur réputation pour des opérations qu'ils blâmeraient eux-mêmes!

de réunion aux forces imposantes qui s'accumulèrent sur ce point à la fin de la campagne, et une invasion rapide aurait été terminée avant que la levée de ces forces eût été possible.

L'application des maximes de ce chapitre III, qui serait avantageuse sous un gouvernement organisé et dans un pays tranquille, aurait eu, dans les circonstances où l'on se trouvait, un effet bien plus grand encore; la terreur commençait alors à faire insurger les deux tiers de la France contre le gouvernement abominable de la commune de Paris; la Vendée était levée, les Pyrénées et l'Italie menacées, l'armée de Custine presque anéantie; toute la population, qui était requise pour le service militaire, était plus disposée à se battre contre le gouvernement que pour lui; l'esprit national ne s'acquérait qu'après un certain séjour à l'armée, et cette armée pouvait cesser d'exister.

Si le prince de Cobourg avait été bien pénétré de toutes ces vérités, il est probable que les batailles de Hondscoote et de Watignies n'auraient pas eu lieu, et que les événemens eussent pris une tournure bien différente. Quant aux dispositions pour les combats des 8 et 23 mai, nous avons déjà fait quelques observations sur la multiplicité et l'incohérence des attaques; les deux partis y commirent les mêmes fautes, sur lesquelles nous ne reviendrons plus.

CHAPITRE X.

Opérations sur le Rhin; siége de Mayence.

Nous avons terminé le récit de la campagne précédente en donnant la relation de la prise de Hocheim, et en indiquant la position de l'armée prussienne dans ses quartiers-d'hiver.

L'armée française était cantonnée entre le Rhin et la Nahe. Custine, qui commençait à être inquiet de sa position hasardée, avait envoyé en arrière le général Meunier, avec un corps de 12,000 hommes, qui se tint à Spire, et dut élever des batteries sur la rive gauche du Rhin, pour menacer la tête du pont de Manheim; on rassemblait en même temps à Weissemboug un autre corps d'armée à peu près d'égale force, composé d'une partie des troupes qui gardaient le Haut-Rhin, depuis Bâle jusqu'à Strasbourg. Toute la fin du mois de février se passa encore sans aucune action remarquable; le calme sembla présager les orages qui devaient bientôt changer le théâtre de la guerre.

L'armée prussienne reçut de nombreux renforts de recrues pour compléter ses régimens; elle fut jointe aussi par le contingent saxon, de 6,000 hommes d'élite, et présentait, en y comptant les Hessois, une force effective de plus de 60,000 hommes. Outre cela, elle devait être soutenue par une armée autrichienne rassemblée près de Manheim, sous les ordres du comte de Wurmser. La force de cette armée ne m'est pas exactement connue, mais on peut l'évaluer au plus bas à 25,000 hommes, y compris le corps de Condé. Le Haut-Rhin était couvert par un cordon assez nombreux.

L'armée prussienne était destinée au siége de Mayence, mais elle manquait encore de tout l'attirail nécessaire à une pareille opération, et le grand train de siége des Autrichiens était affecté à leur armée des Pays-Bas.

Dès les premiers jours de mars, le colonel Zekuly passa le Rhin à Saint-Goar, avec un corps de partisans, et vint se poster sur le Stromberg, en face du corps de Houchard, afin d'éclairer les mouvemens des Fran-

çais, et de faciliter au besoin le passage du Rhin à l'armée. Ce détachement eut quelques affaires assez vives, et fut obligé, le 19 mars, d'évacuer le Stromberg.

Les progrès de l'armée autrichienne en Belgique déterminèrent le roi de Prusse à commencer ses opérations avant l'arrivée du parc de siége, afin de rejeter l'armée française en Alsace, et de préparer l'investissement. En conséquence, le lieutenant-général Schonfeld devait rester devant Cassel, sur la rive droite, avec son corps renforcé des Saxons, de 5 escadrons et 5 bataillons hessois; le reste de l'armée devait passer le Rhin à Bacharach, chasser Custine jusqu'à Landau, se réunir avec le comte de Wurmser, former une armée d'observation derrière la Queich, et renvoyer alors un corps de blocus devant Mayence, sous les ordres du général Kalkreuth.

Le 25 mars, le corps du prince de Hohenlohe, réuni aux troupes légères hessoises, passa le pont de bateaux à Bacharach, et marcha à Reyerscheid; l'armée suivit, à l'exception des gardes, qui restèrent en réserve à Wisbaden, sous les ordres du prince Royal, et qui ne passèrent que le 29 pour se porter à Niederingelheim. Le 27, le corps de Hohenlohe se réunit à celui du colonel Zekuly, et marcha sur le village de Weyler, où il donna sur les postes des Français. L'armée de Custine, d'environ 20,000 hommes, occupait une position en avant, et trop près de la Nahe, qu'elle avait à dos; sa droite était à Bingen, sa gauche s'étendait en remontant la rivière, et le centre, séparé en différens corps, occupait les hauteurs de Kreuznach. Au-delà du chemin de Stromberg, qui traverse cette position, est une élévation qui la domine; cette élévation fut occupée par le seul bataillon de la Corrèze, qui y fit une longue défense; mais l'avant-garde des Prussiens, soutenue de près par l'armée, s'empara du poste : dès-lors il était difficile de tenir Bingen; l'armée française ainsi coupée dans le centre d'une ligne disséminée, fut forcée à la retraite. Le général Neuwinger fut pris avec 270 hommes; l'aile droite n'ayant pas de communication avec le reste, se retira en désordre sur Mayence (1): le centre et la gauche repassèrent la Nahe, et se retirèrent

(1) Cette action est un des mille exemples qui prouvent que les lignes trop morcelées sont aussi dangereuses par leur faiblesse que par les retraites excentriques qui en résultent nécessairement lorsqu'elles sont forcées, et que l'ennemi opère

sur Alzey; la cavalerie couvrit cette retraite, où Clarke, n'ayant qu'un seul escadron, s'aida habilement du terrain pour montrer à l'ennemi une troupe plus nombreuse, et pour contenir une nuée de troupes légères à cheval, qui suivait de près la retraite de l'infanterie.

Le 29 mars, le quartier-général du duc de Brunswick était à Armsheim; les Hessois passèrent la Nahe à Bingen, et marchèrent à Engelstat, l'avant-garde à Ufofen. Le 30, l'armée prussienne se rassembla près de Armsheim, et marcha, à deux heures du matin, par la gauche, sur Alsheim; elle se porta ensuite dans la plaine d'Oppenheim et Worms.

Custine fut presque surpris dans sa retraite à Oberflorsheim. Houchard, qui commandait l'arrière-garde, ayant établi ses postes, s'était retiré de sa personne au petit village de Stombern, où il trouva Custine. Le général en chef traita de vision les premiers rapports qui lui apprenaient que l'ennemi, supérieur en forces, avait déjà tourné l'infanterie à la faveur d'un bois. La valeur des troupes répara tout : à l'arrivée du général, 2 bataillons de la 13.e demi-brigade poussèrent l'ennemi au pas de charge et à la baïonnette. La cavalerie française, prise à revers et en flanc, se trouva si dangereusement engagée, que Custine fut obligé de faire tirer le canon sur la mêlée; l'artillerie à cheval se trouvant très-près des escadrons, y porta du désordre, et la nuit seule empêcha la poursuite. Cette action, qui dura à peine une heure, assura la tranquillité de la retraite de l'armée française sur Frankendal; mais le prince Louis de Prusse, en chargeant sur l'infanterie avec les dragons de Bareuth, réussit à faire 1,100 prisonniers; on fut obligé de détruire à Frenkendal les immenses magasins qui s'y trouvaient.

Tous les effets de campement et la grosse artillerie étant restés à Mayence, l'armée française bivouaqua le 31 mars à Neustadt, arriva le lendemain sous les murs de Landau, et trois jours après derrière la rivière de Lauter, occupant les lignes de Weissembourg, et abandonnant celle de la Queich. Cette prompte retraite fut ensuite reprochée à Custine; il avait abandonné aussi précipitamment la ligne de défense de la Selz et celle de Speyerbach : on commença à le soupçonner.

---

avec un peu de vivacité sur les points qui pourraient servir de rassemblemens concentriques.

L'armée resta dans cette position défensive derrière les lignes de la Lauter. Sa droite, aux ordres du général Ferrières, devait surveiller les passages du Rhin, et s'étendait depuis Lauterbourg, le long des lignes, jusqu'au moulin de Bewald; la gauche, aux ordres du général Falck, s'appuyait aux montagnes, et gardait les débouchés; le centre, commandé par Houchard, était campé en arrière de Weissembourg. L'armée de la Moselle fut mise sous le commandement de Custine, qui ordonna au général Abborite de la réunir dans le pays de Deux-Ponts, et de porter une forte avant-garde à Hombourg, pour menacer la droite de l'ennemi s'il tentait de pénétrer ; on traça aussi un camp à Phalsbourg.

Telles furent les dispositions prises pour la défense du territoire français, que l'ennemi ne tenta pas d'attaquer; et tout se passa en affaires de détail, jusqu'au temps où Custine alla prendre le commandement au Nord.

De part et d'autre on faisait de grands préparatifs pour l'attaque et la défense de Mayence. Nous avons dit, dans le chapitre III, que les généraux Doyré et Meunier avaient déployé une activité étonnante pour fortifier Cassel et mettre la place dans un état formidable; mais nous dépasserions les bornes et le but de cet ouvrage, si nous voulions donner une description exacte des fortifications; nous nous bornerons donc à présenter un journal des opérations du siége, qui fit époque dans les annales de l'art, par l'introduction du système de défense extérieure.

La garnison, qui devait être de 18,000 hommes, se trouva portée à 23,000, par la colonne qui la joignit après l'affaire de Bingen, et qui ne put ensuite passer à Oppenheim. Le général Doyré commandait à Mayence, Meunier à Cassel; les troupes étaient aux ordres du général Aubert-Dubayet; elles occupaient, comme postes extérieurs, les villages de Kostheim, Mombach, Zahlbach et Weissenau; les retranchemens qui couvraient ces postes furent long-temps et vaillamment défendus; ils retardèrent beaucoup les approches.

Les Français ayant été informés que le corps du général Schonfeld, qui se trouvait sur la rive droite, n'était que d'environ 10,000 hommes, et tenait une position trop étendue, résolurent d'en profiter pour sur-

prendre les Hessois, afin d'enlever une grande partie de l'artillerie de siége, et des munitions qui venaient d'arriver à Flersheim et à Russelsheim. Cette entreprise, parfaitement combinée, ne tendait à rien moins qu'à enlever à l'ennemi tous les moyens de former un siége. Malheureusement l'exécution ne répondit pas à ce qu'on pouvait espérer. L'attaque dut s'effectuer dans la nuit du 10 au 11 avril, sur deux colonnes principales, formant ensemble un corps de 10,000 hommes. Une fausse attaque était dirigée sur Kostheim, afin d'inquiéter et de contenir les Prussiens. La première colonne de droite, conduite par le colonel Schaal, marcha par la route de Wisbaden, changea de direction à droite, et dut attaquer les hauteurs retranchées où était le camp des Hessois. Pendant ce temps, la colonne de gauche, commandée par le général Aubert-Dubayet, devait longer le Rhin, s'emparer du moulin de Biberick, sans tirer un coup de fusil, changer de direction à droite, remonter la Salzbach, emporter la redoute de Mosbach, détruire les dépôts ennemis, et prendre à revers le camp des Hessois.

Les Français sortirent à cet effet de Cassel le 10 à minuit, avec 14,000 hommes, sur trois colonnes. Une de ces colonnes, forte de 4,000 hommes, commandée par le général Meunier, se porta sur Hocheim, et forma une fausse attaque contre l'aile gauche des ennemis, afin d'empêcher tous les secours de se porter à l'aile droite, et d'agir ensuite d'après les circonstances. Cette colonne chassa d'abord le détachement prussien de Kestheim, et s'empara de tout le bétail qui se trouvait dans ce village; mais elle fut si bien reçue par les batteries de Hocheim, qu'elle fut forcée d'abandonner Kostheim et de se retirer entièrement.

Les deux autres colonnes de 10,000 hommes marchèrent par lignes et par la gauche, jusqu'au-delà de la redoute de Mosbach. Celle de droite avait à son avant-garde les chasseurs de Paris, et suivait la chaussée de Wisbaden; la colonne de gauche suivait la route de Biberick; son avant-garde, qui était formée par le 36.e régiment, délogea un détachement de chasseurs prussiens du moulin de l'électeur; la colonne marcha tranquillement sous la protection des batteries de Pétersau. Le premier régiment de grenadiers, soutenu à droite par quelques compagnies du 46.e et des bataillons de l'Ain et du Jura, remontait la Salzbach et se portait sur Mosbach.

Le reste de la colonne filait un peu plus en arrière, lorsqu'un coup

de feu, parti à l'improviste, tua un homme dans les rangs, et y sema un désordre général. On n'a jamais pu découvrir d'où le coup était venu; mais les résultats d'un tel incident sont toujours très-dangereux dans les attaques de nuit. Une fusillade très-vive partit de toute la colonne, et lui blessa beaucoup de monde; les efforts du général Dubayet et du colonel Kléber ne purent ramener l'ordre, et l'on fut forcé à la retraite. Les Prussiens reprirent leurs positions du moulin de Biberick.

Aussitôt que l'on entendit la fusillade, le premier canon d'alarme tira à la redoute n.° 3, mais le second coup n'ayant pas tiré, le camp des Hessois se borna à prendre les armes et à se mettre en bataille.

Pendant que ceci se passait, le colonel Schaal avait gravi les hauteurs, et s'y était formé; il détacha quatre bataillons pour tourner la redoute n.° 3, que la faible garnison ne put pas défendre. Le jour commençant alors à paraître, on put juger les intentions des Français, et les 2 bataillons des grenadiers des gardes marchèrent en échelons à la redoute pour la reprendre. Après deux attaques, dont le succès fut long-temps balancé par la présence du général Dubayet, les troupes françaises, ayant manqué leur but à la gauche, commencèrent leur retraite, qui fut protégée par une forte ligne que Kléber avait reformé dans la plaine. Pendant que cette retraite s'effectuait, on fit une démonstration sur la gauche des Hessois; mais elle fut repoussée par le régiment du corps. Ainsi se termina une entreprise bien combinée, sur une partie isolée de la ligne ennemie, et dont le succès aurait été brillant, si la discipline et l'instruction des troupes françaises avaient été, à cette époque, ce qu'elles sont aujourd'hui.

Le 14 avril, le corps de Kalkreuth devant former l'investissement sur la rive gauche, prit ses positions. La droite, composée de 11 bataillons et 10 escadrons autrichiens, s'étendait sur les hauteurs, depuis le Rhin jusqu'en avant de Wintersheim; le centre et la gauche étaient composés de troupes prussiennes disposées comme il suit:

5 bataillons Wegnern en 1.re ligne. 10 escadrons Weymar, dragons, en 2.e ligne.	A droite de la chaussée et de Marienborn.
5 bataillons Thadden en 1.re ligne. 5 escadrons autrichien en 2.e ligne.	Un peu en avant et à gauche de Marienborn.

5 bataillons des Gardes en 3.e ligne, couvrant le quartier-général du roi.

3 bataillons Manstein en 1.re ligne. }La gauche vers Dreist.
4 escadrons de Courlande en 2.e ligne.

Ensuite sur une seule ligne :

2 bat. Wolframsdorf.
2 Ferdinand.
3 — Hesse-Darmstadt.
1 — grenadiers prince Ferdinand.
1 — Gardes hessoises.
1 — Palatins.
}La droite à Dreist. La gauche au Rhin.

Le corps du général Schonfeld, sur la rive droite du Rhin, conserva les mêmes positions; la droite appuyée au Rhin vers Biberick, la gauche au Mein vers le pont de Russelsheim. Il était composé de,

1 bat. fusiliers de Darmstadt, près de Biberick.
5 — de Hesse-Cassel, en avant de Mosbach.
1 — Wittinghof.
5 — Saxons.
}En avant de Massenheim, la gauche au ravin de la Kasbach.
3 — de Borck, la droite au même ravin.
3 — Crousaz, en avant de Hocheim.
1 — grenadiers de Wittinghof, vers le Mein.

En seconde ligne,

3 esc. Chevau-Légers derrière Biberick.
5 — Hesse-Cassel, sur le plateau à gauche de ce village.
4 — Saxons au centre, entre Mosbach et Massenheim.
3 — Borstel, sur le plateau à gauche de Massenheim.
2 — Borstel en réserve des grenadiers de Wittinghof.

Un petit corps fut placé sous les ordres du colonel Ruchel, pour garder Gustavebourg et l'angle formé par le confluent du Mein dans le Rhin; il était composé de,

1 bat. de Saxons.
3 — de Bavaro-Palatins.
1 — formé de détachemens.
3 compagnies des gardes au pont de bateaux de Geinsheim.

Toutes ces positions d'investissemens furent couvertes par des retranchemens.

Comme le poste des Français à Weissenau inquiétait le flanc droit du général Kalkreuth, la division autrichienne qui s'y trouvait eut ordre de l'emporter le 16 avril. Le village fut incendié; mais après un com-

bat meurtrier, les Français se maintinrent dans la partie basse et se retranchèrent dans le cimetière. Ce poste fut canonné vivement pendant plusieurs jours; il ne se passa d'ailleurs rien de bien important. La garnison faisait de fréquentes sorties sur les postes ennemis, et le nombre de troupes qu'elle pouvait mettre en action pour ces entreprises devait lui en assurer le succès. Il s'engageait de fréquentes canonnades, causées par les travaux que l'on faisait de part et d'autre; les assiégés pour empêcher les approches par de bons postes extérieurs, et les assiégeans pour mettre leurs lignes à l'abri des attaques.

Le roi de Prusse se rendit, le 3 mai, sur la rive droite, et fit attaquer le village de Kostheim par un bataillon de grenadiers de Borck; l'affaire fut vive; ce bataillon y perdit plus de 100 hommes, et y trouva une résistance supérieure; les Français conservèrent le village, et avouèrent plus de 150 tués ou blessés. L'importance de ce poste étant démontrée tous les jours davantage, le roi ordonna de renouveler l'attaque pour le 8 mai. Les bataillons de grenadiers Wittinghof et Wolframsdorf, réunis aux grenadiers saxons de Cristiany, devaient l'emporter; ils furent soutenus par un bataillon de Borck, un bataillon Saxon, et 3 escadrons de Borstel; 25 pièces des batteries de Hocheim et de Gustavebourg devaient seconder ces troupes; une fausse attaque fut dirigée en même temps à la droite, du côté de Biberick. Le village de Kostheim fut d'abord emporté avec une grande bravoure; mais les assaillans n'ayant pu forcer les retranchemens qui se trouvaient en arrière, et les Français ayant été renforcés, on fut obligé d'évacuer le poste, qui n'était plus tenable. Ce combat coûta aux alliés 11 officiers et 250 hommes tués ou blessés.

Les affaires restèrent long-temps dans le même état; les deux partis étaient sur leurs gardes. La plus grande partie de la garnison de Mayence campait sur plusieurs points, entre autres au camp retranché entre les forts extérieurs et le rempart; l'armée d'investissement poussait ses retranchemens en avant, du côté de Zahlbach.

Le 21 mai, les Français débarquèrent, au nombre de 1,000, dans les îles qui sont à la pointe du Mein; leur entreprise réussit d'abord, comme la plupart des entreprises de cette espèce, mais à l'arrivée des bataillons qu'on envoya au soutien, ils furent forcés de se retirer. Le 25 mai, la garnison fit, du côté de Mombach, une sortie qui eut le même résultat.

Les sorties lointaines n'avaient pas eu jusqu'à ce jour un résultat bien avantageux, elles ne pouvaient pas même en avoir : de telles opérations réussissent seulement par l'effet de tous les mouvemens imprévus; mais lorsque cet effet est retardé assez long-temps pour que l'ennemi puisse réunir ses forces, alors les troupes sorties ont tout à craindre pour leur propre sûreté. Néanmoins les généraux français résolurent de faire une sortie générale dans la nuit du 30 mai, et dirigèrent 6,000 hommes sur le quartier-général de Kalkreuth à Marienborn, où se trouvait aussi le prince Louis de Prusse. Un incident singulier pensa faire réussir cette expédition : les grand'gardes prussiennes avaient eu dans la même nuit l'ordre de laisser passer, sans appeler, quelques centaines de paysans qu'on avait réunis pour couper les blés entre les deux armées; l'obscurité étant très-grande, on prit l'avant-garde des colonnes françaises pour cette troupe de paysans, et on la laissa passer (1). Les compagnies de siége, soutenues par 2 bataillons de Saintonge et de Beauvoisis, emportèrent vivement quelques retranchemens; mais les premiers coups de fusil ayant bientôt mis la ligne sous les armes, ces troupes eurent de la peine à se retirer, et n'y parvinrent pas sans une grande perte.

Dès lors la garnison renonça aux grandes sorties. Le lendemain, l'ennemi fit feu de toutes ses batteries contre la ville, qui fut incendiée en plusieurs endroits. Le général Meunier attaqua le même jour l'île du Mein : ce brave officier paya l'entreprise de sa vie. Par un sentiment qui honore sa mémoire autant que les Prussiens, le roi fit une trève de quelques heures pendant qu'on lui rendait les derniers devoirs; il ordonna aussi que les troupes se portassent sur les lignes, et répondissent, par une salve générale, aux honneurs que l'on rendait à un brave, estimé de tous les partis.

Enfin, après deux mois de délais, dont il serait difficile de pénétrer les causes, et qui eurent une grande influence sur la suite des opérations, le roi résolut de faire un siége en règle, et l'ouverture de la première parallèle fut fixée du 16 au 17 juin.

Les opinions ont été très-divisées sur le point qui fut choisi pour les attaques. Plusieurs personnes ont prétendu qu'il aurait fallu les diriger

(1) Ce fait, qui paraît un peu extraordinaire, est consigné dans les relations allemandes.

par la gauche, entre le Hauptstein et le Rhin, parce qu'il n'y a sur ce point que le simple corps de la place, tandis que les autres sont hérissés d'ouvrages extérieurs; mais ce front présentait néanmoins un grand nombre de difficultés:

1.° Le feu de 6 batteries;

2.° Les parallèles avancées auraient eu à redouter sur leur flanc gauche, le feu des îles de Pétersau, et sur leur flanc droit, le feu des ouvrages saillans au centre de la place;

3.° Les fossés étaient très-profonds et remplis d'eau;

4.° Le terrain était pierreux et difficile pour les travaux, qui, en outre, eussent été exposés aux débordemens du Rhin.

Toutes ces raisons déterminèrent les ingénieurs à préférer l'attaque par la droite, entre Weissenau et Zahlbach. En conséquence, on ouvrit, dans la nuit du 16 au 17, une communication par la sape simple, dans le vallon entre Hechstein et la chaussée de Marienborn, à quatre cents toises des palissades du camp retranché. Cette opération se fit avec peine; il y eut même un assez grand désordre, causé par la résistance de la garnison. Les Français firent une sortie du côté de Weissenau, et enclouèrent une batterie.

Le 18, à dix heures du soir, les assiégeans firent établir par cinq mille six cent quatre-vingts travailleurs la grande arrière parallèle avec ses trois communications, l'artillerie y établit trois batteries de mortiers et d'obusiers. L'étendue de ces travaux comportait environ neuf mille quatre cents pas; ils furent couverts par 14 bataillons, dont 4 bataillons, formés de détachemens par pelotons séparés, étaient à cent cinquante pas en avant des travailleurs, et 10 bataillons en ligne à douze pas en arrière. La droite de l'arrière parallèle appuyait aux deux redoutes qui se trouvaient en avant de la division autrichienne; la gauche fut couverte par une redoute et un crochet, construits dans la même nuit. Le but de cette arrière parallèle était d'assurer les communications entre les attaques et le corps d'investissement, principalement contre le poste que les Français avaient à Weissenau.

Le 19 juin, les batteries commencèrent à jetter des bombes et des obus; dans la nuit, on employa deux mille six cent trente-deux ouvriers à perfectionner l'arrière parallèle, et l'on y construisit 6 batteries de canons pour sa défense. Les assiégeans firent attaquer la flèche de la

Chartreuse près de Weissenau, et celle de Zahlbach; la garnison, qui depuis long-temps défendait avec courage le premier de ces postes, l'abandonna cette fois presque sans résistance. L'attaque sur Zahlbach, exécutée par un bataillon de Schladen, n'eut pas le même succès; le bataillon s'égara. Un détachement de 50 hommes arriva par la droite, jusqu'au fort Saint-Philippe, et y pénétra même, par un de ces incidens qu'on ne peut concevoir; mais il fut bientôt forcé de mettre bas les armes: le reste du bataillon, voyant que le guide s'était trompé, se retira heureusement. La garnison crut que les Prussiens voulaient en venir à l'escalade des forts extérieurs, et redoubla l'activité de sa surveillance, ce qui la fatigua considérablement.

On employa jusqu'au 22 pour le perfectionnement des travaux.

Dans la nuit du 22 au 23, on poussa en avant deux longs boyaux, dont les extrémités furent munies de crochets; ces boyaux furent établis à huit cents pas l'un de l'autre, en direction oblique; on construisit aussi des banquettes dans l'arrière parallèle.

Le lendemain, on établit une batterie de 5 pièces de 12 dans chaque crochet des boyaux; la garde des tranchées, qui avait été jusqu'alors de 12 bataillons et quatre cents chevaux, fut renforcée par un bataillon de piquet de nuit.

Dans la nuit du 24 au 25 juin, on établit, à huit cents pas des palissades, la véritable parallèle, avec deux communications. Les Français sortirent de Weissenau sur les crochets de communication, et y enclouèrent une batterie.

Le lendemain, on perfectionna la parallèle, et on y construisit 4 batterie de mortiers; l'ennemi fit une sortie sur le crochet de communication, et fut repoussé.

Le 28 juin avant le jour, la division autrichienne attaqua la redoute et le village de Weissenau; l'un et l'autre furent emportés; aussitôt après, les ouvriers commencèrent l'extrême droite de la première parallèle.

Les travaux du 29 au 30 furent inquiétés, et avancèrent peu.

Dans la nuit du 30 juin au 1.er juillet, les mineurs firent sauter quelques fourneaux, pour renverser une muraille qui gênait la construction des batteries au couvent des Nones. L'artillerie commença la contruction de 8 batteries; savoir:

N.° 1. Batterie pour démonter (1) de
2 pièces de 24,
4 — de 12, et 2 obusiers.
N.° 2. Batterie de 3 petits mortiers.
N.° 3. Batterie de défense de 4 pièces de 6.
N.° 4. Batterie de 3 mortiers de 50 livres.
N.° 5. Batterie de défense à ricochet de
2 pièces de 6.
N.° 6. Batterie de 3 petits mortiers.
N.° 7. Batterie pour démonter de
4 pièces de 24 et 4 pièces de 12.
N.° 8. Batterie de défense en enfilement de
3 pièces de 12.

Jusqu'au 3 juillet, on établit encore les batteries suivantes :

N.° 9. Batterie de défense à ricochet de
2 pièces de 6.
N.° 10. Batterie de défense et de mortiers de
2 canons de 12,
3 petits mortiers,
2 obusiers de 10.
N.° 11. Batterie pour démonter de
3 pièces de 24,
3 pièces de 12.
N.° 12. Batterie de 3 mortiers de 50 livres.
N.° 13. Batterie de défense à ricochet de
3 pièces de 6.
N.° 14. *Idem.*
N.° 15. Batterie pour démonter de
6 pièces de 12.

Les 3 et 4, les travaux furent retardés par la grande quantité d'eau. Le feu fut général dans toutes les batteries; on chercha surtout à faire taire celui des forts Saint-Charles et Elisabeth.

Dans la nuit du 5 au 6, on attaqua la redoute de Zahlbach, avec 4

---

(1) On appelle ainsi les batteries pour faire taire le feu de la place.

bataillons et quatre cents ouvriers; l'ennemi en fut délogé, et on rasa les épaulemens qui avaient été construits à droite et à gauche; mais les Français rentrèrent dans la redoute au point du jour. Pendant ce temps, on avait prolongé la gauche de la parallèle, qui fut couverte par un crochet.

A l'entrée de la nuit suivante, le général-major de Kleist attaqua de nouveau, avec 3 bataillons, la redoute de Zahlbach, qui fut emportée et démolie. Cette opération procura le grand avantage de pouvoir ouvrir la gauche de la seconde parallèle encore dans la même nuit, et d'assurer cette position par un crochet et une redoute.

Dans la nuit du 7 au 8 juillet, la batterie n.° 16 fut achevée et garnie de 2 canons de 24 et de 2 obusiers de 10. L'ennemi s'opposa assez vivement aux travaux de perfectionnement, à la gauche des 1.re et 2.e parallèles.

L'artillerie construisit dans la nuit suivante deux grandes batteries, n.° 17 et 18; la première composée de 2 pièces de 24,
3 — de 12,
3 — de 6,
2 obusiers.

La seconde de 6 pièces de 12,
3 — de 6,
3 mortiers,
2 obusiers.

On pratiqua une communication depuis le n.° 15 jusqu'au n.° 17, afin de lier la gauche des deux parallèles, et on prolongea le crochet de la redoute à la seconde parallèle.

Dans la nuit du 11 au 12 juillet, on déboucha sur trois points en zigzags, par le moyen de la sape volante, pour compléter la seconde parallèle qui devait être établie à quatre cents pas de la première. On observa le lendemain d'étendre cette parallèle sur les ailes, afin de conserver l'action des batteries du centre; on poussa du côté du fort Saint-Charles jusqu'aux ruines de la Chartreuse.

La garnison avait établi une flèche en avant du fort Français (Welschen), et quelques retranchemens du fort de Charles. Ces ouvrages gênant la seconde parallèle, on les fit emporter par la division autrichienne; mais les Français occupèrent de nouveau la flèche au point du jour.

L'artillerie construisit la batterie n.° 19, du 13 au 14; on y plaça,

2 pièces de 12,
2 — de 6,
2 mortiers.

On fit attaquer le lendemain la flèche du fort Français par un détachement, mais on fut repoussé.

L'artillerie construisit le 16 la batterie n.° 26, disposée pour

6 pièces de 24,
4 — de 12.

Ce jour-là, le laboratoire des artificiers de la garnison sauta, et causa l'incendie d'un magasin à fourrages. Cet événement, joint à la destruction de quelques moulins, et à la grande disette de viande qui régnait depuis le mois de mai, mit la garnison dans une pénurie qui fut encore augmentée par le défaut de médicamens pour les blessés.

L'importance de la flèche du fort Français se faisant sentir chaque jour davantage, il fut résolu de faire un effort décisif, afin de l'emporter dans la nuit du 16 au 17. Le prince Louis-Ferdinand de Prusse fut chargé de diriger l'attaque avec 3 bataillons, suivis de trois cents travailleurs. Après une action assez vive, la flèche fut emportée et rasée, ainsi qu'une partie de sa communication, mais le prince Louis y fut assez grièvement blessé.

Dans la nuit du 18 au 19, l'artillerie acheva les deux batteries n.° 20 et 21, et commença celles n.° 22 et 23, qui furent achevées le lendemain. Elles étaient composées:

N.° 20. De 3 pièces de 12,
2 — de 6,
2 mortiers.

N.° 21. De 2 pièces de 24,
1 — de 6,
2 mortiers.

N.° 22. De 2 pièces de 24,
2 — de 12,
2 — de 6,
2 mortiers.

N.° 23. *Idem, ibid.*

La nuit du 20 au 21 fut employée à de petits travaux. Dans celle du

21 au 22, la seconde parallèle fut garnie de fascines, et l'artillerie construisit deux batteries :

N.° 24. De 3 pièces de 6,
2 mortiers.

N.° 25. De 3 pièces de 12,
2 — de 6,
2 mortiers.

La batterie de mortiers n.° 4 de la première parallèle, avait été transportée au n.° 27; on commença aussi le n.° 28 de
4 pièces de 12,
2 mortiers.

Mais la garnison ayant été forcée de capituler, faute de subsistances, les travaux cessèrent.

En effet, le général Doyré voyant qu'il n'avait pas d'espoir d'être secouru; que sa défense ne pouvait pas se prolonger bien long-temps; que d'ailleurs il allait être bientôt réduit par famine, et que sa brave et nombreuse garnison serait perdue pour la patrie s'il tardait davantage, résolut d'entrer en pourparler pour évacuer la place.

Après une conférence, où le général Doyré et le colonel Douay insistèrent sur la libre sortie de la garnison, il fut conclu le 22 juillet une capitulation, par laquelle on lui accorda de se retirer, à condition que pendant un an elle ne servirait pas contre les puissances coalisées. On trouva les moyens d'utiliser cette petite armée, en la portant dans la Vendée, où elle soutint la réputation qu'elle s'était acquise.

Avant d'aller plus loin, il faut reprendre les opérations qui coïncidèrent avec le siége.

Nous avons déjà indiqué les positions que Custine occupait derrière les lignes de la Lauter, où il s'était retiré dans les premiers jours d'avril. L'armée alliée, aux ordres du duc de Brunswick, était en présence; la droite, composée de Prussiens, s'étendait aux montagnes des Vosges, vers les sources de la Lauter; la gauche, commandée par Wurmser, au Rhin, vers Rheinzabern; le quartier-général du duc était à Ettinghoffen, à une lieue de Landau, dont toutes les communications étaient interceptées.

Custine ayant été appelé au commandement de l'armée du Nord,

voulut tenter une affaire générale avant de quitter la sienne. *Depuis Montmédi jusqu'au Rhin, l'attaque dut s'engager, le 17 mai, sur tous les points.* On eût dit que l'esprit de vertige, qui désolait la France, s'était aussi emparé des généraux; ils présentaient leurs attaques sur tous les points comme des combinaisons sublimes, et des écrivains renommés le répétaient après eux. L'armée de la Moselle, forte de 15,000 hommes, devait rester en observation contre les Prussiens; elle était campée dans les Vosges, près de Hornbach. Custine, avec le centre, parti des environs de Weissembourg, devait tourner la gauche des Autrichiens à Rheinzabern, tandis que le général Ferrières, parti de Lauterbourg, les attaquait de front. Nous avons observé déjà plusieurs fois combien ces attaques, combinées sur l'arrivée de plusieurs colonnes parties à une grande distance l'une de l'autre, sont contraires aux règles de l'art, puisque ces règles veulent que l'effet soit simultané : cette affaire en est une nouvelle preuve. Custine arriva le premier, et eut à soutenir tous les efforts des ennemis; le désordre de sa colonne fut porté au comble; l'infanterie fit feu sur la cavalerie. Custine, pour gagner un peu de temps, fit reprendre le village de Herxenheim par un bataillon de volontaires d'Indre-et-Loire, et la retraite s'effectua encore assez heureusement.

Le général Beauharnais prit peu de temps après le commandement de l'armée. Celle de la Moselle fut réunie sous les ordres du général Delaage, et commença, le 7 juin, un mouvement sur Arlon, qui devait avoir pour but, en menaçant Luxembourg, *de faire diversion* en faveur de la garnison de Mayence.

Les inconvéniens de ces *misérables accessoires*, que l'on nomme *diversions*, ne parurent jamais avec autant de force que dans celle-ci. Il était d'un ridicule inconcevable de prétendre que 15,000 hommes, qui avaient devant eux une division et la nombreuse garnison de Luxembourg, pussent faire naître quelques inquiétudes sur cette place formidable, et engager le roi de Prusse à lever le siége de Mayence; il était encore bien plus extraordinaire d'entreprendre un mouvement aussi étendu avec la gauche seule de l'armée, tandis que le centre et la droite étaient devant des forces considérables. L'armée de la Moselle marchant concentriquement sur Landau avec celle du Rhin, aurait pu réunir une masse imposante au centre d'une ligne affaiblie par sa longueur, et faire

opérer la retraite des alliés derrière la Queich. Si l'on voulait délivrer Mayence, on pouvait aussi porter l'armée de la Moselle sur Kayserlautern, en la faisant soutenir par un mouvement général de l'armée du Rhin à gauche.

Quoi qu'il en soit, le général Delaage attaqua, le 9 juin, les hauteurs d'Arlon, défendues par 7,000 hommes; l'action fut vive; les carabiniers s'y distinguèrent, ainsi que les généraux Tolosan et Despérières; on perdit plus de 600 hommes, mais Arlon fut emporté. Ce succès n'eut aucun résultat, et n'en pouvait pas avoir; Luxembourg était à l'abri de toute entreprise, et l'armée dut revenir dans ses positions.

Cependant le général Beauharnais, ayant été renforcé, reçut l'ordre positif de tenter une bataille pour délivrer Mayence. Le 3 juillet, l'armée du Rhin vint camper à Minfeld, sur la petite rivière de Kandel, où elle séjourna quelque temps. Le 18, elle était devant Landau. Une attaque générale fut combinée pour le lendemain; elle eut lieu sur tous les points, suivant le système du jour. Une colonne attaqua la droite des Prussiens, et s'empara des redoutes de Romberg; le fort de l'action eut lieu près de Franckweiler, au centre de la ligne; des partis furent poussés sur la route de Gemersheim. Cette affaire, qui fut une série de combats partiels, coûta beaucoup de monde, et n'eut pas les avantages d'une victoire. Les Français, qui furent repoussés dans quelques-unes de leurs attaques, se maintinrent au centre; les Prussiens perdirent 1,000 hommes hors de combat, les Autrichiens 800; les Français durent en perdre davantage. L'armée de la Moselle vint se lier, le 20, à la gauche de celle du Rhin, par la vallée d'Anweiler.

Le 22 juillet, les Français étaient à Nusdorf et Damheim. Ils formèrent au point du jour une nouvelle attaque générale; mais elle était encore combinée sur plusieurs directions excentriques, et ne réussit pas. La gauche attaqua vers les montagnes, à Gleisweiler, Bechingen et Walsheim, sur la route de Neustadt, tandis que la droite combattait à Bornheim, en descendant la Queich et en suivant la route de Spire. L'armée fut obligée de repasser la Queich, et perdit près de 1,000 hommes; elle prit position à Offenbach, Knittelsheim, Bellheim et Landersheim.

Le 27 juillet, le général Wurmser résolut d'attaquer la droite des Français à Bellheim; il les en délogea après une action assez vive. L'armée de Beauharnais vint reprendre son camp de Minfeld, et se retira, le

19 *

28, derrière les lignes de la Lauter. Houchard retourna dans les Vosges, pour couvrir la Sarre et Deux-Ponts.

Ici se terminent les opérations qui eurent lieu sur le Rhin, dans la première période. Les réflexions qu'elles peuvent faire naître, appartiennent à l'ensemble du plan de campagne, dont je parlerai à la fin de la relation. Je me bornerai donc à observer qu'il m'a paru étonnant que le duc de Brunswick ait laissé tranquillement, pendant deux mois, l'armée du Rhin derrière les lignes de la Lauter. Cette armée y arriva dans un état de délabrement difficile à concevoir; sa faiblesse était égale à son découragement, et une bataille perdue l'aurait vraisemblablement dissoute. Une armée supérieure et victorieuse a des avantages immenses sur l'ennemi, lorsqu'elle prend sans relâche l'initiative des mouvemens; elle centuple ses forces, en combinant d'avance l'emploi de leur masse sur un point connu, tandis que l'ennemi, déjà inférieur et vaincu, est encore obligé de se garder également sur tous les points de sa ligne de défense. Attaquée ainsi par une grande masse, sur un point imprévu et isolé; forcée de faire des retraites sur une ligne contraire à celle qui lui a été assignée, une armée, déjà découragée par des défaites précédentes, privée de directions générales, ne peut échapper à une destruction totale.

C'est une vérité dont l'Empereur Napoléon seul a donné la preuve; il a presque détruit, par ce principe, dont l'application n'avait jamais été faite, les brillantes armées de Beaulieu, de Wurmser, d'Alvinzy et de Mack; ces armées étaient néanmoins bien plus fortes et plus imposantes, sous tous les rapports, que ne l'était celle de Custine, après deux ou trois déroutes consécutives. L'Empereur Napoléon, au contraire, avait des forces inférieures à celles de ces généraux (1), tandis que le duc de Brunswick, réuni à Wurmser, était supérieur aux Français.

Si la plus savante combinaison qu'un général puisse faire est celle qui met toutes les *grandes chances* en sa faveur, on conviendra qu'une de ses qualités les plus éminentes, sera celle de poursuivre ses succès avec

(1) L'Empereur a toujours été inférieur en nombre aux armées d'Alvinzy, de Wurmser et de Beaulieu; il n'eut des forces supérieures que contre l'armée de Mack.

une vigueur et une activité que rien ne saurait relâcher, puisqu'il est vrai qu'une armée n'est jamais plus facile à vaincre qu'après une première défaite; et qu'en attaquant l'ennemi après l'avoir déjà battu, non-seulement on lui enlève toute sa force morale, mais on trouve presque toujours son chef dans l'embarras, le trouble et l'irrésolution: ses manœuvres sont toujours timides, sans but offensif, et souvent même sans autre motif que celui d'une crainte exagérée. Le sort qu'une armée peut subir, dans un état semblable, n'est pas douteux; il est justifié par les grandes leçons que l'Empereur Napoléon a données aux généraux des siècles à venir, et que toutes les nations feraient fort bien de mettre à profit pour leur gloire militaire et pour leur conservation.

CHAPITRE XI.

Coup-d'œil rapide sur les opérations générales en Italie, aux Pyrénées et dans la Vendée.

Comme les bornes de mon ouvrage ne me permettent pas de donner des détails également étendus de toutes les opérations qui eurent lieu sur des points secondaires, je me bornerai à indiquer assez rapidement les principaux mouvemens des armées d'Italie et des Pyrénées, afin de donner de l'ensemble au tableau de ces grandes scènes.

La France était déchirée au-dedans par la diversité d'intérêt des nombreux partis qui s'y étaient formés; des troubles avaient eu lieu déjà, dans les années précédentes, en Bretagne et dans le Poitou: les opinions religieuses en furent les premiers motifs. Tous les individus dont les intérêts avaient été froissés, se rangèrent sous une bannière qui leur promettait le rétablissement de leurs droits; les nobles dirigèrent les bandes des habitans des campagnes. Les réquisitions d'hommes pour le complétement des armées, marquèrent l'époque de la levée de boucliers qui eut lieu dans le département de la Vendée. L'incendie devint général, lorsque les troupes qui durent appaiser les premiers mouvemens furent battues et dispersées; dans peu de semaines, 100,000 hommes furent organisés; et le gouvernement français, qui venait de triompher des armées les plus redoutables du monde, semblait devoir être soumis lui-même par une troupe de mécontens, sans discipline et sans moyens de faire la guerre.

La mort de Louis XVI avait soulevé tous les souverains de l'Europe contre la France. Le 31 mai, et la mort des hommes les plus purs de l'Assemblée nationale, qui avaient attaché à la révolution quelques principes de grandeur, souleva la France elle-même contre son gouvernement. Un grand nombre de départemens se révolta contre un acte qui menaçait déjà de couvrir de deuil toute la surface de l'Empire. La Convention lança des décrets terribles contre cette résistance; Lyon se sou-

leva ouvertement, et lia ses opérations avec celles d'un parti d'émigrés et de l'armée piémontaise.

Les Marseillais devaient se réunir aux Lyonnais; le midi de la France allait former une nouvelle Vendée, et Toulon était livré aux Anglais et aux Espagnols.

Il suffit de se rappeler que ce fut l'exécrable Marat qui, en 1791, s'opposa le premier à la répression des troubles de la Vendée, pour juger si l'étranger eut une part à ces troubles, et s'il ne les augmenta pas, en répandant dans l'intérieur une foule d'agens qui, par leurs discours exagérés, tendaient tous les esprits ardens vers la subversion de la nation. Cette trame épouvantable était si bien ourdie, que toutes les ramifications de la mine éclatèrent en même temps. Les résultats de ce grand coup devaient être terribles, et l'existence de la nation française est encore un problème aux yeux de tous les calculateurs. Ces insurrections dans l'intérieur étaient combinées avec les opérations des armées et avec la guerre générale.

Une armée sarde, renforcée de quelques régimens autrichiens, menaçait le Dauphiné et le comté de Nice; on lui avait opposé Kellermann dans les Alpes, et le général Brunet sur le dernier point, avec l'armée dite d'Italie.

Les Espagnols rassemblaient deux armées qui menaçaient d'une invasion prochaine, et on leur opposa également deux corps, sous les ordres du général Servan.

Les hostilités commencèrent, le 5 février, à l'armée d'Italie, commandée par le général Biron. On combattit sur plusieurs points à Moulinet et Luceram : les Français prirent Sospello le 14, et le camp de Bruis le 19; ils s'emparèrent également du camp retranché de Pérut le 18 avril.

Toutes ces affaires étaient de petits combats de postes, renouvelés chaque jour, et répandus sur tous les points de la ligne de défense. Les deux partis y déployaient souvent la même ignorance des grandes combinaisons de guerre : le résultat de chaque plan était la prise d'un poste ou d'un village; on perdait un grand nombre d'hommes, et les affaires ne décidaient rien. A la fin de la campagne, on était aussi avancé qu'à son ouverture.

La guerre des Alpes et des Pyrénées était absolument la même; elle ne pouvait avoir d'autres avantages pour la coalition que celui d'occuper

quelques corps d'armées, dont l'emploi, au point des grandes opérations, aurait pu devenir décisif pour les Français.

Les Alpes furent dégarnies de troupes un instant, afin de renforcer l'armée qui devait soumettre Lyon; les Piémontais en profitèrent mal, comme nous le verrons dans la relation de la seconde période.

Aux Pyrénées-Orientales, les hostilités commencèrent à la fin de mars. (La guerre fut déclarée à l'Espagne le 7 mars.) Les Français s'emparèrent, le 31, de la vallée d'Aran. Dans les premiers jours d'avril, les Espagnols commencèrent leurs mouvemens offensifs; ils repoussèrent d'abord leurs ennemis de Saint-Laurent-de-Cerda et de Céret; ils attaquèrent et emportèrent le camp du Mas-d'Eu le 19 mai.

Les places de Bellegarde et de Collioures furent bloquées dès les premiers jours de mai, et le siége en fut commencé peu de temps après; le fort des Bains avait été pris le 3 juin, la tranchée fut ouverte devant Bellegarde le 16, et la place capitula le 26. Pendant ce temps, le gros de l'armée française avait occupé le camp de l'Union, où elle fut attaquée sans succès le 13 juillet et dans la nuit du 16 au 17. Les Espagnols prirent enfin Willefranche, le 4 août, époque à laquelle le général Pujet Barbantanes vint prendre le commandement de l'armée, pour le céder, peu de temps après, à Dagobert.

Aux Pyrénées occidentales, les hostilités furent également vives. Les rives de la Bidassoa, la montagne de Louis XIV, le camp d'Espeguy et le col de Berdaritz, furent le théâtre de plusieurs attaques partielles, qui coûtèrent beaucoup de monde aux deux partis; aucune affaire décisive n'avait eu lieu à l'époque du 7 août, où se termine la première période de cette campagne.

Les deux armées étaient ramenées sous le canon de leurs places, celle de droite en avant de Baïonne, celle de gauche sous Perpignan; la France y gagna l'avantage d'aguérir ses nouveaux soldats, et d'en former les chefs. Les troupes qui combattirent avec courage dans les Pyrénées furent en grande partie les mêmes qui, trois ans après, se couvrirent de gloire en Italie. Il existe un ouvrage intéressant sur ces campagnes; j'y renvoie ceux de mes lecteurs qui en désirent une relation exacte (1).

---

(1) Cet ouvrage est intitulé : *Mémoires sur la guerre des Pyrénées*, par M. B***.

La guerre de la Vendée était d'une nature différente : elle prit le caractère des querelles civiles les plus violentes, et toute la vivacité de l'esprit national. Les chefs des royalistes savaient qu'ils avaient tout à espérer de la vigueur et de la rapidité de leurs mouvemens, combinés avec les succès des coalisés contre Dumouriez, Custine et Dampierre. Peut-être pourrait-on leur faire le reproche de n'avoir pas donné assez d'extension à leurs opérations, et de n'avoir pas fait la guerre d'invasion en marchant sur Paris, au lieu de se borner à multiplier leurs attaques dans le rayon des provinces qu'ils avaient insurgées.

Les premiers succès des rebelles furent dus à l'incapacité des chefs républicains et à l'indiscipline des mauvaises troupes qu'on envoya contre eux : ces troupes étaient un ramas d'hommes levés à la hâte dans Paris, par la terreur et par l'argent.

Le combat de Chatonay et la prise de l'île de Noirmoutier, furent les premières actions. Le général Berruyer, qui combina ensuite un mouvement simultané de plusieurs colonnes pour envelopper les royalistes, réussit sur quelques points; mais la colonne du général Ligonnier ayant été complètement défaite à Cholet, l'ensemble de l'opération fut rompue, et le général Berruyer forcé de se retirer au pont de Scé pour couvrir Angers et Saumur.

Après ces affaires, l'armée vendéenne s'accrut jusqu'au nombre de 50,000 hommes : à sa tête figuraient des noms distingués parmi les braves, Lescure, Bonchamp, d'Elbée, Laroche-Jacquelin, Charette et Stofflet. Le noyau de cette armée était de 7 à 8,000 hommes soldés, le reste était formé des levées spontanées et périodiques de tous les habitans des campagnes depuis Saumur jusqu'à Nantes.

Un combat meurtrier eut lieu à Touars le 5 mai ; le général Quetineau y fut attaqué par 30,000 hommes; le gué fut forcé, la cavalerie vendéenne passa la rivière à la nage. Quetineau, les 6,000 hommes qu'il commandait et son artillerie, tombèrent au pouvoir du vainqueur. L'action qui eut lieu les jours suivans, près de Fontenay, fut encore plus sérieuse; les deux armées vendéennes réunies attaquent les républicains à Fontenay, et sont d'abord repoussées avec perte de toute leur artillerie et d'un grand nombre d'hommes.

Le 17 mai, Lescure, Laroche-Jacquelin et Bonchamp reparaissent avec

3 colonnes nombreuses, sans artillerie. La cavalerie qui eut ordre de les charger lâcha le pied et passa sur l'infanterie; les royalistes emportèrent Fontenay et l'artillerie. L'alarme se répandit à Paris, d'où la Convention envoya ses grenadiers.

L'armée vendéenne n'était plus qu'à deux lieues de Niort; mais une diversion du général Ligonnier la rappela au secours de son pays dévasté. L'armée fut dissoute, et on lui assigna un nouveau rendez-vous général à Châtillon, d'où elle sortit peu de jours après, au nombre de 50,000 combattans. Ligonnier fut entièrement défait, et deux jours après, la bataille de Saumur mit la république à deux doigts de sa perte. Angers ouvrit ses portes, et son exemple fut imité par toutes les villes de la Loire, à l'exception de Nantes. On pouvait craindre alors que les Vendéens ne décidassent du sort de la France dans la capitale; et si cela n'eut pas lieu, on ne saurait en attribuer la cause qu'à leurs chefs.

Westermann, qui avait commandé les colonnes parisiennes au 10 août, vint ensuite prendre le commandement de l'armée républicaine. Ce général, qui joignait des talens militaires à un grand courage et à une activité brillante, paraissait fait pour mettre un terme à cette guerre. Il surprit d'abord Lescure dans Châtillon, mais il fut attaqué lui-même le lendemain par Laroche-Jacquelin, et forcé à la retraite. Westermann fut rappelé peu après (1).

Pendant que ces choses se passaient dans la haute Vendée, Charette commandait une autre armée dans la basse Vendée et sur les côtes; il fut repoussé dans une entreprise contre les sables d'Olonne, et battu à Luçon; mais Laroche-Jacquelin lui amena un corps de 12,000 hommes, avec le secours duquel il gagna la bataille de Vihiers, qui rendit les Vendéens maîtres de tout le pays.

Cette affaire termina les opérations générales à l'époque de la première période. Un nouveau système menaça la Vendée, au même instant où la coalition devait changer le sien, depuis la prise de Valenciennes et de Mayence.

---

(1) Je n'ai tracé qu'une esquisse rapide des opérations de cette guerre, dont M. Beauchamp vient de publier une relation fort intéressante, dans laquelle il a parfaitement jugé les événemens, en les rapportant aux pri cipes de l'art.

Cette courte analyse suffira pour prouver combien la position du gouvernement français était difficile, lorsque ses armées, battues par les troupes régulières des premières puissances de l'Europe, éprouvaient les mêmes revers sur toutes les frontières et contre l'ennemi de l'intérieur.

La Convention ne pouvait résister à tous ces efforts que par des levées extraordinaires, soutenues par la guillotine; mais ces levées, au lieu de donner 200,000 défenseurs, procurèrent 100,000 ennemis dans cinquante départemens, et forcèrent ainsi de distraire des forces considérables du point des grandes opérations.

Nous allons passer actuellement à la relation des événemens importans qui signalèrent la seconde période de cette campagne.

CAMPAGNE DE 1793.

SECONDE PÉRIODE.

CHAPITRE XII.

Opérations en Flandre après la prise de Valenciennes; siége de Dunkerque; blocus de Maubeuge; batailles de Hondscoote et de Watignie.

Après que l'armée alliée, dont le commandement en chef était confié au prince de Cobourg, se fut emparée de Valenciennes le 28 juillet, elle séjourna jusqu'au 6 août.

La position avantageuse des armées coalisées, depuis Landau jusqu'à la mer, et la chute des deux grandes places barrières, les mettaient à même de former les plans les plus vastes. Toute cette immense ligne était gardée par des camps défensifs isolés, dont les troupes étaient découragées; ces troupes n'avaient d'ailleurs aucune direction centrale qui pût combiner leur emploi d'une manière avantageuse et conforme aux principes de l'art.

Les alliés, au contraire, avaient tous les avantages pour manœuvrer sur le centre de cette ligne étendue et morcelée; ils tenaient Mayence, Luxembourg, Valenciennes, et il ne leur manquait que Maubeuge pour être maîtres des points les plus importans de la base de leurs opérations sur le centre. Leurs intérêts les plus chers devaient les porter a profiter de la position désespérée de l'ennemi, pour lui donner le dernier coup, en faisant la guerre d'invasion. Cette guerre ne pouvait se faire avec succès

que par la réunion d'une grande masse centrale, c'est-à-dire par une direction intérieure des lignes d'opérations.

D'un autre côté, l'armée française qui, après l'affaire de Famars, s'était retirée sous Bouchain, avait passé sous le commandement de Custine; elle profita du temps que lui laissèrent les ennemis, pour opérer quelques mouvemens de détails par sa gauche, afin d'inquiéter la Flandre. Custine fut bientôt rappelé et conduit à l'échafaud.

L'armée passa ensuite sous les ordres de Kilmaine. C'est à cette époque que les levées en masse furent organisées. Le gouvernement français, exalté par sa position désespérée et par des suggestions perfides, avait résolu de s'ensevelir sous les ruines de la cause qu'il avait embrassée; tous les jeunes gens furent mis en réquisition; il fallait opter entre le parti des armes ou la guillotine, et un grand nombre d'hommes alla chercher dans les camps la sûreté et le repos qu'il ne trouvait pas dans ses foyers (1).

On devait s'attendre que les alliés profiteraient d'un instant de chance qui était le plus favorable qu'on pût espérer, et qu'ils ne laisseraient pas aux Français la possibilité d'une amélioration qui pouvait insensiblement les conduire aux plus grands résultats, et finir par changer entièrement la face des affaires.

Les efforts des deux partis n'étaient pas, à beaucoup près, proportionnés. Dans un moment où la France se levait presque toute entière, l'Autriche restait dans l'apathie; elle avait encore dans l'intérieur de ses états 100,000 hommes disponibles, dont la mise en action eût depuis long-temps décidé la querelle. Outre ces fautes des gouvernemens, les généraux en commirent d'autres qui ne peuvent pas en être séparées : *vigueur*, *ensemble* et *célérité*, devaient être leurs mots d'ordre; ils se conduisirent avec *lenteur*, *incohérence* et *irrésolution*.

---

(1) La levée de 300,000 hommes avait été décrétée le 24 février; mais jusqu'alors les armées n'en avaient pas ressenti l'effet; cependant elle commençait à s'organiser dans l'intérieur, malgré toutes les entraves du mécontentement, de l'esprit de parti et de la guerre civile.

Un dernier et terrible décret, lancé le 23 août, mit en réquisition permanente tous les hommes non mariés, depuis 18 ans jusqu'à 25, jusqu'à ce que le territoire français fût évacué. Les premières levées commencèrent à renforcer les armées dans le mois de septembre, et la France était ouverte aux coalisés depuis le mois d'avril.

Après la prise de Valenciennes et de Condé, il semblait qu'ils avaient une base d'opérations suffisante, et qu'ils allaient s'occuper de suivre sans relâche les restes de l'armée française. Au moins, s'ils voulaient encore faire des siéges, on avait lieu de penser qu'ils s'occuperaient de faire tomber une des deux grandes places de cette ligne d'opération, afin de donner à leur base toute la solidité que l'on pouvait désirer, et d'enlever, au contraire, à l'ennemi celle qui lui restait encore. Lille ou Maubeuge fixaient l'attention de tous les militaires instruits.

Les alliés en jugèrent autrement; ils pensèrent sans doute que le moyen de réussir était d'entreprendre beaucoup de choses à la fois, et qu'il était d'ailleurs indigne de conserver une aussi grande masse de forces, devant une armée qui ne semblait pas pouvoir se relever du délâbrement où elle se trouvait. On résolut donc de se diviser et d'opérer sur deux lignes; le duc d'Yorck à droite devait assiéger Dunkerque, et le prince de Cobourg à gauche devait marcher sur le Quesnoy et Maubeuge.

Il paraît incontestable que les Autrichiens n'eurent aucune part à cette résolution, et qu'ils s'y opposèrent même avec assez chaleur. En faisant l'analyse des intérêts qui pouvaient inspirer cette folle entreprise sur Dunkerque, il est facile d'y reconnaître tous les intérêts qui guidaient l'Angleterre; on n'y retrouve au contraire aucun des avantages politiques ou militaires que devaient rechercher les puissances du Continent. Ainsi, pour satisfaire aux vues particulières du cabinet britannique, on donna aux opérations une direction divergente ou excentrique, qui fût la cause de désastres inouis, et on employa une majeure partie de l'armée à un misérable accessoire, au lieu de diriger des efforts bien unis sur les points principaux où l'ennemi rassemblait ses moyens de défense.

Le prince de Cobourg n'ayant pas eu le pouvoir de s'opposer à la marche sur Dunkerque, résolut néanmoins de profiter du temps où il pouvait encore disposer de la totalité des forces, pour tenter un coup de main sur l'armée française, retranchée au camp de César. Cette armée, forte alors de 36,000 hommes, était aux ordres du général Houchard, sa droite était couverte par Cambray, la gauche par Bouchain; l'Escaut coulait devant son front, qui était couvert en outre par de nombreux ouvrages de campagne, élevés sur la rive droite de cette rivière.

Ce proj t d'attaque, qui fait honneur au prince de Cobourg, ne fut pas exécuté aussi bien qu'il avait été conçu. Le duc d'Yorck se mut en

marche le 6 août avec son corps, composé de troupes anglaises et hanovriennes, de 2 bataillons et 5 escadrons hessois, et d'un corps de troupes légères autrichiennes; il campa à Villers-en-Cauchie. Le général Dalvig campa vers Pithon et Romélie avec 8 bataillons et 6 escadrons de Hesse-Cassel, afin de couvrir le mouvement du côté du Quesnoy.

Le duc d'Yorck repartit, le 7, pour aller camper au-delà de Cambray; la chaleur excessive de cette journée, jointe au long circuit qu'il fallut faire autour de la place, retarda la marche, et l'armée ne put passer l'Escaut qu'à 6 heures du soir; elle occupa les hauteurs vis-à-vis de Manières. Plusieurs hommes périrent par la chaleur dans cette longue marche, que l'ennemi n'inquiéta que par de faibles détachemens de cavalerie.

Le prince de Cobourg partit aussi, le 7, de son camp de Herrin, avec l'armée impériale, remonta l'Escaut jusqu'à Naves, et chercha à passer cette rivière sur le front du camp ennemi. Cambray fut sommé, et les généraux qui y commandaient répondirent en brûlant les faubourgs, et en se préparant à une défense vigoureuse. L'armée impériale campa alors près Thun-Saint-Martin, faisant face à l'Escaut.

Le 8 août, le duc d'Yorck se mit en marche sur trois colonnes, se dirigeant sur Bourlon. Le prince de Hohenlohe avait été détaché, avec une partie de l'armée autrichienne, pour opérer, de concert avec lui, sur les derrières des Français : ce prince marcha sur la rive gauche de l'Escaut, en tournant vers Bouchain et se dirigeant sur la Cense. Mais lorsque le duc arriva sur les hauteurs de Cantin, on trouva l'ennemi décampé, et sa cavalerie couvrit la retraite avec une grande fermeté. Cette retraite fit honneur à Houchard; néanmoins il faut convenir qu'elle fut bien facilitée par la faute que commirent les Anglais, en faisant un mouvement de jour à la vue des hauteurs de Cambray; s'ils avaient fait une marche de nuit depuis leur camp de Villers, il est probable qu'ils auraient rendu la retraite presqu'impossible, en arrivant à temps à Bourlon. Les Français, affaiblis par de nouvelle garnisons, se retirèrent entre Arras et Douay.

Le camp de César fut occupé par une division autrichienne qui passa l'Escaut; les Anglais campèrent à Bourlon; le prince de Cobourg reprit, le 10, sa position de Herrin; une division garda le camp de César. Le corps du général Colloredo campa à Willers-en-Cauchie; une autre di-

vision, sous le général Huthen, releva à Pithon le corps hessois du général Dalvig, qui côtoya la Selle, et vint prendre poste à Douchy.

L'armée anglaise marcha, le 10, à Aubigny-au-Bac, et le 11, à Orchies; elle fut jointe, le 12, par les Hessois qui avaient passé l'Escaut à Denain. Le duc d'Yorck fut encore renforcé par un corps de 10,000 Autrichiens, sous les ordres du général Alvinzy, ce qui porta son armée à 40,000 hommes environ. Le 15, elle se mit en mouvement sur deux colonnes; la première à gauche, commandée par le général Alvinzy, était composée des troupes autrichiennes et hessoises; la seconde fut conduite par le duc d'Yorck. Ces colonnes laissèrent à gauche le corps prussien posté à Cisoing, et allèrent camper aux environs de Bessieux, d'où elles repartirent le lendemain, *par lignes et par la droite*. La première ligne marcha par Lannoy et Roubaix au camp de Turcoing; la seconde s'y porta par Leers et Watreloos; la marche fut couverte et flanquée par un corps d'avant-garde aux ordres du général Fabry. Turcoing était occupé par les Hollandais; l'armée campa au nord-ouest de cette ville, y séjourna le 17, et fut répartie dans l'ordre de bataille ci-contre:

Le 18, pendant que cette armée était en marche par lignes, pour se rendre au camp, entre Menin et Geluve, on entendit une forte canonnade dont on ne connaissait point le sujet; elle venait de Linselles, que les Hollandais avaient emporté. Ce poste retranché fut attaqué par deux colonnes; celle du prince d'Orange, dirigée sur Linselles, et celle du prince de Waldeck, dirigée sur Blaton. Après une affaire très-meurtrière, il resta au pouvoir des assaillans; mais, lorsque le corps principal des Hollandais eut repris sa position, en ne laissant que 2 bataillons dans Linselles, les Français revinrent en forces vers midi, tournèrent les retranchemens par la gorge, dispersèrent ou tuèrent ces 2 bataillons, et reprirent l'artillerie qu'ils avaient perdue. Aussitôt que cette nouvelle fut parvenue au camp, le général Lacke en partit avec les 3 bataillons des gardes anglaises, pour reprendre Linselles; on le fit soutenir plus tard par trois régimens hessois; mais, avant leur arrivée, il avait déjà rempli sa mission. Les Anglais, en débouchant des taillis, se formèrent devant la hauteur, et marchèrent aux retranchemens avec vivacité. L'ennemi les ayant laissé approcher jusqu'à demi-portée de canon, les reçut alors par une décharge à mitraille de 12 pièces de 16, qui étendit sur la place près de 13 officiers, et environ 300 tués ou blessés; le général

Ordre de bataille de l'armée alliée sous le duc D'YORCK, *en* 1793.

LE DUC D'YORCK.

LE MARÉCHAL FREYTAG.

PREMIÈRE LIGNE.

Lieutenant-général. — ALVINZY.

Lieutenans-généraux. — ERSKINE. — BUTTLAR. — BIÉLA.

Généraux-majors.

Anglais.

- Mansel.
  - 2 — Gardes-Grises.
  - 2 — Royale.
- Hartcourt.
  - 2 esc. Gardes-Bleues.
  - 2 — dragons des Gardes.
  - 2 — Schilhays.
  - 3 — du 11.e de dragons.
- Lacke.
  - 1 — du 14.e régiment.
  - 1 — du 53.e
  - 1 — Gardes.

Hessois.

- Brocke.
  - 2 — Kospoth.
  - 2 — Prince-Charles.

Autrichiens.

- Cheyensky.
  - 2 — Wenzel-Colloredo.
  - 2 — Jordis.
- Lusow.
  - 1 — Stuart.
- Werneck.
  - 2 bat. Colloredo.
  - 2 — Brentano.
- Fabry.
  - 4 — Karaczay, chev.-lég.

Hanovr.

- Busch.
  - 2 esc. du 2.e rég. de caval.
  - 2 — du rég. du corps.
  - 2 — du 5.e de dragons.

DEUXIÈME LIGNE.

Général de cavalerie. — WALMODEN.

Lieutenans-généraux. — WURMB. — WONDEM-BUSCH.

Généraux-majors.

- Schmid. — 5
- Dalwig. — 3, 2
- Cochenhausen. — 2, 2
- Diepenbrock. — 2, 2, 2
- Hammersheim. — 2, 2, 2
- Oynhausen. — 2, 2, 2

Généraux-majors.

- Laurens.
  - 8 esc. chevau-légers anglais.
- Abercrombie.
  - 1 bat. Starray.
  - 2 — grenad. hessois.
  - 3 — grenad. hanovr.
  - 2 — grenad. anglais.
- Fabry.
  - 1 bat. Laudon-Vert.
  - 1 — Loyal-Émigré.
  - 1 — Odonell.
  - 2 compag. Tyroliens.
  - 2 — chasseurs hessois.
  - 4 esc. chevau-légers hanovriens.
  - 3 — Blanckenstein, hussards.
  - 1 — Caraczay, chevau-légers.

TOTAL, 46 bataillons, 58 escadrons, 4 compagnies.

Lacke n'en poursuivit pas moins son attaque avec une intrépidité qui fit beaucoup d'honneur aux gardes anglaises; elles emportèrent le retranchement, tuèrent tout ce qui s'y rencontra, et prirent 12 pièces de canon. Cette journée meurtrière coûta plus de 1,100 hommes aux Français, et les alliés eurent 850 tués ou blessés; elle n'influa cependant point sur les opérations, et cette guerre de postes, qui coûtait si cher, sans qu'on pût en retirer quelque avantage, n'était pas le plus beau résultat de ce nouveau système de guerre qu'on a tant vanté.

Le poste de Linselles fut rasé et abandonné le lendemain, parce que l'armée suivit son mouvement, et parce qu'il pouvait être trop facilement soutenu depuis Lille, pour que les Hollandais pussent le conserver.

Pendant que ceci se passait, il s'était opéré plusieurs mouvemens dans les deux armées. La division française, qui couvrait Maubeuge, voulut sans doute *faire diversion* au grand plan des alliés, et attaqua le poste de Hantes, les 13 et 14 août, mais elle fut repoussée. Les Prussiens remportèrent un léger avantage près de Bovines. Un corps, parti de Cambray et de Bouchain, voulut tenter un effort pour délivrer le Quesnoy, mais il fut battu près de Saulzoi : les cuirassiers de Nassau et chevau-légers de Kinsky lui prirent 1,000 hommes et 12 canons, dans une charge très-brillante.

Clairfayt et le prince de Hohenlohe marchèrent ensuite contre le Quesnoy; le dernier eut quelques succès dans la forêt de Mormal, dont il chassa l'ennemi, de manière que la place fut entièrement investie le 19 août.

La grande armée du prince de Cobourg se mit enfin aussi en mouvement. Suivant le louable système du jour, elle craignit d'être trop forte, en restant réunie; une partie se porta sur le Quesnoy, et l'autre sur Maubeuge : le quartier-général à Bermerain.

Le 20 août, l'armée du duc d'Yorck se divisa aussi en deux corps; le premier, commandé par le maréchal Freytag, fut composé des 15 bataillons hanovriens, de 30 escadrons hanovriens et anglais, de 3 bataillons et 3 escadrons autrichiens, et de 5 escadrons Prince-Frédéric, dragons hessois : il était destiné à couvrir l'armée de siége, comme corps d'observation, et marcha le même jour jusqu'à Poperingue et Rosbruge. L'armée de siége se porta par Ypres au camp d'Ilverdingen; elle

était organisée suivant le tableau ci-contre, et composée de 28 bataillons et 19 escadrons.

Le 21 août, le corps d'observation repoussa les Français des postes d'Ostkapel et Rexpode, avec perte de 200 tués, blessés et prisonniers. L'armée partit alors sur trois colonnes par pelotons à droite; la première, composée de l'avant-garde, partit à quatre heures, défila par Ostenne, passa l'Iser à Elsendam, longea la chaussée jusqu'à Furnes, et campa au-delà de cette ville, faisant face à Dunkerque; les deux autres colonnes partirent une heure après; la première ligne suivit la même route que l'avant-garde; la seconde ligne marcha par Zuykschoten, passa à Nordschoten, sur un pont de bateau, et se dirigea ensuite par Loo, le long du canal de Furnes. La colonne, composée du parc d'artillerie et des bagages, fila par Louxerne, Merckem, Vomen et Dixmuide à Furnes.

On s'attendait à séjourner dans ce camp jusqu'à l'arrivée de la flottille anglaise, et du train de siége qui était embarqué sur le canal; mais le commandant en chef, ayant appris qu'il se faisait un grand mouvement dans le camp de Gyvelde, crut que l'ennemi voulait l'abandonner, et se disposa à empêcher la retraite. A cet effet, l'armée reçut à midi et demi l'ordre subit de se mettre en marche; l'avant-garde et la seconde ligne se portèrent à trois heures par Adinkirchen, à droite du canal, sur Dunkerque. La première ligne, aux ordres du général Alvinzy, partit à deux heures, à cause du long détour qu'elle avait à faire; elle passa par la gauche du canal, et arriva en même temps que l'autre colonne, devant le camp de Gyvelde, fort de 4,000 hommes, et couvert par le village retranché du même nom. Après une canonnade assez vive, l'armée bivouaqua.

Le 23, on apprit que les Français avaient évacué le camp, et s'étaient retirés dans la place. L'avant-garde partit sur-le-champ pour prendre sa position entre Tellegbem et Lefferinghuck; la droite au canal de Furnes, la gauche vers Telleghem-Stins; les magasins étaient à Furnes.

La ville fut sommée; mais les généraux O'Moran, Duhem et Deroques, qui y commandaient, répondirent suivant l'usage, et se préparèrent à une vigoureuse défense. Cependant, on avait si peu prévu le cas d'un siége, que la place était dans le plus grand délabrement, et eût été sans nul doute emportée, si la flotille de bombardement avait paru à cette époque.

Ordre de bataille de l'armée de siége devant Dunkerque.

DUC D'YORCK.

AVANT-GARDE.

Général en chef. D'ALTON.

Dundas.
- 2 esc. dragons anglais.

Abercrombie.
- 2 bat. grenadiers anglais.
- 2 — grenadiers hessois.
- 2 — chasseurs anglais.

Colonel Isle.
- 1 bat. Odonell.
- 2 comp. Tyroliens.
- 1 esc. Caraczay.
- 2 bat. Staray.

PREMIÈRE LIGNE.

Feld-maréchal-lieut. ALVINZY.

Généraux-majors. ERSKINE. WURMB.

Lieutenans-généraux.

Hartcourt.
- 2 esc. Gardes-Bleues.
- 2 — Chev.-légers angl.

Lacke.
- 3 — gardes anglaises.

Borcke.
- 2 — Kospoth.
- 2 — Prince-Charles.

Werneck.
- 4 esc. Caraczay.
- 2 bat. Jos. Colloredo.
- 2 — Wenzel Colloredo.

DEUXIÈME LIGNE.

Feld-maréchal-lieut. DE BIELA.

Lieutenant-général. BUTTLAR.

Généraux-majors.

Mansel.
- 2 esc. chevau-légers angl.

Cochenhausen.
- 2 — Losperg.
- 2 — Prince héréditaire.
- 1 — du 53.e rég. anglais.
- 1 — du 14.e *idem.*

Cherensky.
- 5 bat. Jordis.

Dalwig.
- 3 esc. gendarmes.
- 3 — carabiniers.

La position de l'armée alliée était mauvaise; on découvrait tout son camp depuis les tours de Dunkerque, et le moindre mouvement était signalé sur-le-champ.

Le 24 août, le général d'Alton reçut ordre d'emporter le poste de Rosendael. Ce long village, entouré de maisons de campagne et de censes, offrait une défense facile; la première attaque, exécutée par des troupes légères et des grenadiers soutenus d'un bataillon de Starray, fut repoussée. A neuf heures, les 2 bataillons de grenadiers hessois de Wurmb et Eschwége arrivèrent, et emportèrent le village; mais les Français ayant fait sortir une colonne d'environ 4,000 hommes pour soutenir le poste, il fut repris malgré la résistance la plus opiniâtre. Le général d'Alton fut blessé mortellement, à la tête des grenadiers de Wurmb.

Enfin, le lieutenant-général de Wurmb étant arrivé avec les 4 bataillons Prince-Charles et Kospoth, se disposait à une nouvelle attaque, lorsque les Français évacuèrent la haute partie du village, se maintenant dans l'extrémité, qui était sous la protection du canon de la place. Ainsi se termina une affaire dans laquelle les alliés perdirent près de 300 tués et blessés, et dont l'exécution fut si mal combinée, que les troupes y furent engagées les unes après les autres; si la première attaque avait été faite par tout ce qui y fut successivement employé, elle aurait parfaitement réussi, sans coûter autant d'hommes.

On s'occupa de la construction de sept batteries jusqu'à l'arrivée de la flottille, qui était attendue avec la plus vive impatience. Le duc d'Yorck, étonné de son retard, envoya plusieurs officiers en Angleterre, sans que l'amiral Makbrige parut davantage. Ce retard fut d'autant plus surprenant, qu'avant son départ de Valenciennes, le duc avait informé le gouvernement anglais de l'entreprise que l'on allait faire pour remplir ses vues, et qu'il avait en même temps demandé le prompt envoi d'une flottille, nécessaire pour le siége d'une place maritime. Le gouvernement vengea ce retard en destituant l'amiral Makbrige et le duc de Richemond, l'un et l'autre membres de l'opposition.

Le 5 septembre, le colonel Moncrif, officier du génie anglais, était occupé à élever une batterie avec des pièces de la marine, lorsqu'on vint annoncer qu'une forte armée, sous les ordres du général Houchard, marchait pour attaquer le corps d'observation. On entendit peu de temps

après un feu très-vif à la gauche. A midi, les Français firent une sortie très-vigoureuse de Dunkerque, mais ils furent repoussés.

Le 6 septembre, le général Cochenhausen fut détaché par Furnes pour soutenir le maréchal Freytag avec les 2 bataillons Prince-Héréditaire de Hesse. La garnison, combinant ses attaques avec l'armée de Houchard, fit ce jour-là une sortie terrible; les piquets ordinaires furent culbutés, et il fallut envoyer plusieurs bataillons de soutien. L'affaire fut sanglante, le régiment de Jordis y soutint un combat inégal, et perdit seul plus de 550 tués ou blessés. Les Français furent enfin repoussés, mais les alliés perdirent le brave colonel du génie Moncrif et plus de 600 hommes.

Pendant que ceci se passait, l'armée d'observation était moins heureuse. Mais avant de parler de ses opérations, il faut reprendre les mouvemens généraux des deux partis.

Nous avons déjà vu qu'après l'entreprise sur le camp de César, le prince de Cobourg s'était porté sur Maubeuge; qu'un autre corps bloquait le Quesnoy. Les Prussiens étaient toujours à Cisoing, et quittèrent l'armée peu de temps après pour joindre celle du duc de Brunswick en Alsace: ils furent remplacés par une division autrichienne sous les ordres du général Beaulieu. Le prince d'Orange campait près de Menin avec les Hollandais.

L'armée française avait pris une position derrière la Scarpe; les camps de Cassel, de la Madeleine et de Maubeuge, étaient toujours occupés par de petites armées. La réunion de ces corps aurait formé une masse, dont l'emploi pouvait devenir terrible pour les alliés, s'il avait été bien combiné; cette réunion était d'autant plus facile à effectuer, que les nombreuses forteresses qui couvrent les frontières auraient suffi pour arrêter l'ennemi sur les points momentanément dégarnis.

Au même instant où de nombreuses levées se préparaient dans l'intérieur pour renforcer les armées et les mettre sur un pied formidable, le gouvernement français crut pouvoir profiter de la dispersion des forces alliées, pour frapper un coup qui rallentît au moins leurs entreprises, et pût faire gagner du temps, chose si précieuse à la guerre, et dont le prix est si souvent méconnu. Ce plan, qui fut sans contredit assez bien

conçu, aurait pu avoir des résultats bien plus décisifs, s'il avait été plus vastement combiné, et que l'on eût mieux tiré parti des moyens que l'on avait pour son exécution.

En conséquence de ce plan, Houchard vint prendre le commandement du camp de Cassel, qui reçut de nombreux renforts, et consistait alors en 40 ou 45,000 hommes; la droite était vers Steenvorde, la gauche s'étendait au-delà de Cassel vers la Peene.

Le corps du maréchal Freytag, qui se trouvait en observation, occupait les hauteurs de Bambeck, derrière l'Iser; il était d'environ 20,000 hommes, et tenait en avant les postes de Rosbruge, Waetone, Houtkerke, Heerzèle et Wormhout; un petit corps de la garnison d'Ypres éclairait Poperingue et Reningalst.

Le 6 septembre au matin, l'armée française se mit en mouvement; ses premières opérations ne paraissaient pas avoir été le résultat d'un plan bien positif ni très-bien conçu. Le général Vandame conduisit une colonne sur Reningalst; le général Hédouville, avec l'avant-garde, forte de 10,000 hommes, chassa l'ennemi de Poperingue, le poursuivit sur Ypres, et porta une partie de sa colonne sur Rosbruge, pour déborder sans doute la gauche de l'ennemi. Une troisième colonne se porta en même temps sur Waetone, et seconda ensuite l'attaque de l'avant-garde sur les bois de Six. Le général Houchard, avec le centre, marcha sur Houtkerke, et Jourdan, avec une cinquième colonne, sur Heerzèle, tandis qu'un autre corps se portait sur Wormhout.

Le combat, ainsi engagé sur toute la ligne, eut le résultat que doit avoir le choc d'une masse supérieure en nombre sur des parties plus faibles, et outre cela dispersées. Le maréchal Freytag fut forcé de se retirer, en combattant, sur Wilder et Bambecke; lorsqu'il apprit que sa retraite était menacée par Rosbruge, il se décida à réunir ses forces dans une position plus concentrée, et il ordonna le mouvement rétrograde sur Hondschoote, en faisant garder le village de Rexpoede. La première colonne à droite, conduite par le maréchal en personne, se dirigea sur ce village; la seconde, conduite par le général Walmoden, laissa Rexpoede à droite, et prit le chemin de Maison-Blanche.

Les Français, en prolongeant leur mouvement à droite, repoussèrent le petit corps qui devait couvrir Rexpoede, et l'occupèrent. Lorsque le maréchal Freytag y arriva avec les pelotons de la tête de sa colonne,

il y fut attaqué, entouré et pris, ainsi que le prince Adolphe, frère du duc d'Yorck; l'un et l'autre furent blessés. Cependant le prince fut aussitôt délivré par la bravoure des gardes hanovriennes. Cet événement suspendit la marche du corps; mais, lorsque le général Walmoden en fut informé, il fit marcher sur le-champ le général Vondem-Busch avec plusieurs bataillons de genadiers et de fusiliers, qui reprirent Rexpoede, après un combat sanglant, et délivrèrent aussi le maréchal Freytag. La marche fut alors continuée, et le corps d'armée prit position vers Hondschoote, la droite couverte par le grand marais, la gauche en l'air. Les Français se retirèrent dans la nuit sur Bambecke. Le lendemain 7, ils attaquèrent Hondschoote, et furent repoussés.

Le 8 au matin, l'armée de Houchard se mit en mouvement pour une attaque générale; la droite, commandée par Collaud, entre Bevern et Killen; le centre, commandé par Jourdan, en avant de Killen; la gauche entre ce village et le canal. Les deux armées se trouvèrent ainsi engagées de front; et le seul corps du colonel Leclerc, parti de Bergues, dut attaquer le flanc droit de l'ennemi, qui était le mieux couvert; cette droite était appuyée par le régiment de Brentano, et par le général Cochenhausen, avec le régiment hessois Prince-Héréditaire, qui attaquèrent les Français dans les taillis, en avant du village de Hondschoote. Après un combat très-vif, dans lequel le général Cochenhausen fut blessé à mort, les Français restèrent maîtres de ce point. Les retranchemens à la droite ayant été aussi emportés par les gendarmes à pied, le général Walmoden, qui avait remplacé le maréchal Freytag, ordonna la retraite. Celle de la droite s'effectua par Houtem sur Furnes, la gauche se retira par Hoghestade, en longeant le canal de Loo; l'armée prit une position en potence pour couvrir le corps de siége; elle s'appuya, la droite à Bulscamp, la gauche à Steenterque.

Houchard se contentant de ce succès, ne suivit pas l'ennemi; et ce motif, joint au mouvement rétrograde qu'il avait fait la nuit précédente de Rexpoede sur Bambecke, fut le prétexte de sa condamnation à mort. Les alliés perdirent, dans ces affaires, près de 4,000 tués, blessés et prisonniers; la conduite des troupes hanovriennes fut digne des plus grands éloges; la perte des Français fut à peu près égale.

Pendant que ces choses se passaient, la garnison de Dunkerque avait renouvelé ses vigoureuses attaques, le 8 septembre, afin d'empêcher les

renforts de se porter sur le général Houchard. Rosendal fut attaqué, mais sans succès; les Français rentrèrent, après un combat où les régimens autrichiens de Starray et Jordis souffrirent beaucoup. L'armée de siége n'avait cependant engagé jusqu'alors que quelques bataillons et les réserves qui étaient de jour à la garde de la ligne de circonvallation; à quatre heures, elle reçut ordre de renvoyer toutes ses tentes et ses équipages sur Furnes. Un conseil de guerre fut convoqué dans la soirée, et les généraux résolurent de ne pas s'exposer au risque d'être coupés, dans le seul but de sauver une artillerie de fer, lourde et embarrassante. En conséquence, l'armée reçut ordre de partir de son camp à minuit, par ailes et par le centre; l'aile droite, aux ordres du général Alvinzy, marcha par la gauche, en suivant le canal; l'aile gauche, commandée par le général Biela, marcha par Lafferinghuck, en longeant le grand marais. Le général Werneck conduisit l'arrière-garde qui occupa les lignes jusqu'au départ de l'armée, et qui fut soutenue en échelon par les bataillons de la queue de chaque colonne. L'armée arriva à 10 heures du matin dans le même camp de Furnes, qu'elle avait déjà occupé, sans autre perte que l'artillerie de la marine et quelques équipages qui furent retardés.

Tandis que l'armée anglaise se retirait ainsi d'un pas dangereux, Houchard, au lieu de poursuivre vivement ses attaques sur le corps d'observation, avait tourné ses vues sur Ypres; il y porta une forte division, qui bombarda la ville à boulets rouges, pendant trente-six heures, et qui, à l'approche du général Walmoden, se retira sur Bailleul, sans avoir réussi dans une entreprise sans but.

Le général Walmoden prit alors une position plus rapprochée d'Ypres; l'armée du duc d'Yorck se porta, le 12 septembre, à Dixmuden, et les Français firent occuper Furnes.

Houchard, ayant échoué contre Ypres, voulut profiter de l'obstination des alliés à maintenir leurs forces isolées; il calcula très-justement qu'en se portant sur la division des Hollandais, les autres corps resteraient dans leurs positions défensives, à la conservation desquelles ils semblaient attacher le succès de leurs opérations, et qu'ainsi, sans courir aucune chance, il accablerait facilement le prince d'Orange. Ce corps était toujours à Menin, comme nous l'avons dit, et il était encore morcelé; le général Reizenstein était à Lannoy avec une brigade allemande à la solde

de Hollande; le général Geusau à Turcoin; le prince héréditaire à Menin, avec le gros de ses troupes. Les premiers de ces postes ayant été forcés, le prince héréditaire résolut de prendre une position plus concentrée entre la Lys et Courtray. Il était déjà en marche pour s'y rendre, lorsqu'un officier autrichien lui annonça la prise du Quesnoy, et l'arrivée du général Beaulieu, qui venait le soutenir avec 6,000 Autrichiens : le prince se décida alors à reprendre sa position.

Le 12 septembre, tous ses postes furent reployés, et le 13 au matin, les Français attaquèrent son corps principal, avec environ 25,000 hommes. Cette affaire est une preuve frappante des suites qui peuvent résulter d'une position disséminée; pour avoir voulu tout couvrir, on laissa tout en proie aux efforts de l'ennemi. Le corps du général Geusau, qui, avec la garnison de Courtray, s'élevait à 10,000 hommes, et qui devait opérer sur la gauche, ne fut pas mis en action, parce que l'ennemi ne vint pas sur ce point; la brigade de Reizenstein, qui était entre Werwick et Ypres, se retira sur cette dernière place, croyant être en danger. Le général Beaulieu, qui campait à Vevelghem, à trois quarts de lieue de Menin, ignorant vraisemblablement le degré d'importance que pouvait avoir le commencement de la fusillade, se borna à envoyer six cents chevaux en reconnaissance sur Werwick. Le corps du prince héréditaire, qui était à Halluin, fut repoussé sur Elebecke; le corps du prince Frédéric d'Orange, qui était à droite de Werwick, eut ainsi à soutenir tous les efforts des Français. L'infanterie hollandaise repoussa les premières attaques, mais le feu ayant été mis à Werwick, et le prince Frédéric ayant été grièvement blessé, il fallut songer à la retraite, qui s'effectua sur Menin, toujours en combattant; la colonne ayant trouvé cette ville déjà abandonnée et au pouvoir de l'ennemi, elle se retira en désordre sur Rousselaer, et ensuite sur Deynse et Bruges.

Les Hollandais perdirent, dans cette malheureuse affaire, près de 3,000 tués, blessés ou prisonniers, et 40 pièces de canon; ce qui n'est pas surprenant, car ils devaient être tous pris ou détruits.

Le général Beaulieu se retira sur Dardizèle, attira à lui le reste des autres corps, fut renforcé par le comte d'Erbach, et força les Français à évacuer Menin, pour se retirer sur Werwick et Lille.

Sur ces entrefaites, le prince de Cobourg, informé des manœuvres du général Houchard sur la droite de la ligne d'opérations, avait résolu

de marcher au soutien de l'armée anglaise, et s'était dirigé sur la Flandre; il apprit à Cisoing la reprise de Menin par Beaulieu, et retourna par Saint-Amand et Curgies, à Bavay, où il établit son quartier-général le 26 septembre.

Houchard avait ramené son armée au camp de Gavarelle, où le général Jourdan vint le remplacer.

Le duc d'Yorck, après avoir séjourné, le 13, à Dixmude, y laissa une division aux ordres du général Abercrombie, et fut camper, le 14, à Turnhout, où il fut joint par plusieurs régimens anglais et écossais qui venaient de débarquer.

Le 15, l'armée campa à Rousselaer, le 16 à Menin, et les jours suivans à Cisoing; elle forma de nombreux détachemens jusqu'à Nieuport; les Anglais et les Autrichiens à Cisoing, les Hanovriens à droite près d'Ypres et Ilverdingen; les Hessois, sous le général Wurmb, depuis Rousingen sur le canal d'Ypres, jusqu'à Nieuport; Abercrombie toujours à Dixmude.

Le 20 septembre, les Hessois eurent ordre de reprendre Furnes, qui fut évacué le 22. Le général Abercrombie rejoignit l'armée du duc avec les Anglais qui se trouvaient à son détachement.

Tandis que ces mouvemens s'effectuaient à la droite de la ligne des alliés, le prince de Cobourg se reportait à la gauche, comme nous l'avons déjà dit; aussitôt qu'il y fut arrivé, les opérations commencèrent. Avant d'en donner la relation, il convient de revenir sur la position des affaires à cette gauche.

Le Quesnoy s'était rendu, le 11 septembre, aux alliés (1); Landrecies

(1) Nous avons déjà parlé de cette reddition; mais il est impossible d'éviter quelques répétitions dans une relation d'événemens militaires qui ont des rapports entre eux, surtout lorsqu'ils ont eu lieu sur une ligne différente. Ces répétitions se présentent même dans des événemens qui se sont passés sur un seul point, puisqu'il est souvent nécessaire d'indiquer leurs rapports avec les mouvemens des deux armées. J'ai cru devoir en faire l'observation générale, pour que ces répétitions ne choquent pas : on ne saurait les éviter sans nuire à la clarté des narrations.

avait perdu ses communications, Maubeuge était couvert par un camp retranché fort de 25,000 hommes; ce camp, situé dans une position très-avantageuse, avait la droite appuyée à la Sambre, la gauche à la petite rivière de Marchine; le front couvert par deux ravins marécageux, qui coulent transversalement depuis Ferrières-la-Grande jusqu'à la cense d'en bas, et semblent figurer la base de l'angle formé par le confluent des deux rivières; les hauteurs où il était placé, et qui dominent les environs, étaient parsemées d'ouvrages de campagne; enfin, il avait ses derrières couverts par la forteresse.

Les Autrichiens passèrent la Sambre, le 28 septembre, à Jumont, au-dessous de Maubeuge, et à Pont-sur-Sambre au-dessus de cette place; ils se portèrent, le 3 octobre, sur Ferrières-la-Grande. Après plusieurs combats assez opiniâtres, et qui n'avaient pour but de part et d'autre que l'occupation de quelques postes accessoires, l'investissement fut opéré. L'armée hollandaise, forte d'environ 18,000 hommes, avait quitté la Flandre, et se réunit, le 5 octobre, à celle de siége; elle forma l'investissement sur la rive gauche de la Sambre, et se porta vers Rotelen, les deux flancs appuyés par des ravins, la droite vers Pronier, la gauche vers Gliselle; 9,000 Hanovriens vinrent aussi renforcer cette armée, sous les ordres du maréchal Freytag.

Le général Colloredo fut chargé de l'investissement de la rive droite; le comte de Latour, qui faisait partie de son armée, prit position du côté de la chaussée de Beaumont, près d'Autrignies et Cerfontaine. Un autre corps était placé près de la chaussée d'Avesnes, la gauche en arrière de Beaufort, la droite au ravin sur la direction de Watignies. Le corps d'observation était aux ordres du général Clairfayt. De petites divisions étaient chargées d'observer sur la forêt de Mormale; celle du général Wenckheim était sur la gauche; Benjouski à droite, sur la direction de Beaumont, et Haddick à Colleret.

Toutes les forces alliées sur ce point pouvaient monter à 75,000 hommes environ. Des travaux immenses furent commencés sur les deux rives de la Sambre; une seule batterie de 20 pièces de 24 devait battre la ville. On devait naturellement chercher à brûler les magasins qui fournissaient ce camp.

Le général Jourdan, qui sentait toute l'importance de tenter un coup vigoureux pour délivrer Landrecies et pour sauver un camp retranché

de 30,000 hommes, qui paraissait devoir tomber au pouvoir de l'ennemi, réunit une partie des troupes des camps de Gavarelle, de la Madeleine et de Cassel, auxquelles il joignit un renfort de 5,000 hommes de l'armée des Ardennes. Toutes ces forces eurent un rendez-vous général à Guise, et formèrent une armée d'environ 50,000 hommes (sans compter les 30,000 bloqués au camp de Maubeuge), qui marchèrent à l'ennemi par Avesnes.

Aussitôt que les mouvemens des Français furent connus, le général Clairfayt marcha en avant avec le corps d'observation, fort de 28 à 30,000 hommes. Il fut forcé de prendre une position très-étendue pour empêcher l'ennemi d'approcher de la place; cette position s'étendait depuis Berlaimont et la Sambre, où s'appuyait la droite, jusqu'à Colleret : le colonel Haddick couvrait la gauche. La cavalerie fut placée dans la plaine par divisions de 2 escadrons; l'infanterie occupa, par bataillons, les hauteurs principales et les débouchés.

Le 14, Jourdan parut dans les bois d'Avesnes sur cinq ou six colonnes, et se borna à une reconnaissance; le lendemain, il déboucha des bois, et fit défiler plusieurs colonnes devant le front de l'ennemi, pour aller attaquer sa gauche. Le combat se borna à une canonnade assez vive au centre; mais le général Duquesnoy, qui commandait la droite des Français, attaqua le général Terzy; les postes de Watignies et Obrechie furent enlevés; les Autrichiens, après des efforts inouis, les reprirent, et conservèrent le champ de bataille. Le général Clairfayt, à sa droite, eut aussi une canonnade assez vive près de Dourlers. Les deux armées gardèrent leurs positions.

Le 16 octobre, Jourdan renouvela ses attaques, après avoir considérablement renforcé sa droite; cette aile devait frapper le coup décisif, en débordant et accablant l'aile gauche des Autrichiens; le centre, également un peu renforcé, devait alors achever leur défaite. On se contenta à la gauche de faire contenir l'ennemi par des tirailleurs.

Les Autrichiens n'opposèrent à ces dispositions aucune des manœuvres qui pouvaient les déjouer; au lieu de marcher vivement à la rencontre de l'ennemi, et de combiner un effort sur le point qui devenait décisif, ils attendirent l'attaque dans la même position; l'aile droite, qui n'avait rien devant elle, ne bougea pas; la majeure partie du corps de siége ne fut pas en action, et le général Terzy, ainsi accablé à la

22 *

gauche, opposa une résistance vigoureuse, mais inutile; il fut repoussé avec une grande perte. Le combat fut long et meurtrier; les Français avaient une nombreuse artillerie, dont le feu fut très-vif et soutenu : la canonnade était terrible; les régimens de Klebeck et Hohenlohe furent presque détruits, celui de Stein souffrit considérablement. Le général Terzy, après avoir inutilement demandé et attendu des renforts, fut obligé d'abandonner toutes ses positions.

Au même instant, le centre des Français attaqua avec supériorité le village de Dourlers, défendu par les grenadiers bohémiens; le poste fut emporté, les grenadiers eurent beaucoup de peine à regagner le bois qui se trouve en arrière, et ils ne le firent pas sans éprouver une perte considérable. Pendant que ceci se passait, le général Benjousky, prévoyant que l'armée se trouverait dans une position critique, avait pris sur lui d'attaquer les Français sur leur flanc droit, avec son corps qui était vers Beaumont; son attaque fut secondée par le colonel Haddick. Les dragons de Latour et hussards de Blankenstein firent une charge brillante, l'ennemi fut culbuté, et on lui prit 11 pièces de canon. La droite des Français, inquiétée de ce mouvement, ne poursuivit pas le sien, et en fit même d'abord un rétrograde; mais, par une de ces circonstances qui prouvent combien les attaques divisées offrent d'inconvéniens, et combien les efforts isolés sont impuissans, l'armée autrichienne s'était décidée à lever le blocus, et elle repassait déjà la Sambre, lorsque ce succès du général Benjousky fut connu. Une circonstance non moins frappante, c'est que le duc d'Yorck arriva dans la même soirée avec son corps; il s'était mis en marche de Menin, le 11 octobre, aussitôt qu'on avait été informé du mouvement que Jourdan allait faire pour secourir Maubeuge, et il arriva à Englefontaine, le 16.

Ainsi finit la bataille de Watignies, qui fut un coup bien important pour la France, puisqu'elle empêcha la prise d'une armée bloquée, et qu'elle procura un repos de cinq mois, pendant lequel les nouvelles levées eurent tout le temps de s'effectuer, de s'organiser, et de s'instruire assez pour être mises en campagne l'année suivante. La perte des deux armées fut à peu près égale; les Autrichiens avouèrent celle d'environ 4,000 hommes, les Français l'estimèrent à 6,000.

L'armée autrichienne repassa la Sambre à minuit, dans le plus grand ordre, et sans la moindre inquiétude : les Hollandais occupèrent le

camp retranché de Bettignies; le général Latour prit position à gauche de ce camp; le comte de Colloredo à droite, et le général Clairfayt en avant, vers la Sambre; le duc d'Yorck retourna rapidement en Flandre, où sa présence devenait urgente.

Le général Jourdan voulant faire rappeler en Flandre une partie des troupes que l'ennemi avait accumulées vers la Sambre, avait ordonné *une diversion.* Pour opérer cette diversion, on attaqua toute la ligne des postes ennemis, depuis Arleux jusqu'à Bailleul. Une division à droite s'empara, le 21 octobre, de Marchiennes, et le lendemain, de Menin, Werwick et Commines; Furnes fut également occupé, après un combat livré à Bulscamp; Nieuport fut sommé; enfin les alliés levèrent leur camp de Solmès pour se rapprocher de Valenciennes.

Le duc d'Yorck étant revenu avec son corps, renforcé d'une division autrichienne, la face des affaires changea bientôt. Après plusieurs actions peu importantes, les Français reprirent leurs anciennes positions. Une scène plus sérieuse eut lieu à Marchiennes : cette ville était occupée par une division forte de 4,000 hommes, et isolée en avant de la ligne; elle fut attaquée, le 30 octobre, par les généraux Kray et Otto, qui l'entourèrent : la défense fut désespérée, l'attaque non moins opiniâtre, et la scène fut un véritable massacre, jusqu'au milieu des rues. Près de 2,000 hommes furent tués, le reste de la division, presque tout blessés, fut pris.

Les opérations sur cette ligne se terminèrent par cette action; il n'y eut plus que de petits combats de postes, et les deux armées passèrent l'hiver dans des cantonnemens. Il en fut de même sur la Sambre, après le combat de Guise, qui eut lieu le 8 novembre.

Avant de faire quelques observations sur les événemens importans que nous venons de rapporter, nous allons voir ce qui se passait sur le Rhin.

CHAPITRE XIII.

Opérations snr le Rhin et la Moselle, pendant la seconde période de 1793 (1).

Nous avons terminé la première période sur cette ligne, à l'époque de la reddition de Mayence et des combats livrés inutilement pour secourir cette place. L'armée du Rhin était revenue dans les lignes de Weissembourg, où elle passa d'abord sous le commandement de Landremont, et ensuite sous celui de Carlen. L'armée de la Moselle avait repris ses positions dans les Vosges, elle était commandée par le général Pully.

Après la prise de Mayence, l'armée prussienne se divisa en quatre grands corps; le premier, commandé par le roi en personne, marcha à Turckeim; le deuxième, aux ordres du duc de Brunswick, à Kayserlautern; le troisième, commandé par le prince de Hohenlohe, à Lautereck; le quatrième, aux ordres de Kalkreuth, à Kreutznach. Wurmser était avec l'armée autrichienne disséminé sur la Queich et sur le Rhin, une autre division couvrait Trèves.

Le 9 août, les quatre corps prussiens commencèrent leurs mouvemens, pour exécuter un changement de front, la droite en avant. Le général Kalkreuth marcha par Saint-Wendel à Wiebelskirchen, où il arriva, le 13, repoussa les Français sur la rive gauche de la Faare, et lia ses communications avec le corps autrichien qui était à Trèves. Le prince de Hohenlohe marcha, le 10, sur la route de Cassel à Hombourg, livra, le 13, un combat très-vif à Alstadt, et repoussa la division française au-delà de Blies et de la Sarre.

Le duc de Brunswick partit, le 11, avec 16 bataillons et 25 escadrons, se porta, le 13, à Hoheneinodt, passa l'Esbach le 16, et prit un camp

(1) Les matériaux me manquent absolument pour écrire avec précision les mouvemens de cette dernière période; je me bornerai donc à indiquer les événemens principaux aussi bien que je le pourrai.



masqué sur le revers des hauteurs de Pirmasens. Le 17, le duc délogea l'ennemi des postes importans de Felsenbrun et de Kettrich, qui forment la clef de la position défensive entre la Sarre et le Rhin, derrière la Lauter. Le prince de Prusse bloquait Landau; une division autrichienne était devant le fort Vauban.

L'armée prussienne aurait pu alors pousser ses opérations avec vigueur, changer de front à gauche, déboucher par les Vosges, sur l'extrême gauche des lignes de Weissembourg, et se lier à une attaque que Wurmser aurait faite par sa droite sur le même point. Cet emploi décisif de la masse des forces alliées aurait sans doute fait culbuter l'armée française sur le Rhin vers Lauterbourg, et sa perte eût été infaillible.

Si l'on ne conçut pas un plan qui procurât une application aussi parfaite des principes, on crut au moins pouvoir opérer offensivement; mais il fallait malheureusement le concert des deux armées, et pour mettre la responsabilité des généraux à couvert, il fallut consulter le conseil de guerre de Vienne. Aucune circonstance ne prouva mieux les vices des coalitions et des commandemens divisés, que l'inaction des forces supérieures des coalisés à une époque aussi importante et aussi décisive: les armées perdirent deux mois entiers à de petits accessoires, tandis que le gouvernement français en profitait pour prendre l'attitude la plus formidable, et pour faire lever en masse la nation.

Cependant, les Prussiens devaient être renforcés par le corps qui revenait de la Flandre, et les Autrichiens l'étaient tous les jours par des régimens qui venaient de l'intérieur. On devait s'attendre que les alliés allaient profiter d'une réunion de forces aussi imposantes pour prendre vigoureusement l'offensive, et enlever à l'armée ennemie désorganisée, tous les points d'appui qui pouvaient lui procurer le long repos dont elle avait besoin pour se renforcer et se réorganiser; mais tous les calculs les mieux fondés furent encore une fois trompés.

Les Prussiens se contentèrent de resserrer un peu le blocus de Landau. Le mois d'août se passa sur le Rhin en combats insignifians; la fureur de faire la guerre aux villages ou à des postes accessoires, avait aussi gagné sur ce point; on se battait depuis les gorges des Vosges jusqu'au Rhin sans plan général.

Le mois de septembre ne fut pas plus fécond en vastes combinaisons; la seule affaire remarquable fut la prise du camp de Notweiler par les

alliés, qui eut lieu le 11 : le général Landremont le fit reprendre le 14. Dahnbruck, Bleisweiler, Nierderhorbac et les bois de Bienwalde furent le théâtre de plusieurs de ces combats que je crois pouvoir me dispenser de rapporter.

Une entreprise un peu plus sérieuse fut tentée par l'armée des Vosges sur le centre de la ligne des ennemis.

Cette armée occupait trois camps défensifs; celui de gauche vers Saint-Imbert et Bosbach, couvrait la route de Sarrebruck et faisait face à Kalkreuth; celui du centre était sur les hauteurs de Seelbach et de Bliscastel, et observait le prince de Hohenlohe. Le camp principal était celui de la droite dans la position célèbre de Hornbach; il devait se lier par Bontdel avec les lignes de Weissembourg. Les troupes républicaines crurent pouvoir profiter de la division des forces ennemis, pour enlever le poste important de Pirmasens. Le général Moreau partit, le 14, du camp de Hornebach avec environ 16,000 hommes, et se porta sur le camp du duc de Brunswick par la vallée de Blumels, tandis que la colonne du centre faisait une démonstration vers Limbach, contre le corps du prince de Hohenlohe et du général Kohler.

On a prétendu que son plan était d'isoler les deux armées, sans que rien puisse justifier une pareille assertion; au moins le mouvement de Moreau ne parut lié à aucune opération générale de l'armée du Rhin, qui ne bougea pas; et ce n'est pas avec une division isolée *que l'on sépare deux grandes armées, en laissant le flanc droit d'une de ces armées à découvert, et assurant ainsi les quartiers-d'hiver sur cette frontière.*

L'auteur qui a fait une semblable relation de l'affaire de Pirmasens, a des principes un peu singuliers, s'il prétend qu'un mouvement partiel, opéré au milieu de septembre, puisse assurer des quartiers-d'hiver. Je ne conçois pas non plus comment il a pu avancer que cette action *était liée* à l'attaque générale méditée sur les lignes de Weissembourg, puisque cette dernière eut lieu un mois après, et qu'elle fut combinée par les coalisés, tandis que celle de Pirmasens fut combinée par les Français.

Quoi qu'il en soit, le général Moreau, fidèle au système du jour, *forma trois attaques;* les colonnes montèrent aux redoutes avec courage, et sous un feu assez meurtrier. La colonne de droite était conduite par le général en chef lui-même; le général Freytag commandait celle du centre; la gauche aux ordres du général Lequoy. Cette dernière voulut se pro-

longer trop à gauche pour gagner le Sleingrund. Les deux autres attaques se subdivisèrent en 5 colonnes pour déployer; mais, battues par le feu d'artillerie, et gênées par le terrain, elles ne purent y parvenir entièrement. Le duc de Brunswick voyant l'incohérence de ce mouvement, prolongea sa ligne à gauche, et, se formant par un simple à droite en bataille, établit cette aile gauche sur le flanc droit des Français. La colonne de droite, étonnée et vivement attaquée sur une direction où elle n'y comptait pas, se culbuta sur la colonne du centre; toutes prirent bientôt la fuite, et sans un corps de réserve, qui avait été heureusement ménagé, la perte eût été bien plus grande. Les Prussiens prirent 20 canons; l'armée française perdit 2,000 tués, blessés ou prisonniers, et se retira sur Sarguemines, après un nouvel échec qu'elle essuya à Eschweiler.

Le roi de Prusse ordonna alors au général Kalkreuth d'attirer à lui le corps de Knobelsdorf qui revenait de la Flandre, et d'attaquer les Français à Duttweiler et Saint-Imbert; il devait ensuite combiner avec le prince de Hohenlohe une attaque sur Bliscastel; et enfin, toutes ces troupes réunies, de concert avec le duc de Brunswick, auraient attaqué le camp de Hordbac. La première de ces entreprises fut fixée au 26 septembre; mais sur le faux avis que les Français méditaient une nouvelle attaque sur le duc à Pirmasens, on ordonna un mouvement général à gauche; le prince de Hohenlohe vint appuyer à la droite du duc par Auerbach et Deux-Ponts; le général Kalkreuth le remplaça devant Bliscastel, et le général Knobelsdorf observa Saint-Imbert.

Une reconnaissance poussée le 26 septembre sur Bliscastel, par Kalkreuth, décida les Français à évacuer ce poste important. Sa position saillante, qui prenait à revers les autres points de la ligne, aurait mis les Prussiens à même de séparer pour toujours, et peut-être de détruire partiellement les deux divisions françaises de Hornbach à droite et de Saint-Imbert à gauche, s'ils avaient profité avec plus d'audace et de vivacité de tout l'avantage qu'elle leur procurait.

Cependant le prince de Hohenlohe marcha sur-le-champ vers Bliscastel, et se dirigea le lendemain à gauche sur Bechweiler, pour prendre à revers le camp de Hornbach, tandis que le duc de Brunswick le menaçait de front. Ces mouvemens, qui avaient leur mérite, se passèrent en manœuvres, et les Français eurent le temps de quitter leur camp, et de se retirer sur Bitche, sans perte. Le général Knobelsdorf attaqua, le 27,

le camp de Saint-Imbert, en faisant déborder l'ennemi, qui se retira à temps et en ordre. Le comte de Kalkreuth combina une nouvelle attaque avec le comte de Knobelsdorf pour le 28; la position retranchée de Wurzbach fut emportée, et les Français repassèrent la Sarre à Sarbruck. Le corps qui s'était retiré d'Hornbach sur Bitche voulut essayer de reprendre l'offensive, et attaqua le duc de Brunswick à Eschweiler; mais il fut repoussé, et abandonna en même temps son camp retranché à Bitche.

Le roi de Prusse avait quitté son armée le même jour pour se rendre en Pologne, où des troubles avaient rendu sa présence nécessaire; il la laissa sous le commandement du duc de Brunswick, dans les positions suivantes: l'avant-garde sous le prince de Hohenlohe, entre Limbourg et Bitche-Rorbach; le corps d'armée sur les hauteurs, entre Bitche et Pirmasens, la division Kalkreuth vers Fraunberg, Knobelsdorf vers Duttweiler, le corps de blocus devant Landau.

Ces derniers succès des Prussiens les mirent dans une position où ils auraient dû être depuis les derniers jours de juillet, c'est-à-dire qu'ils avaient gagné l'extrême gauche des fameuses lignes de Weissembourg, et qu'ils pouvaient facilement les tourner, ou forcer l'armée française à changer de front pour faire face aux débouchés des Vosges; ce qui eût exposé sa droite aux attaques de Wurmser, et l'eût adossée au Rhin.

L'armée française, commandée alors par le général Carlen, étant restée dans ses lignes, les alliés résolurent de les emporter, et l'attaque générale fut fixée au 13 octobre. L'armée de Wurmser se chargea de la grande attaque de front; elle devait s'effectuer sur six colonnes, à quatre heures et demie du matin, et sans tirer un coup de fusil; les cinq premières étaient disposées sur le front des lignes; le prince de Waldeck, avec la sixième, devait passer le Rhin à Selz et tourner la droite des Français, tandis que le duc de Brunswick, avec 10,000 Prussiens, arrivant par Limbach, tournerait la gauche des lignes.

Le prince de Waldeck passa le Rhin à Selz, dans la nuit du 12 au 13; l'activité qu'il déploya dans une opération aussi difficile, et qui devait être exécutée à point nommé, lui fait le plus grand honneur. Dès que le passage fut assuré, on marcha sur Selz, et on donna le signal convenu

par trois grenades. A ce signal, les attaques de front commencèrent; la première formant la gauche, sous le général Jellachich, se dirigea sur Lauterbourg, et devait combiner ses mouvemens d'après le résultat de l'attaque du prince de Waldeck, qui devait couper les ennemis sur ce point.

La grande attaque sur le centre était confiée au général Hotze; il devait forcer les retranchemens au moulin de Bienwalde, se diriger à droite sur Saint-Remy, et y forcer le passage des lignes.

Le général Mezaros était chargé d'emporter les grandes redoutes de Steinfeld et Nieder-Otterbach. La seconde colonne, sous les ordres du général Kospoth, attaquait les retranchemens entre Steinfeld et Hafthelhof. La première colonne à droite, composée du corps de Condé, devait longer les montagnes et les bois, en partant de Bergzabern et Ober-Otterbach, pour se tenir à la hauteur de Weissembourg. Les colonnes, après avoir forcé les retranchemens, devaient chercher à se former en ligne, et marcher sur Weissembourg.

Une partie de ces dispositions fut exécutée; mais on dut surtout remarquer, dans cette occasion, ce manque du tact, qui sait diriger l'emploi des forces, de manière à produire un grand résultat. L'entreprise du prince de Waldeck, qui était mal conçue, ne put être bien exécutée, avec les obstacles presque invincibles que ce prince avait à surmonter. Son passage étant exécuté, et Selz emporté, sa colonne se porta à Moltorn, où elle attendit long-temps la division ennemie que Jellachich devait repousser de Lauterbourg. Comme le prince de Waldeck n'entendait plus tirer sur ce point, et que l'épaisseur du brouillard l'empêchait de voir ce qui se passait, il crut que l'entreprise était manquée, et n'osant rester dans une position aventurée au milieu de l'ennemi, qui pouvait le couper du Rhin, il se décida à repasser ce fleuve.

Pendant ce temps, le général Jellachich avait passé les lignes à gauche de Lauterbourg, et, croyant l'affaire terminée pour ce qui le concernait, il fit prendre position à sa division, et fit mettre pied à terre à sa cavalerie. Dans cet instant, la garnison de Lauterbourg, qui se retirait, attaqua les Autrichiens à l'improviste, et les aurait entièrement détruits, si les hussards hessois, qui s'étaient mieux gardés, ne les avaient pas sauvés par une charge heureuse. Ainsi tout ce beau projet, sur la droite des Français, n'eut aucun résultat.

La colonne du général Hotze, plus heureuse et mieux combinée, emporta les retranchemens de Bienwalde et de Saint-Remy. L'attaque sur Nieder-Otterbach eut le même succès : celle de Steinfelden fut d'abord repoussée; cependant le régiment de Pélégrini y retourna, et emporta le poste, après y avoir perdu six cents tués ou blessés.

Le corps de Condé attaqua la redoute de Schwegen, qui fut tournée par la cavalerie, et la légion Mirabeau attaqua sur le bois, qu'elle emporta avec quelque perte; les lignes furent ensuite passées, et le corps placé à un quart de lieue à gauche de Weissembourg.

L'armée autrichienne perdit tout le fruit de ces premiers avantages, pour avoir le plaisir de manœuvrer. Les colonnes durent s'attendre réciproquement, afin de se former en ligne de bataille, suivant l'ordre qui en avait été donné; mais, pendant ce temps-là, les Français se retirèrent fort tranquillement sur Geisberg. L'armée autrichienne ne se remit en marche qu'à deux heures après midi, et marcha sur Weissembourg, où s'engagea une canonnade très-vive. La garnison fut sommée; mais, après une résistance qui devenait inutile, elle se réunit à sept heures du soir à l'armée sur le Geisberg.

Le duc de Brunswick, qui s'était porté avec une division prussienne par Romsbrunn et Limbach, pour tourner les lignes, donna sur quelques petits camps, qu'il fit reployer; mais son mouvement n'eut aucun autre résultat. Il était trop mal combiné et trop partiel pour en produire de bien grands.

L'armée française ne perdit pas 2,000 hommes dans cette affaire, qui aurait dû lui coûter bien cher; elle se retira dans la nuit sur les lignes de la Motter.

Wurmser vint camper, le 14, sur les hauteurs de Sulz; le général Mezaros, avec l'avant-garde, à une demi-lieue en avant; les trois jours suivans furent employés à *donner des fêtes et chanter le Te Deum.* Les Autrichiens ne se mirent en marche que le 28 octobre, et se portèrent sur Haguenau, où l'ennemi ne les attendit pas. Le 20, l'avant-garde se porta sur Brumpt, où elle eut un petit engagement; l'armée campa sur une ligne à un quart de lieue en arrière de ce village; le général Hotze sur son flanc droit à Ingweiler et Neuweiler. Le prince de Waldeck attaqua, le 26, et emporta le poste de Wantzenau, tandis que les Français attaquaient en avant de Brumpt. Ils furent repoussés après un long engage-

ment *successif*, où les Autrichiens perdirent 400 hommes, pour n'avoir pas pris la peine d'envoyer de suite les forces nécessaires au soutien.

Les armées restèrent long-temps dans les mêmes positions. Wurmser se borna à entreprendre le siége du fort Vauban; la tranchée fut ouverte le 29 octobre, et la seconde parallèle étant terminée, le commandant capitula le 14 novembre; sa garnison de 4,000 hommes fut prisonnière.

Pendant ce temps-là, le prince Royal de Prusse voulant intimider la garnison de Landau par un bombardement, fit ouvrir autant de tranchées qu'il en fallait pour couvrir six batteries de mortiers. Cette opération fut faite le 27 octobre, sous la direction même du prince Royal, et le feu dura deux jours; mais comme le commandant ne voulut pas même recevoir les parlementaires envoyés pour le sommer, on renonça à cette entreprise, qui ne pesait que sur les habitans, et le simple blocus fut continué.

Pendant que les délais des alliés donnaient à leur ennemi le temps de s'assurer dans des positions défensives et d'aguerrir les nouvelles levées, par des combats de postes où l'assaillant réussissait toujours par l'emploi d'un plus grand nombre de troupes, le gouvernement français avait redoublé d'énergie pour mettre ses armées en état de délivrer Landau et de faire prendre des cantonnemens hors de son territoire. Hoche vint commander l'armée de la Moselle, qui fut renforcée jusqu'à 50,000 hommes, qui campait sur la Sarre. Pichegru prit le commandement de l'armée du Rhin, qui fut portée à 60,000 hommes, et campa devant Strasbourg.

Par un contraste dont il ne faut chercher la cause que dans les vices des coalitions (lorsqu'elles sont composées de nations dont les intérêts sont différens), les Prussiens songeaient à isoler encore davantage leurs opérations de celles de l'armée de Wurmser; et le duc de Brunswick lui notifia, que la saison empêchant de songer à de nouvelles entreprises, il allait prendre des cantonnemens en se rapprochant de Kayserlautern, pour mieux communiquer avec le corps qui bloquait Landau.

Avant de faire ce mouvement, le duc résolut d'enlever le fort de Bitche par surprise. La possession de ce fort, situé sur un rocher isolé, et

auquel aboutissent huit routes, aurait été de la plus haute importance, et eût couvert parfaitement les nouveaux cantonnemens. A cet effet, le colonel Wartensleben, commandant du régiment Prince-Henri, fut détaché avec 16,000 hommes choisis sur toute l'armée. Le fort fut tourné dans la nuit du 16 au 17 novembre, et attaqué du côté de Strasbourg, où la garnison devait le moins s'y attendre; un détachement s'empara de la ville, tandis que l'attaque principale, dirigée par Hirschfeld, aide-de-camp du duc, gravit le rocher, et parvint jusqu'au glacis. Les premières sentinelles furent surprises, et les palissades franchies; tout se précipita alors sur le chemin couvert; deux postes firent feu, et ce bruit, de concert avec l'attaque dirigée sur la ville, donna l'alarme à la garnison, qui fut bientôt sous les armes. Les Prussiens firent des efforts dignes d'une troupe choisie; mais leur but étant de surprendre, et non de livrer un assaut de force, ils n'avaient pas été munis d'échelles, et tous ces efforts ne firent qu'accroître leur perte; ils furent forcés à se retirer, en laissant 24 officiers et 540 hommes tués, blessés ou prisonniers, parmi lesquels se trouvaient le chef de l'attaque et l'aide-de-camp Hirschfeld.

Les Prussiens commencèrent dans la même nuit leur mouvement rétrograde sur l'Erbach; le général Knobelsdorf se retira sur Saint-Imbert, et Kalkreuth sur Bisingen. Le duc de Brunswick avec le corps d'armée, et le prince de Hohenlohe avec l'avant-garde, couvrirent le mouvement.

Le 17 novembre, une forte division française sortie de Sarguemines, attaqua le comte de Kalkreuth à Bisingen, en cherchant à le tourner par sa gauche pour le prévenir à Bliscastel. Le général Lombard, qui commanda la première attaque, fut surpris, et sa brigade repoussée avec perte; une colonne de cavalerie tourna le régiment prussien de Crousatz; le major fit faire demi-tour à droite à son dernier rang, repoussa deux charges, et fut malheureusement tué. Cette affaire coûta près de 500 hommes aux Français. Les Prussiens continuèrent leur mouvement le 18; les corps de Knobelsdorf et Kalkreuth passèrent la Blies et l'Erbach; celui du duc de Brunswick et l'avant-garde, sous le prince de Hohenlohe, se portèrent à Deux-Ponts et Contwich.

Sur ces entrefaites, les armées françaises avaient reçu l'ordre de dé-

bloquer Landau à tout prix. Celle de la Moselle commençait ses opérations, qu'elle dirigea sur l'extrême droite de l'ennemi, pour gagner Landau par Kayserlautern : ce projet était bien combiné sur la position disséminée des forces alliées. Le général Hoche fit faire quelques attaques à Hombourg, le 19, et à Deux-Ponts, le 21 novembre; mais elles n'étaient que le prélude des combats plus sérieux qui eurent lieu dans les environs de Morlautern, les 28, 29 et 30 novembre.

L'armée saxo-prussienne s'était portée à Kayserlautern; elle campait dans la position redoutable du Kayserberg, la gauche appuyée à la ville, la ligne, suivant en potence l'angle saillant formé par les rives marécageuses de Lauter, qui couvrait le front. Un régiment était à Schonberg, près d'Otterberg, pour communiquer avec le général Kospoth, qui était à Lautereck : une division était à Tripstadt sur la gauche. Ces positions furent choisies pour garder les défilés qui conduisent au travers des Vosges sur Turckeim, et pour couvrir le blocus de Landau.

L'armée française déboucha sur plusieurs colonnes. Une d'elles fit replier l'avant-garde prussienne postée à Vogelwehe pour observer la grande route de Landsthul. Deux autres colonnes plus fortes tournèrent la droite de la position ennemie, passèrent la Lauter, et débouchèrent par Olzbrucken et Salzbach sur Hirschborn, contre la droite, et presque sur les derrières du duc de Brunswick; elles vinrent se mettre en bataille, la gauche vers le bourg d'Otterberg, et leur droite à la hauteur vers Sambach, le centre en arrière d'Otterbach. Une division couvrit les derrières contre le corps de Kospoth.

Ce mouvement était hardi et assez bien combiné; il pouvait, en cas de succès, mettre les Prussiens dans le plus grand embarras, surtout si, pendant la bataille, les Français étaient parvenus à s'emparer de la route sur Turckeim. Le duc de Brunswick, malgré la bonté de sa position, ne crut pas devoir attendre les Français; il porta sur-le-champ le général Kalkreuth avec la réserve au Schlonberg, en arrière d'Otterbach (1),

(1) Il faut distinguer dans cette relation le ruisseau d'Otterbach, qui se jette dans la Lauter, d'avec le village d'Otterbach qui est près de son confluent; le bourg d'Otterberg d'avec le mont Otterberg qui est en face d'Otterbach; et le Schossberg qui est en arrière d'Otterberg d'avec le Schlossberg, où Kalkreuth vint se poster vis-à-vis d'Otterbach.

fit traverser à son armée le ruisseau de Kutlbach; et en faisant face en arrière, il la forma en présence de l'ennemi, la gauche à Lauter, le centre à Morlautern, la droite en suivant les hauteurs vers Erlebach: une division resta dans l'ancien camp de Kayserberg.

Le duc de Weimar resta avec sa cavalerie en avant de Kayserlautern pour couvrir la route.

Les deux armées passèrent la nuit au bivouac dans ces positions. La hauteur et le château de Schossberg, dominant la gauche des Français, étaient occupés par le colonel Schekuly, et furent attaqués les premiers.

Le gros de l'armée française s'avança par Otterbach contre la position de Kalkreuth, tandis qu'un détachement avec une batterie légère vint se placer sur la rive opposée de la Lauter, à droite d'Erfenbach, et battit avec succès le flanc gauche de ce général, en prenant sa ligne en écharpe. Après une canonnade des plus vives, M. de Kalkreuth se retira sur le corps d'armée du duc.

Le général Hoche forma alors ses troupes dans la même position sur le Otterberg, plaça sa nombreuse artillerie sur cette hauteur, et canonna l'armée prussienne vers Morlautern. Sous la protection de ce feu, les troupes françaises s'avancèrent et attaquèrent l'aile gauche du duc. Cette aile, placée entre le village de Morlautern et la Lauter, était en outre séparée du reste de la ligne d'infanterie par un ravin : l'infanterie prussienne fut d'abord repoussée; les deux régimens de cavalerie saxonne de Courlande et carabiniers chargèrent les Français avec succès; mais plusieurs corps de cavalerie française, qui étaient en seconde ligne, débordèrent le flanc droit de ces escadrons, et les chargèrent vigoureusement; ce combat se prolongea, et après des efforts prodigieux, les Saxons forcèrent cette cavalerie à se retirer.

La droite des Prussiens fut aussi attaquée par une petite colonne qui traversa Erlebach; mais il paraît que les Français n'avaient voulu faire qu'une démonstration.

Pendant que ceci se passait, une troisième colonne française débouchait de Wolgelweh, et attaquait, par la route de Landstuhl, le Galgenschantz et les troupes qui devaient couvrir Kayserlautern; mais elle ne put pas réussir à les déloger, parce qu'elles furent soutenues par le duc de Weimar, et par l'artillerie du corps qui était resté à l'ancien camp de Kayserberg.

Le duc de Brunswick ordonna alors à la brigade de Wartensleben, qui se trouvait à Tripstadt, de se porter sur Kayserlautern avec 3 autres bataillons et 10 escadrons, et de prendre position près de la redoute du Galgenschantz. Le combat devint alors très-vif sur ce point, et les troupes françaises furent repoussées dans les bois.

De l'autre côté, le corps de Kospoth se rapprocha de l'armée, et vint à Schellottenbach. Les deux armées passèrent encore la nuit sous les armes, en présence.

Le 30 novembre, les Français recommencèrent leurs tentatives contre la gauche du duc; ils traversèrent Erlebach, et leur infanterie commençait à gagner Buchberg; les Saxons les en délogèrent après un combat meurtrier, et occupèrent même le village d'Erlebach.

Dans le même instant, le corps de Kospoth se rapprochait de l'armée par les hauteurs en arrière d'Otterberg, et menaçait ainsi de prendre ce corps ennemi à dos, tandis que, dans la position principale de Morlautern, on se canonnait vivement.

Le duc voyant enfin ses deux divisions des ailes en sûreté et ses flancs bien appuyés, fit marcher sa ligne en avant contre le Otterberg; les Saxons débordèrent la gauche des Français par Erlebach, et les décidèrent enfin à se retirer.

Les attaques sur la redoute de Galgenschantz et vers Kayserlautern avaient eu le même résultat que la veille, et les troupes alliées s'y maintinrent toujours dans leur position.

La perte des Saxo-Prussiens fut de 1,300 hommes; les Français eurent près de 3,000 hommes hors de combat.

Les Français, voyant que leurs efforts pour sauver Landau sur ce point, seraient infructueux, prirent une résolution prompte et hardie (1); ils calculèrent justement que l'armée de Wurmser, isolée et occupant une ligne étendue, ne pourrait pas résister, si l'armée du Rhin l'attaquait de front, tandis que celle de la Moselle déboucherait rapidement sur l'extrême droite de sa ligne. En conséquence, le général Hoche, après avoir été renforcé par 10,000 hommes de l'armée des Ardennes, laissa une division

(1) Je ne sais à qui appartient l'honneur de la marche concentrique des armées de la Moselle et du Rhin; dans tous les cas, ce fut une opération bien combinée et je crois qu'on la doit à Hoche.

sur la Sarre, pour observer les Prussiens, et marcha vivement par les gorges des Vosges sur Dahnbruch, Minsthal et Werts; après plusieurs combats, il fit sa jonction avec l'armée du Rhin.

Tandis que ces choses se passaient, et que l'armée de la Moselle était repoussée à Morlautern, celle du Rhin avait voulu prendre l'offensive, en manœuvrant par sa gauche, pour inquiéter Wurmser sur sa retraite, et pour menacer de l'adosser au Rhin. Ces entreprises n'eurent pas le succès qu'on aurait pu en espérer, parce qu'elles ne furent faites que par des divisions partielles, et que le résultat n'en était jamais décisif; elles donnèrent lieu à plusieurs combats à Bourxweiler, Brumpt et Uttenhofen.

Pichegru chercha ensuite à forcer également par la droite les postes retranchés qui formaient une espèce de ligne depuis le Rhin jusqu'en avant d'Haguenau; le corps de Condé souffrit beaucoup aux attaques réitérées sur Berth im, principalement à celle du 2 décembre, qui lui coûta 1,000 hommes.

Deux affaires plus décisives eurent lieu le 22 et le 23. Trois divisions de l'armée de la Moselle attaquèrent, le 22, le corps du général Hotze, retranché sur les hauteurs de Freschweiler et de Werdt; elles emportèrent ces positions, qui prenaient à revers les lignes autrichiennes établies en avant de la Motter. Cet événement décida l'ennemi à se retirer le même jour à Sulz, et, le 24, sur les hauteurs en arrière de la Lauter, où il fut joint par une division prussienne qui avait pris poste sur la Scheerhole près de Roth. L'armée du Rhin le suivit, et s'empara de Bischweiler et d'Haguenau.

Enfin, le 26 décembre, eut lieu l'action qui décida du succès de la campagne sur ce point. Hoche, qui venait d'être nommé au commandement en chef des deux armées, résolut de ne pas laisser aux ennemis le temps de se reconnaître, et il marcha sur eux au même instant où ils disposaient eux-mêmes une attaque générale: 40,000 hommes furent réunis au centre, vis-à-vis de Weissembourg et de la position de Geisberg, tandis que trois divisions menacèrent la droite des alliés par les gorges des Vosges, et que deux divisions de l'armée du Rhin se portèrent sur leur gauche, vers Lauterbourg.

Les Autrichiens, surpris de se voir prévenus dans leur mouvement, marquèrent un moment d'incertitude, et une partie de leur ligne com-

mença sa retraite sur Weissembourg. Le Geisberg fut emporté par un bataillon de réquisitionnaires de Chaumont, qui venait d'arriver à l'armée, et qui fut soutenu par un bataillon du 33.e régiment.

Le duc de Brunswick, à la tête de la division prussienne et d'une réserve de 8 bataillons autrichiens, arrêta les progrès des Français, et les empêcha d'arriver à Weissembourg en même temps que les alliés. Le corps de Condé, après une résistance honorable, se replia sur Lauterbourg; les Autrichiens se retirèrent dans la même nuit sur Trekenfeld, et les Prussiens, le 27, sur Bergzabern.

Après la perte du combat de Geisberg, la mésintelligence éclata ouvertement entre les généraux autrichiens et prussiens; les premiers reprochaient avec assez de raison à leurs alliés, de les avoir exposés seuls à tous les efforts des Français, tandis que les deux armées réunies auraient vraisemblablement remporté la victoire; et les Prussiens pouvaient aussi reprocher aux Autrichiens d'avoir abandonné la partie en désordre, dès les premières attaques, tandis qu'eux avaient fait leur devoir à Moilautern. Ce désordre fut effectivement porté à l'excès; et les Autrichiens prouvèrent, dans cette occasion, qu'ils ne savent pas mieux se retirer que les autres, quand ils sont mal dirigés. Ils repassèrent le Rhin à Philipsbourg le 29 décembre, laissant les Prussiens à leur tour aux prises avec toute l'armée de Hoche, qui les suivait vigoureusement.

Le duc de Brunswick, après avoir levé le blocus de Landau, se retira sur Frankendal, où son arrière-garde fut vivement attaquée le 3 janvier; le général Ruchel, qui la commandait, et le prince George de Hohenlohe, mirent pied à terre à la tête de 2 bataillons de Wolframsdorf, et repoussèrent l'ennemi.

L'armée française s'occupa de suite de reprendre le fort Vauban; et, les travaux étant avancés sur la rive gauche, les Autrichiens évacuèrent la place le 19 janvier, après avoir fait sauter les fortifications.

Les armées prirent des cantonnemens; celle des Prussiens aux environs de Mayence, les Autrichiens sur la rive droite du Rhin, les Français dans le Palatinat, avec la plus grande masse de leurs forces vers Germersheim.

CHAPITRE XIV.

Affaires de l'intérieur; opérations en Italie et aux Pyrénées.

Tandis que les coalisés, en s'écartant des principes de l'art qui avaient guidé les plus grands maîtres, commettaient les fautes les plus contraires à leurs intérêts et à la prospérité de leurs armes, et qu'ils perdaient les momens les plus précieux pour suivre des entreprises d'un intérêt absolument secondaire, les fureurs du gouvernement révolutionnaire, servant mieux la coalition que les généraux alliés, multipliaient ses ennemis, et semblaient lui ôter toute chance de succès.

La résistance de Lyon était dégénérée en guerre civile, Marseille marchait à son secours, et Bordeaux, menaçant d'en faire autant, semblait devoir lier cette résistance avec celle du Poitou et des départemens de l'Ouest. Lord Moira, avec une armée anglaise, paraissait vouloir donner à tous ces mouvemens la direction d'une guerre régulière. L'importante place de Toulon avait reçu dans ses murs une armée composée d'Anglais, d'Espagnols et de Portugais. Enfin, les Piémontais allaient envahir les Alpes, et les Espagnols aux Pyrénées marchaient de succès en succès.

Nous avons vu dans le chapitre XI, que le général Kellermann avait marché sur Lyon avec une partie de l'armée des Alpes. Cette ville, défendue par 25,000 de ses habitans, soutint les attaques les plus vives, auxquelles une garnison de troupes réglées n'aurait pas mieux résisté. Ces attaques furent plutôt des combats extérieurs que le résultat des travaux réguliers de l'art.

Pendant ce siége, les Piémontais, au nombre de 20,000, avaient envahi la Savoie le 16 août, et ils menaçaient la faible division de l'armée des Alpes qui la couvrait. Kellermann y accourut avec quelques renforts, et attira à lui plusieurs bataillons de la gauche de l'armée d'Italie. Les Piémontais, suivant l'usage, s'étaient disséminés dans la Maurienne, la Tarantaise et le Faussigny. Le général profita de cette faute pour leur livrer des combats partiels, où il employait presque toutes ses forces, et il obligea

ainsi les ennemis à se retirer par le petit Saint-Bernard à leur droite, et se portant ensuite contre leur gauche, la repoussa sur le Mont-Cenis, le 2 octobre.

Lorsque cette nouvelle parvint à l'armée devant Lyon, on l'envoya aux habitans, avec une dernière sommation. Ces habitans, qui furent toujours bons Français, et qui n'avaient pris les armes que pour résister à l'oppression, séparèrent leur cause de celle des chefs royalistes, et demandèrent à capituler. Précy, à la tête de ceux qui voulurent le suivre, parvint à sortir de la place, le 9 octobre, et l'armée y entra le lendemain.

Ce corps, déjà aguerri, marcha ensuite sur Toulon, qui avait ouvert son port aux ennemis de l'état le 27 août; il fut renforcé par 12 bataillons de l'armée d'Italie, et bientôt 40,000 hommes, dirigés par Dugommier, se virent en état d'arracher ce poste important aux coalisés.

Tandis que ces événemens rassuraient un peu le midi de la France, l'armée d'Italie avait pris peu de part aux opérations. Les Autrichiens et les Sardes réunis n'avaient pas plus de 30,000 hommes dans le comté de Nice; ils voulurent cependant profiter du départ des troupes du général Dugommier pour chasser les Français de cette province.

Les actions qui en résultèrent ne sont pas assez importantes pour que nous nous y arrêtions; nous nous bornerons donc à indiquer les plus marquantes. Les Piémontais partirent du camp de Raoust le 8 septembre, et attaquèrent, sur sept petites colonnes, tous les postes des Français depuis Lautosca jusqu'à Briailes. Le résultat d'une semblable entreprise ne peut pas être douteux : le général Dumerbion repoussa l'ennemi avec perte de 200 hommes. Le poste de Châtillon, attaqué vivement le 12 octobre, fut emporté par les Piémontais et repris le même jour. Dugommier, repoussé de Gilette le 27 vendémiaire, reprit ce poste le lendemain, et fit 500 prisonniers : ce fut après cette affaire qu'il partit pour le siége de Toulon.

Quelques autres combats eurent lieu à la Madeleine, au col de Figaretto et aux environs de Nice; ce dernier mit fin à la campagne, et les Austro-Sardes y avaient été repoussés.

Les opérations furent plus importantes et plus décisives devant Toulon. Cette place pouvait devenir le rendez-vous de 50,000 Austro-Sardes, et d'un pareil nombre d'Anglais et d'Espagnols; elle était la base de la ligne d'opérations la plus avantageuse que l'on pût choisir contre la France méridionale, puisqu'elle prenait à revers toutes les défenses que l'art et la nature ont prodiguées du côté des Alpes, et qu'elle liait l'armée alliée aux départemens insurgés le long du Rhône.

Les Français paraissent avoir mieux senti toute son importance que les coalisés eux-mêmes, et ils réunirent tous leurs efforts pour la leur enlever.

Je ne pourrai suivre les détails de ce siége mémorable, et me bornerai à dire que le système des attaques et défenses extérieures y fut suivi comme à Mayence; les batteries et les redoutes des assiégeans, et les forts des assiégés, furent tour à tour le théâtre de disputes sanglantes, attaqués, pris et repris.

Les Anglais firent le 30 novembre une grande sortie sur les batteries des Arennes, et eurent d'abord des succès; la vigueur de Dugommier répara tout; l'ennemi fut repoussé avec perte, son général en chef Ohara fut blessé et pris. C'est dans cette affaire décisive que Bonaparte fit ses premiers exploits; il était alors officier supérieur d'artillerie; et tel est l'ascendant du génie, que son nom figurait déjà dans les conseils de guerre, où sa présence était jugée nécessaire.

Dans une délibération de ce conseil, il fut résolu de tenter, le 18 décembre, une attaque générale sur les forts extérieurs; les efforts principaux furent dirigés, à droite sur la redoute anglaise et sur les forts de Ballaguier et de l'Aiguillette, à gauche sur le fort Faron et la poudrière du Cap-Brun. Le point le plus important était la redoute anglaise, située sur une hauteur escarpée et qui domine la place; elle fut emportée par le général Dugommier, après trois assauts meurtriers.

Le fort Faron le fut également par la colonne du général Lapoype, et le général Labarpe fit sauter la poudrière du Cap-Brun. Dès-lors, les coalisés ne pouvant plus tenir la place, se rembarquèrent, après avoir mis le feu à l'arsenal et à une partie de la flotte; ils furent suivis par 10,000 habitans, coupables d'avoir livré leur patrie à ses plus cruels ennemis.

Cet événement, glorieux pour les armées françaises, fut aussi important par ses suites : toute résistance dans les départemens méridionaux

cessa dès cet instant, et le gouvernement n'avait d'ennemis intérieurs ouvertement levés, que ceux de la Vendée.

Les Espagnols furent un peu plus heureux que le reste des coalisés; après la prise de Bellegarde, ils s'avancèrent d'abord sur Collioures et Perpignan, attaquèrent, le premier août, le camp de l'Union, au nombre de 36,000 hommes, et furent repoussés avec perte malgré leur supériorité.

Une affaire plus générale eut lieu le 24 août au Mont-Louis, où Dagobert attaqua les Espagnols par sa droite renforcée, et remporta sur eux une victoire complète; mais ce succès fut bientôt effacé, par les revers que l'on essuya pour avoir disséminé l'aile gauche, et pour l'avoir mise aux prises avec l'ennemi dans une semblable position. Une foule de petits combats de postes eurent lieu sur cette ligne à Corneilla, Orlez, Santeilla, Nils et Fruillas.

Les Espagnols reçurent quelques renforts, et prirent l'offensive plus sérieusement à la fin de la campagne.

L'armée française fut successivement portée à 40,000 hommes, commandés par Thureau et Doppet. Après une expédition sur Roses, qui échoua, cette armée campa à Villelongue, où elle fut attaquée le 7 décembre, et totalement défaite; tout le reste de la campagne ne fut qu'une série de revers; Collioures, Port-Vendre et Saint-Elme tombèrent au pouvoir des Espagnols, et Perpignan fut bientôt menacé d'éprouver le même sort. Le désordre dans l'armée française fut si grand, que le représentant Fabre, ne voulant pas survivre à une telle journée, chercha une mort glorieuse dans les rangs ennemis.

Aux Pyrénées occidentales, les affaires n'allaient pas beaucoup mieux; une attaque, méditée sur les camps espagnols derrière la Bidassoa, fut repoussée avec perte, et causa l'arrestation du général Desprès-Crassier. Les Espagnols ayant tiré un renfort de 8,000 hommes de cette armée, ne purent profiter de leurs succès, et se bornèrent à la défensive, que les Français inquiétèrent fort peu. Ces derniers firent quelques excursions momentanées, sans but, et les rapports nous apprenaient la prise d'une

forge, d'une mine ou d'un village, comme de grands événemens combinés avec génie, et exécutés avec audace.

La guerre de la Vendée avait pris un caractère plus sérieux ; le décret d'extermination, lancé contre les rebelles et dicté par les ennemis de la France, au lieu d'épouvanter les royalistes, les porta au désespoir ; et ce décret impolitique avait été promulgué dans le moment même de leurs victoires.

Cependant, les causes des succès et des revers avaient été, dans cette guerre, les mêmes que dans les campagnes des armées régulières. Sans doute la même précision, le même ordre n'existaient pas dans l'exécution, les troupes des deux partis n'étaient pas manœuvrières ; mais les chefs des royalistes savaient combiner l'emploi de leurs masses avec beaucoup de justesse et de sagacité ; et leurs grandes opérations, comme leurs dispositions de combat, étaient souvent habilement conçues. La dissémination des forces républicaines fut presque toujours mise à profit, et des mouvemens rapides portèrent successivement les masses des Vendéens sur les points où elles pouvaient être employées avec succès.

Cependant, la seconde période de cette campagne commença sous de plus heureux auspices pour les républicains, et le changement de leur système assura ensuite leur supériorité. Le général Tuncq, attaqué dans les premiers jours d'août à Luçon, par 35,000 Vendéens, les défit totalement par une ruse et par la supériorité de l'artillerie légère, qui sema l'épouvante et la mort dans leurs colonnes épaisses ; près de 6,000 furent tués. Ce succès ne fut pas mis à profit, parce que les forces étaient trop disséminées ; que la discorde régnait dans les conseils des généraux et des commissaires de la Convention.

L'arrivée de Phélippeaux ne changea pas la face des affaires ; il obtint d'abord que la garnison de Mayence, au lieu de se réunir à l'armée de droite (de Saumur), qui avait été presque toujours battue, se dirigerait sur Nantes, pour opérer avec l'armée des côtes de Brest, qui n'avait pas éprouvé les mêmes revers, et qui était mieux composée. La grande question fut agitée dans un conseil de guerre tenu à Saumur, et présidé par

Rewbel; le représentant Choudieu y fit un discours vigoureux et militairement raisonné; il démontra que l'on n'avait éprouvé des revers qu'en faisant des attaques partielles et toujours disséminées; il conclut, en citant les exemples de l'expérience, par proposer la réunion des forces, afin d'écraser l'hydre d'un seul coup. Ce discours fit effet; la majorité des représentans fut de l'avis de Phélippeaux, mais la plupart des généraux partagèrent celui de Choudieu.

Dans cette incertitude, on prit un parti mixte, qui n'était pas encore le meilleur; on donna aux huit divisions une direction concentrique sur Mortagne, mais on ne calcula pas que, partant d'une base très-divergente, leur arrivée était subordonnée aux opérations de l'ennemi. L'événement prouva que l'on avait commis une faute; et si l'intérêt public fut compromis, il en résulta un grand bien, en démontrant que Choudieu avait raison, et en faisant connaître le danger des attaques partielles. Le corps du général Tuncq, fort de 6,000 hommes, isolé à huit lieues en avant de Luçon, fut surpris, accablé et enveloppé, le 5 septembre, par 15,000 Vendéens aux ordres de Royrand. Un courrier allant à Nantes tomba en leur pouvoir, et ses dépêches leur firent connaître tous les desseins de l'ennemi.

Un conseil de guerre fut aussi rassemblé du côté des royalistes. Bonchamp et d'Elbée, avec des vues différentes, y parlèrent avec tous les principes de généraux consommés. Bonchamp, après avoir démontré l'avantage de leur position centrale, prononça ces paroles remarquables: « *Les ennemis ont enfin appris le secret de la victoire, puis-* » *qu'ils veulent former des masses pour nous accabler* ».

Il fut résolu dans ce conseil d'opposer trois armées seulement aux huit divisions républicaines qui allaient opérer sur autant de rayons de cercles. Ces trois armées, plus rapprochées du centre, avaient ainsi une circonférence moins grande à parcourir pour se réunir en masse sur le point qui devenait décisif.

Le triomphe des principes parut ici dans toute sa force. Un plan, mieux conçu que tous ceux que les coalisés exécutèrent dans cette guerre mémorable, devait réussir. D'Elbée accabla complètement, à Corou, la division de Santerre qui s'y portait su deux colonnes; il fit marcher ensuite 8,000 hommes d'élite pu battre une troisième colonne qui

venait d'Angers, sous les ordres du général Duhoux, et qui eut le même sort. Pendant ce temps, l'armée de Mayence, partie de Nantes, avait pénétré dans la Basse-Vendée; la droite aux ordres de Beysser, le corps d'armée aux ordres de Canclaux et de Dubayet. Ses premières opérations furent marquées par autant de succès; elle fit plus dans huit jours que toutes les autres divisions n'avaient fait dans six mois. L'affaire de Legé, où Charette fut battu, signala surtout la supériorité des troupes disciplinées; mais à Torfou elles ressentirent tout le poids de la supériorité et tous les inconvéniens des colonnes multipliées. Kléber, engagé seul contre Charette, alors réuni à Bonchamp, fut accablé et perdit 2,000 hommes. Bientôt Charette et Bonchamp se portèrent, avec la masse de leurs forces, contre Beysser, qui commandait la colonne de droite, et qui marchait par Montaigu. Beysser fut surpris et blessé à son arrière-garde; sa division prit alors la fuite, et la déroute ne cessa que sous les murs de Nantes. Canclaux, qui était à Clisson avec le corps d'armée, eut aussi son tour; il fut attaqué par Bonchamp et Lyrot, tandis que Charette et Royrand accablèrent à Saint-Fulgent le troisième corps, aux ordres de Mickousky.

On reconnait dans ces opérations, savamment combinées, tous les principes de l'art que nous avons indiqués; et l'opinion publique a été bien injuste, en attribuant seulement au courage fanatique des Vendéens des succès qui étaient uniquement dus à l'habileté de leurs chefs. Plusieurs militaires ont même cité la Vendée, pour prouver qu'il n'existe pas de règles à la guerre; ils ne se doutaient sans doute pas que les royalistes triomphaient justement par l'application de ces règles, et que leurs chefs connaissaient mieux les vrais principes de l'art que bien des généraux de la coalition, dont la réputation colossale était au moins exagérée.

Les événemens dont nous venons de parler répandirent la consternation à Paris; on y apprit seulement alors que les royalistes avaient 100,000 hommes, dont la moitié étaient d'excellens soldats, et que des généraux tacticiens les guidaient à la victoire. Dans l'excès du mal, on trouva le remède : la Convention décréta *qu'il n'y aurait plus qu'un général en chef et une seule armée.* Ce commandement général fut confié à Lechelle, et ce seul changement de système lui assura des succès. Cette

époque devint d'autant plus décisive, que par une circonstance remarquable les chefs des royalistes perdirent de leur union et de leurs forces, au même instant où les républicains en acquéraient davantage.

Les affaires sanglantes de Châtillon, et la bataille de Chollet, furent le résultat de ces changemens. Bonchamp et d'Elbée, menacés d'une attaque générale, demandèrent du secours à Charette, qui, déjà jaloux de leurs succès, répondit que chacun devait combattre dans son arrondissement. L'attaque eut lieu près de Chollet, et dura deux jours; battus et accablés, ces deux braves, secondés par Lescure, firent des prodiges de valeur; criblés tous les trois de blessures, on eut de la peine à les arracher du champ de bataille; Bonchamp mourut quelques jours après; plus de 10,000 royalistes furent tués dans ces scènes terribles de carnage et de destruction. Les généraux Beaupuy et Kléber, qui conduisaient les Mayençais, s'illustrèrent par leur courage, ainsi que l'infatigable Westermann.

Les royalistes, poursuivis sur la Loire, passèrent ce fleuve et envahirent la Bretagne. Cette expédition, qui fut considérée comme une ressource violente, aurait réussi, si elle avait été tentée plutôt et sous la direction de Bonchamp; elle accéléra au contraire la ruine de la grande Vendée. D'Elbée, criblé de quatorze blessures, s'en alla commander à l'île de Noirmoutier, et le commandement général fut déféré à Laroche-Jacquelin. Un succès brillant couronna d'abord ses premières armes. Ayant été informé que le général Lechelle l'avait suivi avec 30,000 hommes, et voulait l'attaquer, il résolut de les prévenir et d'assurer son expédition par une bataille. Lechelle commit l'imprudence de retirer son avant-garde, et de marcher sur une seule et longue colonne, sans se couvrir; la déroute la plus complète fut le prix de ces sottises, l'armée ne put se former. Les Mayençais, entraînés par les fuyards, firent des efforts inutiles, le brave Beaupuy fut blessé mortellement à leur tête; tout le reste prit la fuite et se sauva jusqu'à Angers.

La nécessité de se concerter avec les secours promis par l'Angleterre, porta l'armée royale sur Granville, dont elle voulut s'emparer par un coup de main. La résistance héroïque de la garnison et des habitans sauva cette place, et Laroche-Jacquelin, abandonné par une partie de l'armée, qui avait perdu la moitié de sa force en quittant ses foyers, fut obligé de suivre l'impulsion de la multitude, et de chercher une

retraite que l'armée réorganisée de l'Ouest allait lui rendre bien difficile. Il battit d'abord complètement le général Rossignol à Autrain, et continua sa route pour se rapprocher de la Loire. Le jeune Marceau prit alors le commandement de l'armée républicaine. Laroche-Jacquelin se porta sur Angers pour s'en emparer et y passer ce fleuve; mais la garnison, soutenue des habitans, et encouragée par Beaupuy, qui se fit transporter sur les remparts, repoussa l'attaque, dans laquelle 1,800 Vendéens périrent.

La position était critique: on voulut se retirer sur Tours; d'autres voulaient emporter Cherbourg, et y attendre les Anglais; le premier projet prévalut, mais la fameuse bataille du Mans y mit un obstacle insurmontable. Marceau attaqua l'armée royale dans la ville où elle s'était retranchée et couverte de batteries; les républicains y pénétrèrent après un combat qui fut plutôt une boucherie; Westermann poursuivit les vaincus, dont la déroute ne s'arrêta qu'à la Chartreuse. Cet espace de quatorze lieues fut jonché de cadavres; Royrand fut tué.

Kléber et Westermann attaquèrent enfin les derniers débris à Savenay; Lyrot y perdit la vie, toute l'artillerie fut prise, et les Vendéens se dissipèrent par petites bandes pour rentrer isolément dans leurs foyers. De 40,000 hommes qui avaient passé la Loire, il en revint tout au plus 4 à 5,000.

Tandis que ces choses se passaient, la Haute et Basse-Vendée étaient le théâtre de petits combats moins importans. Charette, tour à tour fugitif et vainqueur, s'était emparé de l'île de Noirmoutier; le général Haxo la reprit, et le malheureux d'Elbée, mutilé, fut pris et fusillé.

Ainsi finit ce qu'on a proprement appelé la Grande-Vendée. Depuis ces époques mémorables, la guerre civile changea de face; elle eût été entièrement éteinte, sans les barbaries que l'on exerça ensuite contre des hommes qui ne demandaient que le repos; mais elle cessa d'être une invasion menaçante et bien dirigée; Charette ne fut qu'un chef de parti beaucoup moins dangereux que ne l'avait été Bonchamp.

CHAPITRE XV.

Observations générales sur les lignes d'opérations de la campagne, et sur les événemens de cette seconde période.

De tous les événemens militaires de l'histoire moderne, il n'y en a aucun dont les combinaisons soient moins concevables que ceux de cette campagne de 1793.

Jamais les nations n'éprouvèrent d'une manière aussi forte, combien l'art de diriger les armées influe sur leurs destinées, et combien il importe d'écarter les préjugés et les petits calculs, lorsqu'il s'agit de procéder au choix d'un commandant en chef. Par un contraste étonnant, on vit des généraux qui passaient pour les plus grands tacticiens, commettre les fautes les plus lourdes, et suivre un système ridicule qui perdit leurs armées (la guerre de cordon), tandis que des généraux, sortis dans moins d'une campagne des derniers rangs de l'armée française, et les chefs des Vendéens, nous offrent le bel exemple d'une application très-judicieuse de tous les principes fondamentaux de l'art de la guerre.

Après l'évacuation de la Belgique, la ligne générale d'opérations fut la même que celle de 1792, et divisée, comme nous l'avons déjà dit, en ligne de droite sur le Rhin, ligne de centre sur la Haute-Meuse, et ligne de gauche en Flandre. La seule ligne de Flandre était couverte par trois ou quatre petits corps d'armée; il y en avait au moins autant pour couvrir celle du Rhin et de la Meuse; un de ces corps couvrait les Ardennes, un autre la Moselle et la Sarre, et un troisième le Rhin.

Lorsque Dumouriez eut quitté son armée, et que les Prussiens se préparaient au siége de Mayence, le prince de Cobourg avait deux partis à prendre; le premier était de poursuivre l'armée désorganisée, sans la laisser respirer dans une position; le second était de prendre une place, pour avoir une base d'opérations. Le but principal des coalisés, après qu'ils auraient pris ces deux places, devait être d'opérer par deux lignes intérieures dirigées concentriquement sur la Meuse, afin de forcer l'ennemi à manœuvrer sur deux lignes extérieures, séparées à une grande

distance par des forces infiniment supérieures qui eussent tenu la position centrale. Maubeuge devait donc être choisi de préférence à Valenciennes, puisque cette première place, jointe à celle de Namur et de Charleroi, aurait donné une excellente ligne pour exécuter ce plan de concentration, et pour faire la guerre d'invasion.

Lorsque Maubeuge et Mayence auraient été pris, les Prussiens, manœuvrant par leur droite, devaient se porter par Montmédi sur la direction de Rheims et sur la droite de la Marne; Cobourg, manœuvrant par sa gauche, aurait marché de Maubeuge sur la direction de Laon et sur la gauche de l'Oise; les deux armées ainsi liées, auraient présenté une masse de 160,000 hommes, contre laquelle les camps de Weissembourg et de la Madeleine, isolés à cent lieues, n'auraient pas produit grand effet. Les Français ne pouvaient donc se sauver qu'en cherchant à se réunir aussi, et pour cela il eût fallu marcher concentriquement sur Compiègne ou Soissons; ce qui eût été une opération bien scabreuse, en présence d'un ennemi qui avait une supériorité aussi décidée sur chacun des corps d'armée.

Cette ligne n'était pas seulement la meilleure ligne manœuvre, elle était encore, sous tous les rapports, la ligne territoriale la plus avantageuse.

Après avoir indiqué ce qu'il aurait vraisemblablement convenu de faire, on me permettra d'examiner ce qui fut fait.

Je ne reviendrai plus sur l'entreprise de Dunkerque, parce qu'il est impossible de rien ajouter à ce qui a déjà été dit sur cette double opération mal conçue; j'observerai seulement qu'il est étonnant de voir une armée formidable *entreprendre des opérations offensives, en formant une série de grands détachemens isolés, et couvrir soigneusement tous les villages de la Belgique, à l'instant même où elle voulait conquérir la France.*

L'entreprise sur le camp de César fait certainement honneur au prince de Cobourg; on pourrait seulement demander pourquoi il ne la tenta pas avec l'armée d'observation et deux mois plutôt, c'est-à-dire à l'époque où l'armée française n'était pas encore assise dans ce camp, et où elle y était au contraire dans le plus grand désordre? L'exécution fut aussi un

peu lourde; on fit à la vue de Cambray des mouvemens de jour qui durent nécessairement rendre l'entreprise impraticable; ces mouvemens furent d'ailleurs trop étendus et tentés par les deux ailes, tandis qu'il fallait les exécuter brusquement, et venir, par une marche dérobée, se camper en arrière de Cambray, la droite vers Saint Olle, la gauche à Sancourt, tenant ainsi les trois routes d'Arras, de Béthune et de Bapaume, près du point de leur réunion. Pendant ce temps, on aurait poussé sur Azincourt quelques escadrons de hussards avec de l'artillerie légère, afin d'éclairer l'embranchement de la route de Douay et celle de Lille; une division aurait empêché les Français de déboucher par le pont de l'Escaut, qu'il eût été même convenable d'emporter et de détruire. Il n'est pas difficile de prononcer sur ce que serait devenue l'armée de Houchard, dans une position semblable.

Les alliés, au lieu de suivre une ligne intérieure, commirent au contraire la faute d'opérer sur les deux extrémités de leur grand front et en direction divergente, laissant entre leurs deux corps la totalité des forces ennemies, qui pouvaient ainsi se réunir promptement.

Il paraît que le duc d'Yorck étant arrivé vers Ypres, avant de se porter sur Dunkerque, aurait dû attirer à lui le corps du prince d'Orange, et attaquer vivement, avec ses 55,000 hommes, le camp de Cassel, qui alors n'en avait pas plus de 20,000. Le moyen le plus sûr de se débarrasser d'un corps qui gêne un siége, est de l'accabler avec la masse de ses forces; si le duc avait opéré de cette manière, il n'aurait pas perdu la bataille d'Hondscoote, et les résultats eussent été bien différens.

La conduite des alliés dans cette bataille est encore plus surprenante. On savait depuis deux jours que le camp de Cassel se renforçait, et on s'opiniâtra à continuer les lignes d'investissement, en laissant le maréchal Freytag lutter seul contre les forces de ce camp. On devait bien s'attendre que 19,000 hommes isolés, et forcés de couvrir une position défensive, seraient battus par 45,000 qui les attaquaient; dès lors la levée du siége était inévitable. Il fallait donc abandonner sur-le-champ cette entreprise, dont les travaux n'étaient pas même commencés, afin de joindre le maréchal, et d'attaquer sur le-champ l'armée française. En opérant ainsi, d'après les maximes que nous avons données dans le chapitre V de la I.re partie du *Traité des grandes opérations militaires*,

les alliés s'en seraient certainement mieux trouvés; car les résultats de la bataille d'Hondscoote démontrent la vérité de ces maximes.

Les alliés, pour rendre leur attaque encore plus décisive, auraient pu faire arriver vivement le corps du prince d'Orange par Ypres, sur la droite des Français, et ils auraient acquis par-là une supériorité décidée, qui n'eût pas laissé de doute sur le succès de la bataille. Ce mouvement était bien facile, puisqu'on pouvait le faire dans une marche; et il eût prouvé que, *lorsqu'on suit le système des corps isolés, le seul moyen d'en diminuer les inconvéniens est de rendre ces corps très-mobiles, et de les réunir toutes les fois que l'on veut opérer, ou que les ennemis menacent de quelque entreprise importante.* Sans doute la critique objectera que le camp de Menin était nécessaire pour occuper l'ennemi, qui était à Lille, ce que le faible camp de Cisoing ne pouvait pas faire; mais il ne sera pas bien difficile de détruire une telle objection. Est-il en effet bien nécessaire d'opposer un bataillon à chaque bataillon? L'art ne consiste-t-il pas au contraire à savoir quitter ces routes étroites tracées par de petits génies, afin de réunir ses efforts pour frapper les grands coups aux dépens des accessoires? En effet, la division de Lille, qui n'eût appris le départ du prince d'Orange que quand le coup décisif aurait été porté, se serait trouvée paralysée par cette incertitude; et dans la supposition même qu'elle l'eût appris avant, il n'en serait rien résulté : la prise de quelques postes ne pouvait pas être mise en balance avec la perte d'une bataille décisive qui eût bientôt entraîné leur évacuation.

Le plan des Français, pour attaquer successivement le corps d'observation et celui du prince d'Orange, est certainement combiné sur les vrais principes. Ce plan justifie d'une manière bien positive les maximes que nous avons présentées sur les avantages qu'une armée se procure, *en prenant l'initiative du mouvement, et en manœuvrant pour porter ses efforts alternativement sur les points faibles de la ligne ennemie.*

Cependant l'exécution ne répondit pas entièrement aux premières

combinaisons. On a prétendu, il est vrai, que la levée du siége ne devait pas être le résultat d'une bataille générale, mais bien celui d'une série de combats. Quelle que soit la valeur d'une telle assertion et d'un système semblable, il me paraît qu'une bataille aurait eu des suites bien plus avantageuses pour les assaillans, surtout si Houchard, au lieu d'attaquer de front tous les postes du maréchal Freytag, avait manœuvré en masse par sa droite et gagné Rosbruge pour venir se former vers Rexpoede, comme il le fit avec un seul corps détaché; le maréchal ainsi coupé aurait été perdu, car il lui eût été bien difficile de se faire jour.

On a aussi reproché avec raison à Houchard de n'avoir pas poussé sur Furnes pour chercher à couper l'armée de siége : le malheureux général fut condamné à mort *pour avoir su vaincre, mais pour n'avoir pas su profiter de la victoire.*

Je passerai sous silence l'affaire des Hollandais à Menin; la seule position de ce corps dans la ligne générale, et celle que les troupes occupaient relativement, suffisent pour faire juger les fautes qui produisirent une semblable défaite.

La bataille de Watignies est à mes yeux un événement inconcevable; il est sans contredit celui qui fait le plus d'honneur au général Jourdan et qui en fait le moins au prince de Cobourg. Ce prince avait environ 80,000 hommes devant Maubeuge, le duc d'Yorck en amenait 16 ou 18,000 de la Flandre, et ce fut à la vue de forces aussi considérables que Jourdan fit lever le blocus, avec 50,000 hommes, dont la plus grande partie était de nouveaux bataillons, et sans qu'il y ait eu en action plus de 28,000 hommes de l'armée alliée. Cette affaire est une bien forte preuve qu'il est difficile de réussir, lorsqu'on veut couvrir un siége en restant en position.

Si au premier avis du mouvement de Jourdan, de Guise sur Avesnes, les alliés avaient renforcé le corps d'observation par 15,000 hommes de l'armée de siége, et que Clairfayt eût été au-devant de l'ennemi pour l'attaquer vers Avesnes avec 43 ou 44,000 hommes, il l'aurait certainement repoussé, et le blocus eût été continué. Dans le cas contraire, on avait assez de temps et d'espace pour faire arriver le duc d'Yorck devant la

place, et faire partir alors l'armée de siége pour la réunir à Clairfayt, et attaquer Jourdan avec 70,000 hommes. Le résultat le plus malheureux que les ennemis auraient eu à craindre, était de laisser échapper une grande partie des troupes du camp retranché, pour remporter une victoire; mais ce résultat était préférable à la perte d'une bataille qui entraînait la levée du blocus. Ainsi ils auraient même dû, au besoin, rassembler toutes leurs forces pour aller prévenir et combattre l'ennemi.

Jourdan manœuvra bien, en portant tout son effort par sa droite sur la gauche seule de l'armée de Clairfayt, déjà très-inférieure: une combinaison semblable commande le succès, et une armée ne pourra s'y opposer, toutes les fois qu'elle laissera à l'ennemi l'initiative du mouvement, qui donne cette facilité d'employer ses masses sur un point déterminé.

Les opérations sur le Rhin nous présentent les mêmes causes de succès, les mêmes causes de revers.

La première réflexion qui s'offre en lisant ces opérations, c'est la lenteur des préparatifs pour le siége de Mayence. Le roi de Prusse savait au mois de décembre que le siége de cette place serait la première entreprise de la campagne suivante, et au mois de juin la tranchée n'était pas ouverte. Si on voulait se borner à un blocus, il était bien naturel de le commencer dans le mois de décembre, car l'armée de Custine ne pouvait l'empêcher, et la place n'était pas en état. On laissa à l'ennemi huit mois, afin qu'il eût le temps de faire tous ses efforts pour rétablir ses armées. Les alliés ont toujours ignoré combien le temps est précieux à la guerre, quoique les Français leur en eussent donné de terribles preuves dès la première campagne.

La conduite des alliés après la prise de Mayence est encore bien plus étonnante. Lorsque l'armée de siége se fut réunie à celle d'observation, ils commirent la faute de ne rien tenter contre l'ennemi pendant trois mois; et, par un contraste inexplicable, lorsqu'ils eurent laissé renforcer l'armée du Rhin, ils ne la firent attaquer que par la seule armée autrichienne. La victoire de Wurmser est une preuve bien irrécusable de ce qu'auraient fait les deux armées réunies, contre un ennemi beaucoup inférieur en nombre.

Les Prussiens, à la fin de juillet, au lieu d'aller prendre par petites divisions une ligne défensive de 20 lieues, auraient dû forcer de suite les postes des Vosges, et tourner les lignes par Werdt sur Sulz, Hofen et

Rodern, en se faisant appuyer par un mouvement à droite de l'armée de Wurmser. Celui-ci devait s'établir en potence depuis Ingelsheim jusqu'à Weissembourg, sur la gauche des Français, et ensuite jusqu'au château de Saint-Remy sur leur front. L'armée du Rhin aurait été ainsi enfermée entre ce fleuve, les lignes, et deux grandes armées qui pouvaient agir simultanément. Dans tous les cas, les alliés avaient, à cette époque, dix chances de succès de plus qu'ils n'en eurent à l'attaque du 13 octobre, et ils perdirent trois mois d'un temps inappréciable, pour combattre avec moins d'avantages.

Cette attaque du 13 fut aussi combinée contre tous les principes: *un obstacle insurmontable peut, dans les combinaisons d'un général, être souvent considéré comme plus avantageux qu'une seconde armée.* En effet, lorsqu'on est tourné, on peut se faire jour, mais si l'on se trouvait acculé au Rhin, on aurait de la peine à s'en tirer.

Au lieu d'exposer le prince de Waldeck au-delà du fleuve et au milieu de l'armée ennemie, il fallait le laisser sur les hauteurs de Galgenberg, près de Lauterbourg; et au lieu d'attaquer de front sur cinq autres colonnes, dont les effets ne pouvaient avoir aucun ensemble, il valait mieux faire passer toutes les divisions autrichiennes par Saint-Remy, pour se porter vivement, la gauche à Trimbach, la droite sur les hauteurs de Winzenbach; pendant ce temps, les Prussiens arrivant par la route de Bitche, auraient dû emporter Weissembourg, tenir ce point avec leur gauche, et étendre la droite vers Geisberg et Ober-Seebach, pour appuyer Wurmser: il ne serait resté aux Français d'autre parti que celui de se faire jour; et la réunion de forces aussi nombreuses, dans une position concentrée, aurait rendu cette entreprise d'autant plus difficile, que les Français se seraient retirés partiellement sur les trois routes.

Mais ces tacticiens, qui devaient soumettre l'Europe, ne connaissaient pas les grands résultats ni les combinaisons qui procurent les succès. Ils auraient certainement mieux manœuvré, s'ils avaient eu le bonheur d'avoir devant eux les sublimes exemples que l'Empereur Napoléon a donnés à Lonato pour couvrir les siéges; à Bassano, à Marengo et à Ulm, pour opérer sur les derrières de l'ennemi; enfin, à Rivoli et à Austerlitz pour battre des colonnes dont l'action n'était pas liée. C'est en comparant les terribles résultats du coup-d'œil profond et rapide de ce grand homme,

avec les opérations des généraux alliés, que l'on pourra juger si les fautes que je leur attribue sont réelles.

Quant aux Français, ils ne firent rien de marquant dans toute cette période, si ce n'est le mouvement de Hoche sur Kayserlautern, qui fixa l'isolement des deux armées alliées, et ensuite la marche de ce général par les Vosges pour venir réparer l'échec de Morlautern, en accablant Wurmser avec les deux armées du Rhin et de la Moselle. On ne peut rien ajouter à ce que nous avons dit de cette combinaison, qui est entièrement rapportée au principe *de mettre en action au point principal de la ligne d'opérations, et par le moyen des mouvemens stratégiques, une masse de forces plus grande que celles de l'ennemi;* principe dicté par le simple bon sens, et contre lequel les alliés ont opéré pendant toute la campagne (1).

Les détails d'exécution ne furent pas aussi satisfaisans ; Hoche fit tout ce qu'il fallait faire pour être repoussé à Morlautern. Son mouvement, pour venir se placer entre le corps de Kospoth et l'armée du duc, qu'il pouvait ainsi prendre à revers, était très-hardi et bien combiné; mais on commit toujours cette éternelle faute de multiplier les attaques. Il était contraire à tout bon principe d'attaquer, avec sa plus grande masse, la gauche des Prussiens vers la Lauter, de porter en même temps une division sur Otterberg, une troisième sur Erlebach, et une autre forte colonne à plus de deux lieues de là, sur la route de Landshut à Kayserlautern.

L'attaque de Kayserslautern était aussi inutile que celle de l'extrême gauche : il fallait que les deux tiers des forces françaises fissent un effort général par Erlebach contre l'extrême droite du Duc, tandis que l'autre tiers aurait canonné à Morlautern, tenu en respect le reste de la ligne, et soutenu cet effort en emportant le village, lorsque la victoire eût été décidée à l'attaque principale. En cas de succès, qui aurait été presque

---

(1) J'en excepterai la seule attaque de Cobourg contre la longue chaine de cantonnemens que Dumouriez avait sur la Roër.

certain, le duc eût été accablé par une masse sur sa droite, coupé de ses communications et refoulé sur la Lauter, sa perte aurait été inévitable; tandis que Hoche n'eût couru aucun risque à ce mouvement; il avait une retraite assurée par le chemin qu'il avait pris pour arriver.

Je terminerai là mes réflexions sur ces événemens mémorables, et je réclamerai l'indulgence de tous mes lecteurs, en les priant de les accueillir avec les mêmes sentimens qui les offrent. Je n'ai point écrit pour blâmer ou pour louer, avec partialité, telle armée ou tel individu; j'ai recherché les causes des événemens en les appliquant à mes maximes, et je desire que ce grand tableau puisse être utile aux militaires, en leur présentant les résulats de ce qui fut grand, en opposition aux résultats des mauvaises combinaisons. Il m'a paru que ce moyen était le plus efficace pour l'étude d'un art important, duquel dépend la gloire des nations et leur indépendance.

DEUXIEME PARTIE.

CAMPAGNE DE 1794. PREMIÈRE PÉRIODE;

Jusqu'à la retraite des Autrichiens derrière la Meuse.

CHAPITRE XVI.

Ouverture de la campagne; plan des deux partis; siége de Landrecies; diversion de la Flandre; batailles de Turcoing et de Tournay. Opérations sur la Sambre.

La France était toujours dans l'anarchie; les gouvernemens de l'Europe semblaient décidés plus que jamais à mettre un terme aux fureurs de ses chefs; mais ils ne prenaient aucune des mesures qui auraient pu leur faire atteindre ce but.

L'hiver s'était passé sans grands événemens; il avait été employé de part et d'autre à des préparatifs, qui furent formidables du côté des Français, et très insuffisans du côté des alliés : ceux-ci méconnurent tellement leurs vrais intérêts, qu'ils avaient entrepris en même temps le partage et l'occupation de la Pologne. Malgré cette faute, ils auraient encore pu réussir, si les cabinets eussent voulu prendre la peine de juger la nature de la guerre qu'ils avaient entreprise, et les moyens décisifs qu'ils devaient

mettre en action, dès le commencement, pour lui donner une tournure avantageuse.

L'Autriche et la Prusse, qui avaient seules cent mille hommes de cavalerie et près de 450 bataillons sur pied, n'en mirent pas en campagne plus de 200, et encore les employèrent-elles de la manière la plus fautive.

A la fin de mars, les troupes françaises tenaient toujours la longue ligne, depuis Strasbourg à Dunkerque, par plusieurs armées.

1°. Celle du Rhin, d'environ 50,000 hommes, sans compter la division du Haut-Rhin, composée de garnisons;

2°. Celle de la Moselle, composée de 40,000 combattans;

3°. Celle des Ardennes de 30,000;

4° L'armée du Nord, qui seule en formait trois, depuis Maubeuge jusqu'à Dunkerque, comptait près de 150,000 hommes répartis dans plusieurs camps vers Lille, Bouchain, Landrecies, Cambray, Guise, Avesne, et Maubeuge. La moitié de ces troupes venait d'être levée, les soldats avaient à peine des armes, et les cadres d'officiers et de sous-officiers n'étaient ni plus aguerris, ni plus expérimentés que les soldats.

Les Autrichiens et les Emigrés tenaient toujours le Haut-Rhin sur une longue ligne, depuis Basle jusques vers Mannheim : on en portait le nombre à 55,000 hommes, avec les troupes des cercles (1). Le duc de Saxe-Teschen commandait en chef toute cette armée.

Les Prussiens étaient vers Mayence avec un corps autrichien sous les ordres du prince de Hohenlohe-Kirchberg, leur force était de 65,000 combattans, y compris les auxiliaires.

Un corps de 18,000 hommes était vers Luxembourg, sous les ordres de Beaulieu. Le général Blankenstein couvrait Trèves.

---

(1) Un état de situation du mois de septembre 1794, portait encore cette armée à 55,179 hommes d'infanterie, et 9,190 de cavalerie, ce qui ferait 64,000 hommes, non compris le corps de Hohenlohe-Kirchberg, qui se trouvait avec l'armée prussienne. La totalité des forces sur le Rhin, depuis Mayence à Basle, peut donc être estimée à 120 ou 125,000 hommes, avec l'armée de Moellendorf.

Une autre division couvrait Namur et Charleroi, sous les ordres du prince de Kaunitz, elle était de 16 à 18,000 hommes.

L'armée principale, divisée en trois corps, avait sa droite à l'Escaut, le centre au Cateau et Valenciennes, et sa gauche au Quesnoy; sa force était de 90 bataillons et 112 escadrons, faisant près de 90 à 100,000 hommes, en comptant les troupes légères. Un corps aux ordres de Clairfayt formait l'extrême droite, il devait couvrir Tournay, Courtray, Ypres et la Westflandre; il était de 25,000 hommes, divisés en trois camps à Moucron, Tournay et la Leine-d'or, les Hessois à Denain, une division hanovrienne à Menin.

On avait peur, comme dans les années précédentes, de laisser une route à découvert; comme si l'art de la guerre consistait à garder des chemins, et qu'il fût bien important de couvrir Ypres, quand on voulait marcher sur Paris.

L'emploi fautif que les généraux coalisés avaient fait de leurs forces, au lieu de profiter du moment décisif pour accabler les restes de l'armée de Dumourier, et les résultats singuliers des efforts de ces puissances, dans la campagne de 1793, devaient faire présager la mauvaise tournure que prendraient les opérations dans celle de 1794. En effet le bon moment était passé, et les circonstances bien changées : la France avait eu le temps de créer six armées, d'assurer le moral de ses nouvelles levées par plusieurs victoires, ainsi que celui des généraux, par l'expérience qu'ils avaient acquise du caractère pusillanime de leurs adversaires.

Les fautes commises par les princes de Cobourg, de Brunswick, d'York et par Wurmser, le défaut d'ensemble et d'union dans leurs plans et dans leurs mouvemens, prouvaient assez aux généraux français qu'ils pouvaient lutter, à chances égales, contre ces hommes auxquels la renommée, si souvent injuste, avait fait une réputation colossale : leur confiance s'en accrut, et cette circonstance ne contribua pas peu aux premiers succès de cette campagne mémorable, dont les suites eurent une influence décisive sur les destinées de l'Europe.

Toutes les versions n'ont pas été d'accord sur les premiers plans des deux partis dans cette campagne. Il paraît que les Français se bornèrent d'abord à vouloir défendre de front la longue ligne depuis Strasbourg jusqu'à Dunkerque. Au moins a-t-on prétendu, que le mouvement par

les deux flancs sur la Sambre et sur la Lys, avait été dicté par les circonstances, et l'événement semble assez justifier cette assertion.

Les coalisés crurent devoir commencer leurs opérations par le siége de Landrecies, afin de se porter sur la Picardie, aussitôt qu'ils auraient pris cette place, qui se trouvait la dernière sur la route directe de Valenciennes par Guise sur Laon : alors ils voulaient continuer ce qu'ils appelaient leur pointe sur Paris; tandis qu'un petit corps d'élite autrichien, réuni à 20,000 Anglais et Hessois, aux ordres de lord Moira, devait faire une puissante diversion en débarquant dans la Vendée. Le plan de cette pointe sur Paris fut attribué à Mack, et de tous ceux qu'il a conçus, ce serait, sans contredit, celui qui lui ferait le plus d'honneur; le plus grand reproche qu'on pût lui faire, serait de ne pas l'avoir entrepris un an plutôt, après la bataille de Famars, ou du moins après la prise de Valenciennes.

Mais si le fond du projet était bon, le choix de la base, la direction de la marche, la coopération que l'armée prussienne aurait dû exécuter sur la Meuse, et qui n'y fut traitée que comme un faible accessoire, enfin les fautes inconcevables qui déroutèrent son exécution, font aisément juger que si Mack avait formé un bon plan, c'est plutôt au hasard qu'à des principes fixes et solides qu'il faudrait l'attribuer. En effet, l'art de la guerre consiste à battre, à poursuivre et mettre hors de cause les forces organisées que l'on a devant soi; les invasions, les conquêtes viennent ensuite d'elles mêmes : il était donc ridicule de vouloir se promener à Paris, sans penser auparavant à livrer une bataille décisive aux armées qui pouvaient s'y opposer, tandis que ce grand coup aurait pu se porter, dès le principe, à la faveur de la position centrale des alliés.

Dans le fait il serait difficile de déterminer, s'il y avait possibilité de combiner un mouvement général des troupes qui se trouvaient sur le Rhin, de concert avec la grande armée de Flandre, ou si la politique tortueuse de la Prusse aurait mis des obstacles à cette combinaison, de peur de trop fatiguer l'armée du maréchal de Moellendorf, qui devait jouer le rôle de protecteur de l'empire, en couvrant le Rhin, mais que l'on ne parut pas se soucier d'engager en France une seconde fois.

Quoi qu'il en soit, si ces 115,000 hommes qui se trouvaient répandus depuis Basle à Coblence, en avaient laissé 35,000 vers Manheim et Mayence, et que le reste se fût dirigé par Luxembourg sur Sédan, pour opérer de concert avec l'armée de Cobourg; les alliés auraient eu ainsi

220,000 hommes, entre Valenciennes et la Meuse, qui auraient pu se réunir dans deux marches, frapper *des coups décisifs*, et combiner ensuite les siéges et les invasions qu'il leur eût convenu d'entreprendre. Si ce mouvement, qui pouvait s'effectuer encore bien mieux dans la campagne précédente, après l'affaire de Famars, avait été exécuté à cette époque, les alliés auraient pu s'emparer de Sédan et de Maubeuge, dès 1793, pour opérer alors à l'ouverture de la campagne, avec une base aussi avantageuse, sur la lignequi convenait le mieux à tous leurs intérêts politiques et militaires. On sait ce qu'une armée de 200,000 hommes, composée de troupes solides et bien organisées, peut exécuter, lorsqu'elle est bien employée. Un plus grand nombre serait inutile; il n'y a pas d'homme qui puisse faire engager une plus grande armée dans un même jour et sur un champ de bataille, sans tomber dans des détachemens et des accessoires que l'on doit éviter (1). Que les français eussent sur cette frontière depuis Basle à Dunkerque 60 ou 80,000 hommes, mal armés, mal organisés et non aguerris, de plus que les alliés, cela importait fort peu : ces derniers avaient des forces suffisantes; il ne s'agissait que de bien les employer, de préparer les moyens de remplacer les pertes et de tenir cette armée au complet (2).

Le général Mack avait été au mois de février à Londres, pour y concerter la part que les Anglais, les Prussiens et les Hollandais, devaient prendre à son projet de pointe sur la Picardie. Il avait aussi écrit au maréchal Moellendorf, pour lui dire en quelque sorte ce que l'armée prussienne devait faire, afin de concourir à ce beau projet; il demandait que cette armée portât 50 mille hommes à Trèves, et couvrît la droite

---

(1) Turenne a dit : qu'il ne voulait pas d'une armée qui eût plus de 30,000 hommes. Si cela pouvait être juste dans son temps, il faut convenir que cela ne le serait guères aujourd'hui; mais je crois qu'on peut le dire hardiment d'une armée de 150 à 200,000 hommes.

(2) C'est surtout du bon emploi des forces que dépend le résultat. Sans doute 80,000 homes de plus vers Trèves n'auraient pas sauvé la Flandre, si la grande armée était restée dans une longue ligne défensive depuis Nieuport à Luxembourg, et que les Prussiens eussent continué à faire des parades et des manœuvres par échelons ou par la marche oblique (recht Schulter vor) avec lesquelles on ne fait pas les conquêtes.

de la Meuse, conjointement avec les corps autrichiens qui se trouvaient vers Luxembourg; ce qui valait sans doute mieux que ce qui fut fait, mais qui n'était néanmoins qu'un demi-moyen. D'ailleurs, n'était-il pas ridicule d'attendre à la fin de février pour décider, à Londres, ce que tous les gouvernemens devaient faire pour renforcer leurs armées et pour se mettre en état d'opérer, tandis que l'on prétendait les faire agir dès les premiers jours d'avril? Les alliés avaient eu cependant assez de temps depuis le blocus de Maubeuge (octobre 1793) pour concerter et exécuter, pendant l'hiver, les mesures que chacun d'eux avait à prendre, pour commencer la campagne avec des moyens suffisans, et pour subordonner les mouvemens, non pas à un plan fait six mois d'avance, mais à un seul général en chef qui pût les ordonner sur les lieux.

Le résultat fut tel que l'on devait l'attendre de semblables conceptions. Moellendorf répondit le 4 mars, qu'il ignorait la part que son gouvernement pouvait avoir prise au traité; que les renforts, dont on lui parlait, n'étaient pas plus arrivés que les recrues qui devaient porter ses corps au complet. Il avouait que le plan renfermait de bonnes vues, et qu'il aurait pu s'exécuter si on s'y étoit pris à temps; mais dans l'état des affaires il voyait des inconvéniens à tout ce qui était proposé, et il ne marcha point à Trèves, de peur de compromettre Mayence, qui était certainement bien à l'abri de toute tentative.

Premières opérations.

Siége de Landrecies; bataille de Trois-ville.

Malgré ces contre-temps, les trois corps de la grande armée du prince de Cobourg devaient se rassembler sur le centre, dès les premiers jours d'avril, afin d'attaquer les troupes françaises qui se trouvaient entre Cambray et Landrecies, et d'investir ensuite cette place, mais le mauvais temps et l'attente de l'empereur d'Autriche, qui n'arriva que le 14, firent remettre l'opération au 17.

L'armée se trouva rassemblée le 16 au soir dans les plaines de Cateau: le quartier général était à Engle-Fontaine.

Le lendemain, les alliés attaquèrent le centre de l'armée du Nord, sur huit colonnes. Ils semblaient déjà las d'avoir leurs forces réunies : chacune

de ces colonnes prit une direction divergente (en éventail). La première passa la Sambre à Ors et Catillon; la 2ᵉ. se dirigea par Massinguet, Fémi et Oisy; la 3ᵉ. avec le quartier-général de l'empereur, marcha par Wassigny sur les hauteurs de Grandpleu; la 4ᵉ. sur Vaux et Bohain; la 5ᵉ. sur Maret et Premont; la 6ᵉ. sur Crèvecœur; la 7ᵉ. par Beauvé, sur Cambray, et la 8ᵉ. sur Naves; tandis que l'on aurait dû, au contraire, profiter de la réunion de ces forces pour livrer une grande bataille, et prendre des positions d'investissement, après avoir poursuivi l'armée battue.

Le résultat fut conforme aux dispositions. Le corps français qui se trouvait sur ce point, et qui aurait dû être accablé ou enlevé, ne rencontra que de faibles colonnes et put se retirer sans grandes pertes. Landrecies fut investi par le corps du prince d'Orange; les armées des princes de Cobourg et d'Yorck, prirent des positions d'observation, la première à gauche vers Guise, la seconde à droite vers Cambray.

Quelques jours après, les Hollandais, réunis au corps autrichien du général Otto, attaquèrent et emportèrent de vive force le camp retranché de Preux-au-bois, sous les murs de Landrecies. Les gardes suisses et le régiment de Hesse-Darmstadt se couvrirent de gloire dans cette journée, qui en général fit honneur aux troupes du Stathouder.

Lorsque ces événemens faisaient présumer la chute de la place, Pichegru prenait tous les moyens qui lui semblaient propres à la secourir. Il serait difficile de dire, si c'est à lui qu'il faut attribuer l'idée de l'invasion de la Flandre, ou bien si c'est au comité de salut public. On ne peut pas même affirmer l'époque à laquelle elle fut résolue. On a assuré que Pichegru, après les premières tentatives infructueuses de son centre, l'avait ordonnée de lui-même comme le seul moyen de réussir.

Quoi qu'il en soit, il me paraît que l'on ne doit pas trop se disputer cette combinaison. Il s'agissait de faire, avec 50,000 hommes, une diversion de Lille sur Courtray, pour attirer l'attention des alliés sur ce point et dégager Landrecies. C'était, dans tous les cas, hasarder beaucoup, pour un résultat très-mince, car cette colonne devait filer entre la mer du Nord, et une armée qui pouvait rassembler 120,000 hommes, et qui aurait pu facilement lui faire payer cher, une entreprise conçue contre tous les principes des lignes d'opérations. On a fait beaucoup de bruit de cette diversion, qui réussit par les fautes inouies de ceux qui avaient tous les moyens pour la déjouer. Je reviens à son exécution.

Pichegru ordonna à son centre, qui était vers Cambray et Bouchain, de faire une démonstration en faveur de Landrecies, et pour cacher le mouvement qui commença quelques jours après. Des attaques furent dirigées les 19 et 23 à la gauche sur Haspres et Denain, le 21 sur l'armée d'observation de Cobourg vers Wassigny; le 24, sur celle du duc d'Yorck vers Villars en Cauchie; toutes furent repoussées.

Le 26 avril était destiné à un mouvement plus général et plus décisif. Le général Chapuis, commandant le centre de l'armée française, avait rassemblé environ 30,000 hommes près de Cambray, et attaqua le duc d'Yorck à Trois-ville; tandis qu'une force à-peu-près égale attaquait le prince de Cobourg vers Priche et Faye-la-Ville, et que l'aile gauche, aussi forte que tout le reste de l'armée, exécutait la diversion projetée et envahissait la Flandre à 30 lieues de là. L'événement répondit à la combinaison, la moitié de l'armée française, qui donna contre toute la masse des alliés, fut battue, l'autre moitié, qui ne trouva que les corps morcelés de Clairfayt, fut victorieuse, cela pouvait-il être autrement?

L'affaire de Trois-ville, ou de Catillon, fut vive et sanglante, l'infanterie du duc d'Yorck attendit les troupes du général Chapuis, dans une position masquée, où elle était protégée par des batteries retranchées. Lorsque les Français arrivèrent près de ces retranchemens, ils furent reçus vigoureusement par cette infanterie, et tournés par le prince de Schwarzenberg à la tête des cuirassiers de Zeschwitz, soutenu par les gardes anglaises et un régiment de chevaux-légers. Le corps du général Otto, les déborda en même temps sur leur flanc, et acheva de les mettre en déroute. Les Français perdirent sur ce point 35 pièces de canon, leur général Chapuis et 4000 hommes; ils furent poursuivis jusqu'à Ligni et Cambray. La colonne du centre, qui n'était qu'accessoire, fut attaquée par la division Schmerzing, et repoussée avec perte. L'attaque de droite ne fut pas plus heureuse, les divisions d'Alvinzi, de Bellegarde, Kray et Kinsky, y présentèrent une réunion de forces, contre laquelle tous les efforts des Français vinrent échouer. L'archiduc Charles y déploya sa valeur ordinaire, en défendant le village de Priches et en faisant tourner, par sa cavalerie, un corps ennemi entre l'Elpe et le village. Enfin une 4e. colonne se présenta au soutien, lorsqu'il n'en était plus temps, elle fut repoussée comme les autres.

Un événement assez remarquable, c'est que les généraux coalisés trou-

vèrent, sur le général Chapuis, des dépêches du général Pichegru, qui leur apprirent son projet de diversion sur la Flandre. Ce projet qui menaçait l'existence du corps de Clairfayt, et qui exigeait des moyens rapides et décisifs, fit assez peur aux ennemis pour les décider à renoncer à l'invasion de la Picardie, mais ne leur en fit pas assez pour les engager à envoyer sur le champ des forces suffisantes à Tournay. Ils se bornèrent à détacher, le soir même de leur victoire de Trois-ville, le général Erskine, avec sept bataillons et six escadrons, pour courir à marches forcées au secours de Clairfayt. Tout le reste de l'armée demeura devant Landrecies, qui capitula quatre jours après (30 avril).

Diversion sur la Flandre.

Pendant que ces événemens se passaient au centre de la ligne générale, les Français avaient rassemblé à leur extrême gauche, la division de Souham, forte de 30,000 hommes, celle de Moreau forte de 20,000, et une partie de la garnison de Lille. Le 23 avril on fit des démonstrations sur Denain, pour donner le change; le 25 au soir, ces divisions avaient passé la Lys et le canal de Loo. Le général Souham se dirigea le 26 sur Courtray, et Moreau sur Menin.

Nous avons déjà vu qu'un corps hanovrien tenait Menin; une autre division commandée par le général Wangenheim occupait Moucron. Le général Clairfayt trompé par les fausses attaques sur Denain, ou en ayant reçu l'ordre, se dirigea sur cette ville avec la majeure partie de son corps, et repoussa le 23 les Français qui avaient emporté le poste d'Haspres. Ce ne fut que le 26 avril, que Clairfayt s'aperçut qu'il avait donné dans le piége et qu'il avait peu de monde devant lui; il se hâta de retourner à Tournay. Il eût bien mieux valu qu'il eût rejoint l'armée, ou qu'il eût attendu à Denain les corps qu'on devait envoyer à son soutien.

D'ailleurs il arriva trop tard, Souham après avoir accablé le même jour la division Wangenheim à Moucron, s'était déjà emparé de Courtray. Le général Moreau avait investi le général Hammerstein dans Menin. Renforcé de quelques bataillons, et affaibli au contraire des deux divisions hanovriennes qu'il s'agissait de secourir, Clairfayt avait campé le 28 avril avec 18,000 hommes à Moucron et aux moulins de Castel, pour menacer

les communications de Souham avec Lille. Mais 50,000 hommes ne s'inquiètent guères d'être menacés par 18,000; les généraux français attaquèrent Clairfayt le lendemain dans sa position avantageuse, et après un combat assez long, ils le forcèrent à se retirer sur Tournay, avec perte de 1200 hommes et 30 pièces de canon; le général Walmoden se retira avec les Hanovriens à Deynse.

Les faux calculs des coalisés avaient ainsi fait tourner contre eux, une manœuvre dangereuse, qui aurait pu être bien fatale à la gauche de Pichegru. Le mal était grand, et pouvait être augmenté par la prise de la division hanovrienne qui se trouvait bloquée dans Menin et vivement bombardée; le général Hammerstein, qui la commandait, était heureusement un brave, il résolut de se faire jour, et sortit dans la nuit du 30 avril avec 3,000 hommes, culbuta le cordon ennemi, lui tua et prit du monde, enleva même quelques pièces de canon, et parvint sans perte à Bruges.

La nouvelle de ces désastres, si bien mérités, arriva au prince de Cobourg au moment où il entrait dans Landrecies; il se borna à faire partir le duc d'Yorck, avec son corps, pour marcher sur Tournay; la postérité aura peine à croire que le reste de l'armée autrichienne demeura vers Landrecies, pour remettre cette place en état de défense; tel fut au moins le grand motif que toutes les relations allemandes, ont donné à ce séjour.

Pichegru, voyant réussir complètement ce mouvement hasardé, qui sans les fautes de ses adversaires eût compromis son armée, fut confirmé dans la singulière opinion que la Flandre était le seul point où il pût réussir: il divisa son centre; le général Bonneau lui amena 20,000 hommes qui campèrent à Sangbien et lièrent le général Souham avec Lille, en lui servant en même temps de soutien. Ce dernier campait vers Morselle, la droite à Menin, et la gauche à Courtray; le reste de l'aile droite aux ordres du général Desjardins, avait marché sur la Sambre pour s'y réunir avec l'armée des Ardennes.

Les fautes des coalisés ne se bornèrent pas à un si mauvais emploi de leur masse centrale, et à une direction si fautive des opérations; l'exécution offrit la même incohérence. Tandis que le duc d'Yorck campait à

Lamain vers Tournay, Clairfayt fit isolément de nouveaux efforts pour arracher Courtray aux Français. Il marcha le 8 mai, de Peck à Harlebeck au nord de Courtray.

Le même jour toute l'armée impériale était en mouvement sans but fixe et sans grand plan. Six mille Hanovriens s'avancèrent à Iseghem, sous les ordres du général Hammerstein. Le corps principal de cette nation se rapprochait au contraire du duc d'Yorck à Tournay. Le général Werneck, parti du centre (de Landrecies), releva à Denain les Hessois qui marchèrent alors à Orchies. Le lendemain un contre-mouvement eut lieu; Werneck partit pour la Sambre, comme si on n'avait pas pu y envoyer un autre corps, et les Hessois durent revenir à Denain.

Les alliés ne pouvaient plus rester à Landrecies, depuis que le général Bonneau était parti avec le centre, pour Lille, et le général Desjardins avec la droite, pour se réunir à l'armée des Ardennes vers Charleroi. Ils se décidèrent enfin à mouvoir leur armée, mais ce ne fut que pour la morceler plus qu'elle ne l'était déjà. Le prince d'Orange marcha du 7 au 10 mai avec son corps, celui du général Latour, et une partie de la réserve d'Alvinzi, pour renforcer le prince de Kaunitz sur la Sambre. Le général Kinsky se porta avec 8 bataillons et 10 escadrons à Denain (11 mai), joignit 4 bataillons aux Hessois et marcha avec eux à Tournay, laissant le reste de sa division à Denain. L'archiduc Charles, avec un corps plus nombreux, s'approcha de Saint-Amand.

Au moment où toutes ces opérations décousues s'exécutaient, Clairfayt, comme nous l'avons déjà annoncé, y mettait le comble en attaquant seul les divisions françaises campées sur la Lys. Il fit les plus grands efforts le 10 mai pour s'emparer de Courtray, se logea jusques dans le faubourg de Bruges et s'empara du village de Neuwelghem, qui coupait la communication de Courtray avec Menin. Cette attaque fut facilitée par un mouvement que la division Souham faisait au même instant sur Dottignies, pour attaquer de concert avec la division Bonneau, le duc d'Yorck, campé vers Lamain et Marquain.

La division Bonneau, qui vint de Lille par Pont-à-Tressein et Besieux, fut vigoureusement reçue et repoussée avec perte, tandis que Souham, qui n'était arrivé qu'à Dottignies, fut rappelé au secours de Courtray, vivement pressé par les Autrichiens. Souham revint le 11 mai au matin; alors, Pichegru ordonna qu'il fût fait un effort combiné sur le corps de

Clairfayt, pendant que Macdonald, passant la Lys vers Menin, le prendrait à revers.

Ce combat, qui commença à 3 heures du soir, fut du nombre de ceux qui firent le plus d'honneur aux deux partis. Clairfayt avait pris une fort bonne position, aboutissant par ses deux ailes aux chaussées de Bruges et de Menin; on ne pouvait y arriver que sur deux points battus par toute son artillerie. Les Français débouchèrent deux fois avec courage, parvinrent à se former et furent deux fois chargés et culbutés. A la troisième attaque ils réussirent à s'établir contre la gauche des Autrichiens. On combattit néanmoins jusqu'à 10 heures du soir avec acharnement; Clairfayt, voyant alors qu'il avait à faire à trop forte partie, se retira dans la nuit sur Thielt. Ce combat coûta 4,000 hommes aux deux partis.

Ainsi, pendant un mois entier, on se battit depuis Luxembourg jusqu'à la mer du nord, avec un acharnement qui offre peu d'exemple. Jamais l'histoire moderne n'offrit des mouvemens plus multipliés et des scènes de carnage avec d'aussi tristes résultats: une armée battait sur un point, était battue sur l'autre, et les divisions des deux partis couraient sur toute la ligne, pour réparer les échecs que l'on n'aurait point essuyés, si les généraux en chef avaient connu ce qu'on appelle la grande guerre.

Des événemens non moins sanglans se préparaient sur le même théâtre, par l'approche tardive d'une partie de la grande armée autrichienne, qui se trouvait, le 15 mai, répandue sur une longue ligne depuis Saint-Amand par Tournay, jusqu'à Thielt. Avant d'en rendre compte, il faut donner un aperçu des opérations sur la Sambre, trop étroitement liées avec celles-ci pour en être séparées.

Passage de la Sambre par l'armée des Ardennes, et une partie de celle du Nord. Affaires d'Arlon et de Dinant.

L'armée des Ardennes avait passé l'hiver aux environs d'Avesne, Philippeville et Givet; elle était aux ordres du général Charbonnier, et avait devant elle le corps du prince de Kaunitz.

Jourdan commanda au mois d'avril l'armée de la Moselle, vers Longwi et Bouillon; les 17 et 18 avril, il attaqua, avec le gros de ses forces, le corps de Beaulieu, près d'Arlon, tandis que sa droite, liée avec une division de l'armée du Rhin, attaquait les Autrichiens à Merzig, près de Trèves. Ces positions furent, pendant plusieurs jours, le théâtre de scènes sanglantes, qui font plus d'honneur aux troupes qui les exécutèrent, qu'aux gouvernemens ou aux chefs qui ordonnèrent des entreprises accessoires, aussi contraires à tous les principes de l'art.

La première attaque, sur Arlon, fut repoussée; la seconde, du 18 avril, eut un meilleur succès, les Français emportèrent les retranchemens avec courage; quelques jours après Beaulieu surprit la division Championnet, et la rejeta jusques vers Longwi. Ces succès variés durèrent jusqu'à la fin de mai, et n'eurent aucune influence sur les grands résultats.

Au commencement de juin, Jourdan eut ordre de marcher par Dinant, pour se réunir sur la Sambre, aux armées de Desjardins et de Charbonnier. Ce mouvement fut, sans contredit, le mieux conçu de toute la campagne, et son résultat produisit une masse de près de 100,000 hommes, établie près de Charleroi, menaçant par Namur la seule communication directe que l'armée impériale eût avec le Rhin, par Liége et Maestricht; ce furent en effet les succès des Français sur cette ligne, qui décidèrent de toute la campagne.

Dans le temps où l'armée de la Moselle disputait ainsi Arlon à Beaulieu, que les alliés, vainqueurs à Landrecies, étaient battus vers Courtray, le général Charbonnier, commandant de l'armée des Ardennes, avait pris part à l'attaque générale que Pichegru avait ordonnée pour le 26 avril, et qui, suivant le système du jour, devait avoir lieu depuis Givet jusqu'à la mer. C'est ce qu'on appelait un agrandissement de l'échelle des combinaisons.

Le général Charbonnier repoussa les postes avancés du prince de Kaunitz, à Walcourt, Bossut et Florennes. L'infanterie française chargea la cavalerie autrichienne à la baïonnette, dans la plaine de Bossut. Après cette affaire, l'armée des Ardennes fit sa jonction avec une division de celle du nord, près de Beaumont, et passa la Sambre à l'abbaye de Lobbes; mais elle la repassa bientôt après.

Le 11 mai, les représentans Saint-Just et Lebas ordonnèrent un second passage vers Thuin, et l'armée prit position à Fontaine-Lévêque. Le prince de Kaunitz ayant été renforcé le lendemain, par le corps du prince d'Orange, contraignit les Français à repasser la rivière. Une nouvelle tentative fut faite le 20 mai. Saint-Just réussit même à faire investir Charleroi; mais Kaunitz et le prince d'Orange réunis, l'attaquèrent le 23, le culbutèrent pour la troisième fois au-delà de la Sambre, avec perte de 3,000 hommes.

Les 25, 26, 27 mai, de nouvelles tentatives eurent le même résultat, jamais on ne vit d'acharnement semblable, ni des victimes plus malheureuses que celles de l'impéritie de Saint-Just.

Le 29 mai, un effort plus vigoureux encore fut tenté, le passage eut lieu vers Marchiennes au Pont, et à Châtelet, au-dessus et au-dessous de Charleroi, qui fut investi, et où l'on jeta même des bombes; mais on commettait toujours la faute de former un siége, et un corps de blocus, avant d'avoir battu l'armée qui couvrait la place. On était donc attaqué pendant cette opération, et l'armée ainsi divisée ne pouvait manquer d'être défaite.

Mouvement tardif des alliés sur la Flandre. Bataille de Turcoing et de Tournay.

Tandis que le sang ruisselait sur ces rives trop célèbres de la Sambre, des événemens décisifs s'étaient passés dans la West-Flandre, et les alliés y avaient perdu la bataille de Turcoing.

Nous avons dit que Clairfayt s'était fait battre isolément, le 11 mai, pendant que le duc d'Yorck campait à Lamain, que la moitié des forces autrichiennes faisait des marches tardives et des contremarches plus fatales encore. L'Empereur et le prince de Cobourg étaient arrivés le 15 mai à Tournay. Après un mois de fautes criantes, les généraux autrichiens sentirent enfin qu'il fallait frapper un grand coup, pour se tirer d'embarras et sauver la Flandre. On conçut un beau plan (qu'on appela plan de destruction), parce que les phrases ne sont pas difficiles à faire, et qu'il était aisé de mettre en tête d'un projet, que l'on ne visait à rien moins

qu'à enlever l'armée ennemie. Mais on ne fit aucune de ces grandes manœuvres qui peuvent procurer un semblable résultat.

La position des troupes françaises était dans le fait très-critique; les alliés, avec 133 escadrons et 96 bataillons, formant 90,000 combattans, étaient sur le point de couper de Lille et des frontières de France, un corps de 50,000 hommes qui combattait ayant la mer du Nord à dos, et que le moindre revers aurait anéanti, si le prince de Cobourg avait su opérer avec sa masse sur Roubaix, Mouveaux et Bondues, au lieu de disperser ses forces comme il le fit.

L'armée autrichienne dut former 6 colonnes pour se diriger concentriquement sur Turcoing le 17 mai, et attaquer ensuite de concert le corps ennemi, que l'on supposait vouloir rester complaisamment dans son camp de Morselle, entre Menin et Courtray.

La première colonne de droite, commandée par Clairfayt, forte de 25 bataillons et 28 escadrons, s'était portée de Thielt par Ingelmunster sur Werwick, où elle passa la Lys. Elle devait arriver, le 17, à Lincelles; elle n'y arriva que le 18, au matin.

La deuxième colonne, commandée par le général de Busch, forte de 10 bataillons et 10 escadrons hanovriens, devait attaquer, le 17, Moucron, où les Français s'étaient retranchés.

La troisième colonne, aux ordres du général Otto, forte de 13 bataillons et 11 escadrons, marcha, le 17, par Leers et Watreloo sur Turcoing, qu'elle occupa.

La quatrième, commandée par le duc d'Yorck, était au centre, elle était forte de 15 bataillons et 26 escadrons, se porta par Templeuve sur Roubaix, Mouvaux, Croix, etc.

La cinquième colonne aux ordres du général Kinski, forte de 12 bataillons et 16 escadrons, devait partir de Tournay, passer la Marque à Pont-à-Tressein et à Bovines, pour se lier ensuite à la sixième colonne.

Cette sixième colonne aux ordres du prince Charles, forte de 20 bataillons et 32 escadrons, devait partir de Saint-Amand le 17, prendre le passage de Pont-à-Marque, se lier avec la precédente pour rejeter la dision Bonneau dans Lille, masquer ensuite cette place, et se réunir avec l'armée à Turcoing.

En jetant un coup-d'œil sur la carte, on verra que jamais mouvement ne fut plus singulièrement combiné. On prétendait faire arriver au même

instant à Turcoing la colonne du prince Charles qui partait de Saint-Amand, et celle de Clairfayt, qui, partant de Thielt à 20 lieues de là, devait marcher par Ingelmunster et Werwick sur la rive gauche de la Lys, pour ainsi dire au milieu des troupes de l'armée ennemie.

La seule chance de succès qu'un tel projet pouvait avoir, était l'absence du général en chef qui revenait dans ce moment de son aile droite, vers la Sambre, où il avait cru sa présence nécessaire. Dans toute autre occasion, cette absence aurait pu devenir funeste, mais les généraux Moreau et Souham voyant l'ennemi se renforcer vers Tournay et commencer des mouvemens inquiétans pour leur sûreté, avaient pris la résolution de marcher sur Turcoing pour assurer leur communication avec Lille. Cette résolution les sauva et fut fatale à l'ennemi, comme nous allons le voir.

Conformément aux dispositions, Clairfayt était parti de Thielt le 16 à six heures du soir; arrivé à Gheluves le 17 à onze heures, il y laissa une brigade hanovrienne, et se dirigea sur Werwick, dont les Français défendirent le pont vigoureusement. Clairfayt ne brusqua point assez son attaque, et ses pontons n'ayant pu suivre, il se crut obligé de camper sur la rive gauche de la Lys. (pl. 28. (*AA*). Le pont fut enfin établi dans la nuit du 17 au 18, mais il était déjà trop tard, comme nous allons le voir.

La colonne du général de Busch marcha le 17 par Espierre et Dottignies sur Moneron, qu'elle attaqua avec autant de vigueur qu'on pouvait l'attendre de troupes qui depuis un mois n'éprouvaient que des revers, mais vers le soir, ce poste naturellement fort, se trouva soutenu par les colonnes de Souham, qui se portaient sur Turcoing. La division hanovrienne attaquée alors par des forces inégales, fut obligée de se retirer avec perte derrière l'Espierre. (*B*).

La troisième colonne aux ordres du général Otto, marcha par Leers et Watreloo sur Turcoing, poussant devant elle trois bataillons français. Lorsque son avant-garde eut pris poste dans cette ville, les fuyards de la colonne de Busch annoncèrent l'échec qu'elle venait d'essuyer. Le général Otto, embarrassé sur sa position, prit un remède pire que le mal, il se morcela d'une manière ridicule; son avant-garde resta à Turcoing, une division à Watreloo, sa reserve à Leers; cette position était plus étendue que celle d'une armée entière. (*CCC*).

La quatrième colonne était conduite par le duc d'Yorck en personne (qui commandait aussi les 2e. et 3e.), elle s'était rassemblée le 16, au soir,

sur les hauteurs de Templeux (où l'empereur resta pendant toute la bataille); elle marcha le 17 au matin sur Lannoy, Croix, Roubaix et Mouvaux, qu'elle occupa (*DDD*); se disséminant ainsi, autant que les précédentes, sans but, sans motif, et contre tous les principes de la guerre.

Le cinquième corps était comme nous l'avons dit, aux ordres du général Kinsky. La manie des petits paquets (1) était trop à la mode dans l'armée autrichienne, depuis les leçons de Lascy, pour que cette colonne fît différemment que les autres. Elle se divisa sur deux routes. La brigade du général Wurmb à droite sur Pont-à-Tressein, le gros au centre sur Bovines, un troisième corps en flanqueurs sur Louvil. Cette colonne rencontra la division Bonneau et une partie de la garnison de Lille, qui du camp de Sanghien, couvraient la position d'Anstaing, Cherang, et la route de Tournay à Lille. La brigade Wurmb fut repoussée, le général fut lui-même blessé d'un coup de feu. Le gros du corps attaqua Bovines et Gruson, où il trouva de la résistance; heureusement que le général Erskine, qui devait suivre le duc d'Yock, avec 16 escadrons anglais, avait suivi, par erreur, le général Kinsky, et servit au moins à présenter des forces pour contenir l'ennemi; Gruson fut pris et repris deux fois.

Enfin, la sixième colonne aux ordres de l'archiduc Charles, qui devait arriver à six heures du matin par Templeuve-en-Pevele et Pont-à-Marque, déboucha seulement à deux heures après midi; la division Bonneau quitta ses positions derrière la Marque, et se retira par Annape sur Flers. Le corps qui était à Cherang et à Pont-à-Tressein, ne se retira que dans la nuit. La grande colonne de l'archiduc Charles avait dû faire, depuis les environs de Saint-Amand, une marche forcée par Orchies et Capelle. Elle fut d'autant plus pénible, que la journée était extrêmement chaude : arrivé à Marque, l'archiduc ne brusqua pas assez l'attaque du pont. Enfin les Français s'étant retirés à l'entrée de la nuit, son corps vint bivouaquer à Lesquin. (*E*).

Pendant que les Autrichiens faisaient des mouvemens si lourds et si décousus, l'armée française avait quitté la position de Morselles. Qua-

(1) On me passera cette expression un peu triviale, mais elle a si bien fait sentir le vice du système des divisions isolées et morcelées, qu'elle est en quelque sorte devenue un terme technique.

rante-cinq mille hommes, aux ordres de Souham, vinrent prendre position en arrière de Turcoing; Moreau fut destiné à contenir Clairfayt avec une seule division de 7 à 8000 hommes. On profita de ce que les alliés avaient négligé de couper la communication de Courtray à Lille (ce qu'ils auraient pu faire en poussant un parti sur Bondues), et l'on envoya plusieurs officiers afin de combiner, pour le 18 au matin, avec la division Bonneau et les troupes qui s'étaient retirées sur Lille (*G*), une attaque générale dont l'effort devait être concentré sur Turcoing et Roubaix. Une telle position effective des affaires fait juger d'avance quel fut le résultat de cette bataille singulière. Ainsi, à la fin de la journée du 17, la masse des troupes françaises, que l'on supposait à Morselles, combinait l'occupation de cette position de Turcoing, où il n'y avait que des détachemens ennemis. Clairfayt était encore à droite derrière Werwiek, le centre était morcelé sur une longue ligne en face du gros de l'armée française, et l'archidue Charles avec la gauche, fatiguée d'une marche forcée et contenue par de petits détachemens, devait ne prendre aucune part à l'affaire.

Les généraux français, qui avait passé la nuit entre Menin et Turcoing (*JJ*) sentaient bien qu'ils n'avaient pas de temps à perdre, s'ils voulaient ne pas être attaqués simultanément par les colonnes qui les pressaient de tous côtés. Au point du jour le général Souham marcha avec 45,000 hommes, la droite sur Turcoing, la gauche sur Watreloo. (*LL*). Nous avons vu qu'il ne se trouvait sur ce point que des brigades morcelées de la division du général Otto, dont l'avant-garde de six bataillons voulut défendre Turcoing; mais elle fut bientôt accablée, et ne put pas diriger sa retraite sur le reste du corps, qui, pressé par la gauche de Souham, se retira jusques derrière Leers; cette avant-garde se débanda alors, et chacun chercha individuellement à gagner par des détours, Leers, où l'on put à peine rassembler 7 à 800 hommes de ces six bataillons.

Dans le même instant où ceci se passait, la division Bonneau qui n'avait laissé qu'un détachement aux environs de Lille et de Flers pour amuser les colonnes du prince Charles et de Kinsky, et qui s'était portée pendant la nuit sur Wasquehal et Hem (*HH*), attaqua avec 18,000 hommes, au point du jour, le corps du duc d'Yorck, morcelé dans Lannoy, Roubaix, Croix et Mouveau, et qui se trouvait, de plus, privé d'une partie de sa cavalerie qui avait suivi le général Kinski.

Les Anglais s'attendaient à recevoir l'ennemi du côté de Turcoing, et se



croyaient couverts, du côté de Lille, par les deux colonnes du prince Charles et de Kinski; leur étonnement ne les empêcha cependant pas de se défendre d'abord avec vigueur à Mouveau et Roubaix; mais lorsqu'ils apprirent que le gros de l'armée française avançait aussi par Turcoing et Watreloo, le même désordre s'introduisit dans cette colonne : tout prit la fuite, en jetant ses armes, et cherchant à se réfugier à Nechin. Dans le fait, ce désordre fut peut-être un bonheur; car Watreloo et Lannoy étant occupés l'un par Souham et de l'autre par Bonneau, il est certain que si les Anglais avaient tenu, ils auraient été enveloppés et pris. (Il faut se rappeler que le duc d'Yorck n'avait que 14 bataillons et 10 escadrons tous disséminés). Le désordre fut si grand, que le duc se sauva seul avec quelques aides-de-camp sur Watreloo, qu'il trouva occupé par les Français, et où il fut sauvé par une centaine de Hessois qui tiraillaient en arrière-garde; il ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval, et la relation fut assez de bonne foi pour en convenir. Heureusement encore la bonne contenance du régiment des gardes Hessoises qui tint Lannoy assez long-temps, contre des forces supérieures, donna le temps à tous ces débris de se réunir à Nechin, d'où ils se retirèrent sur Marquain et Tournay.

Le général Otto parvint à sauver la brigade qui était à Watreloo, et à rassembler la moitié de sa division en arrière de Leers, où il soutint une canonnade jusqu'à la nuit, et se retira alors sur Tournay.

Tandis que les deux colonnes du centre, disséminées par brigades sur une position trop étendue, était si facilement enfoncées et dispersées par une masse de 60,000 hommes; les deux colonnes de gauche, fortes de 31 bataillons et 48 escadrons, sous l'archiduc Charles et le général Kinsky, étaient restées dans la plus profonde inaction. Ce ne fût que vers quatre heures après midi qu'elles se formèrent en colonne vers Chereng, et se portèrent à Marquain pour y recueillir les restes du centre. On n'a point encore pu pénéter la cause de cette singulière inaction; les uns l'on attribuée à la mésintelligence, les autres au défaut d'ordres, ce qui est plus vraisemblable, mais non moins étonnant.

Le général Clairfayt, avec ses 25 bataillons et 28 escadrons, ne prit pas une part beaucoup plus importante au combat. On a déjà vu plus haut qu'il avait passé la nuit du 17 au 18 sur la gauche de la Lys, en arrière de Werwick, et qu'il ne passa cette rivière que le 18 au matin, vers 7 heures. (*A*)

Le général Moreau alla à sa rencontre vers Linselles, avec 8,000 hommes; après un combat assez vif, les Français durent se replier sur Bousbeck, qu'ils défendirent vigoureusement. Pendant cette lutte, les grands parcs et les équipages de l'armée, qui se trouvaient vers Halluin, eurent quelques craintes et filèrent sur Lille.

Clairfayt n'ayant entendu aucune canonnade dans toute la matinée, ignorant absolument ce que les colonnes du centre étaient devenues, et sachant que Turcoing était occupé par l'armée française, présuma sans doute qu'il était arrivé trop tard, et même qu'il s'aventurait beaucoup, en restant seul à Linselles, au milieu des forces ennemies (*F*). Il partit donc à l'entrée de la nuit, et se retira par la même route, dans son ancienne position de Thielt, emmenant 9 canons et 400 prisonniers, triste compensation de la défaite de tout le centre et de la victoire morale que les Français venaient de remporter sur une armée, au total, beaucoup supérieure à la leur, et qui ne croyait rien moins que de les faire tous prisonniers.

Les alliés perdirent environ 3,000 hommes et 60 pièces de canon.

Le 22 mai, Pichegru, voulant profiter du dénuement d'artillerie de campagne et du désordre qui devait régner dans l'armée alliée, résolut de faire une tentative sur Tournay, et y marcha avec toute son armée. On a prétendu qu'il n'avait ordonné qu'une reconnaissance et que les troupes s'étaient engagées trop loin; il serait bien étonnant néanmoins de tenter une reconnaissance avec 80,000 hommes, et il me paraît plus probable qu'on a voulu chercher une excuse au non-succès de cette attaque. Dans le fait on aurait dû remporter de plus brillans avantages de la victoire du 18. Soixante-dix mille hommes qui, à dix heures du matin, sont déjà parvenus à forcer le centre d'une armée morcelée, doivent chercher à gagner autre chose que le champ de bataille; et, puisqu'on avait commis la faute de ne pas suivre l'ennemi, dans la même journée, il fallait du moins l'attaquer le 19, avant qu'il eût le temps de se reconnaître et de se réorganiser.

Quoi qu'il en soit, on marcha, le 22, sur la position des alliés, qui était, la droite à l'Escaut vers Peck, la gauche vers Lamain (1).

L'effort des Français se fit par leur gauche, pour enlever le point d'ap-

(1) On peut avoir une idée de ce champ de bataille par la planche 28, quoique les mouvemens n'y soient pas indiqués.

pui que l'ennemi avait à l'Escaut par sa droite; ils pénétrèrent d'abord par Pontachain jusqu'au faubourg de Tournay, une autre colonne par Templeuve et Blandin. Des renforts, arrivés de la réserve autrichienne, firent changer la face du combat; on se battit avec fureur à Pontachain et à Templeuve.

Ce furent les troupes qui opérèrent plutôt que les généraux; Pichegru avoue lui-même qu'il n'avait aucun plan fixe, et je crois que les alliés n'en eurent pas davantage.

La gauche des Impériaux, aux ordres de l'archiduc Charles, ne prit aucune part au gros de l'action, et repoussa seulement les partis qui se montrèrent de Willem vers Baisieux pour l'observer.

Les Français furent forcés de se retirer dans leur position, avec perte de 4 à 5,000 hommes hors de combat. Les alliés, fatigués d'une bataille de 12 heures, et mal dirigés, ne songèrent pas trop à les poursuivre.

Si Clairfayt, au lieu d'être à Thielt, avait été à Tournay avec les autres corps de l'armée, et que l'archiduc eût été mis en action, les Français pouvaient encore essuyer une défaite totale; et il eût été possible de couper au moins leur gauche de toute communication.

Le général français, voyant que ses efforts sur Tournay n'aboutiraient à rien, et voulant en même temps attirer le théâtre des opérations vers la West-Flandre, dont le terrain coupé facilitait son système de tirailleurs et de colonnes non déployées, se décida, dans les derniers jours de mai, à faire une attaque sur Ypres, afin d'attirer Clairfayt au secours de la place et de le battre isolément. En attendant, il fit des démonstrations pour menacer Orchies, et faire une diversion en faveur des troupes qui opéraient sur la Sambre (1): cela n'empêcha cependant pas les Autrichiens d'y envoyer environ 20,000 hommes, que l'Empereur François y conduisit en personne. L'armée impériale sous Tournay, ainsi affaiblie, crut devoir rester sur la défensive, et se retrancha avec beaucoup de soin. Nous verrons, au reste, par la suite de cette relation, combien ce mouvement sur Ypres était contraire aux grands intérêts de l'armée française.

(1) C'est une chose assez singulière que de voir les Français, en position à Courtray dans les provinces autrichiennes, menacer Orchies, qui est situé en France, et qui se trouvait occupé par l'ennemi, avec une armée supérieure à portée de la secourir.

Les attaques sur la Sambre, qui n'avaient d'abord été qu'accessoires des mouvemens sur la West-Flandre, commencèrent enfin à prendre la tournure décisive qu'elles auraient dû avoir dès le commencement, si les généraux français avaient bien opéré.

Les renforts qu'on avait fait passer sur ce point, avaient permis aux représentans Saint-Just et Lebas, qui y commandaient plus que les généraux, d'y tenter les passages réitérés dont nous avons parlé, et dont les derniers, repoussés les 23 et 25 mai par le prince de Kaunitz, avaient eu de si tristes résultats. Pour prix de ce succès, le prince fut rappelé à la grande armée, où il commanda la gauche sous les ordres de l'archiduc Charles; le prince d'Orange le remplaça dans son commandement.

Sur ces entrefaites, les Français repassèrent la Sambre le 29 mai (pour la quatrième fois), avec des moyens plus considérales; ils parvinrent à s'y établir et à investir Charleroi, qu'ils bombardèrent.

L'Empereur étant arrivé, le 1er juin, avec le renfort qu'il amenait de Tournay, ordonna alors une nouvelle attaque pour le 3, les Français furent encore une fois battus complètement, et forcés à repasser la rivière avec perte.

Cette entreprise eût été sans doute la dernière si, comme nous l'avons dit, le général Jourdan ne s'était mis en marche avec l'armée de la Moselle, forte de 30,000 hommes, et n'était arrivé justement le 3 juin au soir, au moment où les corps de Saint-Just revenaient en désordre. Il prit alors le commandement de ces forces réunies, sous le nom d'armée de Sambre et Meuse, et qui montaient environ à 100,000 combattans.

Beaulieu, de son côté, joignit les alliés.

Mouvement sur Ypres, siége de cette ville; combat de Hooglede.

Pichegru, informé du détachement que l'Empereur avait tiré de sa grande armée, et encouragé par les dispositions défensives que cette dernière faisait sous Tournay, avait résolu de donner une tournure plus sérieuse à ses entreprises sous Ypres, au lieu d'aller frapper des coups plus importans et plus décisifs sur la Sambre.

29*

Le 1er juin, une colonne menaça cette ville et y jeta des bombes; mais Clairfayt ne jugea pas convenable de s'engager avant d'avoir reçu des renforts, il resta impassible dans son camp de Thielt; alors les Français se décidèrent à faire le siége d'Ypres, autant pour assurer leur position dans la West-Flandre, que pour y attirer une partie des forces ennemies. La division Moreau forma l'investissement; celle de Souham s'établit en observation vers Passendaël et Langmarck, avec des postes à Saint-Jean et Hooglede, que l'ennemi avait négligé d'occuper. La division Bonneau demeura à Courtray, pour y observer le reste de l'armée autrichienne.

A cette époque, l'Empereur et Mack avaient quitté l'armée; le dernier fut remplacé par le prince de Waldeck, mais les affaires n'en allèrent pas beaucoup mieux. Le système des mouvemens incohérens avait jeté des racines trop profondes dans l'état-major autrichien, et le choix des généraux était trop limité par des institutions vicieuses, pour qu'un génie vigoureux pût s'emparer du rôle principal qui fait mouvoir les armées et qui décide les grands événemens.

Le prince de Cobourg résolut d'abord de profiter de la victoire remportée sur la Sambre le 3 juin, pour tirer des renforts de ce point. On envoya à Clairfayt 6 bataillons tirés du corps du prince d'Orange; le prince de Cobourg lui envoya aussi tous les Hanovriens du camp de Tournay, et fut par-contre renforcé par un corps Hollandais, également tiré de la Sambre.

Mais toutes ces belles dispositions eurent encore le résultat que l'on devait en attendre. Le gros de l'armée fit des reconnaissances le 9 juin, sur quatre colonnes, contre Courtray et la Lys, et rentra dans sa position, au lieu de marcher vivement par Menin, de s'y faire joindre par Clairfayt, et d'aller ensuite enlever Souham à Passendaël. Ce corps n'avait aucun point de retraite, il était à quelques lieues de la Mer du Nord, coupé des frontières de France, et s'il eût été battu dans cette position, sa perte était inévitable.

Le 10 juin, le prince de Cobourg voulait se remettre en route sur deux colonnes, pour marcher sur Mouceron et la Lys; mais son projet, qui circulait depuis quelques jours dans toute la bourgeoisie de Tournay, parvint à la connaissance des Français, car au moment où l'armée impériale partait, les Républicains, sortis de Lille, passèrent la Marque vers Cisoing et Bovines, firent des démonstrations sur Orchies, et le prince fut

assez faible pour suspendre son mouvement et pour faire même revenir ses avant-gardes, qui approchaient déjà de leur destination.

Pichegru, qui avait fait faire ces démonstrations pour suspendre la marche de l'ennemi, avait aussi résolu de profiter de l'intervalle d'une ou deux marches qui lui restait, pour combiner une attaque contre Clairfayt, avec les troupes de Souham et celles du général Bonneau, qui devaient partir de Courtray. Le général autrichien, pour concourir à l'exécution du plan projeté par le prince, s'était avancé, le 10, sur Hooglede; il y fut battu et forcé de retourner à Thielt; il aurait été peut-être accablé entièrement, si les troupes parties de Courtray avaient pu arriver à temps.

Tel était depuis deux ans le fatal aveuglement des généraux alliés, qu'ils semblaient faire tout ce que l'ennemi pouvait desirer, pour morceler leurs forces, désunir leurs mouvemens, et se faire battre successivement. A peine les troupes qu'on avait tirées de la Sambre furent elles parties, que les Français repassèrent cette rivière, et qu'il fallut rappeler des renforts de Tournay.

Clairfayt n'espérant plus alors d'être soutenu par l'armée, mais devant secourir Ypres, qui n'avait plus de munitions, et qui était vivement assiégée, résolut d'assembler tous ses détachemens et d'attaquer le corps d'observation du général Souham, le 13 juin. La gauche des Autrichiens culbuta d'abord la droite de Souham à Rousselaer; mais sa gauche, qui était sur le plateau de Hooglede, aux ordres de Macdonald, quoique attaquée de front et sur son flanc, fit si bonne contenance qu'elle donna le temps au général de Winter d'arriver au soutien, de rallier les troupes et de faire un effort combiné qui décida Clairfayt à se retirer sur Thielt.

Cette action fut une des plus meurtrières, et les suites en furent décisives. Les Autrichiens laissèrent ainsi, pour la cinquième fois, battre Clairfayt isolément, tandis qu'ils avaient 30,000 hommes à Tournay, dans l'inaction, et 8 à 10,000 Anglais qui venaient de débarquer à Ostende, sous les ordres de lord Moira. Ypres capitula quatre jours après, et la garnison, forte de 6,000 hommes, fut prisonnière de guerre.

Avant que la nouvelle de la prise d'Ypres fut parvenue au quartier-général de Tournay, le prince de Cobourg avait reçu l'avis d'une victoire remportée, le 16 juin, sur Jourdan, près de Charleroi. Encouragé par ce

succès, ou touché enfin des revers successifs et multipliés que Clairfayt avait essuyés depuis deux mois, il résolut une seconde fois de marcher à son secours et d'attirer des renforts de l'armée de Sambre, que l'on croyait pour longtemps débarrassée de Jourdan. Mais toujours accoutumé aux demi-mesures, le prince, au lieu d'y aller avec des forces suffisantes, laissa les Hessois à Rumc, une division vers Orchies, Kaunitz à Tournay, avec 22 bâtaillons et 46 escadrons, et il ne marcha, le 18 juin, qu'avec 23 bataillons et 30 escadrons, par Coeghem, sur Courtray.

Ce mouvement, qui aurait dû s'exécuter en masse depuis si longtemps, arriva trop tard. Cobourg apprit à Coeghem deux nouvelles également fatales : la première, qu'Ypres s'était déjà rendu ; la seconde, que Jourdan, contre toute attente, avait de nouveau repassé la Sambre. Le prince revint donc, le 19, à Tournay, et ce malheur lui sauva peut-être la honte d'être encore battu en détail par la masse des forces de l'armée du Nord.

Nouveau passage de la Sambre ; bataille du 16 juin.

Le général Jourdan, après sa jonction avec l'armée de la Sambre (le 3 juin) avait fait toutes les dispositions pour tenter un nouveau passage, et il l'avait exécuté avec succès le 12 juin. Le 13 on reprit les travaux du siége, avant d'avoir livré une bataille, et on fut encore puni de cette fausse disposition.

Le 15 juin, le prince d'Orange partit de Nivelles pour faire lever le siége, et il attaqua le 16 au matin sur quatre colonnes. L'armée française avait pris une position circulaire pour investir la place, les deux ailes étaient appuyées à la Sambre, le centre à Ronsart (1).

La première colonne de gauche aux ordres du prince de Reuss, devait attaquer la division Marceau à Lambusart.

(1) On peut recourir, pour l'intelligence de cette affaire, à la planche de la bataille de Fleurus, n°. 29 : elle fut livrée sur le même terrain, et quoique les mouvemens de l'action du 16 juin n'y soient pas indiqués, on pourra les suivre facilement.

La seconde colonne aux ordres de Beaulieu, partant de Sombref, devait marcher concentriquement sur Mellet avec la troisième colonne aux ordres du général Alvinzy, et attaquer le centre des Français vers Jumet et Gosselies.

La quatrième colonne aux ordres du prince d'Orange lui-même, devait attaquer la gauche des Français vers Trassegnies et Forchies.

Le résultat fut tel que la position des attaques devait le faire présumer. Le centre fut forcé par Beaulieu et Alvinzy, à se replier sur le moulin de Jumet. Marceau ayant été aussi forcé à repasser la Sambre à Pont-le-Loup, le prince Reuss dirigea alors sa colonne vers le bois de Jumet : ce mouvement menaçant de tourner le centre, y mit le désordre; les troupes repassèrent confusément vers Marchienne-au-Pont.

Le prince d'Orange avait attaqué Trassegnies, occupé par la gauche de la division Morlot; alors les divisions Kleber et Montaigu qui se trouvaient vers Fontaine-Levêque et Landely, n'ayant point d'ennemis devant elles, changèrent de front, et contraignirent cette colonne à combattre avec désavantage. Mais le coup décisif était déjà porté à la droite et au centre, et Kleber fut forcé par là à renoncer à ses avantages, qui, dans le fait, ne pouvaient que le compromettre s'il avait fait un pas de plus : il repassa la rivière. Cette action fut vive et coûta près de 5,000 hommes aux Français, l'ennemi en perdit plus de 3,000. Elle fit croire au prince de Cobourg que sa gauche était pour long-temps à l'abri des entreprises de l'ennemi, et il persista, comme nous l'avons dit, à tourner ses vues sur le corps toujours compromis du général Clairfayt. S'il avait au moins su prendre un parti qui pût dégager Ypres; mais il ne put se déterminer, ni à courir sur la Lys, pour repousser Pichegru, ni à revenir frapper un coup plus important sur la Sambre, où les Français ne tardèrent pas à lui faire payer cher son irrésolution.

CHAPITRE XVII.

Les affaires sur la Sambre deviennent plus décisives. Séparation des armées Autrichienne, Anglaise et Alliées. Bataille de Fleurus; retraite.

Les généraux français, encouragés par tous les faux mouvemens de leurs adversaires, avaient en effet repassé la Sambre, le 18 juin, pour la cinquième fois, et bombardaient Charleroi pour la troisième.

Alors tout espoir de sauver la Flandre fut abandonné; les généraux autrichiens commencèrent à sentir le mauvais emploi qu'ils avaient fait de leurs masses centrales, promenées alternativement, mais en détail, de la Sambre sur la Lys, pour arriver toujours lorsqu'il n'était plus temps, et pour être encore engagées partiellement.

On jugea, avec raison, que, si les opérations sur la Sambre prenaient une tournure favorable et un peu décisive pour l'armée française, toutes les positions entre cette rivière, la mer du Nord et la barrière des places fortes, seraient aventurées. Le prince de Cobourg se décida donc à partir de Tournay, le 20 juin, avec tout ce qui restait de troupes autrichiennes, pour marcher au secours de Charleroi, et livrer une bataille décisive; tandis que le duc d'Yorck resterait avec les troupes anglaises, hanovriennes et quelques bataillons autrichiens, vers Tournay, pour se lier avec Clairfayt. Cette mesure ne contribua pas peu à augmenter la mésintelligence qui régnait entre les généraux anglais et autrichiens; elle fut le prélude des malheurs sans nombre qui accablèrent les deux armées pendant toute cette campagne.

Conformément à ces dispositions, toutes les administrations et les équipages appartenant au quartier-général des Autrichiens, furent dirigés sur Bruxelles.

Le prince de Cobourg marcha, le 21 juin, à Ath; le 22, aux environs de Nivelles, où il se réunit à l'armée de la Sambre. Par une fatalité qui semblait présider à toutes les entreprises de ce général, il retarda jusqu'au 26 juin d'attaquer les français, pour sauver Charleroi, dont le commandant se croyant sans espoir de secours, avait enfin capitulé le 25, presque au moment même où le prince de Cobourg faisait attaquer les avant-postes, et annonçait, par une vive canonnade, le projet qu'il avait de secourir la place.

Il paraît étonnant que dans une province de la domination impériale, où il semblait aisé d'avoir des intelligences, le prince ait ignoré cette capitulation, qu'il ne connut que dans le fort de la bataille du 26.

Ce fut dans les champs de Fleurus, déjà célèbres par la victoire du maréchal de Luxembourg, en 1690, que se livra cette bataille, qui a fait tant de bruit dans le monde, et qui n'eut rien de bien extraordinaire.

L'armée française avait une position en croissant, devant Charleroi, les deux extrémités appuyées à la Sambre; la droite vers Lambusart et les bois de Copiaux, la gauche vers Landely; tout le front était couvert de retranchemens. (*Voyez* pl. 29 (1).) Cette armée était organisée de la manière suivante.

(1) Cette planche 29, quoique défectueuse, suffira pour donner une idée générale des mouvemens principaux : je n'ai pu donner des gravures avec tous les mouvemens, parce qu'il faudrait dix plans pour une seule bataille; l'essentiel est d'avoir le terrain, on peut alors suivre les différentes situations de la journée.

TABLEAU de l'armée, le 20 juin.

DIVISIONS.		BRIGADES.	FORCE ENVIRON.	POSITIONS.
AILE DROITE AUX ORDRES DE MARCEAU.	MARCEAU (*a*).	Lorges. Hardy.	8,000 h.	L'avant-garde de ce corps à Beulet Wansersée et Velaine.
	MAYER (*a*).	Prestal Lecourbe.	9,000	La ligne appuyant sa droite vers la Sambre, vis-à-vis Auveloi, et au bois de Copiaux ; la gauche au-delà de Lambussart, vers Campensire.
CENTRE.	LEFEVRE (*b*).	Leval. Jacopin. Sulzmann.	9,000	Sa droite liée vers Campenaire avec la ligne de Marceau, sa gauche à Wagné, son avant-garde à Fleurus.
	CHAMPIONNET (*c*).	Legrand. Grenier. Lerivant.	9,500	Sa droite à Wagné, sa gauche au-delà de Hépignies, vers Wagniaux ; ses avants-postes à Mellet et Saint-Fiacre.
	MORLOT (*d*).	Olivier. Simon.	9,000	En avant de Gosselies, le gauche en arrière de Thuméon.
Réserve d'Inf. HATRY (*h*).		Chapsal. Bonnet.	11,000	A Ransart, derrière le centre.
— de Cavalerie. DUBOIS (*i*).		Soland. D'Hautpoult.	3,000	*Idem.*
AILE GAUCHE.	KLEBER (*e*).	Duhesme. Fusier. Schlatter.	10,000	La droite vers Gosselies, la gauche sur les hauteurs en avant de Jumet, formant la seconde ligne de l'aile gauche.
	MONTAIGU (*f*).	Richard. Poncet. Boisset.	8,500	La droite en Piéton, le centre à Trasseignies, la gauche vers les bois de Monceaux et Forchies.
	MULLER (1) (*f*).	Ransonnet. Chevalier.	8,800	
Réserve de la gauche (*g*).		Daurier.	6,000	A Fontaine-l'Evêque, Lernes et Wespe.

(1) Il paraît que la division Muller était passée sous les ordres du général Montaigu, le jour de la bataille de Fleurus.

Nota. *Les lettres, qui suivent les noms des divisions, indiquent les renvois au Plan.*

Cette position circulaire, quelquefois nécessaire pour couvrir un siége devant des forces considérables, pouvait être d'autant plus dangereuse, qu'elle était très-longue, et tout aussi exposée qu'une ligne parallèle adossée à la rivière, dans le cas où les alliés auraient fait, avec leur masse, un effort vigoureux contre l'une ou l'autre de ses extrémités.

Le prince de Cobourg en jugea autrement; il fit cinq corps, subdivisés en neuf attaques, sur des rayons divergens, qui, étant pris sur une circonférence plus éloignée que la ligne de Jourdan, devait nécessairement être plus isolée et offrir moins d'ensemble que les divisions françaises, que l'on concentrait même encore plus à mesure qu'on les poussait (1).

On donna, pour justifier cette multiplicité de colonnes, le prétexte de vouloir attaquer l'armée française en même temps sur tout son front. Depuis des siècles, l'art de la guerre avait consisté, au contraire, à savoir engager la plus grande partie de ses forces contre une seule partie du front ennemi. César, Végèce, Follard et surtout Frédéric, à la bataille de Leuthen, avaient démontré, sous le nom d'ordre oblique, et par divers autres systêmes, combien de telles combinaisons assuraient les succès. Comment peut-il se faire que, dans les premières guerres de la révolution, les têtes aient tourné au point de vouloir, par systême, opérer contre les principes, et qu'on ait pris à tâche d'attaquer tout le front de l'ennemi, lors même qu'il était supérieur en nombre? Il me semble cependant évident que 80,000 hommes qui attaquent la moitié d'une armée de 100,000 hommes, en réduisant l'autre moitié de cette armée à l'inaction, opèrent mieux que s'ils attaquaient tout le front, afin d'avoir les 100,000 hommes à combattre.

Le prince de Cobourg, imbu des erreurs grossières que Lascy avait prêchées, et que Mack avait si malheureusement mises en pratique dans la campagne précédente, résolut d'attaquer l'armée française sur tous les points.

---

(1) C'était dans le fait deux demi-cercles placés l'un dans l'autre; Celui de Jourdan étant le plus court en diamètre, et formé de parties intérieures qui pouvaient se lier par la corde de l'arc, avait nécessairement plus de force que celui des alliés, qui était extérieur, par conséquent beaucoup plus étendu, et dont les extrémités ne pouvaient se soutenir, et même communiquer entre elles qu'en faisant le tour de la circonférence.

Le corps de droite, aux ordres du prince d'Orange et de Latour, devait se diviser en 3 colonnes, pour s'emparer de Fontaine-Lévêque, Trassegnies, et du bois de Monceaux. Il était fort de 24 bataillons et 32 escadrons (*m m m*).

Le deuxième corps, aux ordres du général Quasdanowick, fort de 14 bataillons et 16 escadrons, devait marcher, par la grande route de Bruxelles, sur Frasne, Mellet et Gosselies (*n*).

Le troisième corps, aux ordres du prince de Kaunitz (o), fort de 10 bataillons, 18 escadrons, devait se porter entre Mellet et Fleurus, sur Herpignies (1).

L'archiduc Charles, avec un corps moins nombreux, devait se lier à sa gauche et se diriger sur Fleurus (*n*).

Le cinquième corps formait l'extrême gauche; il était aux ordres de Beaulieu, divisé aussi en 3 colonnes; la première à gauche, vers la Sambre, conduite par Beaulieu; celle du centre était conduite par le général Zopf; celle plus à droite, qui se liait à l'archiduc, était aux ordres du général Schmertzing. Ce corps était fort de 16 à 18,000 hommes, et devait marcher par Boigné et Lambusart sur Charleroi (*r r r*).

L'action s'engagea, le 26 juin, à la pointe du jour.

La première colonne du corps du prince d'Orange, qu'il conduisit en personne, s'empara d'abord du Calvaire d'Anderlues, de Fontaine-Lévêque, et pénétra jusqu'au château de Wespe. Elle devait déboucher sur Rus, pour se lier aux deux autres divisions du même corps. A cet effet, elle attaqua le général Daurier, et eut momentanément quelques succès; jusqu'à ce que, vers dix heures, la gauche de la division Montaigu, qui battait en retraite devant la seconde colonne, se fut réunie à lui. Alors la partie ne fut plus égale; le détachement du prince d'Orange fit néanmoins plusieurs attaques assez vives; il manœuvra pour enlever les batteries de front, et pour les prendre en flanc, sa cavalerie chargea brusquement les troupes qui gardaient les pièces; elle fut repoussée par la mitraille. Cette colonne se retira alors sur Forchies (2).

---

(1) Le corps de Kaunitz était, je crois, un peu plus fort, ou du moins il avait en seconde ligne la réserve de l'armée.

(2) Quelques relations ont assuré qu'il s'y était réuni avec ses autres colonnes;

Sur ces entrefaites, les deux autres divisions, commandées par le général Latour, avaient attaqué avec plus de succès (1); après avoir passé le Piéton, elles s'étaient formées en bataille, entre le bois de Gloriette et la cense de Mont-à-Goui; elles s'étaient ensuite avancées en échelons vers Trassegnies, en refusant leur gauche. Après une heure de canonnade, la première ligne marcha en avant; et, à la suite d'un combat très-vif, les Français avaient cédé du terrain : bientôt après, leur cavalerie chargea la première ligne autrichienne; l'infanterie suivit le mouvement; le combat se ranima, et la première position fut reprise.

La réserve de Latour étant venue au secours de sa première ligne, elle jeta la cavalerie française sur son infanterie, et força cette division à une retraite qui fut un peu précipitée. Alors les corps de Latour se portèrent en avant, s'emparèrent de Forchies, du château de la Marche, poussèrent leurs troupes légères dans les bois de Monceaux, et dirigèrent leurs colonnes sur la cense Judonsart, obligeant ainsi la division Montaigu à se retirer : la droite se replia, vers 10 heures, sur Marchienne-au-Pont et Charleroi; la gauche alla se réunir, comme nous l'avons dit, à la brigade du général Daurier.

Dès que le général Kleber fut informé de ces événemens, il voulut envoyer un renfort à cette division; mais à peine le détachement eut-il débouché de Courcelles, qu'il la trouva en pleine retraite, et qu'il fut forcé d'en faire autant.

Latour, maître des bois de Monceaux (*tt*), canonna Marchienne-au-Pont; mais il ne fut pas soutenu, comme il s'y attendait, par la colonne du prince d'Orange, qui devait déboucher sur Rus, et qui ayant trouvé trop de résistance, ou ayant appris que Charleroi était rendu, ne jugea plus convenable de continuer un combat qui n'avait d'autre but que la

---

cette jonction n'est pas bien avérée, elle n'est pas même probable; il est difficile de faire une relation de bataille, sans qu'il s'y glisse quelques erreurs de détail, surtout lorsqu'on a tant de peine à recueillir des matériaux.

(1) On a dit que ces deux colonnes étaient conduites par le prince de Waldeck; il est possible qu'il fût sur ce point, mais il était chef d'état-major-général, et ne commanda pas de colonnes. — Un général autrichien m'a assuré que ces colonnes étaient celles de Latour.

délivrance de cette place. Ce contre-temps, joint à une manœuvre du général Kleber, changea la face des affaires. Il était midi lorsque ce général s'approcha, avec sa division, des hauteurs du Piéton. Pour appuyer la droite de Montaigu, il fit placer de fortes batteries sur les hauteurs, et porta Bernadotte sur Baymont, avec quelques bataillons. Cette diversion sauva le poste important de Marchienne. Après une canonnade assez vive, l'artillerie de Kleber acquit de la supériorité, et fit même taire le feu des alliés. Le général, voyant alors que les Autrichiens marquaient un peu d'irrésolution, sans doute à cause de leur position trop engagée par la retraite du prince d'Orange, saisit habilement cet instant pour faire un effort; et tandis que le chef de brigade Bernadotte attaquait leur droite, et pénétrait dans le bois de Monceaux, Kleber attaquait leur gauche, et la faisait tourner par la brigade Duhesme (2 heures). Cette division autrichienne, privée alors de l'appui du prince d'Orange, engagée fort avant, ayant même poussé le prince de Hesse-Philipstadt jusque sur Charleroi (*y*), et informée qu'il y avait été accueilli à coups de canon, jugea qu'il était temps d'effectuer sa retraite, et la dirigea sur Forchies et ensuite sur Haine Saint-Paul (4 heures du soir) (1).

Tandis qu'il existait si peu d'accord dans les attaques des premières colonnes, le général Quasdanowich, après s'être emparé de Frasne, s'était mis en bataille en avant de la cense de Grandchamp; pendant qu'il se formait, le général Morlot avait fait marcher des troupes par Mellet et par Thuméon, afin de prendre l'ennemi en flanc, en même temps qu'on l'attaquerait de front; mais ces troupes avaient été devancées. Le général Quasdanowich avait attaqué, sur sa droite, la cense de Brunchaud, avait repoussé les Français; et, après s'être emparé de cette cense et de Mellet, s'était établi sur les hauteurs de ce dernier village, d'où il canonna vivement le gros de la division. Bientôt après, il la fit

(1) Tous les renseignemens que j'ai pu réunir, tendent à me convaincre, que la retraite des Autrichiens a eu lieu par un ordre donné à quatre heures, sur la nouvelle que Charleroi était déjà pris. Je ne veux atténuer le mérite d'aucune action; le mouvement de Kleber et celui de Lefebvre ont été inspirés par un coup d'œil militaire juste, ils ont sauvé l'armée d'une grande défaite; mais il est probable qu'étant exécutés isolément et excentriquement, ils n'eussent pas procuré une victoire, sans la retraite volontaire de l'ennemi.

attaquer, et au bout d'une heure de résistance, le général Morlot, voyant que les ennemis commençaient à passer le Piéton, et à gagner son flanc gauche, se retira sur Gosselies. Ce fut ici le *nec plus ultra* de l'attaque du centre. Dans l'instant où le général Quasdanowich effectuait le passage du ruisseau, le prince de Cobourg, informé de la reddition de Charleroi, lui envoya l'ordre de se retirer sur Trois-Bras, entre Frasne et Genape.

L'avant-garde du comte de Kaunitz attaqua d'abord 6 escadrons de la division du général Championnet, postés près la cense de Chessart, et les fit replier sur le gros des troupes retranchées vers Hépignies et Wagné. Ce quatrième corps d'attaque se forma ensuite vers Saint-Fiacre, à portée des retranchemens, où il essuya une canonnade très-vive. Vers 10 heures, 8 escadrons français cherchèrent à tourner l'ennemi du côté de Wagné; mais, chargés par des forces supérieures, il furent obligés de se retirer avec perte. Il paraît que cette colonne autrichienne resta ensuite pendant quelques heures dans l'inaction, se bornant à canonner vivement le général Championnet. Cependant le comte de Kaunitz, informé des premiers succès de Beaulieu sur Lambusart, fit avancer son corps : il dirigea le feu croisé de sa nombreuse artillerie, sur les hauteurs d'Hépignies, et se prolongea par la droite, pour tourner la gauche des retranchemens français. Cette manœuvre, qui s'effectua après 4 heures, mit les Autrichiens en possession du village. La brigade du général Legrand conserva le cimetière, et s'y défendit avec vigueur; alors Championnet rassembla ses forces, et Jourdan lui ayant amené quatre bataillons de la réserve, ils reprirent Hépignies, de concert, entre 4 et 5 heures. Une seconde attaque eut lieu de la part de l'ennemi, mais il paraît qu'elle n'avait d'autre but que celui de cacher le mouvement rétrograde que toute l'armée faisait dans le même instant, et le comte de Kaunitz protégea en effet la retraite.

L'archiduc Charles avait attaqué, en avant de Fleurus, les troupes légères du général Lefebvre, et les avait obligées à se retirer en arrière de ce village, sur les hauteurs retranchées occupées par la division.

L'Archiduc fit alors filer des troupes vers le centre et la gauche; mais, ayant trouvé partout une forte résistance, et éprouvé une perte assez considérable, ces troupes reçurent ordre de se retirer (1).

---

(1) Cette attaque de l'Archiduc n'est pas du tout mentionnée dans une relation

Enfin, à l'extrémité de la gauche des impériaux, le général Beaulieu avait d'abord repoussé, dans les premières attaques, l'avant-garde du corps de Marceau, entre la cense de Fays et les villages de Vansersée et de Velaine. Bientôt après, il s'était emparé de Baulet, de Vélaine et des avenues du bois du même nom. Alors, la droite de Marceau s'était retirée dans les bois de Copiaux, derrière les retranchemens qu'on y avait élevés, et où elle se défendit valeureusement jusqu'au moment où l'ennemi, ayant pénétré par la pointe du bois qui conduit à la cense de la Maison-rouge, eut la facilité de tourner les retranchemens. Le mouvement rétrograde du corps de Marceau se fit avec désordre; l'infanterie se jeta dans Lambusart, et la cavalerie prit position derrière le village, où elle fut chargée par l'ennemi, et repoussée, avant d'avoir pu se former : elle se rallia néanmoins sous la protection de quelques pièces; mais les escadrons autrichiens la chargèrent de nouveau, et la culbutèrent sur l'infanterie, qui prit en désordre la route de Pont-le-Loup, pour y repasser la Sambre. Une partie de la gauche ne pouvant suivre la même direction, se replia aussi en désordre sur la division Lefebvre, entre Lambusart et Campenaire.

Le général Lefebvre avait soutenu avec la plus grande vigueur l'attaque sur Fleurus, jusqu'au moment où la retraite des divisions, aux ordres du général Marceau, menaça sérieusement son flanc droit. Le danger était pressant : il fallait se mettre à l'abri d'être tourné. Le général donna ordre aux corps qui combattaient à Fleurus, de se retirer par échelons dans les retranchemens du camp; il jeta des tirailleurs dans les haies et jardins de Lambusart, un régiment de cavalerie et les grenadiers de la division vinrent se former en potence depuis le village jusqu'au bois; ce point fut renforcé par quelques troupes, et par une batterie de douze pièces de l'artillerie du général Marceau.

On a vu que les corps de cette division, qui n'avaient pas repassé la Sambre, s'étaient repliés sur le général Lefebvre ; la précipitation de leur retraite avait jeté quelque désordre dans les troupes qui venaient

---

que j'ai lue, cela ne fait rien au fond, puisqu'il est vrai qu'une colonne se présenta devant Fleurus, et que ses efforts se confondirent bientôt avec les autres attaques de Beaulieu, lorsque le général Lefevre eut fait son mouvement à droite sur Lambusart.

à leur secours, et le général Beaulieu en avait profité pour pousser sa cavalerie jusqu'à la hauteur de Lambusart, où ayant été arrêté par la batterie dont on vient de parler, il plaça ses escadrons dans le vallon, à la droite du village, en les faisant soutenir par plusieurs corps d'infanterie. La cavalerie française, qui pendant ce temps, s'était ralliée, essaya de reprendre ce poste, et tenta une charge qui ne réussit pas.

Le général Schmerzing vint alors appuyer sa colonne à celle du général Beaulieu, et une partie des troupes de la 4e. colonne s'avança en même temps dans le défilé du côté de Lambusart, pour prendre ce village à revers : elles n'allèrent pas bien loin, car elles furent accueillies par un si grand feu de mitraille des batteries établies sur les hauteurs voisines, qu'elles durent se retirer précipitamment et avec perte.

Le village de Lambusart était devenu le point de mire de tous les efforts de Beaulieu, qui espérait, en s'emparant de ce poste, prendre le camp en flanc, et tourner la droite de l'armée. Il chercha à se donner une supériorité de forces qui lui garantît la certitude du succès, et par un mouvement de la droite sur la gauche, il se procura cet avantage. Ce mouvement fut aperçu, quoiqu'il cherchât à le dérober, à la faveur d'un terrain coupé, et le général Jourdan envoya sur le champ une partie de la division Hatry, au secours de Lefebvre.

Beaulieu comptait tellement sur le succès, qu'il commença par s'assurer des passages de la Sambre : ensuite ayant réuni toutes ses troupes, il attaqua Lambusart. La défense fut aussi vigoureuse que l'attaque; mais enfin le village fut emporté; ce succès n'eut pas, néanmoins, les suites que l'ennemi s'en était promises, car lorsqu'il voulut déboucher pour se former en avant, il se trouva arrêté par un feu terrible de mousqueterie, et inquiété de tous côtés par les troupes légères, qui se maintinrent avec opiniâtreté dans les haies et dans les jardins autour de ce village. Le général autrichien rebuté sur ce point, se contenta d'y laisser un grand nombre de tirailleurs, avec quelques pièces de canon, et de placer une forte réserve de cavalerie, de grenadiers et d'artillerie, en bataille en arrière du village. Le surplus de ses troupes fut disposé sur trois colonnes, et dirigé contre le camp. Elle tournèrent à quelque distance les haies et jardins; dans les intervalles des colonnes marchait une nombreuse artillerie. Le général Lefebvre ordonna de ne faire feu que quand les colonnes seraient à demi-portée : cet ordre fut exécuté avec tant de

précision et de vivacité, que l'ennemi fut obligé de reculer. C'était-là le point décisif; il revint trois fois à la charge avec le plus grand acharnement, mais il fut toujours repoussé. La dernière attaque fut la plus vigoureuse, l'artillerie tira si vivement de part et d'autre, qu'il était impossible de distinguer les coups; les obus enflammèrent les bleds et les baraques du camp; il semblait qu'on combattît au milieu d'une plaine de feu. Le général Lefebvre sut profiter de cet événement pour dérober un mouvement à l'ennemi; il donna ordre à la seconde ligne des troupes du camp de se porter à sa droite en colonne d'attaque, et de marcher sur Lambusart. Pareil ordre fut donné aux corps qui avaient formé la potence, lors de la retraite de l'aile droite de l'armée; ces derniers prirent le village par sa droite, tandis que les autres l'attaquaient de front. L'ennemi, quoique surpris par cette double attaque, fit une longue résistance, et n'abandonna le poste qu'après un combat très-vif.

Pendant qu'on se disputait Lambusart, avec tant d'opiniâtreté, Beaulieu avait poussé un corps de cavalerie jusques vers Charleroi (*w w*), qu'il croyait débloquer; mais il fut mal accueilli par le canon de la place, alors servi par les français, et il fut fort heureux de pouvoir revenir.

Les choses en étaient là, au moment où le général Baulieu reçut l'ordre de se retirer par Sombref et Balatre, sur Gembloux.

On a vu, par cette relation, que les deux divisions de droite, aux ordres du général Marceau, avaient été forcées de repasser la Sambre; que la gauche, sous Montaigu, avait quitté le champ de bataille, et repassé, presqu'en entier, la rivière; une partie du centre avait été forcée de prendre des positions en arrière. Il est vrai que les divisions des généraux Lefebvre, Championnet et Kleber se soutenaient encore avec vigueur; mais les colonnes avec lesquelles elles étaient engagées, avaient reçu l'ordre de se retirer.

Il est probable, que si les trois colonnes du prince d'Orange, au lieu de se retirer sur Forchies et Anderlues, se fussent liées avec celle de Quasdanowich pour attaquer Gosselies et Jumet, tandis que Kaunitz, l'archiduc et Beaulieu se seraient réunis contre Fleurus, la bataille eût été gagnée par les alliés; mais le prince de Cobourg, qui savait sacrifier 10,000 hommes pour sauver une bicoque, n'avait jamais su risquer un bataillon pour tenter de grandes entreprises contre des corps d'armée.

Charleroi était pris, il crut qu'il fallait se retirer, et il en donna l'ordre au moment où un effort simultané de ses corps lui eût valu, et la victoire et Charleroi, qui n'était plus tenable.

Malgré toute l'incohérence des attaques, on voit, par l'état des affaires, entre trois et quatre heures du soir, que les Français allaient être forcés à repasser la Sambre; on peut juger ce qu'il en serait arrivé, si au lieu de commencer la bataille par des colonnes décousues (1), les alliés avaient concentré leurs efforts; la gauche, sous le prince d'Orange, appuyant au Piéton vers Thuméon et Gosselies, le centre sur Wagné et Fleurus, la droite sur Lambusart (cette ligne n'avait pas plus de trois lieues, et se rétrécissait bientôt à deux) : par cette disposition les Autrichiens n'auraient point eu la gauche de Jourdan à combattre, et ils auraient, dans tous les cas, sauvé leurs communications sur Louvain et Tirlemont, tandis qu'en portant leurs efforts sur la droite, vers Trassegnies et Fontaine-l'Evêque, ils pouvaient perdre toutes leurs communications.

Quoi qu'il en soit, le général Jourdan dut être enchanté que l'ennemi s'en allât au moment où la victoire semblait être pour le moins indécise, et il fit poursuivre la colonne de Kaunitz, qui couvrait la retraite, par le général Dubois, avec la réserve de cavalerie. Une charge eut lieu vers Saint-Fiacre; les hussards autrichiens furent un peu vivement poussés, l'infanterie se forma en carré; le prince de Lambesc avança avec les carabiniers, et imposa aux escadrons français, qui en restèrent là. On a dit que cette charge avait décidé la victoire, et cela n'est pas exact; tout était déjà en retraite par ordre, lorsqu'elle fut tentée; elle n'aboutit qu'à faire tuer du monde; on fit peu de prisonniers; on prit quelques canons entre la cavalerie légère et la seconde ligne, mais ils furent repris.

L'armée française resta dans ses positions retranchées; celle de Cobourg se retira sur Nivelles, d'où elle porta un corps à Roeulx, le gros

(1) Les colonnes étaient trop éloignées, et n'opérèrent pas avec ensemble; on voit que le prince d'Orange était déjà dans l'incertitude vers midi, que depuis dix heures jusqu'à deux Latour fut engagé en plein, que Kaunitz ne faisait rien dans ce moment, et que ce dernier s'engagea fortement vers quatre heures, quand tous les autres corps étaient déjà en retraite.

à Mont-Saint-Jean près de Braine-la-Leud, à l'entrée de la forêt de Soignes; la gauche vers Genape et Gembloux. La perte fut à peu près égale, on peut l'estimer de 4 à 5,000 hommes hors de combat de chaque côté.

Suites de la bataille de Fleurus. Faux mouvement de l'armée du Nord sur Bruges, et de l'armée de Sambre-et-Meuse sur Mons.

La perte de la bataille de Fleurus, quoique moins importante qu'on n'avait voulu la présenter, laissait néanmoins aux alliés peu d'espoir de se maintenir en Belgique. Les Français victorieux menaçaient alors, avec leurs plus grandes forces la ligne de la Meuse, qui conduit par Liége sur le Rhin, et il n'y avait qu'un effort général des deux armées de Cobourg et d'Yorck qui pût rétablir un peu leurs affaires. Ce mouvement de réunion était difficile, puisque Jourdan pouvait le prévenir à Namur; il était d'ailleurs contraire au système lent et irrésolu des généraux alliés.

Au moment où Cobourg était parti de Tournay, Pichegru, après avoir mis Ypres en état de défense, s'étoit porté le 20 juin sur la Mendel. Clairfayt se retira sur Gand; le duc d'Yorck campa le 21 entre Oudenarde et Renaix, laissant une brigade à Tournay; le général Kray, qui était resté pendant si long-temps avec un corps d'observation inutile à Orchies, vint camper à Maulde.

Pichegru résolut alors d'obliquer à droite, de venir passer l'Escaut à Oudenarde, d'isoler ainsi Clairfayt de l'armée du duc d'Yorck, et de se lier à l'armée de Sambre et Meuse pour frapper ensemble des coups décisifs. Si ce projet a jamais existé, il était mieux conçu que tout ceux qui l'avaient précédé dans cette campagne; mais il ne fut point exécuté. L'armée du nord avait déjà campé le 25 juin à Crupshausen, le 26 juin à Northegem et Huisse; elle reçut ici l'ordre impératif du comité de salut public d'aller prendre Ostende, et de détacher 16,000 hommes sur l'isle de Walcheren. Ce mouvement, aussi peu militaire que celui de Dumourier sur la Hollande dans la campagne précédente, fut, sans con-

tredit un malheur, à l'époque où la réunion de 200,000 hommes victorieux, pouvait faire présumer bien d'autres résultats que l'occupation d'une ville ouverte. Il exposoit même à faire perdre le fruit de tous les succès antérieurs, si les alliés, éclairés par leurs fautes, avaient donné une direction centrale à toutes leurs armées de Clairfayt, d'Yorck, d'Orange et de Cobourg, afin d'attaquer Jourdan, et de l'isoler pour toujours de l'armée du Nord.

Conformément à cet ordre, l'armée prenant une direction divergente, remonta vers Deynse le 30 juin, et arriva le premier juillet à Bruges, que Moreau occupait déjà depuis de 29 juin; l'avant-garde entra à Ostende sans coup férir, comme l'on pouvait bien s'y attendre.

Les divisions de gauche (Moreau et Michaud) furent destinées ensuite à garder la West-Flandre, et à faire le siége de Nieuport et de l'Ecluse. Le centre et la droite étaient plus que suffisans pour suivre le duc d'Yorck, qui était toujours dans sa position de Renaix; Clairfayt réuni au corps de Moira, était en arrière de Gand. La position générale des alliés suivait de là, par deux corps de communications, sur Tournay et Maulde, jusqu'à la rivière de Haine; le prince d'Orange était à Mons; le gros de l'armée autrichienne à Mont-Saint-Jean, vers Braine; Beaulieu et Quasdanowich à l'extrême gauche, vers Sombref et Gembloux, jusqu'à la Sambre.

Les généraux coalisés sentant combien il était peu probable de pouvoir se maintenir dans une ligne aussi morcelée et aussi étendue, se réunirent le premier juillet au quartier-général de Braine-la-Leud, et décidèrent que l'on se resserrerait pour couvrir Bruxelles. Les Hanovriens sous le général Walmoden, formant la droite, devaient venir s'appuyer à Termunde. Le duc d'Yorck avec les Hessois et les Anglois à Asche; le général Clairfayt devait camper à Bodeghem; le prince d'Orange devait marcher à Tubize près de Hall. L'armée principale devait rester à son camp de Mont-Saint-Jean, et Beaulieu conservait aussi ses positions.

Les alliés avaient trouvé là un triste remède aux revers multipliés qu'ils avaient essuyés. Le seul moyen qu'il y aurait eu de tenter quelque chose après la bataille de Fleurus, était de profiter de la marche de Pichegru sur Bruges, pour opérer une concentration en masse, et attaquer Jourdan avec toutes leurs forces réunies. Ce n'était pas en prenant une position moins étendue, mais néanmoins toujours trop morcelée,

et en restant en place par détachemens, que l'on pouvait espérer de remédier à dix défaites.

Dans le fait, ce projet qui devait être exécuté le 5 juillet, ne le fut qu'en partie; on ignore ce qui y mit obstacle; il est à présumer que ce furent les mouvemens des Français. Il est assez singulier qu'une armée en présence de l'ennemi, fasse, le premier juillet, des projets de mouvemens pour le 5. Cette monstruosité militaire est encore un des mille inconvéniens des divisions isolées et des lignes étendues; il faut que le temps fixé pour l'exécution, soit assez reculé, pour que toutes les parties de l'armée puissent en recevoir l'ordre et y concourir: dans cet intervalle l'ennemi fait des mouvemens qui changent toutes les combinaisons, et s'il est conduit par un général habile, ou même par un général qui n'ait que du coup-d'œil, l'armée peut être prise en défaut et battue partiellement.

Au moment où les alliés faisaient ainsi de beaux projets, Jourdan se mettait en marche pour profiter de sa victoire de Fleurus; mais au lieu de porter ses efforts sur le point principal par sa droite, il porta une grande partie de ses forces sur sa gauche. Un mouvement combiné eut lieu sur Mons le premier juillet; les divisions des généraux Kleber et Lefebvre marchèrent à Marimont, les Autrichiens qui étaient en forces à Roeulx, aux ordres du général Davidowich, se portèrent au-devant du général Lefebvre, qui les força, après un combat très-vif, à lui abandonner les hauteurs de Bracquignies.

En même temps le général Scherer, qui était resté jusqu'alors aux environs d'Avesnes, s'avança par la rive gauche de la Sambre, et attaqua le prince d'Orange posté sur le mont Palissel à la droite de Mons. Il fit cette attaque de concert avec la division de Montaigu, que Jourdan y fit marcher par la chaussée de Binch. Le mont Palissel fut emporté à la baïonnette par ces deux divisions, tandis que le général Favreau, avec une grande partie de la garnison et des troupes du camp retranché de Maubeuge, marchait lui-même sur la ville de Mons, où son avant-garde entra à huit heures du soir.

La jonction fut alors effectuée avec les deux divisions aux ordres du général Klèber, qui y arrivèrent aussi après avoir forcé les bois d'Havré. Le prince d'Orange se retira assez en ordre sur Soignes et ensuite sur Hall.

Le même jour, une partie da la division Morlot chassa l'ennemi de Seneff sur le chemin de Nivelles à Binch. Le général Marceau repoussa

les avant-postes de Beaulieu sur Gembloux, et Championnet se porta entre Marbaix et Genape.

Le combat du mont Palissel et la prise de Mons forcèrent les petits détachemens des alliés d'évacuer Saint-Amand, Marchienne, Cateau-Cambresis, et les autres postes qu'ils occupaient encore dans le département du Nord. Alors Condé, Valenciennes, le Quesnoy et Landrecies furent livrées à leurs propres forces. Afin de profiter de cette circonstance, le général Pichegru avait donné l'ordre au corps du général Osten, qui se trouvait à Tournay, de s'approcher des quatre places dont on vient de parler, pour en faire l'investissement, conjointement avec les troupes qui étaient restées au centre sous les ordres du général Ferrand. On s'approcha du Quesnoy et de Landrecies, dont le siége fut commencé : quelque temps après, les troupes du camp de Maubeuge achevèrent l'investissement de Valenciennes et de Condé. Le général Scherer eut le commandement de toute cette armée de siéges.

Combats à l'extrême droite sur la Sambre. Retraite des alliés sur Bruxelles et Louvain. Réunion des deux armées françaises à Bruxelles.

Des combats journaliers eurent lieu aux avant-gardes de la droite, pendant que Jourdan employait des forces si imposantes sur sa gauche, pour chasser de Mons un corps qu'on auroit dû chercher à y attirer, afin de rendre sa perte d'autant plus certaine. Les généraux Beaulieu et Quasdanowich, campés vers Gembloux, tenaient Sombref, et couvraient les routes de Namur et la ligne de la Meuse. Il avaient repoussé toutes les tentatives de la droite de Jourdan, qui n'était pas soutenue : c'étoit contre eux qu'il aurait fallu diriger cinq divisions, et non sur le prince d'Orange.

Le retour des divisions de Kleber et de Lefebvre sur Nivelles, permit de donner plus de forces aux démonstrations sur ce point. Le prince de Cobourg sentit enfin qu'il fallait songer à soutenir ses communications, il quitta le 6 juillet le Mont-Saint-Jean près de Braine-la-Leud, et vint

camper à Corbaix pour se rapprocher de Beaulieu et de la Meuse; le prince d'Orange vint de Hall, remplacer l'armée dans son camp, où il fut attaqué en arrivant. Dans cette journée on se battit encore sur plusieurs points; mais les Français commirent toujours la faute de se porter sur des rayons divergens. L'arrière-garde des Autrichiens, inquiétée par la cavalerie du général Dubois, et par la division Lefebvre, fut repoussée de Nivelles, Beaulers et Lillois; elle tint un peu en avant de Braine-la-Leud, où elle se réunit au prince d'Orange: malgré cette jonction elle en fut également chassée après un combat très-vif et une canonnade qui se prolongea jusqu'à Watreloo.

Le général Championnet fut moins heureux, il eut de la peine à se soutenir à Marbaix. La droite, composée des divisions Hatry et Meyer, repoussa les postes que Beaulieu avait conservés à Sombref, Balatre et Wagné, pour ainsi dire sur le champ de bataille de Fleurus.

On fit encore ce jour là l'opposé de qu'on aurait dû faire; il était bien inutile de courir sur la gauche pour suivre l'arrière-garde autrichienne à Braine-la-Leud, les divisions Kleber, Lefebvre, Championnet, Morlot, Dubois, Montaigu, Hatry et Marceau, auraient dû se diriger à droite sur Gembloux, et accabler Beaulieu. S'ils avaient réussi, l'armée eût couru de gros risques, car elle n'aurait pu regagner la Meuse qu'en se faisant jour. Cette vérité prouve le mauvais emploi des forces de Pichegru, qui couraient dans la Flandre maritime, lorsqu'elles auraient dû venir appuyer Jourdan, pour décider une manœuvre d'une aussi grande importance.

Le 7 juillet le combat se renouvela sur tout le front avec plus de succès, mais toujours sur une ligne un peu étendue, et pas assez renforcée au point décisif. Cependant Beaulieu, menacé d'être débordé par sa gauche, et coupé de Namur, céda Sombref aux généraux Hatry et Meyer, et se retira d'abord sur Gembloux, et ensuite sur Hotomont. Le prince d'Orange, battu à Mont-Saint-Jean, fut forcé à se retirer par la forêt de Soignes sur Bruxelles. Alors la grande armée de Cobourg quitta son camp de Corbaix pour en prendre un à Louvain et Judoigne. Le 9 juillet le quartier général fut établi à Tirlemont.

Tandis que tous ces événemens dérangeaient le plan que les généraux alliés avaient formé pour resserrer leur ligne de défense, le duc d'Yorck

qui n'avait point reçu d'avis contraire, avait exécuté le mouvement projeté, et avait marché le 3 juillet à Grammont sur la Dender, et le 4 à Ninove. Clairfayt était parti de Gand par suite du même plan, et s'était porté à Alost. Le 6, le duc d'York campa à Asche.

Après les mouvemens rétrogrades des impériaux, les dispositions faites à Braine-la-Leud n'étaient plus exécutables. On résolut donc de prendre une ligne de défense derrière la Dyle; Cobourg, à cet effet, s'était porté le 9 à Louvain et Tirlemont, comme nous l'avons déjà dit; le prince d'Orange évacua Bruxelles, et se dirigea sur Malines avec ses troupes hollandaises seulement; il campa derrière la Dyle à Rymenam; le général Kray en intermédiaire avec les Autrichiens.

Le duc d'Yorck, ayant appris le 7, la défaite du prince d'Orange à Mont Saint-Jean, partit dans la même nuit d'Asche, et marcha à Semps. Dans la nuit du 8 au 9, il traversa la Dyle et Malines pour venir camper en trois divisions à Conticq, Lendt et Liers. Clairfayt avait suivi ce mouvement, et se réunit peu après à l'armée autrichienne, à Tirlemont.

Le 9 juillet, l'armée du Nord partit de Gand pour venir à Erembodeghem près d'Alost; des détachemens de son avant-garde entrèrent dans Bruxelles, quoique l'ennemi n'eût pas entièrement évacué cette ville. Le général Leval, détaché de la division Montaigu, de l'armée de Sambre et Meuse, y était entré en même temps; et le 10, la division du général Montaigu s'empara entièrement de la ville.

Le 11 juillet, l'armée du Nord, venant d'Asche, campa derrière le canal de Wilvorden, à la gauche de Bruxelles, où Pichegru établit son quartier-général. Jourdan prit le sien à Nivelles, et les deux armées se trouvèrent réunies en ligne, la gauche à Wilvorden, le centre à Bruxelles et la droite vers Namur.

La réunion de forces aussi imposantes, (qui aurait dû être effectuée depuis si long temps par un mouvement de l'armée du Nord sur Maubeuge) devait faire présager de grands événemens. Il est vrai qu'il n'était plus temps pour frapper des coups décisifs, puisque Cobourg, ayant gagné Tirlemont, pouvait prévenir l'armée française à Liège, et sauver au moins ses communications. Cependant les ennemis avaient pris une direction divergente, les Anglais, Hanovriens, Hessois et Hollandais sur Malines, les Autrichiens sur la Meuse; on pouvait donc espérer d'écraser

successivement ces armées, dès-lors beaucoup trop faibles pour résister à une semblable masse centrale, victorieuse depuis trois mois.

Le génie du mal prévalut encore une fois, et au grand étonnement de tous les militaires, la séparation des deux armées fut décidée à l'instant où elles se réunissaient. On ne peut pas savoir, si Pichegru eût fait un très-brillant emploi de ses forces; mais il est de fait que cette séparation fut ordonnée contre son gré.

Nous terminerons ici la première période de cette campagne mémorable de 1794, qui épouvanta l'Europe, détruisit une coalition formidable, et jeta les premiers fondemens de la supériorité que la nation française acquit depuis cette époque sur ses voisins.

CAMPAGNE DE 1794, en Belgique. — SECONDE PÉRIODE.

CHAPITRE XVIII.

Position des alliés derrière la Dyle. Combats de Malines et de Louvain. Les armées prennent une direction plus divergente. Les Anglais couvrent le Brabant hollandais, que Pichegru envahit. Les Autrichiens prennent position sur la Meuse, et sont forcés de la quitter. Combat sur l'Ourte et la Roër. L'armée impériale repasse le Rhin.

La série de revers que les alliés venaient d'éprouver, et qu'ils n'avaient que trop mérités, par les fautes politiques et militaires qu'ils commirent depuis la bataille de Nerwinden (avril 1793) jusqu'à celle de Fleurus, avait augmenté la mésintelligence entre les généraux, en établissant un point de divergence dans leurs intérêts.

Les Anglais, et le prince d'Orange voulaient couvrir la Hollande, et les Autrichiens songeaient à se rapprocher de Cologne et de Coblence, où étaient leurs seules communications avec la Basse-Allemagne. Il paraît qu'on avait résolu d'abandonner les Pays-bas, qui avaient déjà coûté tant d'hommes, et qui, dans le fait, offraient une ligne d'opérations entièrement à l'avantage des Français.

Mais les Anglais et leurs alliés ne songeaient pas, qu'aucune position défensive n'est tenable à la longue, quand on est, pour ainsi dire, adossé à la mer : ils ne pensaient pas non plus que le seul moyen d'empêcher les Français de s'aventurer dans les inondations et les marais du

Brabant hollandais, était de conserver une masse formidable sur la Meuse et la Sambre, vers Namur; afin de menacer leur ligne par sa droite, et de la culbuter en détail à la mer, si elle ne renonçait pas à la double entreprise de faire face à la Meuse et de courir en Hollande. Au lieu de saisir les avantages d'une retraite en masse vers Namur, on la fit excentrique; Bulow n'eut pas mieux opéré!

Le prince d'Orange s'était réuni, comme nous l'avons dit, à l'armée d'Yorck, qui se trouva alors forte de 50,000 hommes, et chargée de couvrir le Brabant. Clairfayt s'en sépara avec les troupes autrichiennes, et fut rejoindre l'armée impériale à Louvain.

La position que les deux armées coalisées avaient prise, ne valait pas mieux que toute position occupée par des détachemens à poste fixe, avec un but défensif. Elle ne pouvait tenir contre aucune tentative des grosses masses de l'ennemi, sur le centre ou l'extrême gauche de cette ligne (1). Elle commençait vers Anvers, suivait la Dyle par Malines, remontait par Louvain et Tirlemont jusque vers Namur, que Beaulieu couvrait encore.

Ce beau cordon à la Lascy, n'avait pas moins de 24 lieues, et les troupes y étaient réparties en six corps : on peut juger ce qu'elles seraient devenues, si Pichegru et Jourdan eussent accablé le prince de Cobourg à Louvain, avec 150,000 hommes, et qu'après avoir rejeté ses débris sur Mastricht, ils eussent fait marcher ensuite 90,000 hommes pour passer la Nethe, entre Liers et Herrenthals. L'armée d'Yorck eût été infailliblement enfermée entre cette masse et Anvers; on ne rembarque pas facilement 40,000 hommes, surtout lorsqu'on ne s'y attend point, et que l'on n'a aucune flotte prête pour une semblable opération.

La position particulière du duc d'Yorck, ne valait pas mieux que celle de l'ensemble : il tenait en 3 camps, sa gauche à Liers, la droite à Contieq; le corps de Moira était isolé à Waerlos; les Hessois compromis à Malines; les Hollandais, bien plus en l'air encore, campèrent vers Rymenam, et défendaient le passage du canal de Louvain, par une chaîne de postes aussi inutile que dangereuse.

---

(1) La droite appuyée à la mer, n'offrait aucune bonne chance d'attaque, que par suite de succès déjà remportés au centre : alors elle pouvait être bien compromise.

Malgré la faute que les Français commirent, d'isoler leurs deux armées, et de ne donner aucun grand but à leurs mouvemens, le résultat fut celui que l'on pouvait attendre du plus faux des systèmes. L'armée du Nord passa le 13 juillet le canal de Wilvorde, se dirigea sur Malines, et campa devant cette ville, (à Hombeek). Le 15 juillet, elle attaqua les Hollandais derrière le canal de Louvain. Soit qu'ils sentissent leur position aventurée, tandis que les Anglais étaient campés tranquillement à six lieues plus loin, soit qu'ils eussent peur de la masse qui les attaquait, et de l'audace des troupes françaises, les Hollandais ne tinrent point, et se retirèrent avec précipitation derrière la Nethe, jusques vers Nylen.

Le général Dalwig, qui commandait les Hessois à Malines, quoique tourné par sa gauche, fit une retraite honorable, par le pont de Waelheim; il aurait du être coupé et enlevé, si le général français avait su profiter de sa supériorité. Dans le fait, si Pichegru connaissait la position de l'ennemi, il n'est pas excusable de n'avoir pas fait passer sa gauche à Battel, et sa droite vers Muysen. Les Hessois eussent été prévenus à Waelheim, et les Hollandais, isolés d'Yorck, n'auraient pas pu regagner Liers et la Nethe.

L'armée française prit position vers Malines. Dalwig, réuni à Moira, garda le passage de la Nethe; les Hollandais le couvrirent vers Bevel; les Anglais restèrent à Conticq. La ligne était encore trop longue pour pouvoir résister à une attaque de l'ennemi, s'il en avait formé une bien combinée.

Les 16 et 17, l'armée du Nord tenta de passer la Nethe; mais elle commit la faute de le faire vers Waelheim et Rosendaël. En jetant un coup d'œil sur la carte, on verra que les Français étant maîtres de Malines, le 15, la position du duc d'Yorck était des plus mauvaises, et que Pichegru, en marchant dans la même nuit vers Liers, aurait pu attaquer cette ville le 16 au matin, culbuter la gauche d'Yorck, et se former, la droite à Montril, la gauche à Liers, pour enfermer les Anglais entre la masse de ses forces et l'Escaut, sans qu'il existât pour eux un seul moyen de salut. En supposant que la moitié du corps du duc d'Yorck, campé à Conticq, eût pu se sauver à Anvers, on conviendra, du moins, que Moira et Dalwig, postés à Waerlos, à Duffel et à Waelheim eussent été perdus.

Au lieu de cela on s'amusa à tirailler inutilement sur le front des Hessois, et à canonner tout le jour pour ne rien faire. On resta 8 jours dans une inaction complète, sous le prétexte d'organiser le service des vivres, lorsqu'il eût suffi de 24 heures pour anéantir l'armée anglaise. Il est étonnant qu'on ait pu donner un motif semblable dans le pays le plus fertile de l'Europe; il semble plus probable que la mésintelligence des généraux entre eux, et celle du gouvernement avec les généraux, fut la véritable cause de cette inaction.

La faute de Pichegru devint bien plus étonnante, par la retraite singulière que le corps hollandais fit une seconde fois. Ce corps partit inopinément, le 17 juillet, de sa position de Nylen, et se retira sur la petite Nethe, d'où il décampa ensuite jusqu'à Osterhout, sous Breda, laissant les Anglais en l'air, vers Contieq, Waerlos et Duffel. Si Pichegru avait su en profiter, il les eût sans doute coupés et accablés : il suffisait, pour y réussir, d'exécuter un mouvement rapide le 18. Au lieu de cela, on n'alla camper que le 23 juillet, entre Liers et Heist-op-dem-berg, sans doute lorsqu'on apprit que le duc d'Yorck était déjà parti le 22, pour se retirer par Anvers sur Breda : les Français entrèrent le 24 dans Anvers et dans sa citadelle, qu'ils trouvèrent évacuée.

De son côté, l'armée de Sambre et Meuse n'était pas restée dans l'inaction. Le jour même où Pichegru avait pris Malines (15 juillet) Jourdan marcha avec le centre sur Judoigne : Kleber, avec trois divisions de l'aile gauche, se porta sur Louvain. Ces attaques avaient été précédées par la marche de l'aile droite sur Namur (le 13 juillet).

Beaulieu ayant pris la place de chef de l'état-major général, l'aile gauche des autrichiens était alors commandée par le comte de Latour. Ce général envoya des renforts à Namur, mais le bombardement de cette ville démantelée força les Autrichiens à l'évacuer le 16.

L'attaque sur Louvain n'eut pas moins de succès; l'avant-garde de Cobourg y avait pris la position connue de la montagne de Fer, où elle était soutenue par l'aile droite de l'armée. Après un combat assez vif, la position fut forcée; l'ennemi se reploya sur Tirlemont, où une partie de l'armée impériale était restée tranquille durant tous ces combats.

Alors Cobourg, menacé par la droite de Jourdan, qui, de Namur, pouvait le prévenir à Liége, décidé d'ailleurs à se séparer de l'armée combinée Anglo-Hollandaise, prit le parti de repasser la Meuse à Mastricht, Reckem et Stockem. Le corps de Latour couvrit ce mouvement, et passa la Meuse à Liége et à Viset.

Jourdan le suivit sur Liége et sur Tongres, s'empara le 27 juillet de ces deux villes. Les habitans de Liége s'étant armés contre les Autrichiens, il ne fut pas difficile de l'occuper ; mais on ne put pas s'emparer du pont sur la Meuse; la gauche de l'armée ennemie, qui s'était retranchée sur les hauteurs de la Chartreuse, le défendit avec opiniâtreté, et jeta même des bombes dans plusieurs quartiers de la ville.

Les armées françaises restèrent quelque temps dans ces positions, la gauche à Anvers, la droite à Liége. Il serait difficile d'expliquer pourquoi elles ne profitèrent pas de leur grande supériorité, pour former quelque tentative importante sur l'une ou l'autre des armées alliées: on a prétendu que c'était crainte de trop s'éloigner du corps qui était occupé à faire des siéges; cela ne peut pas être, car ce corps, délivré de toute espèce d'empêchement, suivait fort tranquillement ses travaux, et les moyens de les assurer encore mieux, étaient justement de repousser l'ennemi plus loin.

Les Autrichiens gardaient la Meuse, leur extrême droite vers Ruremonde, le centre à Mastricht; la gauche à la Chartreuse de Liége, et sur l'Availle, les Anglais avec les Hollandais campaient derrière Breda et Osterwick, ayant un corps à Eindhoven, pour conserver des communications avec l'armée impériale.

Tandis que les armées françaises repoussaient ainsi l'ennemi, le centre aux ordres du général Scherer, prit, après des simulacres de siége, les villes de Landrecies et du Quesnoy : il continuait à bloquer Condé et Valenciennes.

Dans le même temps, Moreau agissait dans la Flandre maritime; Nieuport se rendait à lui le 18 juillet. Après la prise de cette place, on résolut le siege de l'Ecluse; mais pour l'investir il fallait occuper l'isle de Cassandt, opération qui offrait de grands obstacles. On ne pouvait arriver dans cette île que par une digue étroite, inondée de tous côtés, et défendue par une batterie de 14 pièces de canon, ou en établissant des ponts; mais le général Moreau n'avait point de pontons, et ses ressources

se bornoient à quelques petits batelets. L'audace des soldats suppléa à tout; les uns se jetèrent à la nage, d'autres dans des batelets, et malgré le feu de l'ennemi, ils abordèrent dans l'île, et s'en emparèrent avec deux cents prisonniers, 90 pièces de canon et quantité de munitions de guerre.

Inaction des armées pendant le mois d'août. Positions depuis Anvers à Liége. Affaire de Boxtel.

Nous avons laissé les armées françaises en position; celle du nord vers Anvers; celle de Sambre et Meuse vers Liége et Saint-Tron.

Le duc d'Yorck campait à Osterwick sous Breda. Le général Clairfayt prit le commandement de l'armée impériale après le départ du prince de Cobourg (28 août). Le système des cordons défensifs n'avait pas quitté cette armée en même temps que son général; elle resta divisée sur une longue ligne; sa droite était près de Ruremonde; le centre était vers Mastricht; la gauche, aux ordres du général Latour, avait ses forces principales à la Chartreuse, une division couvrait l'Ourte et l'Aveille vers Emeux et Sprimont.

Le mois d'août se passa ainsi sans grands événemens. Dans les premiers jours de ce mois, le duc d'Yorck avait formé le projet de marcher sur la Meuse; il s'était déjà mis en route pour Bois-le-Duc. Ce plan était sage; mais il survint quelques incidens, qui lui en firent substituer un autre qui n'avait pas le sens commun: le duc inflencé sans doute par le faux intérêt de l'Angleterre, résolut de faire une diversion par la Zélande pour chercher à dégager l'Ecluse: l'accessoire l'emporta encore une fois sur le point décisif, mais heureusement pour l'honneur du duc et le salut de cette division, le projet ne fut pas exécuté.

On a prétendu d'un autre côté que le général Pichegru, fatigué de son inaction, voulait s'avancer sur le territoire des Provinces-Unies, pour assiéger Breda, et qu'il en fut empêché, parce que l'armée de Sambre et Meuse n'avait point encore chassé les Autrichiens des rives de la Meuse: on donna aussi pour excuse, que l'administration des vivres était si mal

organisée, et faisait si mal son service, que depuis le départ de Gand on tirait encore le pain de Lille, d'où il arrivait à demi-pourri. C'était la faute du général si l'armée mourait de faim, au milieu de l'abondance, et si de pareils obstacles étaient en effet les seuls motifs qui pussent le forcer à laisser passer les momens les plus favorables pour les opérations. Enfin, on prête à Pichegru la combinaison d'un plan qui eût fait oublier les fautes antérieures. Après avoir laissé un petit corps pour couvrir Anvers ou observer l'armée anglaise, l'armée du nord devait se porter à Ruremonde et Venlo, descendre ensuite la Meuse, combattre l'armée combinée Anglo-Hollandaise, et empêcher sa réunion avec les Autrichiens; en même temps l'armée de Sambre et Meuse devait laisser un corps de troupes devant Mastricht, passer la Meuse au-dessus de Liége, attaquer la gauche de l'armée autrichienne, traverser ensuite l'Ourte, pour se diriger par Verviers et Herve.

En exécution de ce projet, l'armée du nord était partie le 20 août des environs d'Anvers, pour marcher à West-Moll, le 21 à Moll, entre Herrenthals et Liers; mais elle ne put avancer davantage dans cette direction, faute de pain. Indépendamment de ces obstacles, l'armée de Sambre et Meuse trouva alors de l'impossibilité à passer l'Ourte (1). Dès-lors, la marche sur la Basse-Meuse devenant inutile, Pichegru s'arrêta au plan de se rapprocher de l'armée anglaise pour la combattre, sans cependant s'éloigner trop d'Anvers, à cause de la difficulté des subsistances.

Si le premier plan a réellement existé, il était bien conçu : mais les obstacles que l'on prétexta, sont de nature à pouvoir en faire douter; il serait étonnant que dans un pays semblable, on se soit arrêté à quelques rations de pain pour empêcher l'anéantissement des armées ennemies. Cela ferait d'ailleurs bien peu d'honneur à l'étendue des vues et du caractère de ces généraux.

Quoi qu'il en soit, l'armée du nord reprit sa direction sur le Brabant, elle vint camper le 24 août à Turnhout et à Meerle près de Hoogstraten, à la droite de la petite riviere de Merck. Aussitôt le duc d'Yorck, replia

(1) Comment put-on prétexter qu'il y avait impossibilité à passer l'Ourte, puisqu'on ne l'avait point encore tenté, et qu'on la passa avec tant de succès le 15 septembre?

son armée sur Bois-le-Duc, et la fit camper le 30 août derrière l'Aa, laissant le général Hammerstein aventuré sur la Dommel, et abandonnant ainsi Breda à ses propres forces. L'armée hollandaise resta à Ramsdonck, et tint une ligne défensive, depuis Gertruidemberg jusqu'à Heusden, sans doute pour couvrir les frontières, car cette armée ne parut plus en campagne, et le prince d'Orange ne tarda pas à établir son quartier-général à Gorcum (1). Ainsi 25,000 hommes qui auraient pu se réunir au duc d'Yorck pour décider des opérations offensives, allèrent s'enterrer derrière la ligne formée par l'embouchure des fleuves et par une chaîne de forteresses pour lesquelles on n'avait rien à redouter.

Les François sentirent enfin la faute qu'ils avaient commise, en ne réunissant pas leurs efforts contre l'armée autrichienne, sur la Meuse, et en la laissant se rétablir dans cette position; puisqu'on ne pouvait pas faire un pas en avant, tant qu'elle y serait restée, à moins de s'exposer à la même faute qui avait coûté toute la Belgique à Dumouriez dans la campagne précédente. D'après ces considérations, le général Pichegru se borna à suivre l'armée anglaise, pour empêcher sa jonction avec les Autrichiens, tandis que l'armée de Sambre et Meuse attaquerait l'aile gauche de ces derniers.

Conformément à ce plan, l'armée du nord partit de Meerle, près de Hoogstraten, le 14 septembre. Pichegru envoya beaucoup de cavalerie sur les derrières de Breda, afin de donner de l'inquiétude au duc d'Yorck, et de lui faire prendre le change; il marcha ensuite le 10 à Riel et Gilse; le 11 à Osterwit et Morgest.

L'armée se disposait, le 4, à prendre une position sur la Dommel, lorsqu'elle rencontra à Boxtel, la chaîne des postes hanovriens, hors de portée d'être soutenue par l'armée, comme nous l'avons dit. Cette

(1) Tandis que depuis deux mois, il était évident que la Flandre serait évacuée, et que le théâtre de la guerre allait se porter dans le Brabant hollandais, le Stadthouder, qui avait 51 bataillons et 97 escadrons sur pied, n'en avait pas la moitié à l'armée alliée, et le reste était dans l'intérieur, ou en garnison dans les places, à 30 lieues du théâtre de la guerre. Ce qui était à l'armée d'Yorck, s'en sépara au moment où on aurait dû le renforcer. C'est la conduite ordinaire des gens qui ont peur; ils ne veulent jamais comprendre, que le moyen d'éviter des dangers, c'est d'aller combattre les forces qui pourraient en faire courir, si on les laissait opérer.

position était couverte par la Dommel, ruisseau très-encaissé, dont tous les ponts étaient rompus : ces obstacles ne firent qu'irriter les soldats, ils se jetèrent partie à la nage, partie sur des madriers, abordèrent sur la rive opposée, et forcèrent l'ennemi à se retirer en désordre. Deux bataillons hessois qui tinrent un peu plus long-temps, furent tournés, enveloppés et forcés à mettre bas les armes.

Le duc d'Yorck qui campait derrière l'Aa, et laissait toujours battre son avant-garde, à quelques lieues de lui, voulut reconnaître si toute l'armée française était présente sur la Dommel, et fit marcher le lendemain le général Abercrombie avec 10 bataillons et quelques escadrons pour se rapprocher de cette rivière. Peu s'en fallut que ce général ne donnât au milieu de l'armée de Pichegru, qui marchait en même temps sur Oldenrode; il fit sa retraite avec précipitation, et arriva sans perte sur l'Aa.

Ces deux actions valurent 1500 prisonniers, et firent honneur au courage des troupes françaises; mais dans le fond, elles ne signifiaient rien, c'était une échauffourée d'avant postes. Le duc d'Yorck n'en prit pas moins la singulière résolution d'évacuer la rive gauche de la Meuse ; il partit dans la soirée même du 15, laissant les places importantes de Berg-op-zom, Breda et Bois-le-Duc, livrées à leurs propres forces; il vint d'abord camper à Wichem entre Grave et Nimègue, et ensuite sur les hauteurs de Mook.

Le 15 septembre, l'armée française se porta jusqu'à la rivière d'Aa; on a assuré que le défaut de connoissance du pays, et l'extrême fatigue des troupes empêchèrent de chercher à resserrer le duc d'Yorck au passage de la Meuse, qu'il devait exécuter avec un grand attirail à la proximité d'une armée entreprenante; mais cela n'est pas exact; il pouvait toujours faire ce passage sous la protection de la place de Grave. Plusieurs colonnes s'étant aussi égarées, l'armée française fut obligée de séjourner les 15 et 16, pour se rassembler et pour reconnaitre le terrain. Le 18; elle campa derrière l'Aa, près de Boersdonck, et le 19 à Dinter.

Sur ces entrefaites, la division envoyée pour l'expédition contre l'île de Walcheren, rejoignit l'armée du nord; la forteresse de l'Ecluse fut obligée de se rendre le 25 août, et les troupes du siège qui avaient Leau-

coup souffert, furent envoyées à Bruges, à Gand et autres villes voisines pour s'y reposer.

Valenciennes et Condé capitulèrent les 26 et 27 août, et les corps qui s'étaient emparés de ces places, rejoignirent aussi les armées. La brigade Osten marcha à celle du nord; la division de Scherer à celle de Sambre et Meuse.

Opérations sur la Meuse et la Roër.

L'armée de Sambre et Meuse avoit été dans l'inaction pendant tout le mois d'août. On a assuré que c'était parce que Jourdan avait dû porter des renforts à l'armée de la *Moselle*, qui dans cet intervalle avait pris une attitude menaçante, en s'emparant de Trèves, et faisant craindre de se porter sur Bonn et Coblence avant l'armée impériale. J'ignore si cet envoi de renforts eut réellement lieu, mais j'ai des raisons d'en douter; cela rendrait au reste la conduite des généraux coalisés d'autant plus répréhensible, car ils auraient dû, dans ce cas, faire rejoindre le duc d'Yorck sur la Meuse vers Mastricht; livrer, de concert, une bataille sur cette ligne, pendant l'absence d'une partie des forces de Jourdan : si les alliés eussent été victorieux, les Français pouvaient être ramenés jusqu'à Charleroi, ce qui aurait non-seulement sauvé la Hollande, mais qui eût peut-être compromis les troupes restées au-delà de la Dyle. On pouvait ne pas réussir, mais c'était le seul remède au mal qui menaçait les alliés, et ils risquaient bien moins qu'en restant séparés, et toujours réduits au système des cordons défensifs.

Jourdan ayant été renforcé par la division Scherer, et devant exécuter le mouvement combiné avec l'armée du nord, pour faire quitter la Meuse aux Autrichiens, les attaqua les 17 et 18 septembre.

La position était étendue, comme nous l'avons déjà dit, elle tenait depuis Ruremonde jusqu'à Sprimont et Esneux ; une avant-garde aux ordres de Kray était restée sur la rive gauche de la Meuse, pour couvrir Mastricht. Le 17, la gauche des Français fit de fortes démonstrations sur le centre et la droite des impériaux, jusques vers Stockem. Kray, repoussé sous le canon de Mastricht, fut renforcé par Clairfayt et reprit sa position : c'était tout ce que les Français pouvaient desirer.

Le 18, la droite et le centre de Jourdan attaquèrent avec des forces supérieures l'extrême gauche ennemie, aux ordres des généraux Alvinzy et Latour, qui se trouvait morcelée à la Chartreuse de Liége, sur l'Ourte et sur l'Availle : la droite composée des divisions Scherer, Marceau et Bonnet, était forte de 42 bataillons et 20 escadrons, elle avait passé la Meuse à Namur et Huy, pour gagner l'extrême gauche des impériaux.

Le 13 septembre, le passage de l'Ourte fut forcé à Durbui et Comblaine-au-pont. Le 18, à la pointe du jour, les Français passèrent l'Availle sur quatre colonnes, depuis le bourg de ce nom jusqu'à Esneux, tandis que le reste de l'armée inquiétait le centre et la droite des Autrichiens, comme nous l'avons dit. Ce mouvement était bien conçu, il établissait une force supérieure sur le point qui était en même temps le plus décisif et le plus faible par la division des forces ennemies : il eut le résultat qu'on devait s'en promettre, et il en aurait eu même davantage, si on avait appuyé encore plus en masse par la gauche dans la journée du 18.

Les corps autrichiens furent cependant successivement et partiellement accablés : Latour vers Esneux et Sprimont : le général Lilien vers Availle, Saigny et Rônceveux : le général Otto vers Rouvray. Le premier se retira sur Fouron-Saint-Martin ; les deux autres sur Herve et Clermont.

Le général Clairfayt, envoya un renfort de 13 bataillons à Herve ; mais il était déjà trop tard, et cela était insuffisant. Les Autrichiens ayant été obligés d'évacuer la position de la Chartreuse dans la nuit, Jourdan porta deux fortes colonnes le 19 au matin par Liége et Viset, pour soutenir sa droite. La division Championnet attaqua le 20 les hauteurs de Clermont et les enleva. Alors l'armée autrichienne menacée en masse sur la gauche, qui était sa grande communication, fut forcée à se replier sur Juliers, après avoir jeté 10 bataillons dans Mastricht, et avoir perdu 3,500 hommes hors de combat avec 35 pièces de canon. Elle marcha par Rolduc et Vilder à Niederzieren, derrière la Roer.

L'armée française la suivit ; Kleber avec 40,000 hommes forma l'investissement de Mastricht qu'il se disposait à assiéger bientôt. Cette opération était très-difficile et même dangereuse, tant que les Autrichiens garderaient la Roer, on résolut donc d'attirer une partie du corps de siége, pour frapper encore un coup de vigueur.

Jourdan ainsi renforcé, vint camper le premier octobre en face des

ennemis; la droite à Escheviller sur la Dense, la gauche au coude de la Roer, vers Randeradt. Il les attaqua le 2 octobre : suivant l'usage, leur ligne était longue et morcelée; la droite sous le général Werneck, allait jusques vers Effelt et Rattem, près du confluent de la Roer et de la Meuse; le centre était en avant de Juliers, vers Aldenhoven; la gauche aux ordres du général Latour, tenoit depuis Duren jusqu'à Nidecken, où se trouvait le général Haddick.

Kleber fit des démonstrations contre la droite vers Heinsberg. L'avant-garde, aux ordres du général Lefevre, fit une attaque sur Linnich. Le général Jourdan, avec le centre, composé des divisions Hatry, Morlot, Championnet, et de la réserve de cavalerie du général Dubois, attaqua le gros des ennemis sur les hauteurs d'Aldenhoven. Le général Scherer, avec les 3 divisions de droite, fut chargé de passer la Roër au-dessus et au-dessous de Duren, pour accabler encore le général Latour et son aile gauche.

Dans moins de deux heures, les positions retranchées en avant de Juliers furent enlevées. La cavalerie autrichienne se présenta pour couvrir la retraite, elle fut chargée et repoussée sur les glacis de la place. Scherer passa sur 3 colonnes vers Nidecken, Birkesdorf et Duren, et il força l'ennemi à se retirer sur Kerpen. L'armée impériale, battue sans cesse par la même faute, entamée sur son centre, et toujours menacée par sa gauche d'être prévenue à Coblence et Cologne, ne se crut en sûreté qu'au-delà du Rhin, et repassa ce fleuve à Muhlheim, le 5 octobre, après avoir encore laissé inutilement près de 4,000 hommes dans les champs de Juliers.

L'armée française entra le 3 dans cette ville, le 6 à Cologne, le 10 à Bonn. Le général Kleber retourna devant Mastricht, avec les troupes qui avaient contribué à la victoire d'Aldenhoven, et en forma le siége avec plus de vigueur. Enfin, le 4 novembre, après 11 jours de tranchée ouverte, la place capitula : la garnison fut prisonnière sur parole, on trouva 351 bouches à feu. Après cet événement et la prise de Rhinfeld, par l'armée de la Moselle, il ne resta plus aux coalisés, sur la rive gauche du Rhin, que les villes de Mayence et de Luxembourg; l'armée de Sambre et Meuse eut ainsi achevé sa sanglante et heureuse campagne.

CHAPITRE XIX.

Conquête de la Hollande par l'armée du Nord. Fin de la campagne.

Pendant que l'armée de Jourdan avait frappé les deux coups décisifs, qui mirent les Autrichiens hors de cause, pour le reste de la campagne, celle du Nord avait investi Bois-le-Duc, afin d'avoir une base pour pouvoir suivre les Anglais au-delà de la Meuse. Le siége de cette place était difficile; on n'avait pas d'équipages; la présence de l'armée ennemie aurait nécessité la formation d'un corps d'investissement et d'une armée d'observation, ce qui eût été impossible, faute de forces suffisantes pour ce double emploi.

La négligence du gouvernement hollandais, qui n'avait pas pourvu cette place d'une bonne garnison, l'insouciance du duc d'Yorck, qui ne répara pas cette faute; et, par dessus tout, la faiblesse du gouverneur, firent ce que la force n'aurait pas pu opérer. Déjà, le 29 septembre, le nommé Thoel, commandant du fort de Crèvecœur, se rendit honteusement; il avait été effrayé par le feu d'une batterie de campagne que Pichegru avait fait établir sur un coude de digue, qui formait comme un zig-zag de tranchée, et que les assiégés auraient dû prendre la précaution de détruire depuis longtemps. Peu de jours après, et au moment où l'on s'y attendait le moins, le vieux commandant de Bois-le-Duc, qui avait perdu la tête, demanda à capituler; l'armée entra dans cette place le 10 octobre ; on y trouva une artillerie et des munitions considérables; mais elle procura, surtout, des avantages inappréciables, pour consolider les conquêtes importantes que l'on avait faites.

Le général Moreau, dont la division masquait alors Venlo, et se liait avec l'armée de Sambre et Meuse vers Ruremonde, passa la Meuse après la bataille de Juliers, et investit la place. Peu de temps après, ce général

prit le commandement en chef en remplacement de Pichegru, qui se retira malade à Bruxelles.

Le duc d'Yorck était toujours resté, dans cet intervalle, dans le camp devant Nimègue; suivant l'usage, l'avant-garde resta aventurée à 6 lieues de là, sur la droite, tenant par une chaîne de postes, l'espace entre le Waal et la Meuse, depuis Druten, jusqu'à Appeltern (1). La gauche de l'armée s'étendait jusque vers la Niers, et les postes se liaient aux Autrichiens vers Emerick. Une partie de la cavalerie fut même détachée, pour tirer un cordon depuis Tollhuys, jusques vers Emerick; une partie de l'aile droite repassa aussi sur la rive droite du Waal.

Après la prise de Bois-le-Duc, qui donnait un appui à l'armée française, elle pouvait remonter la Meuse, afin de la passer plus haut, de forcer l'armée anglaise à se retirer derrière le Rhin et le Waal, et d'assiéger Grave, qui devait faire partie de la ligne générale des places sur la Meuse. Ce mouvement était d'ailleurs nécessaire, pour que la droite de l'armée du Nord, appuyât la gauche de celle de Sambre et Meuse.

Passage de la Meuse. Affaire de Druten. Prise de Venlo et Nimégue.

Pendant que la division de Souham avait bloqué Bois-le-Duc, celle de Bonneau avait fait l'investissement de Grave par la rive gauche de la

---

(1) Le Waal est le plus grand bras du Rhin, qui se sépare du fleuve près de Tollhuys. La Meuse joint le Waal au-dessus du fort Saint-André, après avoir coulé assez long-temps dans la même direction, ce qui produit la langue de terre nommée le Maas-Waal. La Meuse s'en sépare aussitôt, et le joint définitivement au-dessus de Gorcum, ce qui produit la grande et fertile île de Bommel, dont on voit que le fort Saint-André est la clef. Le Rhin continue à couler de Tollhuys jusqu'à Arnheim, là, il se divise encore en deux grands bras; celui à gauche prend le nom de Leck, il coule parallèlement au Waal, et tombe avec lui dans la Mer, près de Rotterdam. Le grand bras de droite, se nomme l'Yssel, et coule dans une direction totalement opposée (du midi au nord), il se jete dans le Zuiderzée, près de Zwoll.

Meuse. Lorsque la première de ces places eut été prise, on laissa la brigade Salm devant la seconde, et l'armée, qui pouvait facilement passer la Meuse à Venlo, contre l'extrême gauche de l'ennemi, où la division Moreau avait déjà un pont, résolut de la passer près du fort Saint-André, à la pointe de Maas-Waal.

En conséquence, les divisions des généraux Bonneau et Souham, passèrent la Meuse, les 18 et 19 octobre, auprès de Teffelen, plusieurs lieues au-dessus de Grave, sur un pont construit, moitié avec des pontons hollandais, moitié avec de petits batelets. Ce passage, rendu difficile par les mauvais chemins, dura plus de 24 heures, et les Anglais auraient bien pu l'empêcher; mais il s'effectua sans aucune opposition de leur part, parce que le gros de leur armée était blotti loin de là, sous le canon de Nimègue, et que la gauche faisait des patrouilles sur le Rhin. Il n'y avait au point menacé, que l'avant-garde aux ordres des généraux Hammerstein et Fox, qui occupait, comme nous l'avons dit, une ligne étendue et morcelée, la droite appuyée à Druten, sur le Waal, et la gauche à Appeltern, sur la Meuse. Les digues de ces deux fleuves étaient fortement retranchées; le terrain, compris entre ces digues, est plus bas que le lit des rivières; c'est une immense prairie, coupée de fossés larges, profonds et remplis d'eau. Le front des alliés était couvert par le canal d'Oude-Watering, bordé par un parapet qui domine toutes les prairies; de là à Druten, il y a encore une autre digue de la même élévation. Des retranchemens et des batteries gardés par plusieurs bataillons anglais, hanovriens et émigrés, auraient rendu cette position très-forte, si elle avait été à portée d'être soutenue. Le général Hammerstein avait fait les dispositions les plus habiles pour se défendre: comme le pays est rempli de fossés, on avait construit des ponts par-tout où cela était nécessaire, et on les avait indiqués par des jalons, afin d'assurer et de faciliter au besoin la retraite. Indépendamment de toutes ces précautions, on avait encore créé beaucoup d'obstacles, soit par les fossés de la plaine, soit en rendant les routes impraticables par de larges coupures.

L'attaque des Français se fit le 19, sur quatre colonnes, les deux plus fortes devaient se porter au centre dans la prairie, et les deux autres, d'environ 3,000 hommes chacune, attaquèrent l'une sur la digue du Waal, l'autre sur la digue de la Meuse. Il était impossible que de petits déta-

chemens morcelés pussent résister à une combinaison semblable, et à l'emploi d'une masse si fort supérieure.

Les deux colonnes qui marchèrent dans la prairie, avaient le canal d'Oude-Watering à traverser, et l'ennemi paraissait décidé à en défendre le passage avec acharnement; mais après quelques décharges d'artillerie, les soldats français s'impatientèrent, franchirent les fossés et traversèrent le canal, avec de l'eau jusqu'aux épaules, suivis par des chasseurs à cheval pour les protéger. L'ennemi atterré par cet acte de courage, ne songea plus qu'à se retirer, et à sauver son artillerie; on ne put y mettre obstacle avec le peu de troupes qui était passé. Les colonnes qui avaient suivi les digues, eurent de plus grands succès; sur celle du Waal, le 9.e régiment d'hussards, une division de gendarmerie, et un corps d'infanterie légère, avaient tourné, à gauche de Druten, un bataillon du 37.e régiment anglais; ce bataillon prit les hussards français pour ceux de Rohan qui le couvraient, et les laissa arriver jusques dans ses rangs : il fut forcé à mettre bas les armes. Du côté de la digue d'Appeltern, le 3.e d'hussards, soutenu de la brigade Jardon, repoussa la légion de Rohan, qui après avoir pris momentanément le village, fut enfin culbutée avec perte de 300 hommes, sacrifiés bien inutilement à l'esprit de parti, car cet engagement était superflu, les deux grandes attaques du centre devaient tout décider.

Après ce combat du gros de l'armée française, contre des avant-postes, le duc d'Yorck fit cantonner ses troupes entre le Leck et le Waal, son quartier-général à Arnheim. Le général Walmoden resta au camp retranché sous Nimègue, avec 20 bataillons hanovriens et anglais.

La divison de Souham se porta devant ce camp le 28 octobre, celle de Bonneau investit Grave par la rive droite de la Meuse.

Les Français étaient entrés dans Venlo le 27. La prise de cette place tint un peu du merveilleux, comme tout ce qui se faisait alors. Il était difficile de ne pas tout oser avec des ennemis qui laissaient tout faire. Le général Laurent avait attaqué Venlo, avec 5 ou 6,000 hommes, au plus, et commença par se porter à cent toises du chemin couvert. Il fit aux assiégés une surprise de tranchée et les déconcerta entièrement; *la mousqueterie ne tarda pas à inquiéter le feu de l'artillerie de la place.* Enfin, on établit des batteries de campagne. La garnison voulut faire une

sortie, et fut repoussée. Intimidée alors, par la hardiesse des Français, et la proximité de leurs travaux, elle capitula. On trouva cette place dans le meilleur état, avec 150 pièces de canon; la garnison, forte de 1800 hommes, rentra en Hollande, sur parole. Ce fut un pendant aux siéges et à toutes les opérations de cette invasion.

D'un autre côté, le général Clairfayt et le prince d'Orange s'étaient rendus à Arnheim, afin d'y concerter les opérations et l'emploi d'un corps autrichien de 20,000 hommes, qui se trouvait vers Wesel, aux ordres du général Werneck, et qui devait faire partie de l'armée anglaise. Ce fameux conseil de guerre décida que l'on ne pouvait rien entreprendre d'offensif depuis Nimègue, pour se reporter sur la Meuse. On résolut seulement que Werneck serait renforcé par les Hanovriens, et qu'il ferait, depuis Wesel, quelques démonstrations en faveur de Nimègue; plan digne de tout ce qu'on avait fait jusqu'à ce jour. L'histoire recueillera comme un phénomène, que l'on ait pu prendre le parti de pousser une division de 20,000 hommes, au delà d'un grand fleuve, au milieu de deux armées ennemies victorieuses et fortes de 130,000 combattans, tandis que 150,000 hommes de toutes les nations, resteraient derrière le fleuve sans rien faire, et hors d'état de sauver le corps destiné à cette triste entreprise. Le sort ne permit pas l'exécution de ce bizarre projet, et sauva ainsi les troupes qui indubitablement y eussent été sacrifiées.

Nimègue n'était investi que partiellement. L'armée anglaise, forte d'environ 40,000 hommes, cantonnait sur le Leck, et sur la rive droite du Waal. Au moyen d'un pont de bateaux et d'un pont volant, elle avait la facilité de rafraîchir et de renouveler la garnison de la place. Pour compléter l'investissement, il aurait fallu faire passer le Waal à 30,000 hommes au moins; mais, outre la difficulté d'exécuter une pareille opération en présence d'une armée, on risquait de compromettre ce corps, car s'il avait éprouvé quelque échec, sa perte eût été inévitable. Convaincus de l'impossibilité d'un siége en règle, les Français avoient résolu d'attaquer de vive force les lignes dont la ville était entourée; leur bonheur ou la terreur qu'ils inspiraient, dispensèrent de cette dangereuse entreprise. Déjà, depuis le 3 novembre, le général Walmoden, jugeant inutile de compromettre autant de troupes à la fois, dans Nimègue, avait retiré la moitié de sa division sur la rive droite, et laissé le com-

mandement du reste au général anglais de Burgh. Cependant, le duc d'Yorck et le Stadthouder vinrent le même jour visiter la forteresse, et ordonnèrent une sortie pour le lendemain, 4 novembre. Cette entreprise, comparée au peu d'intérêt que l'on mit ensuite à la conservation de la place, fut une boucherie inutile (1). Exécutée par 9 bataillons, elle eut le résultat de toutes les sorties, qui commencent par repousser les postes, et qui, donnant ensuite sur des forces supérieures, sont forcées à rentrer avec perte. Le duc retourna à son quartier général d'Arnheim, plus incertain que jamais, s'il exposerait ses troupes, pour conserver la place.

Les Français avaient établi à chaque extrémité de l'arc formé par les troupes distribuées autour de Nimègue, une forte batterie destinée à tirer sur les ponts qui servoient de communication entre la place et l'armée anglaise. Les artilleurs français ne tardèrent pas à couler plusieurs pontons. Le général Burgh qui avait sans doute l'ordre de ne point compromettre ses troupes, fut tellement surpris de cet événement, cependant très-naturel, qu'après avoir réparé à la hâte ces dommages, il évacua la ville, en y laissant le général Haack, avec 3,000 Hollandais. Ce général reçut aussi du Stadthouder l'ordre de se retirer, et prit les mesures nécessaires pour faire enclouer ses canons, et retirer les troupes des ouvrages avancés : mais il commit la faute de repasser la rivière un des premiers ; la confusion se mit alors dans ceux qui furent chargés de l'exécution, on retira trop tôt le pont et on le brûla. Il restait encore 11 à 1200 hommes trop faibles pour résister, et les pièces étant enclouées, une partie de ces troupes s'embarqua sur le bac du pont volant ; un boulet, ou le poids de tant d'hommes ayant rompu le cable, ils ne purent gagner la rive droite du Waal, et furent jetés sur un banc de sable. Le colonel qui était dans la place, fit une capitulation avec le général Souham, et on alla en bateaux chercher un bataillon dans l'île, pour le ramener prisonnier.

Tandis que ces événemens inexplicables se passaient à Nimègue, la

(1) A quoi pouvait aboutir d'exposer ces neuf bataillons? ils n'auraient pas rejeté les Français jusqu'à Dunkerque. Etait-ce pour dégager Nimègue? Pourquoi alors évacuer huit jours après cette place, qui n'était pas assiégée, pas même investie? C'était une tête de pont importante que l'on pouvait tenir plusieurs mois.

division de Werneck, pour faire la diversion projetée, avait passé son avant-garde à Burich, qu'elle retranchait; cependant on ne jetait pas de pont sur le Rhin, faute de savoir si les frais en seraient payés par l'Autriche ou par l'Angleterre. On apprit le 9, la reddition de Nimègue, dont le sort était aisé à prévoir depuis long-temps; mais à peine cette nouvelle était-elle parvenue, que la division Moreau, alors commandée par Vandamme, parut devant les ouvrages incomplets de Burich, culbuta les postes Autrichiens, et força cette avant-garde à repasser le Rhin sur un pont volant; ce qu'elle ne fit pas sans peine, ni sans perte. Cet événement acheva de balayer la rive gauche du Rhin et du Waal, qui, depuis la prise de Nimègue offrait toute la sécurité possible pour donner un moment de repos aux armées françaises.

Jusqu'alors, les conquêtes miraculeuses qu'elles avaient faites n'avaient enrichi que les administrations et quelques pillards. Sept mois de bivouacs continuels avaient totalement usé les vêtemens des troupes; elles étaient couvertes de haillons, de vermine et de gale. On manquait de moyens pour procurer aux soldats les effets d'habillement et d'équipement dont ils avaient besoin. Les fatigues inévitables d'une campagne aussi active, pendant laquelle on avait continuellement marché ou combattu; le peu d'exactitude dans la fourniture des vivres, le froid qui commençait à être très-vif, l'impossibilité de passer le Waal grossi par les pluies qui rendaient en même temps les chemins impraticables; toutes ces raisons qui militaient si fortement pour donner quelque repos aux troupes, les pourvoir dans des cantonnemens des objets de première nécessité, et préparer les moyens de traverser le Waal, ne firent aucune impression sur l'esprit des représentans, ils voulurent absolument tenter l'entreprise, et il fallut obéir. Cet entêtement inconcevable, ne servit qu'à faire sacrifier inutilement de braves gens, et à convaincre trop tard de l'impossibilité de cette entreprise, exécutée sans aucun moyen de succès. L'armée prit alors des cantonnemens, et obtint, par la force des événemens, quelques jours de repos qui auraient dû être prolongés; mais un froid rigoureux ayant gélé les rivières, la glace devint assez forte pour servir de pont, et l'occasion parut trop belle pour la laisser échapper.

Passage du Waal. Invasion de la Hollande.

Sur ces entrefaites le duc d'Yorck, croyant sans doute sa mission finie, partit, le 2 décembre pour l'Angleterre, et laissa au général Walmoden le commandement et la tâche la plus pénible. Les troupes anglaises restèrent aux ordres du général Harcourt, dans une sorte d'indépendance, et le général Alvinzy, qui commandait le corps autrichien entre Arnheim et Wesel, ne voulait faire que ce qui était dans les bornes de son plan et dans les convenances de l'armée impériale; en ajoutant à cet état de choses, le système des longues chaines de positions, on peut penser quels succès une telle armée pouvait obtenir.

La fortune, quoique capricieuse, n'aime pas souvent les gens qui la dédaignent, et qui ne savent pas profiter de ses faveurs; elle se rangea toujours dans cette campagne sous les drapeaux français. Au moment où tout le monde pensait que les opérations étaient achevées, et que la Hollande, naturellement si difficile à envahir, était à l'abri de tout danger, par la crue des grands fleuves qui l'arrosent, par les eaux dont elle était couverte, et par la ligne de ses forteresses, un gelée très-forte survint et dura tellement, que les fleuves, les lacs, les canaux et les rades furent pris, au point d'y faire opérer des armées avec leur artillerie.

Les divisions Bonneau et Lemaire investirent Breda, depuis le 21 décembre. Pichegru reprit à cette époque le commandement de l'armée.

Le Waal et la Meuse charrièrent des glaces depuis le milieu de décembre, et furent entièrement gelés le 23. Le froid continuant à être très-vif, on résolut de s'emparer de l'île de Bommel, qui était assez faiblement gardée par une chaîne de postes hollandais. Le 28 décembre, la brigade du général Daëndels et celle du général Osten, eurent ordre de passer la Meuse sur la glace, pour entrer dans cette île; le thermomètre descendait à 17 degrés au-dessous de la glace. L'attaque se fit principalement vers Crevecœur, Empel et le fort Saint-André: elle eut le résultat qu'on doit attendre de tout effort contre de petits corps morcelés dans des postes défensifs. Des détachemens français surprirent les grands-gardes; deux colonnes dont l'approche avait été cachée par les digues, passèrent alors promptement. Le centre des Hollandais prit la fuite, et fut vivement

poursuivi sur la direction de Bommel. Les bataillons d'Orange, Frise, Hohenlohe et Debons furent presque tous pris, ceux qui se trouvaient à la droite vers Heusden, se retirèrent sur Gorcum, sans combattre, et ceux qui étaient vers le fort Saint-André, se retirèrent de même vers Thiel.

Le découragement suit ordinairement les échauffourées de cette nature. Les gardes suisses et autres corps hollandais qui se trouvaient derrière le Waal, furent entraînés par les autres, et les Français passèrent ce fleuve presque sans résistance. Une partie des fuyards se sauva jusqu'aux portes d'Utrecht. Le général Constant, qui voulait d'abord prendre poste à Thiel, et attendre des renforts, fut entraîné sur Gorcum, où il joignit le gros d'armée du prince d'Orange.

Les Français prirent 60 pièces de canon en batterie, qui ne tirèrent pas; ils firent 1600 prisonniers, et s'emparèrent d'un parc de réserve à Wardembourg, sur la rive droite du Waal. Si cette attaque s'étoit effectuée avec un peu plus de forces, ou seulement qu'on l'eût suivie vivement, tous les cantonnemens de l'aile droite alliée, qui se trouvaient entre le Waal et le Leck (Rhin), eussent été perdus ; car ce dernier fleuve chariait encore et n'était point pris, leur retraite eût donc été impossible.

Après cette expédition, les troupes françaises revinrent à Bommel, et gardèrent la ligne du Waal. Le même jour, la division Bonneau attaqua la droite de la ligne hollandaise, sur la Meerk. La brigade du général Butzlar fut forcée à se jeter dans Willemstadt. Alors, celle du général de Haack, qui était inutilement en l'air, vers Terheyde, fut coupée, et fit en rase campagne une capitulation, par laquelle elle déposa les armes, et s'engagea à ne plus servir.

Une autre colonne française attaqua la ligne de Langstradt, et s'empara des postes de Capelle et de Waswick. Enfin, le lendemain 29 décembre, la place de Grave bloquée depuis deux mois et demi, et bombardée pendant trois semaines, se rendit par famine. Le commandant était un vieux brigadier suisse, nommé Debons ; son nom mérite d'être cité dans une campagne où tous ses camarades rendaient des places sans savoir pourquoi, et dans une armée qui faisait une retraite pour chaque combat d'avant-postes. La division Salm, disponible par cette capitulation, marcha à Bommel.

Le froid continuant à être très-vif, les cantonnemens des alliés furent

retirés derrière le Leck. Les rives du Waal furent seulement observées par des chaînes de postes; des détachemens intermédiaires restèrent sur la Linge, pour servir à recevoir les corps qui seraient forcés. Cinq districts de rassemblement furent formés depuis le canal de Panerden, vers Arnheim, jusqu'à Wianen et Honswich à la droite. Cette disposition, qui paraît fort régulière en apparence, et qui pouvait être bonne pour le passage d'un fleuve difficile, n'était qu'une toile d'araignée, incapable de résister à une attaque sérieuse, facilitée par les glaces.

Pour tenter cette attaque, l'armée française n'attendait plus que de voir le Waal suffisamment gelé vers Nimègue, où son cours, beaucoup plus rapide, l'avait empêché de prendre aussitôt que vers Bommel. Cependant Pichegru ne pouvait pas passer ce fleuve par son aile gauche, sans se placer entre la mer et l'armée ennemie, et sans courir les chances d'une destruction complète.

Enfin, l'époque si desirée arriva : le 8 janvier, la division Salm ayant passé vers Bommel, poussa des partis vers Metteren et Geldermalen. La brigade de Winther de la division Macdonald, passa vers Thiel, et poussa aussi des reconnaissances sur la Linge. Le 10 janvier, la droite des Français passa le Waal sur plusieurs colonnes au-dessus de Nimègue. La brigade Reynier passa à Oye; la brigade Jardon à Kokerdum; la division Moreau à Millingen.

La brigade autrichienne de Sporck, disséminée en postes d'avertissement, fut repoussée sur Arnheim. La gauche des Français repoussa aussi les postes anglais; la brigade de Winther marcha de Thiel vers Elst, pour se joindre à celle de Reynier.

Une circonstance extraordinaire favorisa beaucoup la réussite de cette opération; le prince d'Orange, les généraux Walmoden et Alvinzy s'étaient réunis en conseil de guerre le 7 janvier; et regrettant d'avoir abandonné la ligne de la Linge, ils avaient résolu de la reprendre. Le général Abercrombie devait y marcher le 8 avec un gros corps anglais et une division hesso-hanovrienne. Déjà plusieurs bataillons de ces derniers étaient revenus de Wieck sur Buren; mais le corps d'Abercrombie ne parut pas, et l'on en ignore encore la cause. Il faudrait avoir vu la confusion et la négligence qui régnaient dans cette armée, pour pouvoir s'en faire une idée.

Le général Abercrombie devait réparer ce contre-temps le 10; et déjà

les généraux Dundas et Wurmb avaient marché sur Buren et poussé des partis sur Cappelle et Kek-Avezat. Abercrombie, lui-même, était en marche avec une forte colonne, lorsqu'il rencontra la gauche de la division Macdonald vers Linden. Le général anglais, qui comptait trouver sur ce point les postes hanovriens, se retira sur Rhénen avec quelque perte, et y repassa le Leck.

Les généraux Dundas et Wurmb, qui se trouvaient encore le 10 au soir à Buren, reçurent l'ordre de repasser aussi pendant la nuit. Il est inconcevable qu'ils n'aient pas été enlevés. L'armée française se borna à occuper toute la ligne de la Linge.

Ainsi, tandis que les brigades d'avant-garde autrichiennes, hanovriennes et hessoises étaient exposées sur le canal de Panerden devant toute la droite de Pichegru, le général Abercrombie était engagé dans un faux mouvement contre la gauche; les corps de Dundas et Wurmb, compromis, repassaient le Rhin à minuit vers Benskom, et les deux tiers des forces alliées étaient tranquilles dans leurs cantonnemens derrière le Leck, vers Arnheim.

Pendant ces opérations, les divisions Bonneau et Lemaire, formant l'extrême gauche, avoient mis à profit la gelée et la terreur des ennemis; elles avoient enlevé les forts de Lovenstein et de Vorcum, au second confluent de la Meuse et du Waal; de manière que Heusden fut investi et capitula le 14.

Pour parer à tous ces événemens, il aurait fallu une bataille décisive, et beaucoup d'ensemble et de vigueur dans les opérations. Les alliés n'avaient pas l'un, et peu d'envie de l'autre. L'espoir d'un dégel dont on était menacé les engagea à rester dans cette position jusqu'au 14; mais les Français ayant fait mine de passer le Leck vers Arnheim, au-dessus de la séparation de ce bras du Rhin, ils auraient ainsi tourné la position; le général Walmoden se décida alors à faire exécuter le grand changement de front en arrière, qui livrait la Hollande aux Français, et qui établissait son armée sur l'Yssel, depuis Arnheim jusques vers Zutphen.

Les opérations de cette armée ne méritèrent plus dès-lors le titre de militaires; elle se retira derrière l'Ems dans un état affreux; les Hanovriens et les Hessois étaient découragés par cent combats partiels, dont ils avaient toujours payé les frais, et où ils étaient engagés par postes

contre de fortes colonnes. Les Anglais, fatigués de privations et de marches pénibles par des temps affreux, sentaient tout le mauvais emploi qu'on avait fait d'eux, depuis la malheureuse aventure de Turcoing. Le désordre avait toujours un peu régné dans le service de cette armée, il fut porté au comble par le découragement et le mécontentement. Nous allons indiquer succinctement les succès rapides et peu disputés de l'armée victorieuse.

Le 14 janvier, l'armée du Nord prit position derrière le Leck et le Rhin. Le général Bonneau s'approcha de Gertruidenberg, et s'empara de vive force de quelques forts dépendans de cette place. La droite de l'armée anglaise se retira le 15 de la province d'Utrecht; elle évacua Vicht, Durstade et Rhenen; les Français les y suivirent, et le 16, ils entrèrent à Wageningen. Des députés de la province d'Utrecht vinrent ce jour-là chez le général Salm, proposer une capitulation pour cette province. Le prince d'Orange et ses fils allèrent s'embarquer à Scheveelingen, afin de passer en Angleterre.

Le 17, la brigade du général Salm occupa Utrecht; le général Vandamme entra à Arnheim. L'armée de Sambre et Meuse n'ayant plus d'ennemis à redouter, s'étendit sur sa gauche, et releva dans le pays de Clèves, les troupes de l'armée du Nord.

Le 18, la brigade du général de Winther entra à Amersfort, la division du général Macdonald prit position derrière les lignes du Grebbe, la droite à Rhenen, et la gauche au Zuiderzée. La division du général Moreau la remplaça sur le Rhin, et appuya sa gauche à Wageningen.

Le 19, des députés de la province de Hollande se présentèrent à Utrecht, afin de capituler pour toute cette province; Pichegru entra le même jour à Amsterdam.

Gertruidenberg capitula aussi le 19. La garnison fut prisonnière sur parole. La division du général Bonneau passa le Biesbosc sur la glace, et s'empara de Dordrecht. Le 21, les troupes de cette division étaient à Rotterdam et le 22 à La Haye. On s'empara aussi le même jour d'Helvoetsluys, où 600 prisonniers français furent délivrés, et 800 Anglais pris dans leurs dépôts.

Les Etats-Généraux expédièrent des ordres pour que tous les commandans des places fortes les rendissent aux Français. Les troupes hol-

landaises ne furent pas désarmées, mais prêtèrent serment de ne plus porter les armes contre la République française.

Le 21, la division du général Macdonald s'empara de Waerden; elle prit position, la gauche à cette place, et la droite à Amersfort. La division du général Moreau fut placée derrière les lignes de Grebbe, entre Rhenen et Amersfort. La division de gauche de l'armée de Sambre et Meuse occupa Arnheim.

On détacha des troupes dans la Nord-Hollande, et on y envoya particulièrement de la cavalerie et de l'artillerie légère pour s'emparer des vaisseaux de guerre hollandais, qui étaient pris dans les glaces du Texel : c'est la première fois qu'on ait entendu parler d'une flotte prise par de la cavalerie, mais tout était surprenant dans cette campagne.

La province de Zélande capitula dans le même temps; cependant on eut beaucoup de peine à y arriver, parceque les bras de mer qui séparaient ces isles, n'étaient pas entièrement gelés.

L'armée anglaise s'était retirée derrière l'Yssel, et ne paraissait pas déterminée à défendre cette position.

Les Français restèrent quelques jours derrière les lignes du Grebbe; quelques généraux étaient d'avis qu'on dût s'y arrêter pour ne pas trop diviser l'armée. Les Anglais ayant évacué Zwol et Campen, lorsque l'avant-garde de Pichegru fut à Hardewick, cette circonstance détermina les Français à marcher de suite sur l'Yssel. La division du général Macdonald dut venir prendre position entre Campen, Zwol et Dewenter; la division du général Moreau vint prendre position à Zutphen et Dewenter, et la division de gauche de l'armée de Sambre et Meuse eut ordre d'occuper Doësbourg, et de garder le canal de Drusus, outre celui de Pannerden où elle avait déjà des troupes.

Ces divisions arrivèrent dans leurs positions les 3, 4, 5 et 6 février : un bataillon de grenadiers et deux escadrons de chasseurs, de la brigade du général Reynier, qui furent envoyés en reconnaissance sur Goore, Rissen, Almelo, Ommen et Hardenberg, chassèrent les Anglais de Twente; ils avaient si peur, que lorsqu'ils apprirent qu'une patrouille française était venue à Hardenberg, ils évacuèrent en désordre Coëverden; le même bataillon de grenadiers s'empara de cette place le 11. Le dégel avait rendu presque impraticables les chemins; pour

arriver, les grenadiers firent près de deux lieues dans l'eau jusqu'à la ceinture.

La Frise et Groningue étaient les seules des sept provinces-unies dans lesquelles il n'y eût pas encore de Français. Les Anglais étaient dans une partie de celle de Groningue. Pour occuper ces deux provinces, on était obligé de diviser beaucoup l'armée, et on l'exposait à quelques revers, si des troupes fraîches l'avaient attaquée dans cet état.

Des raisons politiques exigeaient cependant qu'il y eût des troupes françaises; on se détermina à y envoyer la division du général Macdonald, et à faire venir encore une division de l'armée de Sambre et Meuse pour en avoir deux de cette armée sur la rive droite du Rhin; elles devaient s'avancer, ainsi que celles du général Moreau, sur l'extrême frontière, leur droite appuyée à Emerick, que les Autrichiens avaient évacué.

Le 19, les troupes françaises entrèrent à Groningue. Les Anglais pensant qu'il n'y était venu que des partis, conservèrent le projet de garder les forts qui couvrent cette province du côté de l'Allemagne; mais le 28, après que la brigade du général Reynier fut entièrement arrivée, ils furent attaqués et battus, entre autres vers l'Ecluse de Bester-Zil, où ils avaient commencé à construire une redoute et une batterie, et le lendemain ils évacuèrent les postes de Nieuw-Schanz et Oude-Schanz, dont on s'empara. On leur prit, tant dans l'affaire, qu'à la poursuite, le jour suivant, environ 300 prisonniers, 3 pièces de canon, et beaucoup de bagages, sans compter ce qu'ils ne purent détruire dans les forts.

On poussa jusqu'à l'Ems, le dégel qui commença alors empêcha d'aller plus loin.

Dans le même temps, la division du général Moreau chassa les ennemis du comté de Bentheim, et s'empara du château de ce nom, elle fit 800 prisonniers, et prit 20 pièces de canon.

Les deux divisions de l'armée de Sambre et Meuse, qui avaient passé le Rhin, et occupaient le comté de Zutphen et une partie de l'Over-Yssel, repassèrent ce fleuve. Elles suivirent les mouvemens que cette armée fit, en remontant le Rhin, pour se rassembler particulièrement vers Coblence, et remplacer, autour de Luxembourg, l'armée de la Moselle, qui se joignit à l'armée du Rhin, devant Mayence.

L'occupation du comté de Bentheim mit fin à cette expédition pénible, hardie, et aussi glorieuse pour les troupes françaises qu'elle le fut peu pour les chefs des armées alliées. Ainsi, après huit mois d'une campagne, jusqu'alors sans exemple par le genre de guerre que l'on y fit, les armées françaises, qui craignaient peu de temps auparavant pour leurs propres frontières, faisaient trembler l'Europe.

La Prusse, qui n'aurait jamais dû faire la guerre pour venir en Champagne, mais qui aurait dû la commencer le jour où les Républicains auraient passé les frontières de la Belgique, la finit au moment où l'invasion de toute la Hollande menaçait ses plus chers intérêts. En signant un traité de paix particulier à Bâle le 5 avril 1795, elle abandonna ses relations de famille avec la maison d'Orange, prépara la dissolution de l'empire germanique, et fut ainsi l'auteur de sa propre ruine. Cet événement, plus qu'aucun autre, fit changer de face à l'Europe. Il ne s'agissait plus de morceler la France, et de lui donner un gouvernement; les nations eurent à combattre pour leur propre existence.

Quelles qu'aient pu être les fautes primitives dans l'emploi des forces des deux partis, la postérité regardera toujours avec admiration les travaux de ces braves, arrachés à leurs familles quelques mois auparavant, affrontant les périls comme les saisons les plus rigoureuses, combattant dans les boues comme sur la glace. Les généraux de division Souham, Moreau, Reynier, Macdonald, Kleber, Bernadotte, Championnet et Lefebvre, seront toujours cités avec honneur dans les annales du siècle le plus extraordinaire, ainsi que les soldats qui ont combattu sous leurs ordres.

Du côté des alliés : Beaulieu, Clairfayt et Hammerstein, comme divisionnaires, firent souvent oublier, dans des combats particuliers, les fautes du système général de leurs chefs.

Mais il est temps de quitter ces réflexions, pour donner un apperçu des événemens secondaires qui se passaient sur le Rhin et en Italie, tandis que la France posait, sur les rives de la Meuse, les premiers fondemens de ses glorieuses destinées.

CHAPITRE XX.

Campagne sur le Rhin, la Sarre et la Moselle. Affaire de Kaiserslautern, de Speyerbach, etc.

Les opérations qui eurent lieu sur cette ligne, furent bien moins importantes que dans les campagnes précédentes; elles ne furent qu'un accessoire, et cependant elles offrirent les mêmes fautes du côté des coalisés.

La Prusse négociait avec l'Angleterre et avec l'empire germanique, pour l'entretien d'un corps qui devait protéger cet empire. Par suite d'un système aussi petit dans ses causes que dans ses résultats, elle ne complétait point son armée, et menaçait même d'en retirer la moitié, si on ne satisfaisait pas ses prétentions intéressées.

Ce fut justement à l'époque où le maréchal de Moellendorf reçut le plan de campagne du prince de Cobourg, et où il lui faisait sa réponse évasive, que le cabinet de Berlin faisait mine de ne vouloir laisser en campagne que le corps auxiliaire de 20 mille hommes, auquel il s'était engagé (1).

Déjà le général Koehler, avec une petite avant-garde, avait pris la route rétrograde de Coblence, lorsque ces tristes négociations furent terminées. Alors l'armée prussienne se décida à rester, et elle reçut bientôt de nombreux détachemens qui reportèrent ses corps au complet (10 mai). L'armée était composée de 16 régimens de ligne, 10 bataillons légers, un bataillon de gardes, un de chasseurs; en tout 60 bataillons et 85 escadrons, qui, avec les Saxons, pouvaient faire 50 à 55,000 hommes.

---

(1) Plusieurs relations de cette campagne ont assuré, que la moitié de l'armée prussienne était effectivement partie, mais cela est faux.

Quoiqu'on eût dû être en mesure, dès les premiers jours d'avril, pour opérer par Trèves, sur Luxembourg et Sedan, de concert avec la grande armée autrichienne, il eût été encore temps d'y marcher vivement dans le milieu de mai : on aurait dû attaquer alors l'armée de la Moselle, et Jourdan ne serait pas venu, un mois après, livrer à Fleurus une bataille qui décida du sort des Pays-Bas.

Au lieu de prendre ainsi une direction concentrique, pour former une masse centrale, on marcha sur une ligne divergente, et on le fit encore par détachemens morcelés, qui ne pouvaient rien faire que de s'exposer à être détruits.

Les armées alliées, après le déblocus de Landau, et l'évacuation du fort Vauban, avaient pris des cantonnemens d'hiver, et à l'exception de quelques excursions insignifiantes, tout avait été assez tranquille jusqu'au mois de mai.

Le 21 mai, les forces se trouvaient distribuées à-peu-près comme il suit :

1°. L'armée principale, Saxo-Prussienne, vers Alzey.

2°. Le corps de Kalkreuth à droite, vers Lichtemberg et Cussel, poussant des postes sur Saint-Wendel et Ottweiler.

3°. Celui de Kleist à Alzey.

4°. La division de Koehler à Wadern dans le Hundsruck.

5°. Le corps du prince de Hohenlohe, sur la gauche de Pfedersheim vers Worms.

6°. La division de Ruchel à Kircheimpoland.

7°. Le corps autrichien du prince de Hohenlohe-Kirchberg, fort de 15,000 hommes, campait sur la rive gauche du Rhin, vers Manheim.

8°. L'armée combinée des autrichiens, des cercles et des émigrés, aux ordres du duc de Saxe-Teschein, gardait la rive droite du Rhin, depuis Mayence à Bâle. Elle avait des garnisons à Mayence, Manheim, Philipsbourg et Kehl : le corps de Condé était au centre, vers Rastadt. Les forces actives en campagne étaient ainsi d'environ de 65,000 hommes ; outre cela, le cordon en comptait plus de 55,000, qui ne bougèrent pas de leurs postes pendant toute la campagne.

La droite de Kalkreuth se liait par Merzig, avec le corps autrichien du général Blanckenstein, qui, après le départ de Beaulieu pour la Sambre, resta sur la Moselle pour couvrir Trèves et Luxembourg.

Ainsi, on croyait l'Europe parfaitement à l'abri de toute attaque, parce

qu'une ligne de corps, sans consistance, comme sans mobilité, était étendue depuis Bouillon jusqu'à Bâle (1).

Les généraux Prussiens et Autrichiens résolurent pourtant de chasser les Français de quelques villages qu'ils tenaient dans le pays de Deux-Ponts et dans le Palatinat. Un beau projet fut combiné en même temps sur les positions de l'armée du Rhin vers Schifferstadt et Réhute, et sur celle de l'armée de la Moselle vers Kaiserslautern. Dix pages d'instructions sur les détails les plus minutieux, furent adressées aux différentes colonnes qui devaient concourir à cette expédition. On serait fort embarrassé de dire ce que les généraux voulurent tenter : ils se bornèrent à l'occupation de deux postes, tandis que leur position les mettait à même de faire mieux.

L'armée du Rhin occupait la ligne de Rehbach, depuis Neustadt jusqu'à Réhute; la droite aux ordres de Desaix appuyait au Rhin vers Schifferstadt; la gauche était à Modach, en avant de Neustadt vers les Vosges; un corps intermédiaire était dans la vallée de Weidenthal, pour maintenir les communications avec l'armée de la Moselle. Une division tenait Kaiserslautern. Une autre s'étendait jusques vers Tholey.

M. de Moellendorf ordonna un mouvement général pour le 23 mai, de concert avec le corps autrichien. S'il avait porté rapidement sa masse par les Vosges, il aurait isolé ces corps, répandus sur une aussi longue ligne, et il aurait pu tourner l'armée du Rhin sur la Réhute et la Speyerbach. Au lieu de donner ainsi un but important à son entreprise, il dirigea les corps des deux princes de Hohenlohe (2) entre les Vosges et

(1) Qu'aurait dit Frédéric, lorsqu'il marchait de Rosbach à Leuthen, s'il avait cru que 20 ans après lui, on oubliât ses leçons et ses principes, au point de suivre un système aussi extraordinaire? Si les généraux qui l'inventèrent étaient des grands capitaines, que devons-nous penser de César, d'Alexandre, de Gustave Adolphe, de Turenne, d'Eugène, de Frédéric qui avaient opéré dans un sens aussi inverse?... que devrions nous penser de Napoléon, qui a appliqué, d'une manière si brillante, les mêmes principes que ces grands hommes, et qui les a encore tous surpassés dans cette application ?

(2) Le corps autrichien était aux ordres du prince de Hohenlohe-Kirchberg. Une des divisions prussiennes, dont nous avons parlé, était commandée par le prince héréditaire de Hohenlohe-Ingelfingen, le même qui commandait à Jena; il faut

le Rhin. Celui des Autrichiens attaqua inutilement le général Desaix vers Schifferstadt ; le corps Prussien fit une parade contre Modach et Neustadt ; il ne s'engagea point, et s'amusa à canonner, pendant que les impériaux étaient vigoureusement repoussés.

Le maréchal de Moellendorf se dirigea lui-même avec le gros sur Kaiserslautern, tandis que la division de Ruchel cherchait à tourner les Français par leur droite, et que Kalkreuth, parti de Cussel, chercherait à gagner la route de Landstuhl. Un détachement aux ordres de Blucher, devait aussi marcher sur Weidenthal, pour intercepter la communication de Neustadt.

Le général Ambert, qui commandait à Kaiserslautern, eut le temps d'échapper à cette multiplicité d'attaques. La brigade du général Siscé parvint à se faire jour par Weidenthal, parce que Blucher n'avait pas assez de forces à lui opposer. L'arrière-garde du général Ambert, qui ne tint au Galgenberg, que le temps nécessaire pour protéger sa retraite, fut néanmoins entamée ; les Français se retirèrent sur Pirmasens d'un côté, et sur Neustadt de l'autre, ils perdirent près de 1500 hommes.

La supériorité des Prussiens devait faire attendre de plus grands résultats. On en eût obtenu de brillans, si au lieu de ne faire qu'une parade vers Neustadt, qui était le point important, on y eût porté 40,000 hommes, qui eussent marché vivement sur Boebingen et Weingarten ; la droite de l'armée du Rhin, engagée au-delà de Spire, n'aurait eu aucun moyen de salut. Les coalisés auraient pu ensuite se rabattre sur Kaiserslautern par Weidental et par Tripstadt, pour chercher à enlever la division Ambert, de concert avec Kalkreuth, qu'on aurait renforcé vers Cussel, jusqu'au nombre de 20,000 hommes.

Après le combat de Lautern, l'armée du Rhin ne pouvait plus tenir la Speyerbach, sa gauche étant menacée par la vallée de Weidenthal ; et même par celle d'Anveiller ; elle se retira sur Germesheim et Landau derrière la Queiche. Les Impériaux la suivirent le long du Rhin, et furent renforcés par un petit corps bavarois. Le 28, le général Hotze s'empara des villages retranchés de Schweigenheim et Lengenfeld, le

---

donc avoir soin de distinguer ces deux divisions, qui firent toute cette campagne ensemble dans le Palatinat.

gros de cette armée occupa le camp de la Speyerbach et Réhute. Le duc de Saxe-Teschen, encouragé par ce succès, fit venir à Manheim son quartier-général, qui était resté jusques-là à Heidelberg!....

Le prince de Hohenlohe avec la gauche de Prussiens, prit position sur les hauteurs, entre Vinningen et Edickofen, vers Landau; il communiquait avec l'armée par des postes établis à Schanzel, Joanniskreutz (1), Sazzersheim et Steineck. Moellendorf resta au revers des Vosges vers Kaiserslautern. Kalkreuth tenait les environs de Hombourg et Deux-Ponts, il marcha à la fin de juin sur Ottveiler; les Saxons occupèrent Deux-Ponts. L'armée de la Moselle se retira sur Blicastel et Hornbach dans ses positions de la campagne dernière.

Tout le mois de juin se passa ainsi dans la plus grande inaction; ce qui est difficile à expliquer de la part des alliés, car ils n'attendaient aucuns renforts, et devaient savoir, au contraire, que les Français étaient en mesure d'en recevoir; ils avaient tout à gagner en brusquant leurs opérations, et tout à craindre en restant inactifs. Il reçurent bientôt la punition de cette faute.

Au commencement de juillet, les armées du Rhin et de la Moselle étaient déjà en état de reprendre l'offensive : elles pouvaient le faire avec succès contre un ennemi qui se perchait dans des postes isolés, et qui attendait complaisamment qu'elles combinassent des attaques avec la majeure partie de leurs forces, pour le déloger *successivement* des positions fixes sur lesquelles il fondait l'espoir de se maintenir défensivement. Le 2 juillet; les armées de Rhin et Moselle débouchèrent sur trois colonnes par les revers des Vosges; les colonnes de droite inquiétèrent le prince de Hohenlohe, dans la vallée du Rhin; celle du centre

---

(1) Le Schanzel et le Saukopf sont deux hauteurs au versant oriental des Vosges, à 2 lieues de Landau, entre les vallées de Modenbach et de la Queiche. Le Johanniskreutz est à l'autre versant, à 3 lieues de Lautern, presque à la haute sommité des sources de la Speyerbach. Près de là, passe une route qui suit les crêtes et descend vers Neustadt.

(*Voyez la carte de Rheinwald.*)

marcha sur Tripstadt, celle de gauche sur Deux-Ponts et Lautern. Il n'y eut pas dans cette opération tout le concert desirable : les avant-postes furent forcés, mais les Prussiens eurent le temps de renforcer de 11 bataillons et de 9 escadrons le corps de Courbière qui tenait Tripstadt : on se maintint devant cette ville avec vigueur de part et d'autre. La division de Kleist qui occupait le poste de Saukopf et de Johanniskreutz, avait repoussé les détachemens de la colonne de droite qui l'attaquèrent, alors ce général fit le lendemain une démonstration sur le flanc droit des Français qui se retirèrent sur Pirmasens.

Tandis que cela se passait à la gauche des Français, leur droite, postée derrière la Queiche, marchant par son centre, chercha à forcer le point de communication entre le corps du prince de Hohenlohe et celui des Autrichiens. Les Français surprirent d'abord Hochstatd et Freischbach et firent quelques prisonniers; mais toute attaque sur le centre d'une position resserrée, est facilement déjouée. Le prince de Hohenlohe y fit marcher sa gauche, composée des brigades Blucher, Wolfradt et prince de Baden : les Autrichiens y portèrent aussi leur droite. On repoussa les Français de Freimersheim, Freischbach, Fischlingen et Edenheim,

De nouveaux renforts mirent bientôt les républicains à même de renouveller leur tentative. Ils résolurent de s'emparer des hauteurs dominantes des Vosges, et d'isoler les deux armées, qui opéraient ainsi contre tous les principes, sur deux lignes morcelées et séparées par un obstacle praticable sur quelques points seulement, mais qui devenait un obstacle insurmontable aussitôt que l'ennemi tenait ces points avec des forces suffisantes.

Les Français dirigèrent leurs plus grands efforts, contre les détachemens de communications qui s'étendaient depuis Tripstadt à Neustadt. Le général Voss gardait le Schanzel avec trois bataillons de grenadiers; il formait le premier poste, à la droite du prince de Hohenlohe; un second détachement tenait le Saukopf. Le Johanniskreutz, et le Sande étaient gardés par la brigade de gauche de l'armée de Moellendorf.

Le 12 juin, la gauche de l'armée du Rhin attaqua déjà le Kesselberg (montagne, faisant partie de la position de Schanzel), on bivouaqua en présence.

Le 13, au point du jour, une attaque plus générale eut lieu, et fut

combinée sur de bons principes, elle aurait dû seulement être un peu moins étendue. La division de l'extrême gauche de l'armée de la Moselle, partit de Deux-Ponts et se dirigea sur Mertensée. La division Taponier fit des démonstrations sur Tripstadt, contre l'avant-garde de l'armée de Moellendorf, qui était réunie vers Kaiserslautern, avec les corps de Kalkreuth et de Ruchel, qu'on avait retirés de Deux-Ponts et d'Ottweiler. Pendant ce temps, une 3.e division française se jeta sur les montagnes, par Hettersberg et Smallenberg, débordant ainsi la gauche de Moellendorf, et accablant les postes de communications de Johanniskreutz et de Sande. Dans le même instant, la droite de l'armée du Rhin, aux ordres de Desaix, faisait menacer le corps du prince de Hohenlohe, tandis que le gros de cette armée, aux ordres des généraux Saint-Cyr, Desgranges et Siscé, manœuvrant à gauche par Edesheim et les gorges des Vosges, s'établit sur le flanc droit du prince, emporta le Schanzel et le Saukopf, se lia avec les attaques de Taponier, et forma, par une direction intérieure, une grande partie de l'armée au centre isolé de la ligne ennemie.

Le général Pfau, qui commandait les postes de communications, fit une fort belle défense; mais il fut accablé. La brigade Voss, composée de trois bataillons de grenadiers avait déjà beaucoup souffert, lorsque le prince de Hohenlohe, craignant pour son flanc, envoya le général Schladen au soutien, avec deux bataillons. C'était un triste moyen de déjouer une attaque comme celle des Français. Ces deux bataillons, après avoir grimpé les montagnes pendant deux heures, arrivèrent exténués de fatigue, pour partager la défaite des grenadiers : ils furent forcés à se retirer dans le plus grand désordre. Le général Pfau, voulant les rallier, se fit tuer. Le major Borck, qui tenait toujours le Kesselberg, avec un bataillon et trois compagnies de chasseurs, y fut tourné par la vallée de Modebach; il parvint à se faire jour, la bayonnette au bout du fusil, en sacrifiant le tiers de sa troupe. Cette résolution mérite des éloges.

Le prince de Hohenlohe, craignant d'être attaqué le lendemain, et ne pouvant se soutenir dans la position qu'il avait, abandonna dans la nuit les hauteurs d'Edickofen. Moellendorf avait été tranquille spectateur de ces attaques avec 30,000 hommes réunis à Lautern; lorsqu'il fut informé de l'état de ses affaires au centre, ignorant peut-être ce

qui avait pu arriver au corps d'Hohenlohe, il prit le parti d'évacuer Tripstadt le lendemain.

Les Français, à qui cette opération fit beaucoup d'honneur, auraient pu en tirer un plus grand parti, par les avantages que la place de Landau, et la possession des sommités des Vosges formant le centre de l'ennemi, leur auraient procurés. A cet effet on aurait dû pousser, dans la même soirée, la division Desaix entre Landau et Edickofen; pendant que tout le reste de la droite et du centre de l'armée, aurait marché sur Neustadt, par les gorges dont on était maître, de manière à y arriver le 14 au point du jour. En même temps, les deux divisions de gauche pouvaient se réunir à Hochstetten et Tripstadt, pour couvrir ce mouvement et la vallée d'Anweiler. Il est probable que le corps d'Hohenlohe eût été écrasé par une masse de 40 à 45,000 hommes, et que ses débris eussent été fort heureux de pouvoir regagner le pont de Manheim. Alors Moellendorf, resté seul dans le pays de Deux-Ponts au milieu des divisions françaises, n'aurait pas pu s'en tirer à bon marché.

Telle fut, dans une position semblable, la manœuvre de l'empereur Napoléon, qui, en s'emparant des sommités centrales des Alpes, isola Beaulieu des Sardes, et gagna la belle bataille de Montenotte (avril 1796). L'Empereur obtint de plus brillans succès encore de son opération sur Roveredo et par les gorges de la Brenta, qui offrit l'application du même principe sur les deux divisions de Wurmser, isolées par des chaînes de montagnes. Au lieu de chercher ainsi les plus grands résultats possibles, le général Michaud se borna à faire suivre le prince de Hohenlohe, sur les deux routes de Spire et de Neustadt, par la tête des divisions Desaix et Saint-Cyr.

La gauche des alliés se retira sur Turckheim et Ogersheim, et ensuite sur Lambsheim et Worms : le général Moellendorf à Kircheim-poland, Kalkreuth sur Meissnheim. Cette affaire coûta 2000 hommes aux Prussiens.

Tout resta tranquille dans ces positions pendant le mois de juillet.

Le 7 août, l'armée de la Moselle, aux ordres du général Moreaux (1), ayant été renforcée, attaqua et emporta les positions de Pellingen et de Kons, en avant de Trèves, qui n'étaient couvertes que par six bataillons. La division Ambert s'empara du pont de Wasserbilick.

Le 9 août, les Français entrèrent dans Trèves.

Ce mouvement décida les Prussiens à se rapprocher un peu par leur droite : ils vinrent sur Kreutznach, et portèrent une division par Wittlich et Trarbach, pour concourir à couvrir Coblence, de concert avec le corps autrichien de Blankenstein qui s'était retiré sur Kaiserseck.

Dans le même temps, les Autrichiens occupant la position de la Meuse, détachèrent le général Nauendorf avec un petit corps, pour renforcer ce point important ; il prit position sur l'Eiffel vers Hildesheim.

Les choses en restèrent là jusqu'au 18 septembre.

A cette époque, les Prussiens voyant que l'armée de la Moselle avait dégarni le point de Lautern pour porter une partie de ses forces sur Trèves, résolurent de repousser les Français de cette première ville, afin d'y ruiner les boulangeries et les établissemens qu'ils y avaient faits (2).

Un corps de 10,000 Autrichiens, sous les ordres du général Wartensleben, passa le Rhin pour venir remplacer le prince de Hohenlohe à Obersulzheim, entre Grunstadt et Worms, afin d'observer la vallée du Rhin et de couvrir le flanc de l'expédition. Le prince vint camper le 17 septembre à Goellheim ; la brigade Voss occupa les passages du Schorlenberg, tandis que d'un autre côté, le général Blucher attaqua les postes au pied des Vosges vers Leystadt et Wattenheim.

Le 18, les Français attaquèrent le Schorlenberg avec 6 bataillons, mais après quelques momens de succès, ils furent contraints à se retirer.

Enfin, le 20, le prince de Hohenlohe rassembla ses forces, et marcha sur Kaiserslautern. Le général autrichien Karaczay attaqua la droite des

(1) Il ne faut pas confondre ce général Moreaux, avec celui qui commandait une division de l'armée du Nord.

(2) Tel fut au moins le singulier motif que la relation officielle des Prussiens donna elle-même à ce mouvement.

Français à Hochspeyer et Frischbach, et les repoussa sur Tripstadt. Le prince de Hohenlohe fit attaquer les hauteurs de Kaiserslautern; la brigade Blucher, soutenue par celle de Borch, tourna la gauche, tandis que le prince se porta lui-même sur les derrières avec 20 escadrons. Quelques bataillons français furent ainsi forcés à se retirer dans une position fâcheuse, et une partie fut prise. Il paraît que les généraux républicains n'avaient pas cru à cette attaque, et qu'ils n'étaient pas en mesure; ils se retirèrent sur Tripstadt, après avoir perdu, dans ces différentes affaires, plus de 2 mille hommes.

Les Français prirent bientôt leur revanche, et chassèrent les Prussiens de Lautern le 17 octobre.

Cependant ces combats, achetés du sang de tant de braves, ne décidaient rien dans la balance des grandes opérations. L'armée prussienne aurait mieux fait de marcher en masse dès le 1er. septembre par Cussel sur Merzig, afin de tourner cette partie de l'armée de la Moselle qui était à Trèves, de la rejeter sur Coblentz, et de se lier ensuite à la grande armée autrichienne, par Bastogne et les sources de l'Ourte. Les alliés auraient ainsi pu rassembler 100,000 hommes, pour tenir la position centrale et attaquer Jourdan. Quoiqu'il fût déjà bien tard, pour espérer de grands succès, après toutes les fautes que l'on avait commises, une grande victoire sur la Meuse aurait au moins sauvé la Hollande, une partie de la Belgique, Trèves et Luxembourg.

Il est vrai que, dans cet intervalle, l'armée du Rhin serait peut-être venue devant Mayence; mais le duc de Saxe-Teschen avec une partie de son cordon de 50,000 hommes, et les deux princes de Hohenlohe avec 25,000, eussent bien pu la tenir en respect par un bon camp retranché; d'ailleurs, il ne fallait pas plus de huit à dix jours pour frapper un coup qui eût tout sauvé, et dont la chance la plus fâcheuse eût été de repasser le Rhin, comme on devait, dans tous les cas, s'attendre à le faire.

Vingt mille Français restèrent à Trèves pendant deux mois, au milieu de 65,000 Austro-Prussiens, qui se trouvaient d'un côté dans le Hundsruck, et de 70,000 Autrichiens qui étaient sur l'Ourte et à Luxembourg. L'existence de ce corps est un événement mémorable dans les annales de l'art; elle est le trait le plus caractéristique du génie des généraux alliés, et du système de guerre qu'ils avaient adopté à cette époque.

La reprise de Lautern, par le général Meunier, fut une espèce d'adieu

de l'armée prussienne. Le passage de la Roer et l'arrivée de l'armée de Sambre et Meuse forcèrent les généraux Melas et Nauendorf à se réunir pour se retirer de Kaiserseck et d'Hildesheim sur Andernach, d'où ils suivirent bientôt leur armée sur la rive droite du Rhin.

Les Prussiens ne pouvaient plus rester seuls sur la rive gauche; Jourdan s'étant étendu par sa droite jusques sur Creutznach, et le général Michaud ayant porté l'armée du Rhin devant Manheim, Moellendorf n'avait rien de mieux à faire qu'à se replier sur Mayence, pour éviter d'être entouré par d'aussi grandes forces.

L'invasion de la Hollande engagea les Prussiens à se porter sur le Bas-Rhin, pour tirer un cordon vers Wesel, et couvrir leurs provinces de Westphalie, et peu rassurés sur le sort de ces provinces, ils prirent le parti de les couvrir plus sûrement encore par la paix de Bâle, dont nous avons déjà parlé au chapitre précédent.

Les armées françaises du Rhin et de la Moselle, alors réunies, attaquèrent la tête de pont du Rhin, devant Manheim, et préparèrent l'investissement de Mayence, qu'elles exécutèrent sur la rive gauche, pendant l'hiver affreux qui rendit cette opération aussi pénible qu'inutile.

Rhinfels était occupé depuis le 2 novembre : l'officier hessois qui commandait cet excellent fort, l'évacua dans une belle nuit, contre tous les ordres qu'il en avait reçus, et les Français en prirent possession fort paisiblement. Le commandant fut traduit à un conseil de guerre; mais cela ne rendit pas le fort, qui offrait beaucoup d'avantages aux Autrichiens, pour un point de passage sur le Rhin.

Enfin, le général Hatry bloqua Luxembourg avec deux divisions de l'armée de Sambre et Meuse, et à l'exception de cette place et de Mayence, il ne restait plus rien aux alliés sur la rive gauche du Rhin. Les Français au contraire tenaient les provinces hollandaises sur la rive droite de ce fleuve, depuis Emerick, jusques vers Embden.

CHAPITRE XXI.

Opérations en Italie et aux Pyrénées.

Il n'entre pas plus dans mon plan d'écrire ce qui se passa sur ces deux lignes, en 1794, que je ne l'ai fait pour les campagnes précédentes. C'étaient deux accessoires, importans à la vérité, mais qui pour cela ne cessaient pas d'être des accessoires. L'auteur d'un ouvrage qui a décrit les événemens de cette année de la manière la plus extraordinaire, a prétendu que les opérations de l'armée d'Italie, en 1794, avaient été plus décisives encore que celles de Flandre. Je laisse au lecteur éclairé à juger ce raisonnement.

L'armée Sarde n'était pas de 40 mille hommes, et elle avait à fournir beaucoup de garnisons. Les Autrichiens lui donnèrent un corps auxiliaire dont la force n'excédait pas 25 mille combattans.

De part et d'autre on avait aussi voulu agrandir l'échelle des combinaisons sur cette ligne. Les Sardes tenaient, par une longue chaîne de postes, toute la frontière depuis le Saint-Bernard et la limite neutre de la Suisse, jusqu'au Pô ; depuis ce fleuve jusqu'à la mer, les postes étaient continués et occupés par l'armée combinée Austro-Sarde. Eugène et Catinat crurent mieux faire en restant concentrés sur le seul point le plus important de cette ligne ; l'expérience et les principes ont prouvé qu'ils avaient raison.

Les Français avaient une armée des Alpes qui tenait depuis les frontières du Valais jusqu'au mont Genièvre ; l'armée d'Italie tenait depuis ce point jusqu'au golfe de Gênes.

Toute cette campagne n'offrit qu'une série d'affaires isolées, qui ne pouvaient réussir que par le singulier système du jour. On a prétendu que les Français voulurent occuper Oneille pour couper les communications du roi de Sardaigne avec les Anglais ; comme si à cette époque

les alliés eussent manqué de ports sur la Méditerranée ou sur l'Adriatique. Ce prétexte démontre assez quels étaient les motifs étonnans que l'on donnait aux plans d'opérations. Dans le fait, on porta sur Oneille des forces qui eussent pu déboucher plus avantageusement par le centre, pour chercher à rejeter les corps autrichiens sur la mer.

Voici, au reste, le récit de ce mouvement, auquel on a attribué beaucoup trop d'importance.

Après avoir adressé aux Génois une proclamation tendant à les rassurer sur le passage que l'on devait effectuer à travers leur territoire, le général Dumerbion fit emporter, le 6 avril, le camp de Fougasse, entre la Boulene et Molineto, par le général Bizannet. Le lendemain, 7 avril, le général Macquart força tous les postes aux environs de Breglio. Le 9, le général Colli repoussa cette colonne à Calla-Ardente et Tunara.

Tandis que les alliés étaient ainsi contenus du côté de Saorgio, le reste de l'armée d'Italie marchait le 8 avril sur Oneille. Les Piémontais avaient occupé et fortifié les hauteurs de Sainte-Agathe, en avant de cette ville; mais les troupes françaises traînèrent des canons sur les montagnes, gravirent les hauteurs de Sainte-Agathe, et enlevèrent ce poste avec tant de rapidité, que les troupes sardes évacuèrent Oneille, et se retirèrent en désordre dans les gorges des Appenins. La prise d'Oneille augmenta l'espèce de stupeur qui s'était emparée de la cour de Turin; elle alla, dit-on, jusqu'au projet de sortir du Piémont.

Cependant la prise de cette petite ville maritime n'aurait eu aucune importance, si elle n'eût été suivie de succès plus importans. Le général Massena, après s'être rendu maître de Loano, s'était porté le 16 avril à Ponte di Nava, sur le Tanaro. Ce point important était défendu par la brigade autrichienne du général Argenteau, qui fut attaquée avec vivacité, et culbutée sur Ormea, où les Français entrèrent le 17. Argenteau se retira sur Ceva : le petit fort d'Ormea capitula à la première sommation, et la garnison, composée de 400 Autrichiens, fut prisonnière de guerre. En se décidant à attaquer Oneille, on avait arrêté de mettre en mouvement, dans le même instant, toute la ligne des troupes qui bordaient les Alpes depuis le Faussigni jusqu'au comté de Nice (1). En

(1) La ligne était longue, les combinaisons étaient par conséquent sur une grande échelle; singulière manière de juger le mérite des opérations de guerre!

conséquence, la gauche de cette ligne, aux ordres du général Bagdelonne, après avoir bivouaqué deux jours, sur les plus hautes montagnes, attaqua le 24 avril, par leur droite et par leur gauche, les trois fortes redoutes du mont Valaisan, au-dessus de Sext. Après avoir marché dix lieues dans la neige, sur la crête des montagnes, les Français emportèrent ces retranchemens; l'artillerie qu'on y prit fut dirigée sur la redoute de la chapelle du petit Saint-Bernard, que l'ennemi évacua bientôt. Il en arriva de même, trois jours après (27 avril) au poste important de la Thuile, au-dessus du mont Valaisan, et aux redoutes du lac Ardent, de Sext et de la Briga. Les Piémontais prirent la fuite de toutes parts, et se retirèrent précipitamment sur la ville d'Aoste, au bord de la Doria.

L'armée d'Italie poursuivait en attendant ses premiers succès; une colonne de 10,000 hommes, après s'être emparée de Lantosca et de Belvedere sur la Vesubia, menaçait le camp de Rans et les postes voisins. D'un autre côté les Français s'étendaient dans les états du roi de Sardaigne, sur la frontière de Gènes. Le 29 avril, les forts de Saorgio, Rocabilière et Saint-Martin furent pris; les ennemis avaient été, ainsi, forcés d'abandonner leur camp de Rans, et celui de la Fourca, entre les monts Fougasse et de Laution. Le général Serrurier s'était alors porté en avant, dans la vallée de Borcon, aux sources de la Salaize et de la Rouine. Partout les Piémontais avaient été complètement battus; on leur avait pris plus de soixante pièces de canon, une grande quantité de munitions, et environ 2,000 prisonniers, parmi lesquels se trouvaient quelques officiers de marque.

Forcés ainsi sur les points principaux de leur longue chaîne, les Piémontais voyaient leur système de défense détruit, toutes leurs forces étaient isolées. Jamais événement ne prouva mieux que celui-là, le ridicule du système des cordons dans des postes fixes, puisque les positions difficiles des Alpes ne purent pas même sauver le cordon des coalisés.

Cependant le but de l'armée d'Italie n'était pas encore rempli, les généraux Marquart et Massena attaquèrent le 8 mai, les Piémontais, postés sur les hauteurs qui dominaient l'embranchement du chemin de

la Briga avec celui de Tende, où ils semblaient vouloir tenir, pour intercepter la communication des armées françaises. En vain les ennemis, au nombre de plus de 8,000 hommes, voulurent-ils opposer de la résistance : attaqués par trois colonnes, ils furent complètement battus et poussés jusqu'au delà du village de Tende.

Le centre de la ligne des Français n'avait pas pris jusqu'alors une part très-active aux opérations, mais à l'époque du 8 mai, il dut aussi remplir sa tâche, en attaquant le mont Cenis, défendu par nne division de troupes Sardes.

Pour faciliter cette expédition, une brigade de 3,000 hommes assemblée à Briançon, après s'être emparée de Pras, du fort Mirabouc, et de quelques autres postes, se porta dans les vallées de Bardonache et de Sezanne, s'empara d'Oulx, occupa Fenestrelles, et s'avança presque sous le canon d'Exiles.

En même temps, une division de l'armée des Alpes, marcha par la Maurienne sur Lans-le-Bourg, et gravit le mont Cenis. Une petite colonne s'empara, à la droite de cette montagne, des redoutes de Rivets et de la Ramasse, dont elle dirigea l'artillerie contre les Sardes. Une seconde colonne, sous les ordres du général Bagdelonne, avait tourné l'ennemi pendant l'attaque de la première, et forcé les Piémontais à abandonner près de 20 pièces de canon.

Tandis que le mont Cenis était enlevé vers le centre, la droite de l'armée des Alpes pénétrait en Piémont par le col de l'Argentière, en avant de Barcelonette, s'emparait de la vallée de Sture, et du poste des Barricades, entre Pont-Bernard et Brezca, sur le chemin de Coni, ce qui mettait à même d'établir bientôt la communication avec l'armée d'Italie, qui, dans cet intervalle, avait continué de profiter de ses premiers avantages.

Une série d'autres petits combats eut lieu, nous nous dispenserons de les rapporter, on se disputait, par divisions, la possession de quelques villages, et ces petites entreprises suffisent pour prouver qu'il n'y avait point de grandes combinaisons dans la direction générale des opérations.

Vers le milieu de septembre, un corps autrichien, aux ordres du général Wallis, occupant une position entre Finale et Aqui, avait poussé ses avant-postes sur le territoire de Gênes, et menaçait de s'emparer de Savonne. Le général Dumerbion résolut de l'attaquer : le général Colloredo était à Carcare, Argenteau à Mondovi; une 3.e division de réserve appuyait ces deux corps, qui avaient encore des détachemens à droite et à gauche. Les Français attaquèrent, le 19 septembre, sur tout le front, en se bornant néanmoins à inquiéter Argenteau, pour diriger leurs plus grandes forces sur la division de Colloredo, qui fut délogée des villages de Mollare et de Pradere, débordée par sa droite, et forcée d'abandonner, le 20, le plateau de Carcare; elle fila pendant la nuit du 20 au 21 sur Dego, où elle joignit la réserve de Wallis. Le général Dumerbion suivit les Autrichiens sur Cairo, et atteignit le gros du corps à 2 heures au moment où ils étaient occupés à se retirer. Quoique le jour fût très-avancé, le général Dumerbion attaqua les positions qui couvraient leur retraite, et les en chassa avec perte de 1000 hommes tués, blessés, ou prisonniers. Wallis prit alors position à Aqui, et les Français ne le suivirent point.

Après cette affaire de Cairo, dont les généraux français ne tirèrent aucun fruit, on a prétendu qu'ils avaient résolu d'éviter les obstacles que présentaient les places du Piémont, de suivre les bords de la mer sur le chemin appelé la côte du Ponent, d'occuper de Marquisat de Final, et de pénétrer, par le Montferrat, dans le cœur des états du roi de Sardaigne. Si ce projet a existé, il ne fut pas exécuté, soit qu'on rencontrât trop d'obstacles par le chemin de la Corniche, soit que les renforts reçus par les Autrichiens eussent mis, pour cette année, un terme aux entreprises; il ne se passa plus rien qui mérite d'être cité.

Je ne ferai aucune observation sur ces opérations; on a assez vu que le système des deux partis fut également singulier. La campagne de 1800 a prouvé ce qu'auraient pu faire les armées des Alpes et d'Italie réunies, si elles avaient marché en masse par leur centre ou par leur gauche, au lieu de faire des attaques morcelées sur toute la ligne. Soixante mille hommes débouchant d'Aoste ou de Suze sur Turin, eussent bientôt décidé la campagne. Les armées françaises eurent l'avantage de s'emparer

des sommités principales et des débouchés qui versent sur l'Italie; mais on ne retrouve, dans les opérations des deux partis, aucune trace d'un plan vastement combiné, ayant pour but de détruire les corps organisés qui décident de tout. On se borna à enlever des postes comme dans les années précédentes, et c'est le genre de guerre que l'on fit jusqu'à ce que l'EMPEREUR NAPOLÉON, débouchant un an après de ces mêmes montagnes, apprit à l'Europe qu'il existait un autre art de la guerre que celui de ces tristes accessoires, pour lesquels on avait fait couler le sang de tant de braves.

Le grand homme démontra, par ses triomphes étonnans, que les généraux qui avaient cru agrandir l'échelle des combinaisons s'étaient grossièrement trompés; il prouva que les principes sont de tous les siècles, et qu'ils triompheront de tous les novateurs, comme de tous les systêmes qui leur seraient opposés. Napoléon vainquit à Millesimo, à Lonado, Castiglione, sans avoir des fronts de quarante lieues, et parce que ses adversaires commirent au contraire cette faute.

Opérations aux Pyrénées.

Je présente ces opérations seulement comme une espèce d'ombre au tableau principal, et pour offrir une espèce d'ensemble, en rappelant qu'à l'époque où les grands intérêts de l'Europe se décidaient en Flandre, les forces françaises et espagnoles se disputaient des vallées, des crêtes et quelques places.

A la fin de la campagne précédente, l'armée des Pyrénées orientales avait été ramenée sous le canon de Perpignan. L'armée espagnole de Catalogne, forte de 35,000 hommes, tenait Bellegarde, Collioure et Port-Vendre sur le territoire français. Le général Dagobert, et après lui le général Dugommier, avec une armée d'environ 40,000 hommes, dut reprendre ces places et agir même offensivement contre la Catalogne.

Aux Pyrénées occidentales, le général Càro commandait les Espagnols, et fit une assez belle défensive. Les généraux Muller et Moncey prirent successivement le commandement de l'armée vers Saint-Jean de Luz: les

opérations, sur cette ligne, furent beaucoup moins importantes qu'en Roussillon.

Le comte de la Union qui avait succédé à Riccardos n'avait hérité ni de sa fortune, ni de la confiance; il avait une armée fatiguée par les maladies. Dugommier amena aux Français le renfort d'une partie des vainqueurs de Toulon, et résolut d'opérer offensivement.

Afin de parvenir à reprendre les places de Collioure, Port-Vendre et Saint-Elme, ce général manœuvra pour faire étendre le comte de la Union par sa gauche, dans la Cerdagne espagnole vers Belver, tandis que les Français, profitant de son erreur, attaquèrent, le 30 avril, les retranchemens de Montesquiou et des Albères, les emportèrent, firent 1500 prisonniers, et forcèrent ainsi la droite de la position formidable des ennemis établie entre Villelongue, le Boulon et Ceret. Ce mouvement était hardi, pour ne pas dire téméraire, puisque les Français vinrent ainsi s'établir entre la mer, l'armée espagnole, et les trois places fortes que l'ennemi occupait. Si le comte de la Union avait été un grand capitaine, et qu'au lieu de décamper il eût rassemblé toutes ses forces pour déboucher par la vallée de Teck sur la Paille et Bruille, il est certain que l'armée française eût été fort embarrassée. Loin de prendre un parti semblable, le général espagnol décampa le 4 mai sur la Mouga, abandonnant à leurs propres forces les garnisons des quatre places dont nous avons parlé.

Au milieu de mai, le général Augereau remontant la vallée du Teck vers Prat-de-Mollo, traversa les montagnes de Saint-Laurent-de-Cerda, et attaqua les ennemis le 19 vers Saint-Laurent de la Mouga, où il obtint quelques succès. Alors l'armée française fit le siége de Collioure et de Bellegarde. La première de ces places qui avait deux fois plus de garnison qu'il ne lui en fallait, capitula le 5 juin, la veille du jour où la flotte espagnole voulait la ravitailler.

Bellegarde tint plus long-temps. Le comte de la Union, voulant tenter de dégager cette place le 13 août, attaqua le général Augereau à Terradas, faisant des démonstrations sur Saint-Laurent de la Mouga et Reguesens. Ce combat fut vif, et la victoire fut due au devouement des troupes françaises; le général Augereau y fut blessé et Mirabel tué. Bellegarde se rendit enfin à discrétion le 18 septembre.

Trois jours après cette capitulation, les Espagnols, qui l'ignoraient sans doute, renouvelèrent leurs efforts pour dégager la place, et les

dirigèrent principalement sur la montagne noire, entre la Mouga et Bellegarde, mais ils furent repoussés.

On resta des deux côtés dans l'inaction jusqu'au milieu de novembre. L'armée espagnole, forte de 40,000 hommes, tenait une ligne défensive couverte de redoutes, la droite à la mer vers Ilanca, la gauche à Saint-Laurent de la Mouga, une division vers Puicerda pour couvrir la vallée de la Segre. La position principale présentait ainsi un front de cinq lieues, ce qui, pour des forces si peu considérables, était déjà trop étendu; il est vrai qu'elle était couverte de 90 redoutes, établies sur plusieurs lignes de profondeur, et en arrière desquelles se trouvait encore le camp retranché de Lière sur la gauche de Figuières.

Le général Dugommier sentit qu'il s'exposerait trop en voulant attaquer la droite de cette position, puisqu'il aurait fallu longer la mer, et s'exposer par là à une ruine totale en cas de revers. Une semblable manœuvre était d'autant plus dangereuse, dans cette circonstance, que l'emplacement des camps espagnols, leur eût beaucoup facilité le changement de front, qu'ils auraient dû exécuter pour s'établir la droite à Lière, la gauche vers Saint-Clément, afin de culbuter l'armée française sur Ilanca. Le général Dugommier aurait pu, peut-être, espérer, que le comte de la Union ne serait pas plus habile à prendre ce parti, qu'il ne l'avait été à l'attaque du camp de Montesquiou, le 30 avril; mais c'est toujours mal opérer que de s'exposer à la chance la plus ruineuse, contre tous les principes de la guerre, surtout lorsqu'il y a moyen de placer l'ennemi lui-même dans cette fâcheuse situation.

Le général français jugea donc, avec raison, qu'il était préférable de chercher à s'établir sur la gauche des Espagnols, et que s'il parvenait à culbuter cette aile, toute la droite était non seulement forcée à se retirer; mais qu'elle pouvait être même fortement compromise.

En conséquence le général Augereau, avec la droite renforcée, attaqua, le 17 novembre, la gauche de l'ennemi, et le culbuta du camp de la Madeleine, en descendant la rive droite de la Mouga jusques vers Escaulas et Lière. Le général Perignon, avec le centre, attaqua l'ennemi en avant de Darnias. Le général Sauret, avec la gauche, attaqua les positions formidables d'Espolla, où les Espagnols avaient des forces supérieures qui le repoussèrent, et le suivirent même assez vivement. Ce fut dans cet instant que Dugommier fut tué, vers le centre, par un éclat d'obus. Le général

Perignon prit alors le commandement, et porta des renforts à l'aile gauche; mais tout ce qu'il put faire fut de s'y maintenir, de même qu'au centre qu'il venait d'affaiblir : la droite, aux ordres d'Augereau, parvint ainsi seule à s'établir sur le champ de bataille ennemi, au camp de la Madeleine. Le 20 novembre, le général Perignon combina une nouvelle attaque sur la même base; Augereau, avec son aile, devait attaquer, de concert avec une partie du centre, le camp de Lière et les positions de Pont-des-Moulins et de Vilarcoli; le reste du centre, lié avec la gauche, devait renouveler ses tentatives sur Espolla. Ce mouvement de la droite, plus rapproché et mieux soutenu encore que dans la journée du 17, fut aussi plus décisif. Les Français emportèrent le camp de Lière et les redoutes voisines; les Espagnols furent hachés dans leurs retranchemens; ce qui put échapper se sauva en désordre dans Figuières. Après trois heures de combat, les ouvrages de Las-del-Roure, Vilarcoli et Pont-des-Moulins, furent aussi enlevés. Le comte de la Union perdit la vie en voulant rallier ses troupes.

La gauche des Français, après un combat plus long, informée des succès remportés par la droite, et éprouvant par conséquent moins d'obstacles de la part de l'ennemi, parvint à occuper Saint-Clément et Espolla. Le centre des Espagnols étant alors compromis vers Vilarnadal, voulut se retirer; mais la colonne française qui se trouvait à Pont-des-Moulins, l'ayant battu avec son artillerie, la déroute s'y introduisit, et chacun se sauva comme il put sur Peralda et delà sur la Fluvia, où l'on eut bien de la peine à le rassembler. Augereau fit investir à l'instant même Figuières, dont la garnison avait été en partie retirée pour renforcer le camp de Lière; la ville se trouvait par contre remplie de 7 à 8000 fuyards de tous les corps, sans discipline et sans chefs. Ces débris refusèrent même de faire le service, et le commandant rendit, six jours après, une des plus belles places de l'Europe. Cette affaire coûta plus de 15,000 hommes à l'armée espagnole. Tel fut le brillant résultat d'un mouvement bien combiné sur le point décisif de la ligne ennemie, et qui serait devenu bien plus important encore, si, au lieu de débusquer les Espagnols de Saint-Clément et Espolla, la gauche s'était liée vers Vilarnadal avec les troupes qui longeaient la Mouga. La totalité des forces françaises, victorieuse de la gauche et d'une partie du centre des Espagnols, aurait prévenu à Peralda leur droite, qui serait restée en l'air à Saint Clément et Espolla,

sans aucun espoir de retraite. On ne pouvait avoir aucun motif d'exposer le général Sauret vers ce dernier point, pour en chasser l'ennemi, qu'il eût beaucoup mieux convenu d'y laisser; car si le centre des Espagnols, de concert avec leur droite, avait su manœuvrer vivement contre ce général, les Français auraient pu se repentir de l'avoir isolé du point principal, contre toutes les règles, et contre leurs véritables intérêts.

La campagne fut terminée par le siége de Roses, qui ne se rendit que le 4 janvier: le général espagnol Urrutia ne put y mettre aucun obstacle, il eut même assez de peine à réorganiser une armée.

Pyrénées occidentales.

Comme nous l'avons déjà dit, les opérations sur cette ligne furent moins importantes que dans la Catalogne. L'armée française défendait son territoire. Le 5 février, les Espagnols l'attaquèrent avec quelques succès, et ne surent pas profiter de cet avantage.

Les affaires se bornèrent à des chicanes de postes, jusqu'au commencement de juin. A cette époque les Français voulant rivaliser les succès remportés par leurs autres armées, combinèrent l'envahissement de la petite vallée de Bastan. Une série d'escarmouches dans les gorges en ouvrit l'entrée; cela ne procura que la possession de quelques redoutes, et des hommes tués. Les Espagnols voulurent s'en venger en portant, le 16 juin, une colonne isolée, d'environ 8,000 hommes, sur Urugne, où elle fut mal reçue. Toutes ces entreprises partielles n'étaient dans le fait qu'une guerre d'écoliers.

Vers le 20—24 juillet, les Français ayant reçu quelques renforts, résolurent de chercher à enlever le corps qui avait repris la garde de la vallée de Bastan, et qui était un peu en l'air. Trois colonnes furent formées à ce dessein; néanmoins l'entreprise ne réussit qu'à-demi, et l'ennemi parvint à se retirer. En même temps le général Frégeville poussa, avec la droite, le long de la mer de Biscaye, sur Fontarabie et Saint-

Sébastien, où il fit 1,700 prisonniers sans coup férir (du 2 au 4 août). Il se porta ensuite sur Toloza.

Le général Muller quitta l'armée au commencemement de septembre, et Moncey en prit le commandement. Les Français ayant été renforcés, peu de jours après, par 15 bataillons, résolurent alors de faire une tentative contre l'ennemi, dont la ligne était morcelée. Douze mille hommes gardaient la vallée de Ronceyaux, 2,000 étaient à Lecumbery, 4,000 à Lans, et 4,000 à Deva. On chercha à tourner et couper d'abord le corps principal; mais cette tentative fut formée par plusieurs colonnes parties de points trop divergens; l'une partit de Elissondo, dans la vallée de Bastan; la 2.e de Saint-Jean-pied-de-port; la 3.e de Tardets, aux sources de la Nive, par Laraun et Otchagavia; elles devaient se réunir, par une marche circulaire, vers Burguet et Viscaret.

Ce projet décousu ne pouvait guères réussir, surtout dans un pays semblable; une colonne arriva trop tard, et les Espagnols eurent le temps de se retirer. Toute cette affaire aboutit à détruire les fonderies d'Engui et Orbaicet. Si les Français avaient su mettre en action leurs 66 bataillons, contre les petits corps morcelés de l'ennemi, il est certain qu'ils auraient pu en enlever un, et pénétrer sur Pampelune pour hiverner dans la Navarre : on s'amusa au contraire à faire *la petite guerre* dans toute la force du terme. On se battit encore, pour des tristes chicanes de postes, le 24 novembre, dans la vallée d'Olaue et Saurauren, où l'on aurait dû agir en forces dès le commencement. Enfin l'âpreté de la saison décida le général Moncey à revenir vers Tolosa, et sur la vallée de Bastan, pour donner un peu de repos aux troupes.

Quelques mois après on s'étendit encore une fois, par la droite, le long de la mer, et on poussa jusqu'à Bilbao; lorsque les négociations entamées à Bâle vinrent suspendre les hostilités, et mirent entièrement fin à cette guerre, au mois de juillet suivant.

On a vu par cet aperçu que rien ne ressembla moins à de grandes opérations militaires, que les singulières combinaisons de cette campagne. Elle fut beaucoup moins bien conduite que celle des Pyrénées orientales, quoiqu'on eût des moyens supérieurs, un ennemi moins nombreux à combattre et un ennemi qui se divisait beaucoup plus qu'il ne le faisait en Catalogne. L'idée de courir le long de la mer de Biscaye, avec l'aile droite de l'armée, tandis qu'on laissait la gauche

devant la plus grande partie des forces espagnoles rassemblées vers Roncevaux, était aussi dangereuse que contraire aux règles de la guerre; on l'a attribuée aux députés de la Convention, qui ne firent pas moins de mal aux Pyrénées, que sur les rives de la Sambre.

La paix de Bâle, en mettant fin à ces scènes accessoires, ne débarrassa pas seulement la France d'un ennemi, mais elle lui donna encore les moyens de porter une partie des armées des Pyrénées, en Italie, où elles ne tardèrent pas à s'immortaliser sous la conduite de Napoléon, en remportant des succès plus glorieux et plus décisifs.

Il est temps de terminer ce tableau des événemens de la campagne trop célèbre de 1794. Je ne dirai plus rien des troubles de l'intérieur; la grande Vendée était finie; Charette et la chouannerie étaient une plaie profonde pour la nation, mais ils ne pouvaient plus faire des conquêtes, ni donner des doutes sur l'existence d'un gouvernement, qui venait de triompher des efforts de l'Europe, et qui commençait à s'assurer une consistance, en faisant des paix séparées.

CHAPITRE XXII.

Observations générales sur la campagne de 1794.

On trouvera déjà, dans les chapitres historiques, l'indication des causes principales qui ont produit les événemens. Il me restera à présenter quelques réflexions sur l'ensemble des opérations, et à les rapporter aux principes de l'art.

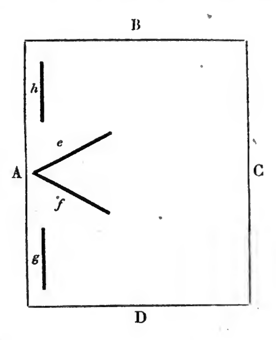
Les premières positions et les premiers plans des deux partis, ont offert les mêmes erreurs qui avaient été si fatales à ceux qui les avaient commises dans la campagne précédente. Les Autrichiens formaient toujours des plans gigantesques, et prenaient, par contraste, des mesures défensives du plus grand ridicule. Les mêmes hommes qui faisaient le projet de dicter des lois dans Paris, employaient la moitié des forces qui leur étaient nécessaires pour réussir dans ce projet, à couvrir des provinces et des routes que personne n'aurait songé à inquiéter, s'ils avaient fixé l'attention de l'ennemi par un de ces mouvemens concentrés, et par une de ces attaques décisives, qui déterminent le succès de toute une campagne. On couvrait Luxembourg par 20,000 hommes, tandis que comme forteresse elle n'avait pas besoin d'être couverte, et comme point stratégique elle ne l'était pas suffisamment par un corps aussi faible, qui ne pouvait pas sauver les communications d'une armée, lorsqu'il s'agissait de mettre 300 mille hommes en action sur la ligne d'opération.

Le théâtre de la guerre, appuyé d'un côté à la mer du Nord, permettait ainsi d'appliquer la combinaison que j'ai présentée dans le Traité des grandes opérations militaires, chapitre 14 de la 2ᵉ. partie, et chapitre 31 de la 4ᵉ. L'armée qui aurait voulu opérer en grand, et d'après les principes, devait chercher à s'établir avec sa masse, sur l'extrémité ennemie qui était opposée à la mer, afin de refouler une

partie de ses forces sur un obstacle insurmontable, et de les placer ainsi dans la chance ruineuse de mettre bas les armes.

Si l'ennemi avait divisé ses corps sur une longue ligne avec un but défensif, l'armée, qui aurait voulu opérer en règle, aurait établi sa masse au centre, et formé une ligne d'opérations intérieures.

Ce point central pour établir une masse intérieure contre des parties isolées, était la haute Meuse pour l'offensive des alliés, et la Sambre pour l'offensive des Français : on aurait présenté ainsi, à-peu-près les mêmes dispositions que celles de la figure suivante :



A était la frontière de France, B était la mer du Nord. La masse centrale *e f* pouvait battre alternativement les corps *g*, *h*, renforcer surtout le point *e*, en l'établissant sur l'extrémité de la ligne *h*, qu'un revers pouvait alors jeter sur la mer et anéantir. C'était dans tous les cas ce qu'il y avait de plus grand à tenter, ce qui offrait les chances

les plus certaines de succès, et qui faisait courir bien moins de risques que toutes les entreprises qui furent formées.

L'application parfaite des plus grands principes de guerre sera toujours de donner une direction concentrique à ses forces, sur une extrémité de la ligne ennemie, et préférablement encore sur le centre lorsque les parties sont morcelées. Il faut y frapper de grands coups, et savoir ensuite se diviser à propos, pour profiter de la victoire, en opérant des mouvemens bien combinés contre des forces qui se trouvant elles-mêmes isolées n'ont plus de moyens de concentration. Cette vérité a été démontrée par la campagne de l'empereur Napoléon en 1806 : nous y avons vu l'armée française, répandue en cantonnemens de paix, depuis les frontières de Bohème jusqu'au lac de Constance, arriver par des marches combinées vers Bamberg, se concentrer plus encore vers Géra, vaincre alors à Jéna, reformer ensuite deux masses principales avec des divisions légères, pour harceler et enlever d'autant plus sûrement les colonnes prussiennes, qui cherchaient leur salut par des directions divergentes ou excentriques, d'après le beau système de Bulow.

On a vu combien les plans des deux partis ont été différens de ce qu'ils auraient dû être. Celui des Français que les écrits du jour ont porté jusqu'aux nues, et ont appelé *un agrandissement de l'échelle des combinaisons*, n'avait rien qui méritât ce titre (1). De-

---

(1) On a déraisonné sur les opérations de cette période, au point que, dans un ouvrage d'ailleurs estimable, écrit par le lieutenant-général T...., on trouve la phrase suivante : « *Cet art militaire des armées germaniques, qui consistait surtout dans* » *le choix des positions, dans l'ensemble des mouvemens, rapprochés et sou-* » *tenus l'un par l'autre; ce système, qui avait résisté aux promptes manœuvres* » *des armées de Frédéric, ne trouvait plus son application contre les mouvemens* » *combinés de deux armées qui occupaient en même temps tous les postes, sur* » *un front de 40 lieues!* »

Quel terrible abus du talent de faire des phrases! où M. T.... a-t-il donc trouvé que l'ensemble des mouvemens rapprochés et soutenus l'un par l'autre, ne fût pas réellement le secret de la guerre? de telles opérations ne sont-elles pas la même chose que les mouvemens *combinés* qu'il vante lui-même?

D'ailleurs où M. T.... a-t-il trouvé que dans la guerre de sept ans, Daun, Laudon,

puis des siècles on s'est battu en même temps en Italie, sur le Rhin et en Flandre. Dans la guerre de sept ans, la ligne s'étendait sans interruption, depuis Wesel, par Francfort, sur Erfurt, Leipsig et les frontières de Bohême, jusqu'à Olmuz. Je ne vois donc pas que l'on ait rien agrandi en 1794 : si l'on a voulu parler de la division d'une même armée, en tant de corps *isolés*, opérant sur une même frontière, on a présenté comme une chose merveilleuse, une disposition qui dans le fait est vicieuse, et qui a été jugée dès-lors.

L'armée de Pichegru, divisée en deux corps, et celles des Ardennes et de la Moselle, se réunirent à Bruxelles; comme Frédéric, parti d'abord de quatre points, concentré ensuite sur deux, se réunit avec Schwerin à Prague en 1757 (Traité des grandes opérations militaires, chapitre II, Ire. partie). Mais cette réunion que l'on a tant vantée, ne fut réellement ni bien méditée, ni bien exécutée en 1794, et je vais m'efforcer de le démontrer.

On a assuré que Pichegru était arrivé à l'armée sans autre instruction que celle de vaincre, ou ce qui est synonyme, avec des pleins pouvoirs. Pour appliquer en grand les règles de l'art à sa position, il devait faire de fausses démonstrations avec sa gauche; contre le corps

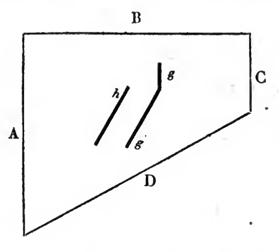
---

Soltikof, Soubise et Broglie aient fait leurs opérations avec ensemble, rapprochées et soutenues l'une par l'autre. Il est bien plus dans l'erreur encore d'attribuer à une telle cause les revers des coalisés en 1794; ce fut justement le contraire. L'auteur serait bien en peine de trouver une combinaison pareille dans toute la campagne; en trouvera-t-il dans les efforts isolés de Clairfayt à Courtray et à Ypres, dans le morcellement du centre à Turcoing, ou dans ces combats partiels de l'armée du duc d'Yorck dans le Brabant?

M. T..... a pu méconnaître les faits, mais il n'aurait jamais dû méconnaître les principes, au point de prétendre qu'un mouvement, fait ensemble, soutenu et rapproché, devait céder à ceux qui seraient exécutés sur un front de 40 lieues. On verra que les Français opérèrent avec beaucoup plus d'ensemble que les alliés, et c'est ce qui les fit réussir. Ce n'est pas l'art militaire germanique qui a eu tort; ce sont les Germains qui avaient oublié l'art militaire de Gustave, de Marlborough, d'Eugène, de Montecuculli, de Traun, de Frédéric, et qui lui substituèrent le beau système de cordon de Lascy. Suivant les maximes de M. T...., ils auraient dû réussir en grand, puisque non contens d'un front de 40 lieues, ils avaient une ligne de 160 lieues depuis Bâle à Ypres.

qui menaçait Landrecies, filer vivement avec le centre, la droite et l'armée de Charbonnier, sur Binch, culbuter et enlever le prince de Kaunitz, et revenir ensuite avec la même vigueur sur le prince de Cobourg. Il aurait ainsi écrasé avec 110 ou 120,000 hommes, l'extrême gauche de l'ennemi. Jourdan prenant en même temps une direction concentrique avec lui, aurait dû arriver sur la Sambre un mois plutôt qu'il ne le fit. Alors ces 150,000 hommes, placés, la gauche vers Maubeuge, la droite gagnant la direction de Hall et de Bruxelles, se seraient emparés des communications de l'ennemi, et auraient forcé Cobourg à combattre pour les regagner. Cette opération seule eût donné la Belgique presque sans coup férir; au lieu que cent mille victimes des deux partis, payèrent les fautes de combinaisons qui balancèrent les succès pendant si long-temps.

La mer du nord, les frontières de France, la ligne de la Sambre et les points de Liège et de Namur, où les Autrichiens devaient diriger leur retraite, formaient un trapèze comme la figure suivante :



La ligne que l'on aurait prise sur la Sambre, et ensuite sur Hall, eût été la même que celle *g g*, et les alliés se seraient trouvés dans la position *h*, jetés dans l'angle A B, formé par la mer du Nord, et perdus

geant la mer du nord avec 50,000 hommes, pour déborder une armée de 150,000 combattans, et en se plaçant entre cette armée et la mer, de manière à y être culbuté par une marche rapide, sans que la présence des forces sur la Lys dût inquiéter en rien les alliés (1). Pourquoi les Français ne firent-ils pas un mouvement semblable par leur droite, contre la gauche de Cobourg? ils auraient au moins menacé les communications des Autrichiens en conservant les leurs, et sans courir le risque d'être jetés à la mer. Nous en avons déjà assez dit sur cette opération pour la faire juger.

On maintint ces dispositions fautives, encore après la prise de Landrecies. Pichegru redoubla même sa faute en partageant son centre pour en faire marcher la moitié sur Courtrai. *Quatre vingt mille hommes furent ainsi employés mal-à-propos dans le Cul-de-sac, entre l'Escaut, la mer du nord, et Dunkerque, où ils ne pouvaient rien faire d'important, fussent-ils allés jusqu'à Anvers. On ne s'en va pas dans les marais de la Zélande, quand le salut de l'ennemi dépend du point de Liége* (2).

---

(1) Il n'y a pas de phrases que l'on n'ait faites pour nous persuader que l'on fit une manœuvre incomparable, en plaçant quelques divisions entre une masse quatre fois plus forte et la mer. Il suffit de lire les campagnes de l'empereur Napoléon contre les Prussiens, et la manœuvre qu'il voulut exécuter contre Beningsen, pour juger la course sur la West-Flandre. Ce sera d'ailleurs toujours opérer contre les principes que de se placer, même à forces égales, entre un obstacle insurmontable et la masse des forces ennemies; on doit au contraire chercher à rejeter son adversaire dans une telle position, et à le repousser sur cet obstacle : la mer du Nord valait mieux pour les Français que toute l'armée de Pichegru.

(2) On a voulu nous faire admirer, et la postérité regardera au contraire comme une faute grave, que 100,000 hommes aient versé leur sang à Cambrai et à Courtray sur le point le moins avantageux : tandis que de Givet ou de Philippeville à Namur, il n'y a qu'une forte marche, et qu'on pouvait ainsi, dans 24 heures, occuper le point décisif qui était toute retraite à l'armée ennemie. En se rappellant les combinaisons des lignes d'opérations de Napoléon, à Marengo, à Ulm, à Jena et à Ratisbonne, on se convaincra qu'il eût saisi les avantages inouïs de cette configuration des frontières, et qu'il eût appliqué tous les principes, en portant sa masse sur une ligne qui lui aurait donné toutes les grandes chances. Jamais l'Empereur n'eut un théâtre aussi avantageux que celui-là, soit par la direction des frontières,

En jetant un coup-d'œil sur l'ensemble des mouvemens, on verra également que Jourdan, combattant pour un accessoire vers Arlon, pendant les mois d'avril et de mai, n'annonçait guères une réunion avec la gauche de Pichegru, courant sur la Lys, et menaçant Ypres. La réunion à Bruxelles ne fut donc point le résultat d'un premier plan vastement médité; elle fut amenée par les circonstances, parce que six passages malheureux de la Sambre, firent sentir trop tard qu'on avait besoin de l'armée de la Moselle pour renforcer ce point. Au reste, cette réunion n'aurait jamais réussi, si le prince de Cobourg avait su comment, avec une masse centrale, on peut empêcher l'exécution d'une telle manœuvre, surtout lorsqu'une des deux parties qui doivent se joindre, commence ses mouvemens un mois avant l'arrivée de l'autre.

S'il était important que les armées françaises se réunissent à Bruxelles, il était bien plus simple de commencer, comme nous l'avons dit, par les établir en masse intérieure, la gauche vers Maubeuge, le centre vers Mons, la droite vers Soigne et Hall, la réserve vers Binch et Charleroi: un trait de plume eût suffi alors pour opérer cette réunion décisive, et dans des circonstances bien plus favorables; tandis que pour la faire réussir, il fallut plus tard le sang de 30,000 braves, et des fautes énormes sur lesquelles on ne devait pas calculer.

De toutes les opérations de cette campagne, l'entreprise sur Ypres (le 1.er juin), fut une des plus fautives, et il paraît certain que la faute en fut toute entière à Pichegru. Cette marche excentrique, qui rendait inutile pour longtemps une si grande et belle partie des forces de la France, aurait eu des résultats bien terribles, si Cobourg, quittant aussitôt son camp de Tournay, avec 50,000 hommes, se fût porté en deux marches sur l'armée de la Sambre. Il pouvait arriver le 3 juin au matin, au moment où Kaunitz et le prince d'Orange attaquaient et battaient les Français. Réuni alors à ces deux corps et à Beaulieu, le prince de Cobourg, fort de 110,000 combattans, eût achevé l'entière défaite de cette armée, que l'arrivée de Jourdan n'eût plus été à même d'empêcher. On ne peut

soit par l'appui redoutable des places fortes auxquelles on pouvait s'appuyer; il n'eut jamais des forces aussi considérables sur une même frontière, on a vu, néanmoins, les brillans résultats de ses combinaisons, fondées sur le même principe.

surtout pas calculer quel aurait été le résultat de ce mouvement si, au moment où Desjardin repassait la Sambre en désordre, 50,000 hommes fussent arrivés sur Thuin ou Beaumont.

Je ne m'étendrai pas sur les détails d'exécution ni sur les combinaisons des combats; on les trouve assez caractérisés dans le cours de la narration; mais je ne puis me dispenser de payer aux généraux Moreau et Souham, les justes éloges que mérite la bataille de Turcoing (18 mai). Ils sauvèrent incontestablement, par une résolution prise à propos, les troupes que l'on avait si fort exposées à Courtrai. Néanmoins il faut convenir que leur résolution eût été inutile, sans la faute inconcevable que les alliés commirent, en voulant réunir à point nommé, au milieu des forces ennemies, des colonnes multipliées qu'on pouvait aisément réunir en un jour sur l'Escaut, pour les porter ensuite ensemble à Turcoing et Bondues.

On ne peut rien dire sur la bataille de Tournay (22 mai), ce fut un carnage, sans plan et sans but, de l'aveu même des deux partis.

La fausse expédition sur Bruges et sur Ostende, qui donnait une direction divergente à des forces dont la marche concentrique pouvait procurer des succès inouis contre un ennemi qui avait la manie de se morceler et de faire face partout, n'est pas la faute la moins extraordinaire de cette campagne; on ne doit pas l'attribuer aux généraux, et si elle est venue de ce fameux comité de guerre, dont on a tant parlé, elle déposerait fortement contre la sagesse des plans qu'on lui a attribués.

Les fautes générales commises au nord, s'appliquent également aux armées des Ardennes et de la Moselle; on n'en fit qu'un accessoire pendant deux mois, tandis que c'était le point décisif. De là provinrent l'arrivée si tardive de Jourdan sur ce théâtre, et les scènes meurtrières qui ensanglantèrent si long-temps les rives de la Sambre.

La bataille de Fleurus fit honneur à l'armée française, notamment à Kleber et à Lefebvre. La position défensive était difficile, soit qu'on voulût rester en croissant, les deux ailes appuyées à la Sambre, soit qu'on voulût combattre en ligne parallèle adossée à cette rivière. Si les Autrichiens avaient su profiter des avantages qu'ils avaient, comme assaillans, contre une armée en position sur une longue ligne, il est plus que vraisemblable qu'ils eussent réussi à en accabler le point important. Il est hors de doute que, pour ne pas abandonner ce résultat au hasard et aux fautes de l'ennemi, il eût mieux convenu aux Français de prendre

l'initiative, et de marcher contre l'armée impériale : cela était d'autant plus faisable que Charleroi ayant alors capitulé, on n'avait plus à craindre que l'ennemi communiquât avec cette place, et que l'on pouvait même s'en servir pour appuyer la gauche qu'on aurait refusée afin d'agir avec d'autant plus de forces sur Lambusart, Fleurus et Frasne, où toutes les divisions auraient dû concentrer leurs efforts. Par cette manœuvre, l'armée française n'aurait eu à combattre que la gauche et une petite partie du centre des Autrichiens, dont la droite n'eût vraisemblablement jamais pu regagner la route de Bruxelles, puisqu'elle remontait la Sambre vers Fontaine-Levêque et Andelues. D'ailleurs, par ce changement de front à gauche, on se serait assuré de la route directe de Namur à Liége, qui était, comme nous l'avons déjà si souvent répété, le point décisif pour les communications des impériaux.

Après la bataille de Fleurus, les alliés commirent la faute de laisser un corps au mont Palisel, sous les ordres du prince d'Orange. Il est assez étonnant que Jourdan ait porté cinq divisions sur cette direction, tandis qu'il eût convenu d'attaquer auparavant les impériaux à Braine-la-Leud, avec toutes ses forces, en cherchant à les gagner par la droite sur Wavre et Judoigne : les deux divisions de Favreau et de Scherer étaient suffisantes pour tourner Mons. L'armée impériale, ainsi débordée par sa gauche, et battue sur cette direction de Judoigne, n'aurait jamais pu regagner le Rhin sans faire des sacrifices énormes, puisqu'on aurait pu la prévenir de plusieurs marches sur Tirlemont et Liége. Il était imprudent et inutile de courir en même temps vers Havre et Mons, vers Seneff et Nivelles, vers Sombref et Gembloux, sur des directions tout à fait divergentes; Kleber, au lieu d'être dirigé sur Mons avec la gauche, devait marcher sur Braine-le-Comte; le centre de l'armée sur Nivelles; la droite, très-renforcée, aurait pu alors gagner Wavre. Tout ce qui se trouvait d'ennemis à Mons, Brequigni, Roeulx et Maulde, eût été inévitablement perdu.

En suivant le tableau des mouvemens sur la carte, on est étonné de l'enchevêtrement des armées, et on ne peut concevoir qu'après des événemens aussi importans, les Français n'aient pas tiré meilleur parti de leurs succès et du morcellement des forces ennemies, pour couper et enlever un seul de ces corps qui furent si souvent compromis.

Lorsque le prince de Cobourg eut quitté Tournay, en ne laissant que le duc d'Yorck et Clairfayt devant l'armée de Pichegru, celui-ci devait

sentir que les grands coups allaient se frapper sur la Sambre et sur la Meuse. Au lieu de rester huit à neuf jours sans rien entreprendre, et de se porter ensuite sur Oudenarde, Pichegru aurait donc opéré bien plus en grand s'il était venu, avec son armée, par Tournay sur Ath, remplacer la gauche de Jourdan, et mettre ainsi ce général en état de rassembler toutes ses forces, avec les divisions de Scherer et de Favreau, pour couper toute retraite à l'armée impériale en la prévenant à Liége ou à Tirlemont (1).

Je sais bien que le comité ordonna à l'armée du nord un faux mouvement sur Bruges : aussi je n'en attribue la faute qu'à celui qui en fut l'auteur, et j'indique seulement ce qu'il y avait de mieux à faire pour appliquer ce principe incontestable : *D'établir sa masse sur une des deux extrémités de la ligne ennemie, et de choisir à cet effet celle qui conduit le plus promptement sur ses communications, afin de s'en emparer, et de mettre les grandes chances de son côté* (1).

Au lieu d'opérer de cette manière, les deux armées françaises firent un pont d'or à l'ennemi, et le laissèrent partir pour Liége.

Enfin la séparation des deux armées, aussitôt après leur réunion à Bruxelles, fut encore une faute grave. Les alliés avaient pris une ligne divergente; il fallait bien opposer une division d'observation aux Anglais et aux Hollandais, mais il était contraire à tous les principes de leur opposer la grande armée de Pichegru. On aurait dû en diriger les deux tiers de concert avec Jourdan pour frapper un coup décisif contre l'armée impériale sur la Meuse, afin de chercher à gagner la ligne du Rhin avant elle, et à lui rendre toute retraite impossible. De grandes forces étaient inutiles vers Anvers, Malines et Breda, où des places nombreuses, les obstacles du terrain et les grandes embouchures des fleuves rendaient les opérations difficiles. La clef du Brabant était sur la Meuse, et plus le duc d'Yorck aurait persisté à rester en avant vers Malines,

(1) On trouvera de fréquentes répétitions relativement à ce point de Liége; mais il est impossible de les éviter. Il est de fait que ce point étant la clef de toutes les opérations qui eurent lieu depuis le 26 avril jusqu'à la retraite de Cobourg derrière la Meuse, tous les raisonnemens doivent s'y rattacher, et qu'on ne peut éviter de le citer souvent.

(2) Voyez chapitre 4.

plus sa perte eût été certaine si on avait porté de grands coups à l'armée impériale vers Mastricht.

Observations sur la seconde période.

Cette période comprend depuis le long séjour des deux armées vers Anvers et Liége jusqu'à la fin de la campagne.

Ce séjour fut une faute inexplicable, surtout relativement à l'armée de Sambre et Meuse. Il était d'autant plus urgent de frapper sur ce dernier point, qu'on n'avait plus qu'un pas à faire pour rejeter les Autrichiens au-delà du Rhin; cette opération une fois achevée, on aurait eu bon marché de tous les Anglais et des Hollandais qui auraient voulu tenir entre le Waal et Anvers.

Au lieu de s'empresser à déterminer le succès de toute la campagne, on resta six semaines sur la Meuse dans une inaction qui aurait pu devenir fatale, puisqu'on laissa à l'ennemi le temps de se retrancher, de se renforcer, et même de combiner un mouvement de ses trois armées. Il n'en fit heureusement rien, on devait néanmoins ne pas laisser la chose au hasard.

En comparant les résultats de six batailles gagnées dans cette campagne, avec les suites d'une seule des batailles de Iena, d'Ulm, de Lonado, de Castiglione ou de Bassano, on jugera encore ce qu'aurait fait l'empereur Napoléon avec des moyens semblables, et la rapidité avec laquelle, manœuvrant par sa droite, il aurait poussé l'armée autrichienne sur la mer du nord.

Si les généraux français ne croyaient pas qu'il fût plus conforme aux principes et plus dans leur intérêt de chercher ce grand résultat, et s'ils préféraient maintenir l'isolement des deux armées pour se borner à repousser celle des impériaux au-delà du Rhin, ils auraient pu au moins le faire au mois de juillet comme au mois d'octobre, et l'armée d'Yorck eût été alors fortement compromise ou forcée à se sauver, sans combattre, jusqu'à l'Yssel. Cette retraite même aurait pu devenir impossible, puisque la masse des Français, après avoir rejeté les Autrichiens au-delà du Rhin, aurait été à Arnheim aussi vîte que les Anglais. Il ne serait donc

resté à ces derniers d'autre ressource qu'un rembarquement pour lequel rien n'était disposé sur aucun point. En admettant, contre toute vraisemblance, que cette opération fût possible, les Français n'en auraient pas moins atteint leur but, qui était l'expulsion des Autrichiens au-delà du Rhin, et la conquête de la Hollande.

Toutes ces belles chances pouvaient être perdues par les deux mois de séjour à Liége, dont il serait très-difficile de donner un motif. Attendit-on si long-temps les 10 mille hommes que le général Scherer devait amener de Valenciennes ? Mais, pour un si faible secours, on s'exposait à ce que les Autrichiens se fissent joindre, dans quelques marches, par le duc d'Yorck à Ruremonde, et par 50,000 Prussiens venant de Trèves par Bastogne. Alors les alliés auraient encore une fois tenu la position centrale la plus avantageuse avec 170,000 hommes, ce qui eût bien pu leur faire gagner une bataille, et les ramener dans deux jours à Namur et Charleroi.

Puisque les alliés ne savaient pas faire de ces mouvemens rapides et hardis, et qu'ils ne voulaient pas apprendre *que le moyen de défendre un pays est de combattre en masse sur le point stratégique décisif qui en est la clef*, les Français pouvaient bien ne pas ignorer que la clef de toutes les Provinces-Unies était à Liége, et Pichegru aurait bien pu envoyer d'Anvers 20,000 hommes à Jourdan pour faire frapper, deux mois plutôt, les coups qui devinrent moins décisifs à mesure qu'ils furent différés, mais qui le furent néanmoins assez pour être les plus importans de la campagne. Perdre une semblable occasion dans la journée même, c'est commettre une faute; la perdre pendant deux mois entiers, c'est en commettre soixante. Je ne sais pas s'il faut donner le blâme de celle ci à Pichegru, au comité ou aux représentans près l'armée, mais le fait est qu'elle est grave, et qu'elle ne justifie pas toutes les belles phrases que l'on a faites sur les combinaisons de cette campagne.

Toujours animé du même esprit, et guidé par le même mobile, je ne puis me dispenser, au contraire, de rendre justice aux opérations de l'armée de Sambre et Meuse, à la fin de septembre (1).

(1) En faisant des objections sur la direction des grandes opérations, et en les rapportant aux principes, je ne prétends pas atténuer la gloire des armées qui

En opérant par la droite sur l'Ourte et l'Availle, pour s'établir sur l'extrémité importante de la ligne ennemie, et pour menacer ses communications, Jourdan opéra par le même principe qui a motivé mes observations après la bataille de Fleurus, lorsqu'au lieu de pousser toute son armée également sur la droite, ce général, au contraire, en jeta la moitié sur Mons par sa gauche, et perdit tous les fruits de sa victoire.

Si les Français avaient employé à Fleurus le même système offensif que sur l'Ourte, et qu'ils eussent gagné cette première bataille, par un effort sur Lambusart et Sombref, on ne peut pas calculer quels en eussent été les résultats. La position des Autrichiens était alors bien autrement aventurée sur la Sambre et le Piéton, qu'elle ne le fut ensuite vers Mastricht, ayant un appui sous le canon de cette place, et même une retraite sous celui de Wesel ou de Nimègue, s'il avait fallu en venir là. Le prince de Cobourg n'avait aucune de ces ressources à Fleurus, puisque prévenu sur la Meuse, il l'eût été partout. Il lui aurait fallu deux grandes victoires pour se sauver, et son armée n'aurait eu de salut que dans ses baïonnettes, ce qui est toujours une chance bien douteuse.

L'affaire de Juliers, ou de Duren, fit le même honneur aux Français que celle de l'Availle; elle était calquée sur le même plan. Seulement paraît-il que l'on aurait pu se dispenser de porter autant de monde à la gauche, sous Kleber et Lefebvre, qui attaquèrent vers Linnich et Heinsberg; il aurait fallu une division de démonstration vers Linnich, une vers Aldenhoven, et les six autres à Duren. Il était inutile de chasser le centre des Autrichiens, qui était en avant de la Roer, vers Aldenhoven, car il eût été perdu si Latour, accablé par six divisions à Duren, eût été rejeté sur Cologne. Plus le centre de Clairfayt aurait eu de succès contre la division d'observation laissée devant lui, plus sa perte eût été certaine; il se fût trouvé dans la même position que Provera marchant sur Mantoue, pendant la bataille de Rivoli, avec la seule différence que celui-ci avait un motif de chercher à s'avancer sur la place, tandis que les Autrichiens sur la Roer n'avaient aucune raison d'aventurer leur centre.

ont vaincu si souvent; loin de moi une telle pensée! Les généraux, les officiers et les soldats combattent là où on les fait engager; ce n'est pas leur faute si leurs efforts n'ont pas été toujours dirigés vers le plus grand but, cela prouve au contraire que c'est à eux que la France est redevable de ses premiers succès.

Les Français avaient d'autant plus de motifs de rabattre Kleber sur Linnich, Lefebvre devant Aldenhoven, et Jourdan, avec son corps de bataille réuni à Scherer, sur Duren et Norvenich, qu'à cette époque leurs troupes tenaient le Limbourg et Trèves, et que ce mouvement décisif ne les eût exposés en rien; tandis que l'armée impériale aurait été dans une position désespérée.

Je ne dirai plus rien de l'expédition de Hollande, elle fut faite à propos et bien dirigée; nous avons vu par la relation combien ce pays fut mal défendu. Les troupes françaises s'y couvrirent d'une gloire immortelle par leur courage et par leur dévouement à supporter les dangers, les privations et les fatigues. Les généraux y soutinrent et accrurent leur réputation.

Observations sur les opérations des armées coalisées.

J'ai déjà dit, dans la 1.re partie, que les lignes d'opérations les plus avantageuses pour les alliés étaient celle de Luxembourg par Mézières sur Rheims, et celle de Maubeuge par Avesne sur Laon (1); si cette dernière n'était pas la plus avantageuse pour les Autrichiens, dans l'hypo-

(1) Je n'indique cette dernière ligne, qu'à cause du rassemblement effectif de la plus grande masse des alliés en Flandre. Les deux bonnes lignes primitives étaient pour les alliés et les Prussiens celle de Luxembourg sur Verdun. Les Autrichiens ayant leurs bases naturelles à Philipsbourg et Kehl, devaient prendre la ligne concentrique de Nancy et Bar-le-Duc, pour se lier avec eux. Cela eût été toujours mieux, que de courir à Nieuport et à Ypres, où l'on s'éloignait de sa base et de son but, pour chercher les obstacles et la ligne des places fortes.

thèse du point de départ du Rhin, elle l'était dans la position effective des armées, dont la plus grosse masse était en Flandre depuis 1793.

Un corps léger, campé vers Valenciennes et le Quesnoi, aurait suffi pour empêcher les incursions en Belgique, de concert avec les garnisons. La grande armée de Cobourg aurait dû partir par sa gauche, et marcher sur Laon, tandis que les 80,000 Prussiens, Saxons, Hessois et Autrichiens, qui étaient assez inutiles sur le Rhin, se seraient réunis à Mélas et à Beaulieu, et se seraient dirigés concentriquement vers Mézières et Sédan, pour former une ligne centrale de 220,000 hommes, entre l'Oise et la Marne, et pour opérer ainsi suivant les circonstances contre les parties isolées de l'ennemi.

Il était dangereux, et contre tous les intérêts des coalisés, de s'étendre dans la Flandre; ils s'éloignaient de leur base et de leurs communications, qu'ils laissaient exposées à toutes les entreprises des Français, tandis que cela ne les menait à rien. Ces vérités prouvent assez quelle faute capitale les coalisés commirent, de ne pas s'emparer de Maubeuge et de Sédan, en 1793, lorsqu'ils pouvaient disposer de 200,000 hommes, et que les Français n'avaient pas alors 80,000 hommes en campagne, depuis Strasbourg jusqu'à Dunkerque (mai et juin 1793).

Au lieu de venir prendre la ligne d'opérations intérieure, dont nous avons parlé plus haut, et qui se trouve figurée dans le carré au commencement de ce chapitre (*e. f.*), on a vu, par le récit des événemens, que l'armée impériale prit une position sur un front immense, ayant cinq à six corps défensifs, au moment où elle voulait entreprendre des opérations offensives; pendant que l'armée prussienne et alliée, au lieu de se lier à elle, prenait une direction divergente en remontant le Rhin, et en se portant jusqu'aux frontières de l'Alsace.

Les détails d'exécution de chaque opération, furent aussi défectueux que le plan général était contraire aux règles de l'art. Plutôt que d'investir Landrecies, le 17 avril, par huit colonnes excentriques, il aurait fallu combiner la marche concentrique de deux masses de 40,000 hommes chaque, pour donner simultanément sur le centre de l'armée française, qui eût essuyé une grande défaite, et aurait pu être enlevé.

Clairfayt était, à cette époque, inutile dans la Flandre, que les Français n'auraient pas envahie si 110,000 hommes eussent gagné une grande bataille sous Landrecies, et poursuivi vivement le centre de leur armée.

L'invasion de la Flandre n'était à craindre que parce que Clairfayt y était isolé, et pouvait être compromis ; s'il avait été réuni à l'armée cette expédition n'eût été qu'une course dangereuse et sans fruit.

Dans cette journée du 26 avril, les Français s'étaient divisés en trois corps, chacun de 50 à 55,000 hommes; le premier de droite vers Charleroi; le second au centre, sous Guise et Cambrai; le troisième, à gauche, sur Courtrai. Les alliés en furent informés, le même jour, par les papiers trouvés sur le général Chapuis. Ils auraient dû profiter sur le champ de la victoire qu'ils avaient remportée à Troisville sur le corps du centre, pour porter vivement leur masse sur l'une ou l'autre extrémité. Nous avons vu que, même en attendant la prise de Landrecies, ils pouvaient, dès le 3 mai, réunir 100,000 hommes, ou sur la Sambre ou sur la Lys. Il eût été plus prudent et plus conforme aux principes de diriger cet effort d'abord sur la Sambre, parce que c'était à Charleroi et Namur qu'était la clef de tout le théâtre des opérations, et qu'il convenait avant tout de s'en assurer. Si Cobourg, avec 60,000 Autrichiens, eût débouché vivement, les 28 et 29 avril, par Thuin sur les derrières de Charbonnier et de Desjardins, tandis que le prince de Kaunitz, renforcé, les eût attaqués de front, il est incontestable que ces deux divisions eussent été totalement défaites, et peut-être détruites. Alors le mouvement sur la Lys, qui n'eût exigé que 3 ou 4 marches, aurait été bien plus assuré, et sujet à moins de dangers, que si on l'avait fait avant.

Cependant, telle était la constitution de l'armée de Desjardins, et le mouvement tardif de Jourdan sur la Sambre, que les impériaux auraient eu dix fois plus de temps qu'il n'en fallait, depuis le 30 avril, jour de la reddition de Landrecies, jusqu'au 3 juin, pour marcher successivement avec leur masse sur l'un ou l'autre corps, en commençant même par celui qui, placé le long de la mer, pouvait être plus facilement anéanti.

Le prince de Cobourg était à même de réunir, le 3 mai, à Turcoing et Bondues, 115 bataillons et 150 escadrons; la présence d'aussi grandes forces sur ce point, avant que les mouvemens sur la Sambre fussent devenus aussi inquiétans, aurait permis de faire marcher le corps de Clairfayt sous le canon d'Ypres, par la gauche de la Lys, et d'attaquer avec le reste en ligne, la gauche à Werwick, la droite vers Lauwe ou Reckem; on peut juger ce que serait devenu Pichegru à son camp de Morscelle, avec 50,000 hommes. Il eût été presqu'impossible qu'il se sauvât; mais dans

tous les cas il fallait chercher à l'en empêcher en l'attaquant vivement, c'était l'opération la plus avantageuse et la plus sûre qui se soit jamais présentée à la guerre.

L'idée d'envoyer le général Erskine avec sept bataillons, là où devait marcher toute l'armée, prouve combien les faiseurs de projets, dans l'armée alliée, avaient le coup-d'œil rétréci. Ils ont toujours fait la guerre aux places, aux rivières et aux camps, sans vouloir juger qu'il faut commencer par la faire aux corps organisés; quand ceux-ci sont battus, dispersés ou enlevés, les conquêtes sont faciles et rapides.

Loin d'opérer un effort décisif sur les troupes compromises de Souham et de Moreau, nous avons vu comment Clairfayt les attaqua isolément le 30 avril; il renouvela ses tentatives les 10 et 11 mai, avec son corps seul, quoiqu'il ne fût qu'à 5 ou 6 lieues du duc d'Yorck. C'était envoyer des braves gens à la boucherie, et si la position des Français leur eût permis de poursuivre Clairfayt, sans crainte de s'engager imprudemment sur Bruges, ce corps eût été détruit.

Je ne m'étendrai pas sur l'affaire singulière de Turcoing. Tout ce que l'on peut dire de plus fort contre les combinaisons et l'exécution de cette bataille, du côté des alliés, c'est de les présenter telles qu'elles furent. On chercherait vainement dans l'histoire rien de plus mal concerté.

J'ajouterai seulement à ce que nous avons vu dans la relation, que si Clairfayt était venu dans la nuit du 16, prendre position par Harlebek vers Espierre ou Moucron, et que l'archiduc fût venu dans la même nuit remplacer le duc d'York à Marquain, enfin que ce dernier eût pris position à Leers ou Nechin, pour se lier avec Clairfayt (1); la masse des forces alliées pouvait arriver le 17 au matin, la gauche à Bondues, le centre et la réserve à Turcoing, la droite à Moucron; l'archiduc Charles à Mou-

(1) J'ai dit plus haut que Clairfayt aurait pu être porté d'Ingelmunster sur Ypres, pour rendre la position de Pichegru plus difficile, en lui empêchant sa retraite sur Dunkerque. Mais ce mouvement, qui eût été bon le 5 mai, dans l'hypothèse où toutes les forces alliées se seraient portées sur ce point, ne l'était plus autant le 18 mai, lorsqu'un tiers de ces forces avait été envoyé sur la Sambre, où les mouvemens devenaient plus inquiétans et plus décisifs : ma première observation est relative au grand plan primitif, la seconde relative à la position effective à Turcoing, le 18 mai.

veaux, isolant la division Bonneau sous Lille, et pouvant au besoin soutenir Bondues et Turcoing. Près de 90,000 hommes n'auraient pas occupé plus d'espace que la seule colonne du duc d'Yorck qui était de 14 bataillons, n'en occupait dans la matinée du 18 mai, et ils eussent tenu les deux routes qui mènent de Courtrai et Menin sur Lille.

Quoique l'arrivée de la division Bonneau eût porté l'armée de Flandre à 70,000 hommes, et qu'il fût déjà plus difficile de frapper un grand coup que quand il n'y en avait que 50,000, on aurait sans doute réussi en grande partie, si on avait opéré, comme nous venons de le dire, pour prendre *ensemble* la position centrale qui était la clef de toute l'entreprise. En effet Bonneau étant à Lille séparé du reste de l'armée par une masse aussi supérieure, aurait été contenu pour vingt-quatre heures par 10,000 hommes, et il en serait resté 80,000 pour accabler les forces de Souham.

La bataille de Tournay, le 22 mai, prouve ce qu'on aurait pu faire en agissant ainsi, avec ensemble et avec l'armée réunie. Il n'y eut à cette bataille que les corps d'Otto, d'Yorck, de Kinsky, les Hanovriens et la réserve autrichienne qui donnèrent, mais ils ne donnèrent pas partiellement, les uns le 17 et les autres le 18, comme cela avait eu lieu à Turcoing. On peut juger que la bataille de Tournay aurait été la plus décisive de la campagne, et qu'elle eût sauvé la Belgique, si l'aîle de l'archiduc Charles y eût pris part, et si Clairfayt n'était pas resté inutilement à Thielt. On ne peut pas concevoir pourquoi on s'obstina à isoler et compromettre ce corps pour empêcher les Français d'aller à Bruges, lorsqu'on aurait dû faire l'impossible pour les y attirer. Quels que fussent les projets des Français, il est incontestable qu'après l'affaire du 18 mai, le prince de Cobourg devait envoyer sur le champ à Clairfayt l'ordre de revenir sur l'Escaut, et de remonter cette rivière jusqu'à Espierre. Toutes les forces alliées étant ainsi en ligne, elles auraient pû reprendre l'offensive par leur gauche, pour exécuter leur projet de rejeter l'armée de Pichegru sur Nieuport et Ostende. Même pour rester sur la défensive, cette concentration eût été indispensable.

L'action du 22 mai fut engagée dans une position singulière, les Français se prolongèrent par leur gauche jusqu'au Peck, tandis que les alliés étaient encore à Lamain, Marquain et Tournay. Si Clairfayt et l'archiduc Charles eussent pu être employés avec les 40,000 hommes qui ne prirent

point de part à l'affaire, on ne peut pas trop juger la tournure qu'elle aurait prise, car les Français pouvaient être jetés sur Oudenarde et coupés. La bataille fut gagnée par les alliés, malgré le mauvais emploi de leurs forces : le résultat n'aurait pas été douteux avec 40,000 hommes de plus, surtout si cette masse avait été employée et dirigée vivement par la gauche, depuis Marquain sur Lannoi ; au moins le centre et la gauche de Pichegru auraient été fortement compromis vers Leers et Nechin.

Les alliés eurent encore une belle occasion dont ils ne surent pas profiter. Ce fut le mouvement de Pichegru sur Ypres, le 1er. juin. L'armée du nord, en s'isolant davantage de la Sambre, et en allant creuser des tranchées devant une place qui pouvait bien tenir quinze jours, donna aux alliés la facilité de diriger Clairfayt sur Oudenarde, et de marcher sur le champ vers la Sambre avec les 60,000 hommes qui étaient sous Tournay. Au lieu de prendre un parti prompt et vigoureux, leur conduite, à cette époque, fut inconcevable ; ils ne sauvèrent ni Charleroi, ni Ypres, et restèrent à Tournay, sans qu'eux-mêmes puissent en indiquer la raison. On a vu dans la relation quelle fut l'incohérence des mouvemens du prince de Cobourg et son irrésolution, lorsqu'après quinze jours de temps perdu il résolut trop tard de faire une tentative en faveur d'Ypres. Il avait déjà laissé battre Clairfayt deux fois isolément, il ne marcha vers lui qu'avec la moitié des troupes dont il pouvait disposer, et il arriva justement à temps pour apprendre la prise d'Ypres, comme huit jours après il arriva dans les plaines de Fleurus pour apprendre la chute de Charleroi (1).

Nous avons vu dans la narration de la bataille de Fleurus, tout ce que l'on fit pour la perdre. Si on l'avait engagée par de grandes attaques vers Lambusart et Mellet, concentriquement sur la droite de la longue ligne des Français, elle eût vraisemblablement procuré la victoire.

---

(1) Est-ce-là cet ensemble, ces mouvemens rapprochés et soutenus que M. de T.... regarde comme une faute dans l'art militaire des armées germaniques ? L'art militaire de toutes les armées est le même, il a des principes fondamentaux qui sont de toutes les nations ; on a des systèmes différens, mais ces systèmes ne sont que trop souvent contraires aux principes de l'art.

C'était le point décisif; et 70,000 hommes donnant ensemble et vigoureusement là où on n'employa pas 25,000 hommes, auraient sans doute donné un autre résultat; d'ailleurs, je ne reviendrai pas sur ce que j'en ai déjà dit.

Après la perte de cette bataille, on commit la faute de laisser le prince d'Orange à Mons, et il eût été pris, si les généraux français avaient opéré comme ils le devaient et comme nous l'avons dit. Il est inconcevable qu'avec le système des positions isolées, comme les alliés en avaient, les Français, au milieu de tant de succès, et avec une supériorité marquée, n'aient jamais enlevé un de ces corps aventurés; ils en eurent dix fois l'occasion et ne le tentèrent jamais.

Le projet de concentration arrêté à Braine-la-Loud le 1er. juillet était bon, et il en était bien temps!! Quoique son exécution, remise de cinq jours, ne fût plus praticable, néanmoins on aurait dû tenir au principe qui l'avait dicté, et ne pas séparer les deux armées. Ce fut une espèce de séparation nationale, et elle ne contribua pas peu à mécontenter les Hollandais, qui, voyant les Autrichiens marcher seuls sur la Meuse, virent aussi la divergence des intérêts de cette puissance, qui ne faisait rien pour la Hollande.

Anvers, Berg-op-zoom, Breda, Bois-le-Duc et vingt autres places, formaient une barrière inexpugnable, que l'on pouvait abandonner à sa propre défense, et au milieu de laquelle les Français n'auraient pas été s'engager en laissant une armée de 120,000 hommes sur leurs derrières. Le duc d'Yorck aurait dû venir prendre position à Louvain avec ses 50,000 hommes, et Cobourg à Namur avec toutes ses forces. Pichegru aurait fait des siéges avec la moitié de son armée, qui était alors déjà ocupée en partie vers la West-Flandre, et il n'aurait pas été s'enfourner entre 120,000 mille hommes, la mer du Nord et la barrière du Brabant hollandais. Il n'aurait jamais passé l'Escaut avec une réunion de forces semblables derrière son flanc droit.

Les alliés pouvaient alors attaquer Jourdan avec avantage vers Gembloux. Telle était l'importance de cette ligne d'opérations, que Cobourg manœuvrant par sa gauche le long de la Sambre, et remportant une seule victoire, ramenait les Français sous Philippeville et Givet d'où ils étaient partis.

Si cette bataille avait été engagée sur les bases que nous venons

d'indiquer, avec de la vigueur et de l'ensemble dans le mouvement d'une masse encore si imposante, la droite vers Tirlemont, la gauche vers Monceaux et Namur, il est probable qu'elle eût été gagnée : en cas contraire les deux armées alliées auraient toujours pu se retirer, celle d'Yorck sur Ruremonde, et Cobourg sur Mastricht et Liège. C'était même la ligne par laquelle l'armée anglaise pouvait arriver avec plus de sureté sur la Meuse.

Au lieu de donner ainsi l'appui de 50,000 hommes à l'armée impériale, de décider alors la grande question de la possession des Pays-Bas, et de s'assurer une retraite sur Mastricht, Venlo et la Meuse, le duc d'Yorck alla s'engager à Conticq, dans le cul-de-sac, entre la Nethe et l'Escaut, d'où il ne fût sorti que pour rendre les armes s'il avait eu affaire à l'empereur Napoléon. Nous avons déjà dit qu'il aurait suffi pour cela d'un mouvement de l'armée du Nord par Lier sur Montril.

Je terminerai là mes observations pour ce qui concerne l'armée d'Yorck; depuis cette époque, elle ne fit que cumuler des fautes qui sont déjà relevées. Nous avons vu comment les généraux hessois et hanovriens, toujours isolés aux avant-gardes, furent exposés sans cesse à des combats partiels et désavantageux; ces combats semblaient n'avoir d'autre but que de favoriser le départ du quartier-général et de l'armée anglaise, qui gémissait elle-même du rôle singulier qu'on lui faisait jouer (1).

Les combats de Malines contre la seule division hessoise de Dallvig; celui de Boxtel, celui d'Appeltern, celui de Bommel, le passage du Waal où Abercrombie fut engagé par un hasard et où la brigade autrichienne de Sporck, disséminée en chaîne de vedettes, ne put pas se soutenir contre des colonnes formidables, furent de petits engagemens d'avant-postes. L'Histoire transmettra à la postérité comme une

(1) Ceci est un fait dont il faut convenir à l'honneur de cette nation, il m'a été certifié par des officiers suisses au service de Hollande, qui ont fait cette campagne. D'ailleurs on a vu souvent les officiers anglais, dont les corps restaient dans leurs camps, accourir volontairement aux avant-postes; partager les dangers avec leurs camarades des troupes alliées, qui étaient toujours compromis.

fable, que 60,000 Français à moitié armés, équipés et habillés, aient chassé du Brabant et de la Hollande une armée égale en nombre, soutenue de 40,000 Hollandais, abritée par six grands fleuves, et appuyée par vingt places fortes, toutes plus redoutables les unes que les autres. Il ne sera pas moins incroyable, que ces vingt places soient tombées dans trois mois devant ces mêmes Français qui n'étaient pas beaucoup plus nombreux que leurs garnisons réunies. Mais ce qu'il y a de plus fort, c'est que tout cela s'est opéré sans bataille, presque sans effusion de sang, et par de simples affaires d'arrière-garde contre des têtes de colonnes : quelques places furent prises par des corps de siége qui souvent n'étaient guère plus forts que la garnison (1).

De tels événemens sont au-dessous de toute critique, telle amère qu'elle puisse être. Je suis éloigné cependant d'accuser les chefs supérieurs des armées alliées de manquer de courage : ils en avaient comme Daun et comme Soubise; mais ils manquèrent totalement de génie militaire, et surtout de cette force d'ame, de cette énergie dans le conseil, qui dicte les grandes résolutions, et qui est la première vertu d'un capitaine.

Il faut savoir être calme, ferme, impassible sur le champ de bataille comme sur sa carte, dans l'intérieur de son cabinet; mais s'il fallait choisir entre les deux, on devrait toujours préférer, pour un commandant en chef, la dernière de ces qualités à la première. Les plans décisifs ne se font jamais dans le tumulte des combats, ils se créent dans le silence du cabinet. C'est là où un général doit, avant tout, être grand. C'est là où les généraux des alliés perdirent toujours la tête.

Les opérations des Autrichiens dans la seconde période, depuis le passage de la Meuse à Liége, n'offrirent rien de bien remarquable.

---

(1) Heusden a été attaqué par 1000 hommes, et Gertruidenberg par 2000 : les garnisons étaient plus nombreuses. Il n'y eut aucune bataille depuis la séparation du duc d'Yorck des Autrichiens.

Puisqu'il était décidé que les trois armées d'Yorck, de Cobourg et de Moellendorf, au lieu de prendre une ligne d'opérations intérieure, par une marche concentrique sur la Meuse vers Liège et Namur, prenaient trois rayons divergens, celle des Anglais vers Grave, et celle de Moellendorf sur Lautern; il n'y avait pas beaucoup de moyens de se soutenir sur la Meuse dans une longue position défensive, occupée par des divisions un peu isolées depuis Ruremonde jusqu'à l'Availle.

L'armée impériale devait savoir par expérience quel sort éprouvent tous ces beaux cordons immobiles, et dans une situation semblable, il ne lui restait que trois partis à prendre :

1°. De se retirer au-delà du Rhin sans risquer une attaque avec des chances aussi ruineuses; 2°. de réunir au contraire toutes ses forces sur leur gauche pour attaquer la droite de Jourdan et gagner Namur; 3°. ou pour éviter une ligne trop longue, de se concentrer sous Mastricht.

Le premier parti était violent : le second était le plus avantageux; le troisième aurait exigé de grands dépôts de munitions et de vivres dans Mastricht, parce que Jourdan menaçant Liège et la route de Cologne, et Pichegru Venlo; on se serait trouvé resserré pour les approvisionnemens, et forcé à s'en aller, ou de combattre pour en avoir.

Les Autrichiens ne prirent aucun de ces partis, et leur en substituèrent un pire encore, celui de rester et de s'étendre. Ils en auraient été punis, si, comme je l'ai déjà dit, Jourdan, dans son attaque du 18 septembre, avait encore plus renforcé sa droite, en y portant même la presque totalité de son armée. Il est certain que l'armée autrichienne se serait trouvée dans la position la plus critique si elle avait eu affaire à l'empereur Napoléon : il eût appliqué à sa position la manœuvre de Donawert sur l'extrême droite de Mack, et celle de Iena sur l'extrême gauche des Prussiens, et incontestablement la moitié de l'armée de Clairfayt n'aurait point regagné le Rhin.

La même observation est applicable à la bataille de Juliers : jamais Clairfayt n'aurait dû recevoir une bataille dans des positions aussi décousues, il valait mille fois mieux se rassembler et attaquer, ou rester concentré sous Juliers.

Quant à l'inconcevable faute d'avoir laissé les Français pendant deux

mois à Trèves, elle appartient surtout aux Prussiens. Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit sur les opérations de cette armée. Il est temps de passer à la relation de la campagne de 1795, bien moins fertile en événemens que celle-ci; mais qui prouva d'autant mieux ce que l'on aurait pu faire en 1794, si on avait appliqué les principes de l'art consacrés depuis des siècles, au lieu des beaux rêves de Lascy.

CHAPITRE XXIII.

Campagne de 1795, sur le Rhin (1).

Nous voici arrivés maintenant à une des périodes les plus singulières de cette première guerre : elle ne fut pas fertile en événemens importans; ce fut plutôt un moment de réaction dans le choc des masses belligérantes, et un intermède entre les deux grands actes que constituèrent les campagnes de 1794 et de 1796; mais elle offrit des résultats intéressans pour l'homme observateur qui juge les événemens par leurs causes, et sur les premières combinaisons qui les ont produits.

Les armées de toute l'Europe réunie venaient d'essuyer des revers, et d'abandonner des provinces immenses; la France, naguères menacée d'une destruction presqu'inévitable, menaçait aujourd'hui l'Europe elle-même. Le moment qui eût dû former une coalition générale de tous les intérêts nationaux, ce même moment qui, 90 ans auparavant, produisit en effet une ligue de tous les états contre la puissance menaçante de Louis XIV, nous offrit au contraire un spectacle singulier, en amenant la dissolution de la première coalition. Les puissances, qui n'avaient qu'à prolonger la guerre pour voir consumer la France en efforts surnaturels, se désunirent sans aucun motif plausible. Il y avait eu peu d'accord, il est vrai, mais l'ennemi devenant plus dangereux, il semble qu'on

(1) Je n'ai pu me procurer, jusqu'à ce moment, que de très-faibles matériaux sur cette campagne; je n'en présenterai donc qu'un aperçu ; elle n'eut pas d'ailleurs des suites assez importantes pour être donnée, avec des détails, dans un cadre qui doit renfermer postérieurement de si grands événemens; je n'en ferai pas moins mon possible pour présenter les opérations qui eurent lieu, de manière à faire ressortir leurs vrais rapports avec l'art de la guerre.



aurait dû chercher à établir cet accord, au lieu de rompre tous les liens de l'alliance qui existait, et par laquelle seule, l'Europe pouvait espérer de maintenir la France dans l'état où elle était en 1790, ou du moins dans la limite du Rhin.

Par une bizarrerie non moins étonnante, les opérations militaires prirent une tournure tout à fait différente de celle que l'on devait attendre en suite de cette défection politique. Lorsque les armées prussiennes et espagnoles eurent quitté la coalition, que l'armée anglaise fut rembarquée, que les Hanovriens étaient neutres, que les Hollandais, au lieu de combattre contre les Français, étaient devenus leurs alliés; lorsqu'enfin l'armée autrichienne fut réduite à lutter seule contre un ennemi si redoutable, on s'attendait à la voir anéantie, et toute la campagne fut au contraire une série de succès pour elle. Plus d'ensemble dans les plans, plus de mobilité pour leur exécution, et une ligne d'opérations moins désavantageuse, furent sans doute les premières causes de ce changement.

Du côté des Français, le gouvernement le plus modéré ayant succédé au régime le plus violent, beaucoup d'hommes aspirèrent à quitter l'armée, où ils avaient été jetés par le tourbillon des événemens : les bataillons diminuèrent donc considérablement, et les forces des deux nations reprirent ainsi leur équilibre.

L'état respectif des deux partis semble donc être la seule cause des revers essuyés par les armes républicaines; le dénuement, le délabrement de toutes les parties du service, la rigueur de la campagne de la Hollande, et celle du blocus de Mayence pendant l'hiver, avaient un peu ébranlé l'armée française, dont l'enthousiasme devait d'ailleurs diminuer, à mesure que les dangers de l'indépendance nationale s'évanouissaient; les Autrichiens, au contraire, combattaient alors pour l'Allemagne, *pro aris et focis;* ils avaient toute leur confiance en Clairfayt, qui l'avait méritée par sa conduite dans des affaires partielles, où il s'était montré avec vigueur; mais ce qui était plus important encore, ils avaient une ligne d'opérations moins hasardée que celle de la Flandre.

Premières positions.

Au commencement de la campagne, la gauche des Français était composée de l'armée de Sambre et Meuse, aux ordres de Jourdan; elle était cantonnée entre la Roer et le Rhin, depuis Ruremonde, à Bonn et Coblence; on ne la comptait pas à 70,000 hommes.

L'armée de Rhin et Moselle, aux ordres de Pichegru, avait sa gauche dans les fameuses lignes devant Mayence, le centre vers Manheim, etc., jusqu'à Landau; la droite, aux ordres de Desaix, tenait le haut Rhin.

L'armée du Nord, qui avait détaché plus de la moitié de ses forces pour renforcer les deux précédentes, gardait encore la Hollande.

La droite des Autrichiens, composée de l'armée du bas Rhin, aux ordres de Werneck, s'étendait jusqu'à Duisbourg, et s'appuyait au cordon de neutralité que les Prussiens avaient tiré après la paix de Bâle, depuis Duisbourg sur la Ruhr, jusqu'à Embden d'un côté, et jusqu'aux frontières de Saxe de l'autre. Le centre était vers Mayence et Manheim, aux ordres de Clairfayt. La gauche s'étendait, comme dans les années précédentes, jusqu'à Kehl, avec un cordon jusques vers Bâle. On estimait à 170,000 hommes le nombre des troupes d'Autriche et des cercles qui garnissaient cette longue ligne, et je ne crois pas que ce calcul soit exagéré.

Soit qu'on eût entamé des négociations à cette époque, soit qu'on se fût occupé des préparatifs pour remettre les armées en état, une cessation d'hostilités avait eu tacitement lieu, et les deux partis cantonnèrent en repos jusqu'au mois de juillet; les Français en profitèrent pour continuer le blocus de l'importante place de Luxembourg, qui se rendit enfin par famine, le 5 juin; la garnison, forte de 10,000 hommes, fut prisonnière.

Au milieu d'août, la droite des Impériaux, commandée par Werneck, occupait plusieurs camps retranchés sur la ligne entre le Mayn et la Wupper; elle n'était que de 20 à 25,000 hommes, les plus grandes forces avaient remonté le fleuve. Clairfayt avait son quartier-général à Gros-Gerau; une armée formidable se rassemblait sur le haut Rhin, vers Fribourg; on y comptait près de 80,000 hommes, sans le corps de Condé

qui était vers Muhlheim. Il paraissait que le théâtre des grandes opérations allait être transféré sur ce point, où Wurmser vint prendre le commandement le 22 août; Pichegru s'y était transporté de son côté, et y avait fait marcher quelques divisions.

Passage du Rhin à Duisbourg.

Les armées françaises ayant eu quelques renforts, reçurent enfin l'ordre de prendre l'offensive et de passer le Rhin. Jourdan, après avoir rassemblé sur sa gauche un bon nombre de barques plates, fit faire, les 1, 2 et 3 septembre, de fausses démonstrations sur l'île de Neuwied, pour inquiéter le général Werneck, tandis que les divisions du centre et de la gauche passèrent le 5 vers Dusseldorf, Urdingen et Eichelcamp, sous la protection de batteries très-avantageusement postées, qu'on avait construites depuis plusieurs mois sur cette ligne, autant pour tromper l'ennemi que pour servir à lui défendre le passage s'il osait le tenter.

La défense de la ligne, depuis la Wupper jusqu'au ruisseau d'Angerbach, était confiée au corps du général Erbach, fort de 10,000 hommes au plus, et disséminé suivant l'usage, en plusieurs postes isolés (1); les plus considérables à Mindelheim et Sarem, un bataillon à Dusseldorf et Hamm; le gros en réserve à Kalkum.

Le 6, au point du jour, une canonade très-vive se fit entendre sur toute la ligne; une division s'embarqua sur des bateaux, à l'embouchure

(1) Depuis que l'on fait la guerre, l'on n'avait jamais prétendu défendre toute la ligne d'un fleuve; il était réservé à ceux qui voulaient agrandir l'échelle des combinaisons de nous démontrer ce singulier système. Frédéric, dans son instruction à ses généraux, avait déjà prévu que ceux qui veulent tout couvrir, ne couvraient rien, et il avait établi le seul moyen de disputer le passage d'un fleuve, qui est d'avoir des petits postes d'avertissement, et sa masse rassemblée dans une position centrale à une ou deux marches en arrière.

de l'Erft, débarqua vers Hamm, et se dirigea sur Dusseldorf, d'où les 3 compagnies autrichiennes eurent peine à se retirer.

Au moment où le comte d'Erbach voulait marcher avec sa réserve, au devant de ce débarquement, Dusseldorf, gardé par une faible garnison de troupes palatines, capitula sans la moindre résistance. D'un autre côté le général Lefebvre, avec l'aile gauche, avait passé vers Eichelcamp, traversé le cordon prussien, et tourné la droite des Autrichiens par Angerort, où elle se croyait à l'abri de toute insulte.

La gauche du comte d'Erbach, menacée par Dusseldorf, se retira promptement sur Closterath et Gerresheim; le reste de son corps, campé à Stockum, débordé sur ses deux extrémités par des forces supérieures, fut trop heureux de s'en tirer à si bon marché; il se replia sous la protection de sa cavalerie sur Rattingen, tandis que la gauche de Werneck canonnait vers Neuwied avec les fausses attaques de la droite de Jourdan.

Ce passage, qui d'après les dispositions d'un long cordon défensif, ne pouvait manquer de réussir, fut, selon toutes les apparences, beaucoup facilité par le débarquement de la gauche de Jourdan vers Duisbourg, sur le cordon de l'Angerbach, que les Autrichiens croyaient à l'abri par les conventions de neutralité (1). La totalité de l'armée de Sambre et Meuse ayant passé le fleuve, le comte d'Erbach n'eut rien de mieux à faire qu'à se retirer précipitamment pour regagner sa communication par Elberfeld et Schwalme; il se réunit avec la division du prince de Wurtemberg, mais cela ne le mit pas beaucoup plus en état de se mesurer avec l'armée française, qui le poussa jusques sur Siegbourg, où elle arriva le 11 septembre. Le prince se replia ensuite sur le corps de Wartensleben, qui était resté assez inutilement vers Neuwied, et il prit position sur la Lahn.

---

(1) Cette assertion est celle d'une relation autrichienne; j'ignore jusqu'à quel point elle est fondée; mais elle paraît fort probable; il est difficile de passer 25,000 hommes avec des bateaux, dans 2 ou 3 heures, sur un fleuve aussi large que le Rhin l'est à Duisbourg, sans que l'ennemi en sache rien, et sans qu'il puisse s'y opposer: au reste, le détail de cet incident ne change rien au fait; une masse passa sur l'extrême droite de la ligne autrichienne, qui dès-lors n'était plus tenable.

Après quelques combats d'arrière-garde, dont le principal fut livré à Ukerath, l'armée de Jourdan vint prendre position en face de l'ennemi, la gauche vers Limbourg, la droite au Rhin. Le général Clairfayt fit alors marcher une partie de son centre sur le même point, et s'y porta de sa personne : le général Quasdanowich resta vers Heidelberg. Wurmser dut détacher une partie de l'armée du Haut-Rhin, pour venir remplacer les troupes parties avec Clairfayt du camp de Schwetzingen.

Passage du Rhin à Manheim.

Dans le même temps que ces événemens se passaient, le général Pichegru descendait le Rhin, et se rapprochait de Manheim qu'il fit sommer; une convention singulière conclue le 20 septembre par un conseiller de l'électeur palatin, mit cette place au pouvoir des Français sans coup férir; et les Autrichiens, qui n'eurent pas la fermeté de s'opposer à cette reddition, ou la prudence de la prévenir, brûlèrent la ville, un mois après, pour la reprendre.

La prise de Manheim, et la crainte de perdre ses communications avec l'armée du Haut-Rhin, décidèrent Clairfayt à quitter la position de la Lahn, et à occuper celle du Mayn; il repassa cette rivière les 22 et 23, pour prendre position, la droite vers Aschaffembourg, la gauche vers Francfort. L'armée de Sambre et Meuse cerna Mayence.

Clairfayt, voulant opérer concentriquement avec Wurmser, marcha le 24 à Heppenheim où il reçut déjà la nouvelle d'un avantage considérable remporté sur les Français vers Heidelberg. En effet, après l'occupation de Manheim, Pichegru avait porté la division Dufour sur Heidelberg : le général Quasdanowich y fut attaqué le 24 dans sa position avantageuse près de Schriesheim et Wibligen; mais après une affaire très-vive, les Français furent forcés à se replier sur Manheim, avec perte de 1200 hommes hors de combat; le général Dufour y fut fait prisonnier. Le résultat le plus important de ce combat, fut

le rétablissement de la communication entre les deux armées autrichiennes, par la grande route du Rhin (Berg-Strasse).

Clairfayt reprend l'offensive.

Peu de jours après, les renforts détachés de l'armée de Wurmser commencèrent à arriver; ils montaient à 25,000 hommes. Alors la position de Jourdan devint équivoque : il avait fait investir Mayence, et le reste de ses forces semblait vouloir protéger le siége, en campant le long du Mayn et de la Nidda; les succès qu'il avait remportés n'étaient pas assez décisifs pour faire un siége aussi difficile en présence d'une armée supérieure au corps d'observation.

Clairfayt ayant reçu tous ses renforts, résolut de reprendre l'offensive, et s'il l'eût fait avec plus de rapidité par sa gauche, en profitant de l'avantage que lui offrait Mayence pour accabler la droite des Français, la position de Jourdan, qui n'avait de retraite que sur Neuwied, aurait pu devenir très-critique, au moins pour une partie de son armée. Le général autrichien aima mieux, en manœuvrant lentement par sa droite, obtenir la retraite de l'ennemi jusqu'au delà du Rhin. S'il préférait agir sur ce point, il pouvait néanmoins, en y mettant plus de vivacité, pousser sa masse, de Hochst sur Nassau, et rendre le mouvement de retraite de l'armée française très-pénible. Au lieu de chercher ce grand résultat, on se borna à menacer successivement la gauche de l'armée française, en passant le Mayn à Hochst et Hanau; le corps qui était à Aschaffenbourg se réunit le 10 octobre à l'armée, qui prit position le long de la Nidda, le quartier-général à Bergen.

La ligne des Français avait changé un peu de front à gauche, la droite était devant Mayence, le centre vers Hochst, d'où la ligne formait un crochet appuyant la gauche aux montagnes.

Le 11, les Autrichiens passèrent la Nidda sur leur droite : alors Jourdan,

craignant de s'engager avec des chances défavorables, prit le parti de lever le siége, et de se rapprocher de la Lahn, où l'armée ennemie le suivit en manœuvrant toujours dans le même sens. Cette retraite, que les Autrichiens ont fait sonner si haut, n'eut, dans le fait, rien que de très-ordinaire; on s'y livra quelques combats, dans lesquels les Français firent beaucoup plus qu'on ne devait l'attendre d'une arrière-garde en retraite; ils n'y perdirent que fort peu de monde, et quelques canons. Le 18 octobre, les Autrichiens avaient déjà passé la Lahn, et occupé Montabauer. Le 20, Ehrenbreitstein fut débloqué.

Jusqu'alors ces événemens n'avaient été que le résultat des positions singulières des deux partis. On voit en effet, par ce court exposé, que Jourdan était parvenu à établir la masse de l'armée de Sambre et Meuse sur l'extrême droite de l'immense ligne des Autrichiens, où il ne trouva d'abord qu'un corps de 10,000 hommes encore divisé. Le général français eut nécessairement des succès, jusqu'à ce que les corps d'Erbach, de Wurtemberg et de Wartensleben, reployés successivement sur Clairfayt, lui présentassent une force suffisante. Pendant ce temps 80,000 Autrichiens étaient à 70 lieues de là, sur le Haut-Rhin, dans une inaction absolue. Lorsqu'une grande partie de ces forces revint sur le théâtre, repoussa l'armée du Rhin de Manheim, et renforça Clairfayt, Jourdan se trouva seul, forcé de détacher un gros corps de blocus en présence d'une masse supérieure, et sa retraite devint probable, tandis que des forces assez considérables de l'armée du Rhin étaient enterrées dans des lignes devant Mayence, et en observation depuis Manheim à Landau. Le seul parti qui eût pu éviter à Jourdan de faire cette retraite, eût été celui de lever un blocus qui était à peine commencé, de rassembler toutes ses forces pour livrer une bataille à Clairfayt, et reprendre le siége après : afin de rendre cette bataille plus décisive, on aurait pu se faire joindre par une partie de l'armée du Rhin, qui formait le blocus sur la rive gauche, et dont le centre était blotti assez inutilement sous Manheim.

Dès qu'on ne prenait pas cette forte résolution, il n'y avait pas moyen de rester en position devant Clairfayt, sans s'exposer à renouveller la catastrophe des lignes de Turin (1), ou à faire une répétition des scènes san-

(1) Bataille de Turin, où le prince Eugène força l'armée française dans ses lignes.

glantes de Charleroi, pour la réparation desquelles on n'avait plus les mêmes ressources.

Affaire des lignes de Mayence.

Des événemens plus importans suivirent de près ces faibles succès : Clairfayt voyant qu'il serait inutile de suivre Jourdan sur Neuwied et sur Dusseldorf, où il avait une retraite sûre, jugea assez habilement qu'il pouvait profiter de l'avantage que lui donnait l'excellente place de Mayence, pour déboucher sur la rive gauche du Rhin, et forcer l'armée française à évacuer la rive droite pour venir combattre sur son propre territoire. Le général autrichien laissa un tiers de ses forces en observation sur la Sieg, et revint avec le gros de son armée, le 27 octobre, à Florsheim. Dans la nuit du 28 au 29, il arriva à Mayence, et attaqua, le 29 au matin, la division Chales qui gardait les fameuses lignes.

Depuis l'arrivée de l'armée devant cette ville, en 1794, les Français avaient fait des travaux immenses, pour opposer, en quelque sorte, une forteresse à celle de Mayence, et pour resserrer plus facilement la garnison dans la place. Ils avaient élevé des lignes qui appuyaient des deux côtés au Rhin, la gauche au bois de Mombach, qui était couvert d'abattis et de retranchemens, la droite à Weissenau. Ces ouvrages, construits avec si grande peine pendant plus d'un an, avaient près de quatre lieues d'étendue, et cela seul suffisait pour rendre leur défense impossible contre une masse. Quinze ou vingt mille hommes, dispersés sur une aussi longue ligne (1), contenus sur tout le front par des canonnades et des démonstrations, n'étaient sur aucun point assez forts pour empêcher de grosses colonnes de pénétrer. Dans toutes les défenses de cette nature, la ligne est perdue dès qu'un point est enlevé; les troupes épouvantées des succès de l'en-

(1) La relation autrichienne porte à 30,000 le nombre des troupes françaises dans les lignes, cela me paraît exagéré.

nemi qui ne les étonneraient pas autant en rase campagne, croyant d'ailleurs n'avoir plus rien à défendre, songent plutôt à leur salut qu'aux moyens d'enlever à l'ennemi les avantages qu'il a remportés, et à le rechasser des ouvrages.

Tout le succès de cette entreprise dépendait donc de celui des premières attaques; il était probable qu'en cachant parfaitement les dispositions préalables et en débouchant vivement, on surprendrait des troupes habituées depuis long-temps à rester paisibles dans leurs retranchemens. La nuit fut orageuse et favorable aux assaillans. Le 29 octobre, à six heures du matin, cinq colonnes avaient débouché en silence de Mayence, et se trouvaient en marche pour attaquer: elles furent dirigées sur les points principaux de Mombach, Zahlbach, Hechstheim et Weissenau. Aucune affaire ne fut plus honorable pour les troupes autrichiennes, elles escaladèrent les ouvrages presque sans tirer un coup de fusil; les régimens de Pellegrini et de Manfredini se distinguèrent surtout à l'attaque de Hechtsheim; à neuf heures tout était déjà emporté. Le général Chales, entendant la canonnade, écrivit à Pichegru, monta à cheval, et arriva pour être témoin de la débandade qui s'était introduite parmi ses troupes: on l'accusa de trahison, et il n'était coupable que de défaut de surveillance: le fait est que sa division fut à moitié surprise. Les Français perdirent soixante canons et plus de 3,000 hommes, les Autrichiens en eurent 1500 hors de combat.

Cette opération, dont la résolution ne laisse pas que de faire honneur à Clairfayt, aurait pu avoir de bien plus grands résultats, si, au lieu d'attaquer en rayons divergens, par des colonnes multipliées, on eût fait trois petites attaques démonstratives et deux grosses masses qui se seraient jetées par Hechstheim et Marienborn sur Ober-Ingelheim; les deux tiers de la division Chales eussent été jetés sur Mombach, et adossés au grand coude que le Rhin forme sur ce point. Les Autrichiens firent de grands efforts vers le bois de Mombach, où ils auraient dû chercher à jeter les Français plutôt qu'à les en chasser.

Il semble aussi que si Clairfayt s'était fait renforcer par le corps de Wurmser, qui était alors devant Manheim, il aurait pu suivre plus vivement ce succès important; il resta 6 jours dans la position conquise, et n'en partit que le 5 novembre. Le général Wartensleben marcha sur Alzey, Nauendorf attaqua une division ennemie à Rochenhausen, et la

rejeta sur Winweiler : Clairfayt lui-même se porta sur Westofen, Osterofen et Worms.

Pichegru, de son côté, avait rassemblé l'armée française derrière la ligne de la Pfrim, la droite au Rhin, la gauche au Mont-Tonnerre, et Jourdan, à la première nouvelle de l'affaire des lignes, détacha le général Marceau avec 20,000 hommes sur le Hundsruck, vers Creutzenach, pour faire une diversion en faveur de l'armée du Rhin.

Combat sur la Pfrim et à Frankendal.

Clairfayt voulant attaquer Pichegru, avait pris, un peu trop tard, le parti de se faire renforcer par le corps de Latour, de l'armée de Wurmser. Ce renfort ayant enfin passé le Rhin, le 9 novembre, l'attaque sur la position de la Pfrim eut lieu le 10 au matin. Le général Wartensleben, avec l'aile droite, marcha d'Alzey sur Kirchheim-Poland, emporta ce poste, et pénétra jusqu'à Masbach, tandis que le général Nauendorf poussait l'ennemi jusqu'à Gollheim. Kray, avec l'avant-garde, contenait le centre et la droite des Français, pour favoriser ces attaques jusqu'au moment où il serait temps de pouvoir engager le gros de l'armée, conduit par Clairfayt en personne. La première ligne se forma enfin près de Niederflorsheim, et sous la protection d'une artillerie beaucoup supérieure à celle des Français, elle emporta Pfedersheim, et tout le centre des positions. Alors Pichegru fut obligé de se retirer pendant la nuit sur l'Elsbach, d'où il prit ensuite la ligne du canal de Frankendal.

Cette affaire coûta du monde aux deux partis; elle eût pu devenir bien plus fatale à l'armée française, si Clairfayt avait opéré d'après les principes que nous avons déjà appliqués aux mêmes positions, dans le récit des campagnes précédentes, c'est-à-dire, si profitant de sa supériorité, il avait contenu le centre et la droite des Français par des démonstrations et des canonnades, et qu'en réunissant les deux tiers de ses forces vers Gollheim, il eût accablé l'aile gauche ennemie, gagné les positions dominantes des Vosges, et prévenu la droite de l'armée française par

Turckheim et Grunstadt sur Lambsheim. Il est probable que l'aile gauche étant repoussée sur Landau, et la droite isolée sur le Rhin, sans artillerie, au milieu de forces disproportionnées, la défaite de l'armée eût été totale.

Quoi qu'il en soit, le général autrichien eut la gloire de faire mieux que ses prédécesseurs, et le lendemain il profita de sa position centrale pour détacher le corps de Wartensleben contre Marceau, qui fut repoussé d'abord de Creutzenach après une affaire très-vive, mais qui y rentra bientôt après.

Clairfayt, instruit de ce premier succès, résolut alors d'achever l'investissement de Manheim, en continuant ses attaques contre l'armée de Pichegru, qui tenait le canal de Frankendal, sa droite au Rhin, sa gauche à Turckheim, le front couvert par le bois de Friesenheim, et par les rives marécageuses du canal et des ruisseaux de Flosbach et de Fuchsbach.

Le 13, le général Kray dut inquiéter la gauche des Français vers Turckheim, afin d'attirer l'attention sur ce point, et Nauendorf alla même courir dans les montagnes jusques vers Tripstadt. Clairfayt manœuvra mal, car il fit ainsi un accessoire du point principal, et il dirigea ses grandes attaques vers le centre, et la gauche par Lambsheim et Frankendal, tandis que sa droite resta dans l'inaction.

Le 14 au matin, le centre des Autrichiens se porta sur Lambsheim; la division de Baillet emporta ce poste retranché, pendant qu'une plus forte colonne, où se trouvait Clairfayt, tournait la ville en jetant des ponts sur la Fuchsbach. Le général Latour commandait l'aile gauche, qui ne forma pas moins de trois attaques; la première, à l'extrême gauche, aux ordres du général Ott, marcha sur Edickem et Friesenheim; la seconde, conduite par le général Latour lui-même, se porta par la chaussée, directement sur Oggersheim et Studernheim; la troisième, plus à droite, aux ordres du général Lilien, attaqua Epstein de concert avec une brigade du centre de Clairfayt. Toutes ces attaques, exécutées par des forces supérieures, réussirent assez bien; le général Ott poussa même un parti jusqu'à la tête de pont de Manheim, que l'on trouva évacuée.

Tandis que ceci se passait, le général Werneck, avec toute l'aile droite de l'armée, se bornait à canonner le moulin d'Arsheim. Cette singulière combinaison du général Clairfayt, permit à Pichegru de faire sa

retraite, presque sans grande perte, derrière le canal de Frankendal, d'où il marcha dans la nuit à Mutterstadt, pour venir prendre position sur la Speyerbach.

Cette affaire prouva bien que l'on peut remporter une victoire avec des dispositions médiocres, lorsqu'il ne s'agit que de forcer, avec de bonnes troupes, un ennemi qui est en position défensive, et qui se borne à une défense locale sans manœuvrer; mais une telle guerre est une boucherie sans art. Il suffit de voir, sur la carte, la position de Turckheim et celle de Frankendal, pour juger que les démonstrations auraient dû se faire à ce dernier point, et que les grandes attaques auraient dû avoir lieu par Turckheim, qui se trouvait déjà sur les communications de Pichegru : le moindre succès remporté sur ce point, par une masse supérieure, aurait totalement perdu le centre et la droite de l'armée française. On peut juger par l'heureux résultat qu'eurent six ou sept attaques morcelées, ce qu'aurait produit un effort concentré des corps de Nauendorf, de Kray et de Werneck, avec le centre de Clairfayt, par Turckheim, sur la direction de Mutterstadt et de Rehut, tandis que la gauche aux ordres de Latour, se serait liée successivement à eux par Lambsheim. Trois de ces corps ne furent pas du tout engagés, les deux autres le furent là où ils ne devaient pas l'être. Le général autrichien aurait eu d'autant plus de raisons d'opérer, comme nous venons de le dire, qu'il avait une cavalerie formidable, hors d'état de rien faire dans une attaque sur le front des Français, couvert de deux ruisseaux marécageux, et de villages retranchés; cette arme, au contraire, aurait pu rendre la victoire complète, en donnant dans les plaines de Ellerstadt ou de Rugheim.

Après cette affaire, l'armée de Pichegru prit la ligne de la Speyerbach, mais le corps de Nauendorf s'étant porté sur Kayserslautern, le 16 novembre, cette ligne se trouva menacée sur sa gauche, et les Français prirent celle de la Queich, leur gauche appuyée à Landau, les Autrichiens gardèrent la position de la Speyerbach.

Les communications de Manheim se trouvant alors totalement coupées, le siége en fut pressé avec assez de vigueur; une partie de la ville fut réduite en cendres; enfin, le général Montaigu, qui la défendait, n'ayant plus beaucoup de munitions, fut forcé de se rendre avec sa garnison, forte d'environ 9000 hommes.

Mouvement de l'armée de Sambre et Meuse sur la Nahe.

Tandis que ceci ce passait, Jourdan avait aussi résolu de laisser son aile gauche sur la rive droite du Rhin, et de se porter avec une partie de son armée sur la Nahe, pour forcer Clairfayt à revenir sur ses pas, ou pour combiner une attaque de concert avec Pichegru; mais les succès du 14 novembre, et surtout la reddition de Manheim mirent Clairfayt à même de déjouer ce projet. Il avait déjà porté le corps de Nauendorf au point important de Deux-Ponts, par où les deux armées pouvaient communiquer. On pourrait peut-être lui reprocher de n'avoir pas, aussitôt après la prise de Manheim réuni le corps de Wurmser au sien, laissé une simple division d'observation devant Pichegru, avec ordre de se replier sur Manheim si elle était attaquée, et de n'avoir pas marché avec toutes ses forces sur la Nahe, pour y attaquer le corps de Jourdan, qui n'ayant pas comme Pichegru l'appui d'une ligne de places, aurait pu essuyer des revers marquans: mais la saison était avancée, les pluies abondantes, les chemins mauvais, et c'était, encore dans ce temps-là, des considérations puissantes pour retenir un général, qui faisait la guerre aux positions, aux lignes, aux provinces, et non aux forces organisées de l'ennemi.

Cinq divisions de l'armée de Sambre et Meuse vinrent enfin garnir une assez longue ligne défensive le long de la Nahe, depuis Bingen jusqu'à Birkenfeld; quelques combats eurent lieu vers Creutzenach, que les généraux Marceau, Kray et Nauendorf se disputèrent plusieurs fois. Pichegru fit reprendre Deux-Ponts et menacer Kayserslautern, mais dans le fait ce furent des affaires de postes insignifiantes, où l'on ne retrouve aucun plan vastement combiné; Jourdan finit par céder la Nahe, et se rapprocha de Trèves et de Trarbach.

Enfin une suspension d'armes vint mettre un terme à ces luttes sans résultats. Cette campagne fit honneur aux troupes autrichiennes, elles prouvèrent ce qu'on aurait pu attendre d'elles, si on avait su les employer dans les premières campagnes. Les armées françaises luttèrent avec courage contre la désorganisation et les privations de toutes espèces, qui devaient naturellement suivre les dissentions affreuses qui agitaient le gouvernement.

Le pouvoir exécutif, confié alors à de tristes comités qui avaient plus à faire dans les fauxbourgs de Paris et dans les tribunes de la convention qu'à l'armée, ne pouvait apporter aucun remède aux maux qui les accablaient.

En relisant les séances épouvantables de cette période, et tout ce qui se passait alors dans les départemens du Midi, on sera étonné qu'une nation en proie à de telles convulsions, menacée à Quiberon et dans la Vendée, attaquée par 170,000 Autrichiens et 60,000 alliés conduits par Clairfayt, Wurmser et Devins, ait pu encore trouver une armée qui protégeât ses frontières et qui lui conservât des conquêtes. Pour réussir contre une nation semblable, il fallait un Alexandre, un César, un Napoléon. Clairfayt fut un général brave et un peu au-dessus du commun, mais il n'était point ce que l'on appelle un grand capitaine.

Observations générales.

Autant que mes matériaux et le plan d'une esquisse rapide l'ont permis, j'ai déjà indiqué les rapports de chaque événement avec le principe de l'application des masses sur les points importans, qui forme incontestablement la première base de l'art. Je terminerai donc ce chapitre par un court examen des grandes opérations.

La campagne précédente avait fini en Hollande au mois de février, mais elle avait déjà fini pour les Autrichiens au mois d'octobre 1794, par la retraite de Juliers. Pendant six mois, les Impériaux avaient eu le temps de faire affluer à l'armée les réserves ou les dépôts de tous les régimens, et d'y joindre même de nouvelles levées. Au mois d'avril, ils auraient pu commencer des opérations offensives partant de la base importante et centrale de Mayence. Peut-être même que s'ils eussent débouché avec 150,000 hommes sur Trèves au mois de mars, ils eussent empêché la paix de Bâle, qui sépara la Prusse de la coali-

tion (1). A cette époque, toute l'armée du Nord était suffisamment occupée dans la Frise et la Hollande; celle de Sambre et Meuse et du Rhin étaient dans un état de dénuement au-dessus de toute expression: on peut affirmer qu'elles n'étaient pas à mettre en parallèle avec les armées impériales.

Ce mouvement pouvait avoir des suites incalculables; il était à tenter, car il n'offrait que les chances les plus favorables : pour juger si Napoléon l'eût tenté, il faut lire les relations d'Abensberg et d'Eckmuhl, et se rappeler ce qu'il fit en 1809, avec une masse d'un tiers moins forte, contre cette même armée autrichienne qui était au total deux fois plus nombreuse que la sienne.

L'inaction des armées impériales jusqu'au mois d'août est difficile à comprendre. Quant au plan de campagne qu'elles peuvent avoir conçu au mois de juillet, il serait difficile d'en raisonner avec une certitude parfaite, puisque ce plan n'a pas été publié, et qu'il paraît avoir été totalement renversé. Les grandes forces qui s'étaient rassemblées entre Philipsbourg et Bâle, et principalement sous Wurmser, dans le Brisgau, semblent assez annoncer le projet de pénétrer par la Haute-Alsace, en Franche-Comté, où l'armée de Condé croyait avoir de nombreux partisans, et où l'on rencontrait moins d'obstacles par le défaut de forteresses et de grands fleuves.

Ce rassemblement ne laisse aucun doute sur le plan d'agir offensivement; pourquoi alors retarda-t-on si long-temps son exécution, pour laisser aux Français le temps de prendre eux-mêmes l'initiative, en passant le Rhin, et mettant en défaut tous les projets. Voulait-on se borner à la défensive? Pourquoi alors rassembler ses forces à une aussi grande distance du point central décisif, qui était vers Philipsbourg et Carlsruhe. Que voulait-on faire de 80 à 90,000 hommes à Fribourg et Muhlheim aux revers des montagnes noires, où l'ennemi n'avait aucune chance favorable à chercher?

(1) Les armées qui avaient évacué la Flandre, jointes à celles de Wurmser sur le Haut-Rhin, aux troupes de Saxe, de Bavière, et au corps de Condé, faisaient encore 170 à 180,000 hommes, sur-tout après avoir reçu leurs recrues pendant l'hiver.

Il paraît qu'on peut donc répondre affirmativement pour l'offensive; dans cette hypothèse les Autrichiens voulurent agir trop tard, comme nous l'avons déjà dit, et peut-être sur une fausse ligne. Je crois parfaitement qu'en 1792, 1793, même au commencement de 1794, lorsque 60,000 Prussiens et 80,000 Anglais, Hanovriens, Hollandais et Hessois pouvaient garder la ligne de la Meuse et de la Moselle, il eût convenu de porter 150,000 Autrichiens par les Vosges sur Nancy; mais en 1795, lorsque les Autrichiens étaient les seules forces agissantes, que l'armée française était étendue sur une ligne immense, depuis Laudau jusqu'à Emdden à la mer du Nord; je crois que le point important était le centre de cette longue ligne où les impériaux avaient de plus l'avantage de posséder les bases, presqu'inattaquables, de Philipsbourg, Mayence, Ehrenbreitstein, Manheim et Luxembourg, qui n'était pas encore rendu.

Si après les échecs essuyés sur la Sambre et sur la Meuse en 1794, le gouvernement autrichien ne s'était pas mis en mesure d'avoir une armée complète et nombreuse au mois de mars 1795, ce serait une faute impardonnable, et on doit supposer qu'il le fit. En admettant donc que les armées eussent été en état d'agir à cette époque, on peut juger ce que 180,000 hommes, passant le Rhin sous Mayence et Ehrenbreitstein, gagnant la droite de la longue ligne de Jourdan, et le rejetant par Juliers sur la Basse-Meuse, eussent pu produire de changement dans la face de l'Europe. On prétendra peut-être que l'armée de Pichegru aurait pu venir au soutien, mais cela ne serait pas juste; la garnison de Mayence, celle de Luxembourg, jointes à un bon corps d'observation laissé à Trèves lui auraient disputé le passage de la Moselle assez long-temps pour qu'il arrivât trop tard. D'ailleurs, pour répondre à cette objection, il suffit de se rappeler l'impuissance que doivent nécessairement avoir deux parties isolées au loin, contre une masse centrale pareille, ayant tous les avantages du terrain pour elle dès les quatre premières marches, et qui était supérieure à ces deux parties, lors même qu'elles eussent été jointes.

Il eût été sans doute dans les choses possibles que ce projet ne réussît pas parfaitement, mais c'était dans tous les cas la seule manière d'appliquer les grands principes de l'art; j'ose dire plus, c'est ce que l'empereur Napoléon eût tenté dans une situation pareille, à en juger par ce qu'il fit sur le centre bien moins décousu des Autrichiens à Abensberg, à Lonado, aux gorges de la Brenta, et à Millesimo.

L'idée de faire passer la moitié des forces autrichiennes par le Haut-Rhin, tandis que l'autre moitié couvrait Dusseldorf à cent lieues de là, n'est pas une des combinaisons les moins singulières de cette guerre dans laquelle la fureur de s'agrandir et de s'étendre, surpassa tout ce que l'on avait imaginé jusqu'alors de fautif. Il reste à examiner le succès que l'on pouvait se promettre d'une semblable entreprise; on aurait pu faire du chemin, il est vrai, mais aurait-on couru à Paris sans combattre, sans même prendre Huningue, Brisach ou Strasbourg, pour avoir un point de retraite sur le Rhin, et en laissant 150,000 Français vers Landau, Strasbourg et Mayence? On peut tenter des invasions hardies et rapides, mais elles doivent toujours avoir pour but primitif de battre et disperser les corps organisés qui pourraient les empêcher, ou les rendre dangereuses : Napoléon est allé à Berlin et à Vienne, mais ce n'était jamais qu'après avoir frappé des coups décisifs; l'armée impériale n'en pouvait frapper de semblables, que sur le centre dégarni entre les armées de Jourdan et de Pichegru.

Les armées françaises n'opérèrent pas mieux; l'idée de faire passer Jourdan sur l'extrême gauche vers Dusseldorf, était contraire à tous les intérêts et à tous les principes. Il faut gagner l'extrémité d'une ligne, lorsqu'elle est peu étendue, serrée et contiguë, comme nous l'avons déjà souvent répété; mais la partie faible, et le point décisif d'une ligne immense et morcelée, c'est son centre. Si Jourdan, au lieu de se jeter par son extrême gauche sur Duisbourg, y eût fait des démonstrations, et qu'il se fût serré en masse par sa droite, pour se lier avec l'armée de Pichegru vers Manheim, ils auraient isolé Clairfayt sur le Mayn, et Wurmser dans la forêt noire. Etablis alors au centre, avec une masse aussi formidable, les généraux français auraient rendu impossible tout concert entre les armées ennemies, qui eussent formé deux lignes d'opérations extérieures au loin, et qui n'auraient pu lier leurs opérations que par une retraite concentrique, sur le Danube, jusques vers Ingolstadt ou Ratisbonne.

Les meilleures preuves que l'on puisse citer à l'appui de ces assertions, et des mêmes principes déjà souvent réitérés dans le cours de mes observations, sont encore les immortelles batailles d'Abensberg et d'Eckmuhl. On se rappelle comment les Autrichiens perdirent leur centre, et quels furent les résultats de la retraite excentrique, des corps de Hiller, archiduc Louis et Jellachich sur l'Inn, et de Hohenzollern, Kollowrath, Rosenberg et Lichtenstein par Ratisbonne et Waldmunchen sur la Bohème.

Peut-être aurait-il été possible de réparer la première direction fautive de l'armée de Sambre et Meuse sur Dusseldorf, si Jourdan ayant passé le Rhin, le 5 septembre, avait poussé plus vivement sur le Mayn, au lieu de s'arrêter au blocus de Mayence, avant d'avoir établi ses communications avec l'armée de Pichegru, qui avait passé à Manheim. Cette opération n'était peut-être pas convenue dans leur plan, mais ce serait justement là en quoi consisterait la faute.

En voilà assez sur la direction primitive des opérations ; les combinaisons qui suivirent celles-ci, furent amenées par les événemens, et se trouvent rapportées dans le cours de la narration, autant que cela pouvait entrer dans mon plan pour cette campagne.

CHAPITRE XXIV.

Coup-d'œil rapide sur la campagne de 1795, aux Pyrénées et en Italie.

Après la défaite de l'armée espagnole à Lier et Figuières, à la fin de novembre 1794, ses généraux étaient parvenus à la réorganiser derrière la Fluvia. Les opérations avaient été peu importantes, et des négociations étaient entamées à Bâle.

Roses, investie depuis long-temps, et assiégée depuis 44 jours, se rendit le 4 février.

Les Espagnols tentèrent plusieurs attaques sur la division Augereau, à Bezalu le 1.er mars, à Cistella le 5 mai, et à Pontos le 26. Mais ces entreprises, faites toujours partiellement, n'eurent aucun succès. Enfin, le général Scherer ayant pris le commandement en chef de l'armée des Pyrénées orientales, remporta, le 14 juin, un avantage assez important, dans les plaines de San Perès-Pescador, sur l'armée espagnole qui avait passé la Fluvia. Cette affaire, que l'on a honorée du nom de bataille, n'était néanmoins qu'un grand fourrage attaqué par des forces considérables, et défendu avec vigueur; ce fut le dernier exploit sur cette ligne.

Aux Pyrénées occidentales, le général Moncey remporta des succès plus décisifs; il reprit l'offensive à la fin de juin.

Le 28, la division Willot passa la Deba de vive force, et chassa la gauche des Espagnols de sa position retranchée. Une attaque générale fut combinée, le 3 juillet, sur Lecumberi, mais l'ennemi craignant d'être tourné, avait déjà abandonné, pendant la nuit, cette position importante,

et avait pris celle non moins avantageuse d'Yrursum : son aile gauche, aux ordres de Crespo, resta isolée vers Salinas, pour couvrir la Biscaye.

Le général Moncey résolut de profiter de cet isolement, afin de ne pas donner, à la droite, le temps de s'établir, et de la rejeter sur Pampelune : il la fit attaquer, le 6 juillet, par la division Willot, et tourner à droite et à gauche, par les brigades des généraux Merle et Digonnet. Les Espagnols furent successivement chassés de leurs premiers postes et de la montagne de Barrabas; mais ils tinrent avec plus d'opiniâtreté dans la plaine en arrière, où leur réserve les soutenait; enfin, ils en furent aussi expulsés, avec perte de 7 à 800 hommes, et forcés à se retirer sur Pampelune.

Ce combat eut des suites importantes, parce qu'il rendit les Français maîtres du centre de la ligne ennemie, et qu'il isola sans retour l'aile gauche. Pour profiter de son avantage, le général Moncey résolut de combiner une attaque contre cette gauche, et de l'accabler. A cet effet, le général Willot partit d'Yrursum, et se dirigea, par la grande route de Vittoria, sur la droite de la position de Salinas, tandis que le général Dessein se portait par Elgoybar, emportait la position d'Eybar, et attaquait la gauche de celle de Salinas.

Cette dernière colonne remporta, les 12 et 13, un avantage signalé à Eybar et Durango; mais le général ennemi n'attendit pas l'arrivée de la division Willot, et il se rejeta avec perte sur le défilé de Pancorbo. Les Français portèrent deux colonnes sur Bilbao, le 17, et une sur Vittoria, le 18 juillet. Ce fut le dernier exploit de cette guerre, à laquelle le traité de Bâle mit fin le 12 juillet. Le gouvernement espagnol, sans énergie et sans grandes vues, jugea qu'elle lui était trop onéreuse, et se détermina à faire des sacrifices pour acheter la paix. Dans le fait, c'était une monarchie usée, au bord du précipice, et qui cédait des provinces pour prolonger son existence de quelques momens.

Opérations en Italie.

Les premières opérations qui eurent lieu dans cette campagne, furent à peu-près calquées sur les mêmes bases que celles de l'année précédente. On se battit, depuis les frontières de la Savoie jusqu'à Nice, pour garder ou enlever des gorges. Cette guerre de postes forme une petite ombre au grand tableau des évènemens, qui dès-lors ont ébranlé le monde; elle est peu intéressante pour l'art.

Les Autrichiens avaient porté quelques renforts à leur armée; elle était d'environ 36,000 hommes, et les Piémontais en avaient au moins 40,000. Le général Devins devait avoir reçu des pleins pouvoirs du conseil de guerre, et tout semblait annoncer le projet de prendre l'offensive: le général Kellermann commandait l'armée française; il avait aussi une longue chaîne de corps; mais le gros de son armée, fort d'environ 50,000 hommes, avait la droite dans l'état de Gênes, vers Noli et Vado; le centre à la Planette et au mont Bardinetto. La division Serrurier couvrait les passages depuis ce point, à Ormea et au col de Tende, d'où la ligne s'étendait par les Alpes jusqu'au Mont-Cénis.

Les alliés firent souvent des tentatives pour s'emparer de quelques postes principaux, mais ils ne les exécutèrent qu'avec des détachemens, et sans ensemble. L'affaire la plus sérieuse fut celle des 24 et 25 juin, à Vado, où les Autrichiens attaquèrent sur quatre colonnes; une d'elles attaqua assez vivement, mais inutilement, le pont de Vado; une autre se dirigea sur la chapelle del Monte et Tersanno, où Massena la repoussa.

Le 25, les alliés firent une entreprise plus sérieuse. Leur aile gauche attaqua le général Laharpe, à Vado, et fut repoussée. Une autre colonne de 6,000 hommes attaqua Saint-Jacques, formant à-peu-près le centre de la division de droite, et l'emporta après sept heures de combat. Une troisième colonne, forte de 4,000 hommes, aux ordres du général Argenteau, emporta Melogno, poste important, qui liait l'aile droite avec le centre. Enfin, deux autres colonnes s'étaient dirigées sur Spinardo et San-Bernardo, mais elles ne purent réussir à s'y établir. Cette affaire aurait

causé peut être la ruine de l'armée française, si les Autrichiens avaient concentré tous leurs efforts sur Melogno et Saint-Jacques, au lieu d'aller courir vers Vado d'un côté, et vers Spinardo de l'autre. On en fut quitte pour la peur: les impériaux, repoussés sur quelques points, craignirent sans doute pour leurs colonnes victorieuses; au lieu de les appuyer, ils restèrent paisiblement à Melogno et Saint-Jacques, sans rien tenter. Le général Massena, sentant sa ligne percée et compromise par la perte de ces deux postes importans, fit, les jours suivans, de vigoureux efforts pour reprendre les redoutes, mais il ne put y parvenir : les Autrichiens évacuèrent néanmoins celle de Saint-Jacques, comme si la possession leur en eût paru trop chère.

Le 27, les alliés attaquèrent de nouveau les cols de Spinardo et de Bardinetto, et s'emparèrent du premier.

Kellermann sentit enfin que sa droite occupait une position beaucoup trop étendue, et très-aventurée le long de la mer jusques vers Vado; il résolut de la retirer sur Borghetto, et ce mouvement, qui heureusement ne fut point troublé par l'ennemi, se fit avec beaucoup de fermeté et d'ordre (28, 30 juin); le centre resta, jusqu'au 6 juillet, dans sa position de la Planette, d'où il se retira ensuite vers Castel-Bianco, Pezora et Zucarello. Cette nouvelle ligne, beaucoup plus concentrée et plus forte, fut choisie par le général Berthier, chef d'état-major de l'armée.

Les alliés restèrent assez long-temps sans rien entreprendre; le 29 juillet, on combattit avec acharnement, à Campo di Pietri, et sans trop savoir pourquoi de part ni d'autre; cette affaire, engagée par une reconnaissance du général Laharpe, fut encore un carnage sans but important.

Au milieu d'août, une division de l'armée du Rhin vint renforcer celle des Alpes, qui, à son tour, porta des renforts à celle d'Italie.

A la fin du même mois, les Piémontais attaquèrent en vain le mont Genièvre par leur droite; tandis que leur gauche voulait déloger Serrurier de son camp de Cerisola. Toutes ces affaires partielles n'aboutirent à rien (ainsi qu'il était aisé de le prévoir); les alliés mettaient leur génie à la torture pour faire passer 1500 hommes d'élite par une gorge, comme si un tel résultat servait à quelque chose, lorsque ce corps était sans soutien, et toute l'armée disséminée par détachemens guerroyant contre les rochers

occupés par l'ennemi. Les Autrichiens étaient d'autant plus blâmables de ne pas profiter de leur supériorité pour faire des entreprises décisives par leur droite, qu'ils avaient la ligne d'opérations la plus avantageuse, et qu'ils savaient depuis long-temps que les Français devaient recevoir des renforts.

La fin du mois de septembre fut également signalée par des combats aussi opiniâtres que peu décisifs. Les Autrichiens tentèrent, les 19 et 20, d'attaquer le général Massena dans sa position retranchée de Borghetto, au petit Gilbatar, et vers Campo di Pietri, mais ils furent vivement repoussés; le 26, ils le furent également à Sambusco: plusieurs petits combats eurent encore lieu à Spinardo, Termini et Garessio.

Ces combats isolés ne menaient à rien qu'à faire tuer des hommes: les armées gardaient toujours à-peu-près les mêmes positions. Enfin, les renforts étant arrivés de l'armée des Pyrénées orientales, le général Scherer prit le commandement de l'armée d'Italie, qui montait alors à plus de 50,000 hommes, sans compter celle des Alpes, dont Kellermann conserva le commandement, et dont la ligne s'étendait depuis le col de Tende jusqu'au Saint-Bernard.

Aussitôt après avoir joint l'armée, les divisions Augereau et Charlet firent leurs preuves en chassant l'ennemi, le 16 novembre, de sa position de Campo di Pietri, qui avait été si long-temps le théâtre de scènes sanglantes. Une affaire plus décisive termina la campagne, ce fut la bataille de Loano.

Scherer, après avoir reconnu la position de l'ennemi, et fait tous les préparatifs préliminaires, avait fixé l'attaque au 23 novembre. Les Austro-Sardes occupaient toujours la même ligne, la gauche vers Loano et Pietri, le centre à Roccabarbena et Malsabeno vers Bardinetto; la droite aux ordres du général Colli, vers Ormea et Garessio.

Le général français aurait pu profiter de sa supériorité pour chercher à obtenir de grands résultats, en portant presque toutes ses forces contre le centre isolé des Autrichiens, par Bardinetto, Garessio, et les sources de la Bormida, afin de rejeter la gauche de leur armée sur Loano et sur la mer. Il s'amusa, au contraire, à porter une grande partie de ses efforts contre cette aile gauche, pour la chasser de positions où elle eût été perdue, si on l'y avait laissée.

50 pièces de canon; elle fut assez bien combinée, en ce que le point décisif fut bien saisi; mais comme nous venons de le dire, on employa trop de forces aux accessoires. Le succès fut dû principalement au courage des troupes, aux dispositions locales, et à la vigueur des généraux Massena, Laharpe, Serrurier et Augereau.

Cette bataille, telle qu'elle fut engagée, aurait pu néanmoins avoir des suites assez brillantes, si on en avait profité pour déboucher par la vallée du Tanaro, et isoler pour toujours les débris des deux armées battues; comme l'empereur Napoléon le fit, quelques mois plus tard, après la bataille de Millesimo: au lieu d'en tirer un parti semblable, on se contenta de posséder tranquillement la rivière de Gènes et les sommités des monts jusqu'aux sources de l'Orba.

Je ne ferai pas de longues observations sur ces opérations, le lecteur, en jetant un coup-d'œil sur la carte, aura vu que les combinaisons furent absolument les mêmes que celles de la campagne précédente. On fit avec acharnement une guerre de postes qui ne menait à rien. Les Autrichiens, supérieurs dans les premiers mois de la campagne, auraient pu faire repentir le général Kellermann d'avoir trop étendu sa droite vers Vado; ils n'auraient eu qu'à rassembler leurs forces vers Garessio, s'y lier avec l'armée de Colli, et porter 40 ou 45,000 hommes par Zucarello sur l'Arossia, ou par le col de Bardinetto sur Borghetto, Melogno et Saint Jacques; la gauche des Français eût été isolée et rejetée sur le col de Tende; le centre sur Albenga ou même sur Oneille, tandis que la droite en l'air à Vado, eût été privée de toute retraite.

Les combats partiels de Vado, de Campo di Pietri et de Borghetto, nous offrent sans cesse des combinaisons étroites et des efforts morcelés, dirigés encore sur les points les moins avantageux, où le sang ruisselait pour des accessoires. Ces combats font autant d'honneur à la constance, à l'activité et à la fermeté des généraux Massena et Laharpe, qu'ils offrent peu d'intérêt pour l'art.

Le même principe, qui devait engager les Autrichiens à ne pas manœuvrer par leur gauche sur Vado, le long de la mer, aurait aussi dû engager Scherer à ne faire que de faibles démonstrations sur le même point, et à porter sa masse supérieure dans la position centrale et décisive de Bardinetto et de Garessio. Une semblable combinaison eût été

la meilleure, non-seulement parce que le centre dégarni d'une ligne trop étendue et divisée, en est toujours la clef et le point important, mais parce que la possession des sommités des Appenins aurait rendu cette manœuvre encore bien plus décisive, en isolant, sans doute pour toujours, Colli sur Ceva, et Wallis sur Loano. Il ne serait resté alors aucune retraite à ce dernier, pour peu qu'on l'eût prévenu par les hauteurs des sources de la Bormida, et qu'on fût descendu par Zucarello sur Finale ou sur Noli.

L'empereur Napoléon prouva, dès son début dans la campagne suivante, qu'il était un grand capitaine, et l'application qu'il fit des principes de l'art, dans sa première victoire de Millesimo, fut aussi brillante qu'elle put l'être dans les victoires qui l'ont suivie. La comparaison des dispositions de ces deux batailles suffit pour faire ressortir la faute que l'on commit à celle de Loano.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIERES.

PREMIÈRE PARTIE.

CAMPAGNE DE 1792.

SECONDE PÉRIODE, *depuis la retraite de Champagne jusqu'à la fin de l'invasion de la Belgique.*

CAMPAGNE DE 1793. — *Première période.*

CAMPAGNE DE 1793. — *Seconde période.*

DEUXIÈME PARTIE.

CAMPAGNE DE 1794. — *Première période.*

TABLE

DES MATIERES.

TROISIÈME PARTIE.

CAMPAGNE DE 1759.

QUATRIEME PARTIE.

CAMPAGNE DE 1761.

CAMPAGNE DE 1762.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

CAMPAGNE DE 1794. — *Seconde periode.*

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



